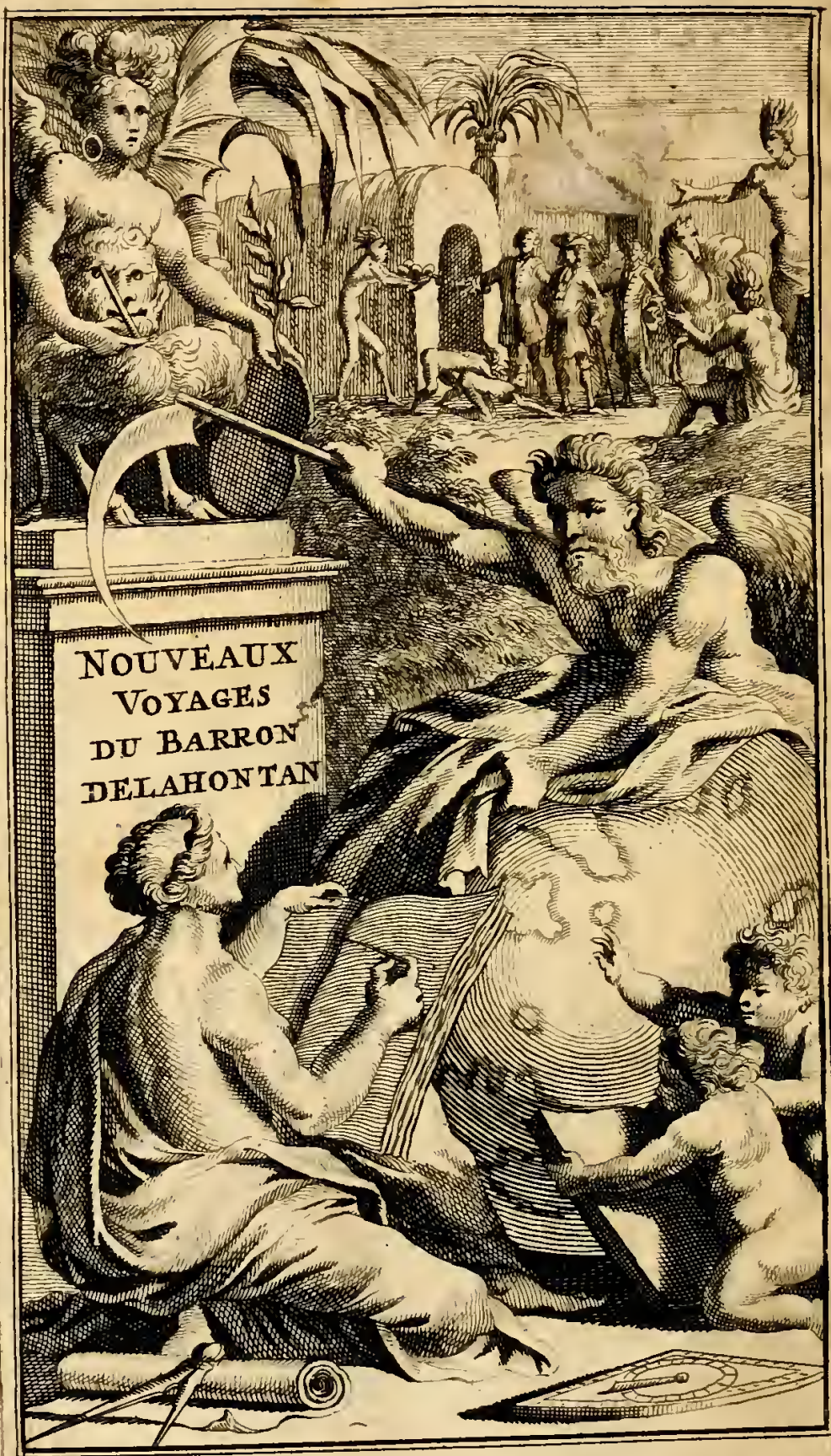
Library
University of Pittsburgh
Darlington Memorial Library
Dar.
Class F1030
Book .L18
1705 V.1

JOHN PENINGTON
& SON
IMPORTERS &
BOOKSELLERS,
PHILADELPHIA


NOUVEAUX
VOYAGES
DU BARRON
DELAHONTAN

VOYAGES

DU BARON DE LA HONTAN, DANS L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE,

Louis Armand de Lom d'Arce, baron de La Hontan, 1666-1715?

Qui contiennent une Rélation des différens Peuples qui y habitent ; la nature de leur Gouvernement ; leur Commerce, leurs Coûtumes, leur Religion, & leur maniére de faire la Guerre :

L'Intérêt des François & des Anglois dans le Commerce qu'ils font avec ces Nations ; l'avantage que l'*Angleterre* peut retirer de ce Païs, étant en Guerre avec la *France*.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME PREMIER.

Seconde Edition, revuë, corrigée, & augmentée.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS L'HONORE', vis-à-vis de la Bourse.

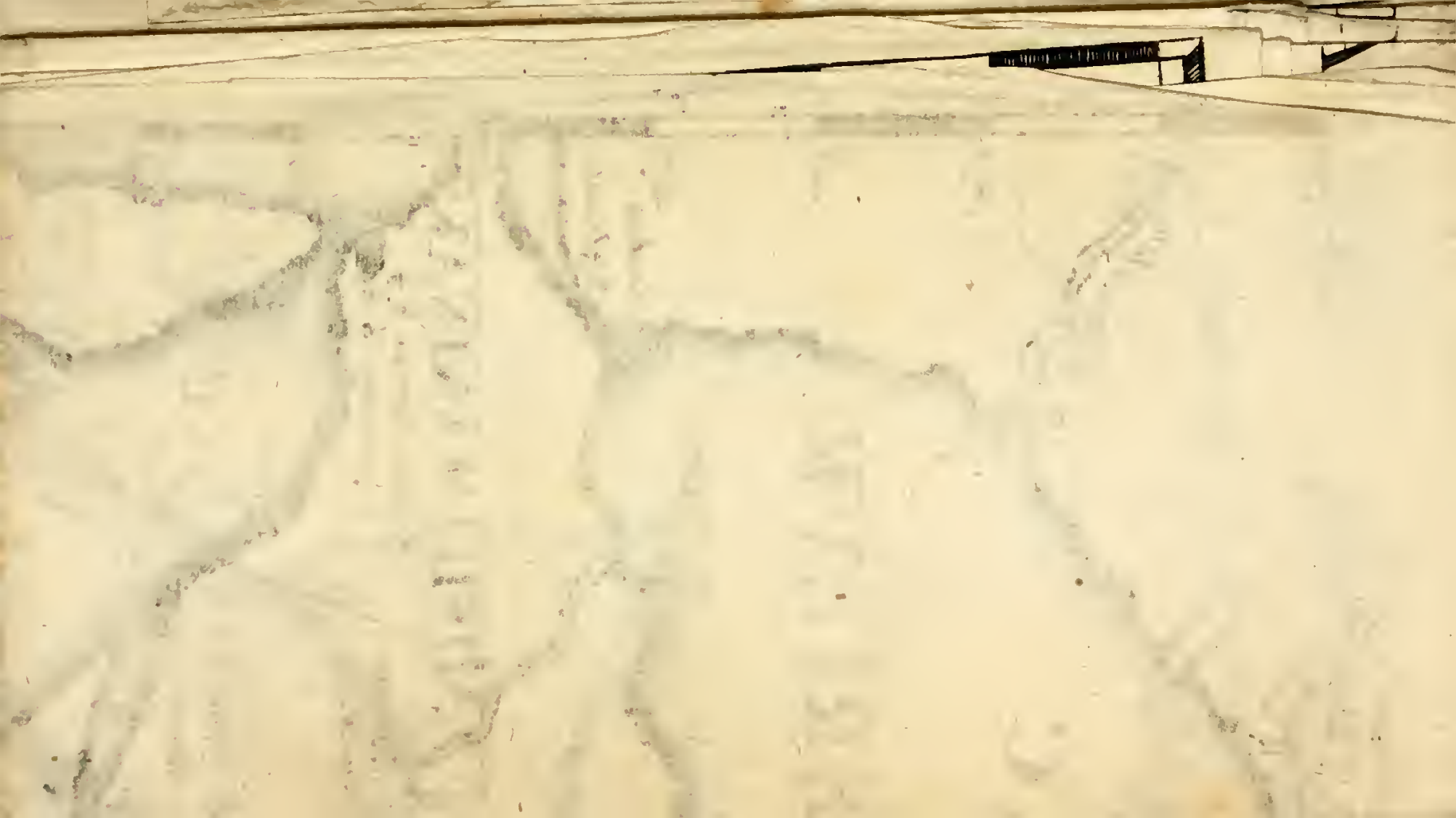
MDCCV.

J. Charlotte L. [illegible]

Dar
F1030
L18
1705
v.1

3078

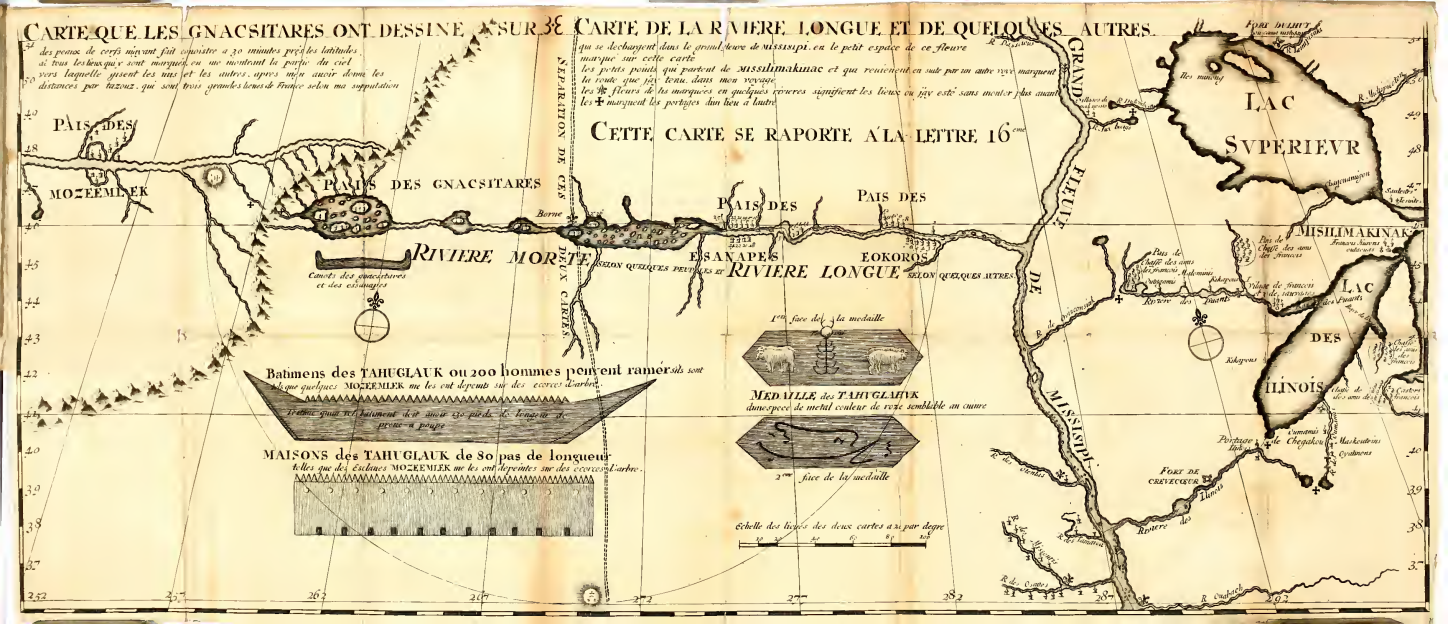
E.E.K.
81.5737



Har
F1036
L18
1705
v.1

3078

E.E.K
8/15/37


CARTE QUE LES GNACSITARES ONT DESSINE SUR
des peaux de cerfs suivant fait conoistre a 30 minutes près les latitudes
ai tous les lieux qu'y sont marqués en me montrant la partie du ciel
vers laquelle gisent les uns et les autres, apres m'en auoir donné les
distances par tazouz, qui sont trois grandes lieues de France selon ma supputation
CARTE DE LA RIVIERE LONGUE ET DE QUELQUES AUTRES
qui se dechargent dans le grand fleuve de MISSISIPI, en le petit espace de ce fleuve
marqué sur cette carte
les petits points qui partent de MISSILIMAKINAC et qui reuienent en suite par un autre voye marquent
la route que j'ay tenu, dans mon voyage
les ✱ fleurs de lis marquées en quelques riveres signifient les lieux ou j'ay esté sans monter plus auant
les ✠ marquent les portages d'un lieu a l'autre
CETTE CARTE SE RAPORTE A LA LETTRE 16eme
PAIS DES MOZEEMLEK
PAIS DES GNACSITARES
Borne
RIVIERE MORTE
SELON QUELQUES PEUPLES ET
RIVIERE LONGUE
SELON QUELQUES AUTRES
PAIS DES ESANAPES
PAIS DES EOKOROS
SEPARATION DE CES DEUX CARTES
Canots des gnacsitares et des essanapes
Batimens des TAHUGLAUK ou 200 hommes peuvent ramer sils sont
a ce que quelques MOZEEMLEK me les ont depeints sur des ecorces d'arbre.
Tretine quun tel batiment doit auoir 130 pieds de longueur de proue a poupe
MAISONS des TAHUGLAUK de 80 pas de longueur
telles que des Esclaues MOZEEMLEK me les ont depeintes sur des ecorces d'arbre.
1ere face de la medaille
MEDAILLE des TAHUGLAHUK
dune espece de metal couleur de roze semblable au cuiure
2eme face de la medaille
Echelle des lieues des deux cartes a 20 par degre
GRAND FLEUVE DE MISSISIPI
LAC SVPERIEVR
FORT DULHUT
Iles minong
MISILIMAKINAK
LAC DES ILINOIS
Riviere des Iliniens
Kikapous
Portage de Chegakou
Maskouteins
Cyatinens
FORT DE CREVECOEUR
Riviere des Ilinois
R. de Tamarac
R. des Ouates
R. des Missouris
R. Ouabach
R. Tamarac
R. des Ouates
R. Ouabach
252
257
262
267
272
277
282
287
292

PRÉFACE.

CES Voyages ont été bien reçûs du Public, & la premiere Edition s'en eſt debitée fort promptement. On veut bien croire que le goût du ſiecle pour ces ſortes de Relations a contribué beaucoup à cet heureux ſuccès ; mais on ne croit pas qu'il faille l'attribuer tout entier à cette raiſon. Le Livre a ſa bonté ; il amuſe agréablement, & pour peu qu'on ait de penchant à faire ou à entretenir connoiſſance avec les hommes du nouveau Monde, on n'a pû lire ces Lettres ſans plaiſir. Elles fourniſſent certains détails où les autres Voyageurs ne ſont point entrez, & l'Auteur y parle avec une franchiſe

qui doit ſembler bonne aux amateurs de la Verité. Ce ne ſont point ici les recits d'un Jeſuite ou de quelque autre Miſſionaire, qui, pour donner une haute idée de ſes travaux apoſtoliques, ne parlent que de converſions, que de miracles, & ne font connoître les Sauvages que par rapport à la Foi Chrétienne & à la Catholicité. C'eſt un Gentilhomme curieux & de bon ſens, qui a tout vû avec diſcernement, & qui a tout écrit avec un grand air de ſincerité. Jeune & plein de feu il aſpiroit ardemment après les découvertes; la fatigue & le peril ne le rebutoient point, & il n'a pas tenu à lui qu'il n'ait pouſſé ſes courſes beaucoup plus loin. Pendant ces voyages il tenoit regître de tout ce qui eſt à la portée d'un Cavalier d'eſprit, & qui a fait d'aſſez bonnes études : auſſi ſes Narrations & ſes peintures ſont-elles ſenſées, & il trouve dans ſon chemin peu de matieres dont il ne raiſonne paſſablement. S'il divertit par les faits,

faits, il inſtruit par les choſes, & ſi ſes avantures deſennuient, ſes reflexions occupent utilement. Nous aimons à ſavoir ce que produit & ce que fait la Nature au delà d'un vaſte eſpace qui ſépare un Païs d'avec le nôtre : nous aimons à connoître le tour d'eſprit, la Religion, les Loix, les Mœurs, les uſages d'un nombre d'hommes à qui nous ne croions point du tout reſſembler, & que le grand éloignement nous permet à peine de regarder comme des Individus de nôtre eſpéce. Monſieur le Baron de *La Hontan* nous inſtruit ſur tout cela, ou du moins il en dit aſſez pour ne pas mettre en défaut un Lecteur qui ſait borner ſa curioſité. Quant à la bonne foi de l'Auteur, il n'y a point de raiſon valable pour la ſoupçonner. Suivant ſon témoignage on ne publie que ce qu'il a écrit à un vieux Parent, qui lui faiſoit du bien chaque année : or il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ait voulu tromper ſon bienfaic-

teur, & qu'il lui ait mandé des fauſſetez par reconnoiſſance. Je ſai que tous les Voyageurs ſont ſujets à caution, & que s'ils ne ſont point encore parvenus au privilége des Poëtes & des Peintres, il ne s'en faut guere; mais il faut excepter la Nobleſſe; eſt-il croyable qu'un Baron voulût en impoſer? On ne diſconviendra pas néanmoins qu'il n'y ait dans ces Lettres pluſieurs fautes contre la vraiſemblance, & l'on ne doute point que tout Lecteur judicieux ne s'en ſoit apperçû; mais comme ces Lettres ont apparemment été miſes au net ſur des brouillons déja vieux, il n'eſt pas étonnant que nôtre Auteur ſe ſoit trompé, & l'on doit charitablement nommer défaut de memoire ce qui paroît un manque de ſincerité. Comme il eſt très-mécontent de la *France*, il ſeroit auſſi à craindre qu'il n'entrât un peu de chagrin dans tout ce qu'il dit de deſavantageux au Miniſtere & au Gouvernement; mais d'un autre côté

on

on ſeroit temeraire d'accuſer ce bon Gentilhomme de calomnie, & de le croire capable de ſe venger aux dépens de la Verité. Il vaut donc mieux l'en croire ſur ſa parole, ou du moins ſuſpendre ſon jugement juſqu'à ce qu'on ait tiré les piéces originales du cabinet du vieux Parent, je ne croi pas que ce ſoit ſi tôt.

On eſpere que cette ſeconde Edition ne plaira pas moins que la précedente. Quelques perſonnes d'eſprit ayant repréſenté que l'autre Edition péchoit dans le ſtile, qu'on y trouvoit des phraſes baſſes, des expreſſions vulgaires, des railleries froides, & de l'embarras dans la narration : l'on a tâché de remedier à tout cela. On a preſque refondu toutes les Lettres, & l'on croit que le ſtile en paroîtra plus pur, plus net, plus degagé, & avec un peu plus de fineſſe dans l'enjouement. On a conſervé le ſens de l'Auteur, mais on a donné un nouveau

tour à la meilleure partie de ſon Ouvrage : comme il étoit rempli de transpoſitions qui gâtoient abſolument le bon ordre du recit, & qui, par conſéquent, devoient bleſſer le diſcernement du Lecteur, on a eu ſoin de les ôter, & de donner à chaque choſe l'étenduë, & la liaiſon naturelle qu'elle doit avoir dans un narré ; ainſi on n'aura plus le dégoût de trouver dans un endroit ce qui devoit naturellement avoir précedé non ſeulement de quelques lignes, mais même de quelque page. On ne s'eſt point fait non plus un ſcrupule de mettre la vraiſemblance par tout où l'on a jugé qu'elle manquoit, & l'on a crû ne s'écarter en cela du recit de l'Ecrivain que pour mieux ſe conformer à ſes intentions. Enfin, ce ſont ici proprement les Voyages du Baron de *La Hontan* habillez de neuf, & on ne leur a donné cette nouvelle parure que dans la vûë de les rendre plus dignes du Public.

Il faut encore avertir que cette Edition eſt augmentée des *Dialogues de l'Auteur avec un Sauvage.* On auroit pû les donner ici tels qu'ils ont déja paru; mais comme d'habiles gens les ont trouvez pauvres, & remplis d'un long & ennuieux galimatias, on en a tiré le meilleur, & on l'a ajuſté au nouveau ſtile des Voyages, en obſervant d'entrer toûjours dans la penſée & dans le ſentiment des Interlocuteurs. Au reſte, on a jugé qu'il n'étoit pas à propos de charger cette Edition des *Voyages de Portugal & de Danemarc*, qu'on a vû imprimez avec les Dialogues. Le Baron de *La Hontan* n'eſt pas aſſez neceſſaire pour fatiguer les hommes de ce qui le concerne perſonnellement dans ces deux Relations, & quant à ce qu'elles contiennent de plus, il n'y a rien de mieux connu. Qui ne ſait ce que l'Auteur dit de ces deux Royaumes, de leurs Capitales, de leurs Ports, de leur Commerce, &c. Il eſt donc juſte d'avoir plus d'égard

pour le Public, & c'eſt le menager trop peu, c'eſt lui manquer de reſpect que de propoſer à ſa curioſité une Lecture, ou qui ne lui eſt d'aucune importance, ou qui ne lui apprend rien de nouveau.

TABLE
DES
LETTRES
DU
TOME PREMIER.

LETTRE I.

Voyage de France *en* Canada, *avec les côtes, passages, &c. & une remarque sur la Variation de l'Aiman.* Pag. 1

LETTRE II.

Ce que c'est que les Plantations de Canada; *leur commencement. L'envoi des filles publiques de* France *en ce païs-là; son climat & son terrain.* 9

LETTRE III.

Description de Quebec, *& de l'Isle d'*Orleans. 16

TABLE.

LETTRE IV.

Description abregée des Habitations Sauvages aux environs de Quebec. *Du Fleuve* St. Laurent *jusqu'à* Monreal. *De la Pêche curieuse des Anguilles. De la Ville* des trois Riviéres, *de celle de* Monreal, *& la descente des Coureurs de bois.* 24

LETTRE V.

Des Iroquois ; *la guerre & la paix que les François ont fait avec eux, & comment, &c.* 32

LETTRE VI.

Des voitures de Canada, *qui sont des Canots d'écorce de bouleau. Comment on les fait, & la maniére dont on les navigue.* 38

LETTRE VII.

Description du Fleuve St. Laurent *depuis le* Monreal *jusqu'au premier grand Lac de* Canada. *Les Sauts, les Cataractes & la navigation de ce Fleuve.*

Du

TABLE.

Du Fort Frontenac, *& de ſon utilité. Entrepriſe de Mr. de la* Barre, *Gouverneur Général, contre les* Iroquois. *Son accommodement, ſes harangues, & les réponſes.* 43

LETTRE VIII.

On travaille à fortifier le Monreal. Le zéle indiſcret des Prêtres, Seigneurs de cette Ville. Deſcription de Chambli. De la deſcente des Sauvages des grands Lacs, pour faire leur Commerce, & comment il ſe fait. 66

LETTRE IX.

Du Commerce de Monreal. *Arrivée de Mr. le Marquis* de Denonville *avec des Troupes. Rapel de Mr.* de la Barre. *Deſcription curieuſe de certaines permiſſions pour le Commerce des Caſtors dans les païs éloignez.* 76

LETTRE X.

Monſr. de Champigni *arrive de* France *avec des Troupes pour prendre la place de Mr. de* Meules, *qui eſt rapellé. Ce que c'eſt que les* Orignaux, *& la maniére dont on les prend à la chaſſe.* 82

LET-

TABLE.

LETTRE XI.

Autre chaſſe curieuſe de divers Animaux. 91

LETTRE XII.

Arrivée de Mr. le Chevalier de Vaudreuil *en* Canada *avec des Troupes. On aſſemble à* Sainte Hèléne *toutes les forces pour aller contre les* Iroquois. 105

LETTRE XIII.

Mauvaiſe réüſſite de la Campagne contre les Iroquois. *Embuſcade. Ordre à l'Auteur de partir pour les grands Lacs avec un détachement de Troupes.* 109

LETTRE XIV.

Départ de Niagara. *Rencontre des* Iroquois *au bout du portage. Suite du voyage. Brieve deſcription des Païs ſituez ſur la route. Arrivée de l'Auteur au Fort* S. Joſeph, *à l'embouchure du* Lac des Hurons. *Arrivée d'un parti des* Hurons *à ce Fort. Le coup qu'ils firent. Leur départ pour* Miſſilimakinac. *Rencontre du frere de Monſr.* de

de la Salle *miraculeuſement conduit.* *Deſcription de* Miſſilimakinac. 127

LETTRE XV.

Deſcription du Saut Sainte Marie. *L'Auteur y engage les* Sauteurs *à ſe joindre à lui, pour aller conjointement avec les* Outaouas *en parti contre les* Iroquois. *Son départ, les avantures de ſon voyage, ſon retour à* Miſſilimakinac. 151

LETTRE XVI.

Départ de l'Auteur de Miſſilimakinac. *Deſcription de la Baye des* Puants, *& de ſes Villages. Ample deſcription des Caſtors, ſuivie du voyage remarquable de la* Riviére Longue, *avec la Carte des Païs découverts, & autres. Retour de l'Auteur à* Miſſilimakinac. 174

LETTRE XVII.

L'Auteur part de Miſſilimakinac *pour la* Colonie. *Deſcription de cette route. Incurſion funeſte des* Iroquois *dans l'Iſle de* Monreal. *On abandonne le Fort de* Frontenac. *Le Comte de ce*

nom revient en Canada, *& le Marquis* de Denonville *eſt rapellé.* 261

LETTRE XVIII.

Arrivée de Mr. le Comte de Frontenac. *Sa reception. Son voyage à* Monreal. *Rétabliſſement du* Fort de Frontenac. 279

LETTRE XIX.

Incurſions dans la Nouvelle Angleterre, *& dans la* Nouvelle York. *Funeſte Ambaſſade des* François *chez les* Iroquois. *Entrepriſe mal concertée des* Anglois *& des* Iroquois, *qui ſe joignent pour attaquer la* Colonie *par terre.* 287

LETTRE XX.

Les Anglois *font par mer une entrepriſe aſſez importante, mais qui échoüe par leur faute : Lettre de leur Commandant à Mr.* de Frontenac, *& la réponſe verbale de ce dernier. Départ de l'Auteur pour* France. 296

LETTRE XXI.

Deſcription des Bureaux des Miniſtres d'Etat : les ſervices mal récompenſez à la Cour. 312

TABLE.

LETTRE XXII.

Départ de l'Auteur de la Rochelle *pour* Quebec : *Sa navigation juſqu'à l'entrée du Fleuve* Saint Laurent. *Rencontre d'un Vaiſſeau* Anglois *qu'il combatit. Son Vaiſſeau échoué. Navigation du Fleuve* Saint Laurent. *Nouvelle qu'un Parti d'*Anglois *&* Iroquois *a défait un Corps de Troupes* Françoiſes. 322

LETTRE XXIII.

Quelques Vaiſſeaux pris ſur les Anglois. *Une Troupe d'*Iroquois *eſt défaite, & l'un de ces Sauvages eſt brûlé vif à* Quebec. *Un autre Parti de la même Nation, après avoir ſurpris des Coureurs de bois, eſt ſurpris lui-même. Mr.* de Frontenac *propoſe une entrepriſe à l'Auteur. Ce dernier s'embarque dans une Fregate pour France, & il eſt contraint de relâcher à* Plaiſance. *Une Flote* Angloiſe *vient pour tâcher de prendre cette Place, mais elle manque ſon coup. L'Anteur achéve heureuſement ſon voyage.* 328

LET-

TABLE.

LETTRE XXIV.

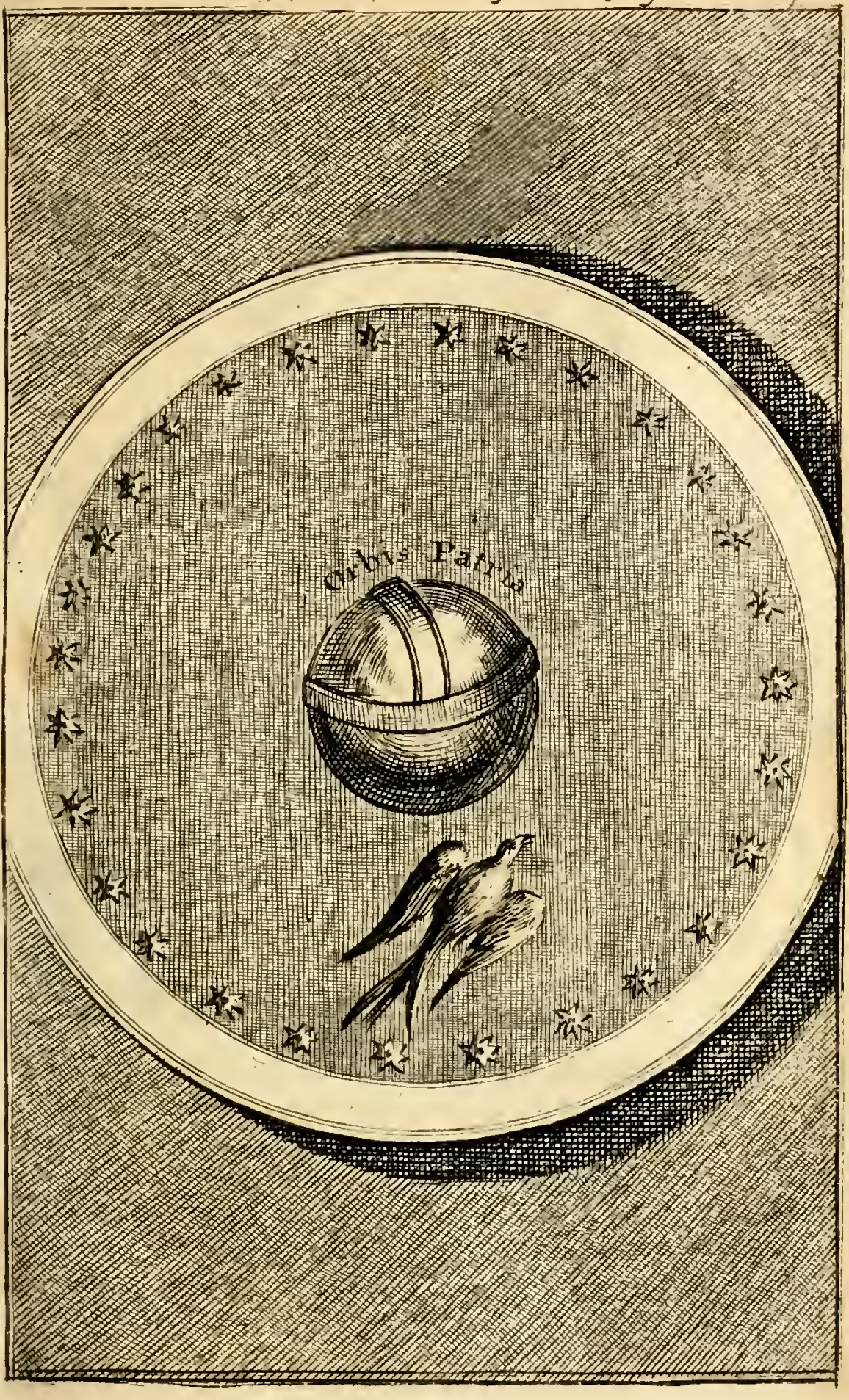
Le projet de Mr. de Frontenac *eſt rejetté à la Cour, & pourquoi. Le Roi donne à l'Auteur la Lieutenance de Roi de l'*Iſle de Terre Neuve, *&c. avec une Compagnie Franche.* 345

LETTRE XXV.

Départ de l'Auteur pour Plaiſance. *Une Flote de* 30. *Vaiſſeaux* Anglois *vient pour ſe ſaiſir de cette Place. Elle s'en retourne après avoir manqué ſon coup. Raiſons du mauvais ſuccès des* Anglois *dans toutes leurs entrepriſes de l'Amerique. Avanture de l'Auteur avec le Gouverneur de* Plaiſance. *Départ de l'Auteur pour le* Portugal. *Combat contre un Corſaire de* Fleſſingue, *&c.* 353

Explication de quelques Termes qui ſe trouvent dans le Premier Tome. 365

VOYA-


Orbis Patria

VOYAGES
DU
BARON DE LAHONTAN.

LETTRE I.

Voyage de France en Canada, avec les côtes, passages &c. & une remarque sur la Variation de l'aiman.

MONSIEUR,

Je suis surpris que le Voyage du nouveau monde puisse tant effrayer ceux qui sont obligez de le faire, car je vous jure de bonne foi qu'il n'est rien moins que ce qu'on s'imagine. Il est vrai que la course est un peu longue, mais si la route est difficile, elle ne laisse pas d'avoir ses douceurs, & l'on y ren-

contre tant d'objets differens que l'on ſe dédommage avec plaiſir de la fatigue du chemin. On ſe croit renaître quand on voit un nouveau Païs. Je vous mandai à mon départ de la *Rochelle*, les raiſons de Mr. le *Fevre de la Barre* Gouverneur Général de *Canada* pour envoyer en France le S. *Mahu* Canadien, & ſa reſolution de détruire abſolument les *Iroquois*, qui ſont des Peuples ſauvages très-belliqueux. Ces Barbares ſont amis des Anglois, parce qu'ils en reçoivent du ſecours; & ils ſont nos ennemis par ce qu'ils craignent que nous ne les détruiſions tôt ou tard. Mr. de la Barre croyoit que le Roi lui envoyeroit ſept ou huit cens hommes, mais la ſaiſon étoit ſi avancée quand nous partimes de la *Rochelle*, qu'à peine oſa-t'on riſquer nos trois Compagnies de Marine. J'ai fait cette traverſe aſſez agréablement, j'excepte néanmoins les jours de tempête que nous avons eſſuyez ſur les côtes du Banc de Terre Neuve. La danſe eſt trop forte en cet endroit, & le moindre vent y met la Mer en fureur. Nôtre Fregate en reçût quelques coups; mais comme ces accidens ſont ordinaires pendant le cours de cette Navigation, nos vieux routiers n'en furent point émus. J'aurois grand tort d'en dire autant de moi, car n'ayant jamais fait de voyages de long cours, j'étois fort étonné de voir les flots s'élever juſqu'aux nuës. J'appellai tous les Saints du Calendrier à mon ſecours, & je recommandai mon ame à Dieu d'auſſi bon cœur que le bon *Idomenée*

ſe

ſe recommandoit à *Neptune* lors qu'il penſa perir au retour de la guerre de Troye. Dès que nous fumes ſur ce Banc les vagues nous parurent tout à fait diminuées, & le vent ceſſant peu à peu, la mer devint ſi calme & ſi tranquille, que nôtre Vaiſſeau ne pouvoit plus gouverner. Vous ne ſçauriez croire quelle quantité de moruës nos Matelots y pêcherent en un quart d'heure; car quoi qu'il y eut trente deux braſſes d'eau, à peine avoit on jetté l'hameçon qu'on faiſoit capture; ſi bien que la vertu de patience étoit bannie de cette pêche, l'on n'avoit que le tems de preſenter l'apas, & de tirer le poiſſon; mais par malheur ces Bancs ſont rares, & l'on y paſſe le plus ſouvent ſans s'arrêter. Au reſte nous en agîmes fort honnêtement envers le Peuple de Moruës qui habite dans ces quartiers-là; car s'il nous envoya de quoi faire bonne chere en maigre, nous leur ſervîmes les corps d'un Capitaine, & de pluſieurs Soldats morts du ſcorbut, & à qui nous ne pouvions donner d'autre ſepulture que la Mer. Cependant le vent s'étant rangé à l'Oüeſt-Nord-Oüeſt nous fumes contraints de louvoyer cinq ou ſix jours. En ſuite il ſauta vers le Nord, & nous allames atterrer heureuſement au Cap de *Raſe*, quoique nos Pilotes fuſſent aſſez incertains de leur latitude, pour n'avoir pû prendre hauteur dix ou douze jours avant cet atterrage. Ce Cap fut découvert par un Matelot perché ſur le faite du grand Hunier lequel ſe prit à crier *terre*, *terre*, je me ſouvins alors du même cri que fit St. Paul à l'approche de *Mal-*

te, γῆν ορῶ, γῆν ορῶ. Vous remarquerez s'il vous plaît en paſſant, Monſieur, que je n'ai pas laiſſé tout mon Grec au College. Or afin, que vous ne m'accuſiez pas d'un péché d'omiſſion, il faut ſavoir que dès que les Pilotes des Vaiſſeaux ſe croient près des Côtes, ils ont la précaution de faire monter pendant le jour des Mariniers ſur les Huniers ou ſur les Perroquets pour découvrir : ceux-ci ſe relevent de deux en deux heures juſqu'à l'entrée de la nuit, auquel tems on cargue les voiles en cas qu'on n'ait pas encore apperçû la terre. En cet état le bâtiment n'avance preſque point, puis qu'il ne va juſqu'à l'aube du jour qu'à mats & à corde, & qu'on ſe met très ſouvent côté en travers. De là vous pouvez juger qu'il eſt important de reconnoître les Côtes maritimes avant que de les aborder; cela eſt ſi vrai que le Matelot qui les découvre, eſt aſſuré de tirer quelques piſtoles des paſſagers qui ſe font un plaiſir de le recompenſer pour un ſi bon ſervice. Vous ſaurez auſſi que *l'Aiman* varie vint & trois degrez vers le Nord Oüeſt ſur le Banc de Terre-Neuve, c'eſt-à-dire que la fleur de lis du compas, ou de la bouſſole, qui doit naturellement ſe tourner droit vers le vrai Nord du monde ou l'étoile Polaire, ne regarde lors qu'on eſt ſur ce Banc que le Nord-Nord-Oüeſt, & un degré vers l'Oüeſt; c'eſt-ce que nous avons obſervé avec nos compas de variation.

Il étoit environ midi quand on découvrit le Cap, & pour en être plus aſſurez nous portâmes deſſus à pleine voile, à deſſein de

le

le reconnoître. Enfin ne doutant plus que ce ne fût ce promontoire, la joye se répandit dans le Vaisseau. On ne parla plus de ces pauvres morts qu'on venoit de jetter dans le grand tombeau, & dont les tristes funerailles avoient retardé le bâtême de ceux qui faisoient le trajèt pour la premiere fois. Qu'est-ce donc que ce bâtême, direz vous; le voici. Les anciens Matelots s'étant noircis le visage, puis déguisez avec des guenilles & des cordes d'une maniere tout-à-fait bizarre, sont les baptistes. Dans cette ridicule & pourtant affreuse posture ayant fait mettre à genoux les novices voyageurs, ils les forcent à jurer sur un livre de Cartes Hydrographiques qu'en pareil cas ils feront religieusement aux autres ce qu'on leur fait à eux-mêmes. Après ce serment on fait une longue & copieuse asperfion sur ces malheureux enrôlez, je croi qu'il leur passe bien cinquante seaux d'eau sur le corps, & cela sans avoir égard au tems ni à la saison. Une telle cérémonie n'est pas fort édifiante, comme vous voyez; on y joüe sans scrupule, & fort brutalement le mistere de nôtre regeneration; mais des gens de Mer n'y regardent pas de si prez : il y a du haut & du bas dans leur Religion comme dans l'élement à l'inconstance du quel ils s'abandonnent. Enfin ce lavement maritime est de tradition immemoriale, & je croi que les Matelots auroient autant de peine à y renoncer qu'au batême de l'Eglise; cette épaisse Nation ne veut point de Catechisme là-dessus. Les principaux endroits où cette folie se pratique

ſont ſous l'Equateur, ſous les Tropiques, ſous les Cercles Polaires, ſur le Banc de Terre-Neuve & aux Détroits de Gibraltar, du Sond & des Dardanelles. Au reſte, on peut s'affranchir de ce tribut en donnant à l'équipage de quoi ſe bien bâtiſer interieurement d'eau de vie, & c'eſt à ce prix-là que ceux qui ſont quelque choſe, obtiennent un paſſe-droit. Trois ou quatre jours après ce batême nous découvrîmes le Cap de Raye ſur le ſoir, & nous entrâmes enſuite heureuſement dans la Baye *S. Laurent*, à l'entrée de laquelle nous tombâmes dans un Calme de peu de durée, qui nous donna le jour le plus clair & le plus beau que nous euſſions vû durant la traverſe. Cela nous ſembloit bon, & nous reſpirions agréablement après les pluyes, les brouillards, & les gros vents que nous avions eſſuyez dans le voyage. A une portée de fauconneau, de nôtre fregate nous apperçûme un *Eſpadon* * qui ſe battoit contre une *Baleine*. Ce ſpectacle, qui dura deux heures, nous amuſa fort agréablement. C'étoit un plaiſir de voir ſauter *l'Eſpadon*, de lui voir faire tous ſes efforts pour percer, de ſa lance la monſtrueuſe bête au tems qu'elle reprenoit haleine. Nous avions ce combat tantôt à droit, & tantôt à gauche du Vaiſſeaux. Les Matelots, gens qui n'en cedent guere à l'ancienne Egypte pour la ſuperſtition, nous menacerent ſur cet augure, d'une violente tempête; mais leur prophetie, aboutit à trois ou quatre jours de vents contraire. Nous louvoyames pendant ce tems-là entre l'Iſle de Terre Neuve &

* *Eſpadon eſt un poiſſon de dix à quinze pieds de longueur & de quatre pieds de circonference, ayant au bout du muzeau une eſpece de ſcie de 4 pieds de long, de quatre pouces de large & de ſix lignes d'épaiſſeur.*

& celle du *Cap-Breton*. Nous apperçûmes deux jours après les *Isles aux Oiseaux* à la faveur d'un vent de Nord-Est qui nous porta à l'entrée du Fleuve *St. Laurent*, par le Sud de l'Isle d'*Anticostie*, sur le Banc de laquelle nous pensames échoüer pour l'avoir rangée de trop près. Un second calme nous surprit à l'embouchûre de ce Fleuve, suivi d'un vent contraire qui nous contraignit à louvoyer quelques jours. A la fin peu à peu nous gagnames *Tadoussac* où nous jettames l'ancre. Ce Fleuve a 4. lieuës de largeur en cet endroit-là, & vingt deux à son embouchûre, mais il s'étreffit peu à peu en remontant vers sa source. Nous levâmes l'ancre deux jours après à la faveur du vent d'Est & de la marée qui nous firent passer heureusement le pas de *l'Isle Rouge*, où, aussi-bien qu'à l'Isle *aux Coudres* située à quelques lieuës plus haut, les courans jettent souvent les Vaisseaux sur la côte. Nous ne fumes pas si heureux à ce second passage, car le vent nous ayant manqué, nôtre Fregate tomboit sur les Rochers si nous n'eussions donné fond. On en fut quite pour la peur de perdre le Vaisseau; car pour les hommes, ils se seroient sauvez facilement. Le lendemain, le même vent ayant augmenté, nous appareillâmes, & le jour suivant nous mouillâmes à la traverse du *Cap Tourmente*, qui pour n'avoir que deux lieuës d'étenduë ne laisse pas d'être dangereuse lors qu'on ne suit pas bien le chenail. Il ne nous restoit plus que sept lieuës de navigation jusques à la Ville de *Quebec*, devant laquelle nous ve-

nons de mouiller. Au reſte nous avons trouvé tant de glaces flotantes, & la terre ſi couverte de nege depuis l'Iſle Rouge juſqu'ici, que nous avons été ſur le point de relâcher en France, quoiqu'il ne nous reſtât plus que trente lieuës à faire. Nous avions peur de reſter dans les glaces, & d'y perir; mais Dieu nous a preſervez de ce malheur. J'apprens que le Gouverneur a marqué nos quartiers dans de bons villages autour d'ici, & comme il faut ſe preparer à mettre pié à terre, trouvez bon que je prenne congé de vous. Quand je connoîtrai le Païs, je vous manderai ce que c'eſt. Vous ſaurez d'avance que le froid y eſt âpre, & que le Dieu Borée y ſoufle comme il faut. Quant au Fleuve, donnez moi le tems de l'étudier.

On vient de nous dire, que Mr. *de la Sale* a découvert depuis peu une grande Riviere qui ſe décharge dans le Golfe de *Mexique*, & qu'il doit s'embarquer demain pour paſſer en France. Comme il connoît parfaitement bien le Canada vous ne devriez pas manquer de le voir, en cas que vous alliez cet hiver à Paris.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

Au Port de Quebec le 8. *Novembre* 1683.

LET-

LETTRE II.

Ce que c'eſt que les Plantations de Canada ; *leur commencement. L'envoi des filles publiques de France en ce païs-là, ſon climat & ſon terrain.*

MONSIEUR,

Dès que nous eumes mis pied à terre l'année derniere, Mr. de la Barre envoya nos trois Compagnies en quartier aux côtes du voiſinage de Quebec. Ce mot de *Côtes* n'eſt connu en Europe que pour côtes de la mer, c'eſt-à-dire les montagnes, les dunes & tout autre ſorte de terrain qui la retient dans ſes bornes ; au lieu qu'ici où les noms de Bourg & de Village ſont inconnus, on nomme Côtes certaines Seigneuries, dont les habitations ſont écartées de deux ou trois cens pas, & ſituées ſur le rivage du Fleuve de *S. Laurent.* On dit, par exemple, telle Côte a quatre lieuës d'étenduë, une autre en a cinq, &c. Les Paiſans y ſont fort à leur aiſe,

ſe, & je ſouhaiterois une auſſi bonne cuiſine à toute nôtre Nobleſſe délabrée de France. Que, dis-je, Païſans ? amende honorable à ces Meſſieurs. Ce nom-là pris dans ſa ſignification ordinaire, mettroit nos Canadiens aux champs. Un Eſpagnol, ſi on l'appelloit Villageois ne fronceroit pas plus le ſourcil, ne relcveroit pas plus fierement ſa mouſtache. Ces gens-ci n'ont pas tout le tort après tout ; ils ne payent ni ſel, ni taille ; ils chaſſent & pêchent librement ; en un mot, ils ſont riches. Voudriez-vous donc les mettre en parallele avec nos gueux de Païſans. Combien de Nobles & de Gentilshommes jetteroient à ce prix-là les vieux parchemins dans le feu ? Leurs habitations ſont ſituées ſur les bords du Fleuve de St. *Laurent*. Les plus pauvres ont quatre * arpens de terre de front, & trente ou quarante de profondeur. Comme tout ce terrain n'eſt qu'un bois de haute fûtaye, ils ſont obligez de couper les arbres, & d'en tirer les ſouches', avant que d'y pouvoir mettre la Charruë. Il eſt vrai que c'eſt un embarras & de la dépenſe dans les commencemens, mais auſſi dans la ſuite on s'en dédommage en fort peu de temps, car dès qu'on y peut ſemer, ces terres vierges rapportent au centuple. On ſeme le bled dans le mois de May, & la recolte s'en fait à la mi-Septembre. On ne bat point les gerbes ſur le champ ; on les ſerre dans la grange à la maniere de nos Provinces Septentrionales, & l'on ne prend le fleau qu'en hiver, parce qu'alors le grain ſe ſépare plus facilement de l'épi.

* *Arpent eſt un eſpace de terre de cent perches en quarré de 18 pieds de long.*

l'épi. On y ſéme auſſi de ces petits pois dont nos amateurs de bonne chere font tant de cas, & dont, plûtôt par une ſotte oſtentation, que par impatience de gueule, on achete ſi fort la nouveauté. Nous vivons ici très-commodement ; l'on y mange, & l'on s'y chauffe à grand marché : le grain, la viande & la volaille ; ces trois capitales munitions de bouche coûtent peu, & nous aurions le bois preſque pour rien ſans le tranſport, qui cependant eſt fort peu de choſe. Tous les grains ſont auſſi fort communs. Deux ſortes de gens habitent ce païs-ci : les uns ſont venus de France avec quelque argent pour s'y établir. Les autres ſont des Officiers & des Soldats du Régiment de Carignan, qui ſe voyant caſſez, il y a trente ou quarante ans, vinrent ici changer l'épée en bêche, & le métier de tuer les hommes, en celui de les faire vivre, je veux dire la guerre en agriculture. Tous ces nouveaux venus ne furent point embarraſſez à trouver du fond ; on les mit à même de la haute fûtaye, & on leur en donna tant qu'ils en voudroient défricher, (car tout ce vaſte continent n'eſt qu'une forêt.) Les Gouverneurs Généraux leur donnerent des conceſſions, pour trois ou quatre lieuës de front & de la profondeur à diſcretion ; en même temps ces Officiers accorderent à leurs Soldats autant de terrain qu'ils ſouhaiterent, moyennant un écu de fief par arpent. Après ces premiers Habitans vint une peuplade utile au païs, & d'une belle décharge pour le Royaume. C'étoit une petite flote chargée d'Amaſones

de lit, & de troupes femelles d'embarquement amoureux. Ces Nonnes de Paphos, ou de Cythere apportoient la bénédiction. L'on m'a conté les circonſtances de leur arrivée, & j'aime trop à vous divertir pour ne vous en point faire part. Ce chaſte troupeau étoit mené au pâturage conjugal par de vieilles & prudes Bergeres. Sçavoir ſi ces Antiques n'avoient pas été du métier, & ſi l'âge, cet impitoyable Saturne, ne les avoit point chaſſées de la lice de Venus, c'eſt ſur quoi je ne ſuis pas trop bien inſtruit. Si-tôt qu'on fût à l'habitation, les Commandantes ridées paſſerent leur Soldateſque en revûë, & l'ayant ſéparée en trois Claſſes, chaque bande entra dans une Sale differente. Comme elles ſe ſerroient de fort près à cauſe de la petiteſſe du lieu, cela faiſoit une aſſez plaiſante décoration. Ce n'étoient pas trois boutiques où l'Amour faiſoit des montres & des étalages, c'étoient trois magaſins tous pleins. Le bon marchand Cupidon ne fût jamais mieux aſſorti. Blonde, brune, rouſſe, noire, graſſe, maigre, grande, petite ; il y en avoit pour les bizarres & pour les delicats. Au bruit de cette nouvelle marchandiſe, tous les bien-intentionnez pour la multiplication accourent à l'empléte. Comme il n'étoit pas permis d'examiner tout ; encore moins d'en venir à l'eſſai ; on achetoit chat en poche, ou tout au plus on prenoit la piéce ſur l'échantillon. Le debit n'en fut pas moins rapide. Chacun trouva ſa chacune, & en quinze jours on enleva ces trois parties de venaiſon, avec tout

le

le poivre qui pouvoit y être compris. Vous me demanderez comment les laides eurent ſi-tôt le couvert. Ne ſçavez-vous pas qu'on ſe jette ſur le pain noir pendant la famine? D'ailleurs, la terreur cauſée par le cocuage contribuë beaucoup à ce choix. Tel s'imagine n'avoir rien à craindre pour ſon front avec une Epouſe difforme; cet autre en veut une repléte, croyant que le défaut d'agilité la rendra plus aſſiduë dans ſon domeſtique; mais ils ſe trouvent ſouvent en erreur de calcul, & l'on éprouve en Canada comme en Europe, qu'il n'y a point de précaution ſûre contre une femme infidéle. Les cornes, direz-vous, font-elles donc peur en ce païs-là? Chaque épouſant ſe les applique de ſi bonne grace? Il feroit beau voir le Mari d'une traînée apréhender d'être Cocu en gerbe? Corrigez s'il vous plaît, vôtre plaidoyé, Monſieur. Nos gens prétendent bien n'être pas même Cocus en herbe; ils vous ſoûtiennent, mais de fort bonne foi, que ces filles ont recouvré pucelage, honneur, conduite, tout ce qu'il vous plaira, par la vertu de ce batême dont je vous ai parlé, c'eſt ſur ce pié-là qu'ils les prennent. A la vérité, le péché originel a laiſſé de vilains reſtes dans ces régénérées, ce qui leur cauſe ſouvent des rechûtes; mais, enfin, nos Maris ſe repaiſſent de cette idée, ils ne la perdent pas même dans les grands eſpaces de la premiere nuit de leurs Nôces. Pour reprendre le fil de ma narration, ceux qui vouloient ſe marier s'adreſſerent aux directrices, auſquelles ils étoient obligez de déclarer

leurs biens & leurs facultez, avant que de choisir dans une de ces Classes, celles de ces Vierges relavées qu'ils trouvoient le plus à leur gré. Les parties étant d'accord, le Notaire écrivoit le marché, le Prêtre en faisoit un Sacrement, & elles commençoient à se connoître par le mariage. Le lendemain le Gouverneur Général leur faisoit distribuer assez de provisions pour les encourager à mettre à la voile sur cet orageux Ocean ; ils entroient chez eux à peu près comme Noé dans l'Arche, avec un Bœuf, une Vache, un Cochon, une Truye, un Coc, une Poule, deux barils de chair salée, & une piéce d'argent. Les Officiers plus delicats que leurs Soldats, s'allioient dans les familles des anciens Gentilshommes du païs, ou dans celles des plus riches Habitans, car il y a près de cent ans, comme vous sçavez, que les François possédent le *Canada*. Tout le monde y est bien logé & bien meublé, la plûpart des maisons sont de bois à deux étages ; les cheminées sont extrêmement grandes, car on y fait des feux à les sentir de loin, mais qui font grand plaisir, je vous assure, depuis Decembre jusqu'en Avril, tant le froid pénétre pendant ces quatre mois. Les raisonneurs attribuent cela au grand nombre de montagnes qui sont dans ce vaste Continent. Le Fleuve ne manque jamais d'être gelé durant ce temps-là, malgré le flux & le reflux de la mer, & la terre est aussi couverte de trois ou quatre pieds de nége, ce qui paroît surprenant pour un païs situé au 47. degré de latitude & quelques minutes. Quoi qu'il

qu'il en ſoit, les jours y ſont en Eté plus longs qu'à Paris, ce qui me paroît extraordinaire. Ils ſont ſi beaux & ſi ſerains, qu'il ne paroît pas en trois ſemaines un nuage ſur l'horiſon. Voilà tout ce que je puis vous apprendre juſqu'à preſent. J'eſpere être bien-tôt à Quebec, ayant ordre de me tenir prêt à m'embarquer dans quinze jours pour faire voile à *Monreal*, qui eſt la Ville du païs la plus avancée vers le haut du Fleuve.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A la Côte de Beaupré le 2. *May* 1684.

LETTRE III.

Description de Quebec *& de l'Isle* d'Orleans.

MONSIEUR,

La curiosité me porta vers l'*Isle d'Orleans*, avant que de m'aprocher de *Monreal* ; Cette Isle a 7. lieuës de longueur & trois de largeur ; elle s'étend de la traverse du *Cap Tourmente* jusques à une lieuë & demi de *Quebec*, où ce Fleuve se partage en deux branches. Le chenail du Sude, st celui des Vaisseaux, car il ne sçauroit passer que de petites barques par celui du Nord à cause des batures & des Rochers. Cette Isle apartient à un Fermier Général de France qui en retireroit mille écus de rente s'il la faisoit valoir lui-même. Elle est toute entourée d'habitations où le terroir rapporte toutes sortes de grains. *Quebec* est la Ville capitale de la nouvelle France. Son circuit est à peu près d'une lieuë, sa latitude, quarante-sept degrez douze minutes, sa longitude est incertaine, aussi bien que celle de

de plusieurs autres païs, n'en déplaise à Messieurs les Géographes, qui content 1200. lieuës de la Rochelle en cette Ville, sans s'être donnez la peine d'en mesurer le chemin. Quoi qu'il en soit, elle n'est que trop éloignée de France pour les Vaisseaux qui en viennent, car leur traverse dure ordinairement deux mois & demi, au lieu qu'en s'en retournant, ils peuvent en trente ou quarante jours de navigation, gagner aisément l'atterrage de *Bel-Isle*, qui est le plus sûr & le plus ordinaire des Navires de long cours. La raison de cette difference est, que s'il fait cent jours de l'année des vents d'Est; le vent d'Oüest soufle 260. jours. C'est une vérité connuë de tous les Navigateurs.

Quebec est partagé en haute & basse Ville. Les Marchands habitent celle-ci à cause de la commodité du port, le long duquel ils ont fait bâtir de très-belles maisons à trois étages, d'une pierre aussi dure que le marbre. La haute Ville n'est pas moins belle ni moins peuplée. Le Château bâti sur le terrain le plus élevé, les commande de tous côtez. Les Gouverneurs Généraux qui font leur résidence ordinaire dans ce Fort, y sont commodément logez; c'est d'ailleurs la vûë la plus belle & la plus étenduë qui soit au monde. Deux choses essentielles manquent à *Quebec*; un quai, & des fortifications; il seroit facile d'y faire l'un & l'autre, car les pierres se trouvent sur le lieu. Cette Ville est environnée de plusieurs sources d'eau vive la meilleure du monde, mais comme il n'y a eu personne jusqu'à present qui entendît

assez

assez bien l'Hydrostatique pour les conduire à quelques places où l'on pourroit élever des fontaines simples ou jaillissantes, chacun est obligé de boire de l'eau de puits. Ceux qui demeurent au bord du Fleuve & conséquemment dans la basse Ville ne ressentent pas la moitié tant de froid que les Habitans de la haute, outre qu'ils ont la commodité de faire transporter en bâteau jusques devant leurs maisons, le bled, le bois & les autres provisions nécessaires. Mais si l'Hiver est plus rude dans la haute Ville, l'Eté n'y est pas si chaud ; il s'y éleve un vent frais qui tempere l'ardeur du Soleil ; ainsi compensation de bien & de mal. On va de l'une à l'autre Ville par un chemin assez large, un peu escarpé, & bordé de maisons des deux côtez. Le terrain de *Quebec* est fort inégal, & la cimetrie mal observée. L'Intendant demeure dans un fonds un peu éloigné sur le bord d'une petite Riviere, qui se joignant au Fleuve de St. Laurent renferme la Ville dans un angle droit. Il est logé dans le Palais où le Conseil Souverain s'assemble quatre fois la semaine. On voit à côté de grands Magazins de munitions de guerre & de bouche. Il y a six Eglises à la haute Ville ; la Cathédrale est composée d'un Evêque & de douze Chanoines qui sont des Prêtres Séculiers, vivant néanmoins en communauté comme des Religieux. Leur Maison qui est fort grande, & dont l'Architecture est un chef-d'œuvre, apartient au Chapitre. Ces bons Prêtres qui se contentent du nécessaire, ne se mêlent uniquement que des affaires de

leur

leur Egliſe ; leur Service eſt tout-à-fait ſemblable à celui de nos Cathédrales de France. La ſeconde eſt celle des Jeſuites ſituée au centre de la Ville. Elle eſt belle, grande & bien éclairée. Le grand Autel eſt orné de quatre grandes colomnes Cylindriques & maſſives d'un ſeul bloc, de certain porphire de Canada noir comme du Geais ſans taches & ſans filets. Leur Maiſon eſt commode en toutes maniéres, car il y a beaucoup de logement. Ces Peres ont de beaux jardins, pluſieurs allées d'arbres ſi touffus, qu'il ſemble en été qu'on ſoit dans une glaciere plûtôt que ſous un berceau. A propos de glaciere, c'eſt une précaution qui ne leur manque pas ; ils en ont plûtôt trois qu'une, & ils ont grand ſoin de les bien remplir ; car ces Reverends tous occupez à éteindre les flammes de la concupiſcence, aiment extrêmement à boire frais en été. Leur College eſt une pepiniere fort deſerte ; je ne croi pas qu'ils ayent jamais eu cinquante Ecoliers. La troiſiéme Egliſe, ſi pourtant ce nom convient à une petite Chapelle, eſt celle des Recolets. Ces bons Religieux demeuroient il y a dix ans dans un Hoſpice que Monſieur de *Laval* nôtre Evêque leur fit bâtir. Comme le Capuchon eſt inſinuant & multiplicatif, ils firent leur cour à Mr. de *Frontnac*, & obtinrent par ſon credit permiſſion d'avoir un Couvent. Les Jeſuites craignant que ces derniers venus ne battiſſent en ruïne leur ancienne direction, & ne leur enlevaſſent les plus belles dévotes, s'oppoſerent à cet établiſſement ; ils gagnerent l'Evêque, & celui-ci

lui-ci, par une lâche complaisance pour le *Loyolisme* qui fait trembler les Monarques sur le trône, voulut empêcher l'avancement des Recolets, quoi que ses créatures ; mais les Opposans se casserent le nez, & par le moyen de Mr. le Gouverneur, ils ont gardé l'Hospice, & ils ont de plus une Maison. La quatriéme est celle des Urselines qui a été brûlée & rebâtie deux ou trois fois de mieux en mieux. La cinquiéme est celle des Hospitalieres qui ont un soin très-particulier des malades, quoi que ces Religieuses soient pauvres & mal logées.

Je vous ai dit que le Conseil Souverain de *Canada* se tenoit ici chez l'Intendant. Le Gouverneur Général, l'Intendant & douze Conseillers de *Capa y de Spada* ; ou d'épée, composent ce Senat, & jugent sans appel, & en dernier ressort toutes sortes de procès. L'Intendant s'arroge le droit de préſidence ; mais le Gouverneur le lui dispute, & en effet, quand il vient à la Sale de justice, il se place à l'oppoſite de l'Intendant, si bien qu'ayant également les Juges à leurs côtez, on ne distingue point le siege du Préſident. Monsieur de *Frontenac*, pendant son Gouvernement, s'inquiétoit fort peu de cette prétention de l'Intendant ; il agissoit avec lui, & avec nos vénérables Senateurs aussi cavalierement que *Cromwel* agissoit avec les Parlementaires d'Angleterre. Je ne vous dirai point si la Justice est ici plus chaste & plus desintereſſée qu'en France ; mais au moins si on nous la vend, c'est à bien meilleur marché. Nous ne passons point par les

Ser-

Serres des Avocats, par les ongles des Procureurs, ni par les griffes des Greffiers ; cette vermine n'a point encore infecté le *Canada*. Chacun y plaide ſa cauſe ; nôtre Themis eſt expéditive, elle n'eſt point heriſſée d'épices, de fraix, de dépens. Les Juges n'ont que quatre cens francs de gages, grande tentation pour chercher le bon droit des parties dans le fond de leur bourſe, quatre cens francs ? Ce n'eſt pas pour défrayer la robe & le bonnet ; auſſi ces Meſſieurs ſont-ils diſpenſez d'en porter. Outre ce tribunal il y a encore un Lieutenant Général civil & criminel, un Procureur du Roi, un Grand Prévôt & un grand Maître des Eaux & Forêts. On ſe ſert de traineaux, tant à la Ville qu'à la Campagne, pour voitures d'hiver ; les chevaux qui les trainent ſemblent être de vrayes machines, tant ils ſont impénétrables au froid. J'en ai vû cinquante en Janvier & Février qui vivoient dans les bois & dans la nége preſque juſqu'au poitral, ſans s'aprocher des Maiſons de leurs Maîtres. L'on va d'ici à la Ville de *Monreal* durant l'hiver ſur le Fleuve glacé, par le moyen des traineaux ſur leſquels on fait quinze lieuës par jour. D'autres ſe font trainer par un attelage de deux gros dogues ; mais ils voyagent beaucoup plus lentement. Je parlerai des voitures d'été lorſque j'en ſerai mieux inſtruit. On me dit qu'on fait des voyages de mille lieuës avec des Canots d'écorce ; attendez que j'aye paſſé par cette mince Navigation, & alors je vous en rendrai bon compte. Les vents de la bande de l'Eſt régnent

gnent ordinairement ici le Primptems & l'Automne, & ceux de la partie de l'Oüeſt dominent l'hiver & l'été. Adieu, Monſieur, il eſt tems que je finiſſe ; la matiére me manque. Ne vous plaignez pas de ma briéveté ; elle ne durera peut-être que trop peu. Quand je poſſederai bien la Carte de ce païs-ci, Dieu ſçait combien je vous en conterai. Il ne tiendra pas à moi que vous ne connoiſſiez à fond l'Egliſe, la Police, le Commerce, & tout ce qui concerne le Gouvernement du *Canada*. J'eſpere vous écrire au retour de la Campagne que nous allons faire avec Mr. de la *Barre* au païs des *Iroquois*. Je m'embarquerai dans ſept ou huit jours pour aller à *Monreal*, cependant je m'en vais faire un tour, juſques aux Villages de *Scilleri* du *Sault*, *de la Chaudiere* & de *Lorete*, habitez par des *Abenakis* & des *Hurons*, & comme il n'y a que trois ou quatre lieuës d'ici, je ſerai de retour la ſemaine prochaine. Je ne puis vous informer ſi-tôt des mœurs de ces Peuples, il faut du temps pour les bien connoître. J'ai été cet hiver à la chaſſe avec trente ou quarante jeunes *Algonkins* bienfaits & très-agiles, expreſſément pour aprendre leur langue. On en fait grand cas, & elle eſt d'autant plus utile, que toutes les Nations l'entendent, mille lieuës à la ronde, à la réſerve des *Hurons*, & des *Iroquois* ; ce langage *Algonkin* differe des autres langages circonvoiſins, comme le Portugais de l'Eſpagnol. Au reſte, cette langue n'eſt pas difficile ; j'en tiens déja quelques mots qui m'ont couté peu. D'ailleurs les *Algonkins* ravis

ravis qu'on aprenne leur langue n'épargnent pas leurs soins, & se font un honneur de vous en aplanir les difficultez.

Je suis Monsieur vôtre &c.

A Quebec le 15. *May* 1684.

LETTRE IV.

Deſcription abregée des Habitations ſauvages aux environs de Quebec. *Du Fleuve* St. Laurent *juſqu'à* Monreal. *De la Pêche curieuſe des Anguilles. De la Ville* des trois Rivieres, *de celle de* Monreal, *& la décente des Coureurs de bois.*

MONSIEUR,

Avant mon départ de *Quebec* pour *Monreal* j'allai viſiter les Villages d'alentour habitez par les ſauvages. Celui de *Lorete* eſt compoſé de deux cent familles *Hurones* qui ont embraſſé le Chriſtianiſme par les ſoins des Jeſuites, quoi qu'avec beaucoup de ſcrupule. Ceux de *Silleri* & du *Saut de la Chaudiere*, ſont compoſez de trois cens familles d'*Abenakis*, auſſi Chrêtiens, chez qui les Jeſuites ont établi des Miſſions. Je fus de retour à *Quebec* aſſez tôt pour m'embarquer ſous la conduite d'un Patron qui auroit mieux

mieux aimé un fret de Marchandiſe que de Soldats. Le vent de Nord-Eſt nous pouſſa en cinq ou ſix jours, juſqu'aux *trois Rivieres*, nom d'une petite Ville ſituée à 30. lieuës de celle-ci. On l'appelle ainſi à cauſe d'une Riviere, qui ſe partageant en trois branches à un demi quart de lieuë de là, ſe décharge par trois divers canaux dans le Fleuve St. Laurent. Si nous avions pû aller de nuit, nous aurions fait le voyage en deux jours par les marées ; mais il eſt dangereux de naviguer dans l'obſcurité ſur ce Fleuve à cauſe des batures, & des Rochers. Je n'étois pas fâché qu'on moüillât l'ancre tous les ſoirs ; car les tenebres ne m'empêchoient pas de voir pendant ces trente lieuës une grande quantité d'habitations ſituées aux deux côtez du Fleuve, & qui ne ſont éloignées les unes des autres au plus, que d'une portée de Mouſquet. J'eus le plaiſir de voir faire la Pêche des Anguilles par les Habitans qui ſe ſont établis depuis *Quebec* juſques à 15. lieuës au deſſus. Lors que la marée eſt baſſe, & que le flux s'eſt retiré, ils barrent & traverſent de clayes cet eſpace de rivage que l'eau couvroit auparavant. Ils mettent entre ces clayes, de diſtance à autre des ruches, Paniers, Bouteux & bout de quiévres, qui demeurent en cet état là trois mois, ſi c'eſt une Pêche de Printems, & deux mois, ſi c'eſt une Pêche d'Automne, ſans qu'on ſoit obligé d'y toucher. Toutes les fois que la marée monte les Anguilles cherchant les bords du Fleuve & les fonds plats, ſe traînent en foule vers ces lieux là,

& lorſque la marée ſe retire & qu'elles veulent garder le rivage, elles trouvent les clayes qui les empêchant de ſuivre le courant, les obligent à s'enfourner dans ces engins. Quand la marée eſt tout-à-fait baſſe, on vuide ces mêmes engins, qui ſont ſi pleins qu'ils en rompent, & l'on en retire des Anguilles auſſi longues & auſſi groſſes qu'on en puiſſe voir. On les ſale & on les met en barrique, où elles ſe conſervent un an ſans ſe corrompre. Elles ſont merveilleuſes en toutes ſauces, Meſſieurs les Conſeillers de *Quebec* leur font bonne juſtice à table, & ils ſont fort mortifiez quand cette manne ne tombe point.

La Ville *des trois Rivieres* eſt une Bicoque ſituée au 46. degré de latitude, elle n'eſt fortifiée ni de pieux ni de pierre : la Riviere d'où elle tire ſon nom prend ſa ſource à cent lieuës au Nord Oüeſt de la plus grande Chaîne de montagnes qui ſoit dans l'Univers. Les *Algonkins* qui ſont à preſent des Sauvages errants ſans demeure fixe, comme les *Arabes*, s'écartent peu des bords de cette Riviere, où ils font de bonnes chaſſes de Caſtors. Les *Iroquois* qui ont autrefois détruit les trois quarts de cette Nation de ce côté là, ont perdu l'envie d'y revenir depuis que les François ont peuplé les païs qui ſont plus avant ſur le Fleuve St. Laurent. Quand je donne le nom de Bicoque à la Ville des trois *Rivieres*, j'entens ſon peu d'étenduë, & le petit nombre de ſes Habitans ; car d'ailleurs elle eſt fort riche, & bâtie magnifiquement. Le Roi y a établi un Gouverneur qui

qui mourroit de faim, ſi au défaut de ſes minces apointements il ne faiſoit quelque Commerce de Caſtor avec les Sauvages. Au reſte, il y a une occupation dominante dans cette Ville, c'eſt de ſe grater, & de tuër les puces ; cette vermine y fourmille, à tous momens il faut lui faire la chaſſe ; cela donne aux converſations une activité incommode, & un vif importun ; enfin il faudroit être un peu du naturel des chiens pour durer tranquillement dans un tel ſéjour. On m'a dit que les meilleurs Soldats du Païs étoient originaires de ce lieu là. A trois lieuës plus haut nous entrâmes dans *le Lac St. Pierre*, qui a ſix lieuës de longueur. Nous le traverſâmes avec aſſez de peine, ayant été obligez de moüiller & lever l'ancre à diverſes repriſes, à cauſe du calme. On m'a dit qu'il s'y déchargeoit trois ou quatre Rivieres fort poiſſonneuſes, à l'embouchure deſquelles je découvris de très-belles Maiſons avec mon teleſcope. Le vent d'Eſt s'étant élevé ſur le ſoir, nous ſortîmes du Lac, & nous demeurâmes enſuite trois heures, pour refouler le courant du Fleuve juſques à *Sorel*, quoique toutes nos voiles portaſſent à plein, & qu'il n'y eut pas plus de deux petites lieuës. *Sorel* eſt une Côte de quatre heures de front. Il ſe décharge au pié de la Maiſon Seigneuriale une Riviere, qui porte les eaux du Lac *Champlain* dans le Fleuve de Saint Laurent, après avoir formé une Caſcade de deux lieuës à *Chambli*. On ne compte que dix-huit lieuës de *Sorel* ici ; ce trajet nous emporta néanmoins

trois jours, soit à cause de la foiblesse du vent, soit à cause de la force & de la rapidité du Courant. Cette Navigation est charmante ; ce ne sont que des Isles presque contiguës, & comme les deux bords du Fleuve sont habitez d'ici à *Quebec*, on a le plaisir de faire soixante lieuës entre deux Villages.

L'endroit d'où je vous écris actuellement, s'appelle *Ville Marie*, ou *Monreal*. C'est une Ville ; elle est bâtie dans une Isle que l'on nomme aussi *Monreal*, & qui peut avoir 14. lieuës de longueur & cinq de largeur. Messieurs de St. *Sulpice* de Paris en sont Seigneurs & proprietaires. Ils ont la nomination du Baillif & autres Officiers de Justice, & même autrefois ils avoient celle du Gouverneur. Cette petite Ville est ouverte, sans aucune fortification de pieux ni de pierre. Il seroit aisé d'en faire un poste imprenable par l'avantage de sa situation, quoique son terrain soit égal & sablonneux. Les petits Vaisseaux sont contraints de s'arrêter au pié des Maisons d'une face de la Ville à cause des Courans ; car à un demi quart de lieuë de là, on ne voit sur le Fleuve que rapides, Cascades, boüillons, &c. Mr. *Perrot* Gouverneur de la Place n'a que trois mille livres d'apointement ; mais comme il fait un grand Négoce de Pelleterie avec les Sauvages, il a, dit-on, amassé cinquante mille écus en fort peu de tems, sçachons lui en bon gré, Monsieur, il est rare qu'un Gouverneur ne s'enrichisse qu'aux dépens des bêtes. Il y a Bailliage à

Mon-

Monreal ; mais cette Juſtice eſt gueuſe ; l'herbe eſt ici trop courte, & le pâturage manque ; une bonne mangerie de France engraiſſeroit bien Mr. le Baillif & ſes Officiers. La fortune n'eſt ici que pour les Marchands : Ceux-ci font bien leurs affaires, car les Sauvages des grands Lacs du *Canada*, deſcendent preſque tous les ans, avec une quantité prodigieuſe de Caſtors qu'ils échangent pour des armes, des chaudieres, des haches, des couteaux & mille autres Marchandiſes ſur leſquelles on gagne juſques à deux cens pour cent. Le Gouverneur Général eſt fort exact à venir honorer de ſa preſence cette eſpéce de Foire ; outre qu'il eſt le premier échangeur, ces Sauvages lui font force preſens qu'il reçoit plus volontiers que les Placets, ce ſont des jours de recolte pour lui. Ce ſéjour me paroît aſſez agréable l'été, car on dit qu'il y pleut rarement en cette ſaiſon-là. Il part d'ici tous les ans des Coureurs de bois qui portent en Canot de la Marchandiſe chez toutes les autres Nations Sauvages de ce Continent, & ils en rapportent des Caſtors. J'en vis revenir il y a ſept ou huit jours 25. ou 30. chargez exceſſivement. Il n'y avoit que deux ou trois hommes pour conduire chaque Canot, lequel portoit 20. quintaux peſant, c'eſt-à-dire quarante paquets de Caſtors, valant cent écus chacun. Ils avoient demeuré un an ou 18. mois en leur voyage. Si ces voyageurs ont fatigué dans une ſi longue courſe, ils s'en donnent à cœur joye au retour. Ceux qui

ſont mariez ſont ordinairement plus ſages; ils vont ſe délaſſer chez eux, & ils y portent leurs profits ; mais pour les garçons, ils ſe plongent dans la volupté juſqu'au cou. La bonne chere, les femmes, le jeu, la boiſſon, tout y va. Tant que les Caſtors durent, rien ne coûte à nos Marchands. Vous ſeriez même étonné de la dépenſe qu'ils font en habits. Mais la ſource eſt elle tarie, le magazin eſt il épuiſé ? Adieu dentelles, dorures, habillemens, adieu l'attirail du luxe, on vend tout. De cette derniére monnoye, on négocie de nouvelles Marchandiſes ; avec cela ils ſe remettent en chemin, & partagent ainſi leur jeuneſſe entre la peine & la débauche; ces Coureurs, en un mot, vivent comme la plûpart de nos Matelots d'Europe. Au reſte, Meſſieurs de St. *Sulpice* ont le ſoin d'envoyer ici des Miſſionnaires de tems en tems, qui vivent ſous la direction d'un Supérieur fort honoré dans le Païs. Ils ſont logez dans une belle, grande & magnifique maiſon de pierre de taille. Leur Egliſe n'eſt pas moins ſuperbe. Elle eſt bâtie ſur le modéle de celle de St. *Sulpice* de Paris, & l'Autel eſt pareillement *Iſolé*. Leurs Côtes ou Seigneuries au Sud de l'Iſle, produiſent un revenu conſidérable, car les habitations ſont bonnes, & les Habitans riches en bled, bêtail, volaille & mille autres denrées qu'ils vendent ordinairement à la Ville ; mais le Nord de l'Iſle n'eſt pas encore peuplé. Ces Prêtres Seigneurs, avec leur mine toute beate, & toute cruci-

fiée,

fiée, ont toûjours traverſé l'établiſſement des Jeſuites, & des Recolets à *Monreal*, car nos dévots Miſſionnaires n'aiment pas la multiplication ſpécifique des ouvriers dans la Vigne du Seigneur. Le zéle excite une ſainte jalouſie, & chaque Ordre voudroit tout convertir. On préſume pourtant que Meſſieurs de Saint *Sulpice* auront le deſſous, & qu'ils ſeront obligez à la fin d'accepter ce renfort de Moiſſonneurs. J'ai vû à une lieuë d'ici, au pié d'une Montagne, un beau Village d'Iroquois Chrêtiens, & dirigé par deux Prêtres de ce Seminaire. On m'a dit qu'il y en avoit encore un plus grand & plus peuplé de l'autre côté du Fleuve à deux lieuës d'ici ; c'eſt un nommé le Pere *Bruyas*, Jeſuite, qui cultive ce champ ſpirituel.

Dès que Monſieur de la *Barre*, qui ne fait qu'attendre des nouvelles de France pour quitter *Quebec*, en aura reçû, je partirai pour le Fort de *Frontenac* où je ſuis deſtiné. S'il en faut croire ceux qui ont fait la même Campagne, je pourrai à mon retour vous amuſer par le recit de mes méchantes heures, & de mes mauvais jours. Ce ſont de terribles Ennemis, diſent-ils, que ces Iroquois ; nous les verrons. Cependant,

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A Monreal *ce* 14. *Juin* 1684.

LETTRE V.

Des Iroquois ; *la Guerre & la Paix que les François ont fait avec eux, & comment, & c.*

MONSIEUR,

Je vous écrivis il y a quatre jours, & je ne croyois guére, en fermant ma Lettre, revenir ſi promptement à la charge. Le plaiſir de recevoir de vos nouvelles me paroiſſoit en perſpective. Je vous remercie d'avoir bien voulu m'apprendre ce qui s'eſt paſſé en Europe depuis mon départ. Vous jugez bien qu'un détail auſſi ample, & auſſi exact que le vôtre, a dû me faire grand plaiſir ; & le bon homme Anchiſe ne fut pas plus tranſporté de joye lors qu'il tendît les bras à ſon cher & pieux Enée dans le Païs des Ombres, que je le fus d'être inſtruit en ce Monde *lointain* de ce qu'on fait dans le vôtre. Vous êtes, dites-vous, dans une curioſité impatiente de connoître Meſſieurs les *Iroquois*, & de ſçavoir ſi les Mœurs

Mœurs & les Coûtumes de cette Nation, répondent à l'idée desavantageuse que nous nous en formons. Je souhaiterois pouvoir vous contenter ; mais vôtre demande n'est point encore de saison. Je pars après demain pour *Frontenac*. Comment aurois-je le tems de consulter les Experts & les Connoisseurs sur cette matiére ? Il y a dequoi étudier chez un *Iroquois*, afin que vous le sçachiez, & il me faudroit écouter là-dessus des personnes qui ont fait plusieurs fois le voyage. Quand je le ferai moi même, j'observerai ces Peuples avec toute l'application possible, & je ne négligerai rien pour vous satisfaire. Tout ce que je puis à present pour vôtre service, c'est de vous faire part de ce que j'appris cet hiver. Je vous le donne sur la foi de mes Auteurs ; ils sont d'autant plus croyables qu'ils ont demeuré vingt ans au Païs des *Iroquois*, voici ce qu'ils m'en ont dit.

Ces Barbares ne font qu'une seule Nation, & qu'un seul intérêt public. On pourroit les nommer pour la distribution du terrain, les Suisses de ce Continent. Les *Iroquois* sont partagez en cinq Cantons, sçavoir les *Tsonontoüans*, les *Goyogoans*, les *Onnotagues*, les *Onoyouts* & les *Agniés*. Chaque Canton n'est proprement qu'un Village ; il y a trente lieuës de l'un à l'autre ; ils sont tous situez près de la Côte Méridionale du Lac *Ontario* ou de *Frontenac*, & l'on y parle à peu près le même langage. Si vous vouliez sçavoir au juste comment ils nommeroient leurs Cantons en Fran-

çois, je ne trouve point à mon ſens de terme plus propre que celui de Cabane. A ce mot n'allez pas vous repreſenter le Palais étroit & roulant de nos Bergers. Figurez-vous plûtôt chaque Cabane comme un gros Bourg. Nous avons en France quantité de Villes beaucoup moins peuplées. Qui dit un Canton d'*Iroquois*, dit une douzaine de milliers d'ames. Il s'en eſt trouvé juſqu'à quatorze mille, & l'on calculoit ce nombre par deux mille Guerriers, deux mille Vieillards, quatre mille Femmes, deux mille Filles, & quatre mille Enfans. Vous prendrez, s'il vous plaît, cette ſupputation pour le prix qu'elle me coûte ; ſi vous ne la croyez pas juſte, envoyez un meilleur Arithméticien. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les cinq Cabanes ſe viſitent réciproquement tous les ans par des Députez ; alors on fait le Feſtin d'Union, & l'on fume la grande Pipe, ou le grand Calumet des cinq Cantons. Ces Peuples ſont alliez des Anglois depuis longtems, & par le Commerce de Peleteries qu'ils font avec la *Nouvelle Yorc*, ils ont des armes, des munitions & tout ce qui leur eſt néceſſaire, à meilleur marché qu'ils ne l'auroient des François. Les *Iroquois* ne ménagent & nous, & les Anglois que par rapport au Commerce ; s'ils n'avoient pas beſoin de trafiquer avec les deux Nations, ils s'en ſoucieroient fort peu ; auſſi leur faiſons nous bien valoir nôtre trafic, on leur vend les Marchandiſes au quadruple du juſte prix. Au reſte, ces Peuples ſont libres dans

dans toute l'étenduë du droit naturel, & il ſemble que la Liberté preſque bannie de toute la Terre, ait choiſi ſa retraite & ſon azyle chez eux. Rien ne les divertit davantage que quand on leur parle d'obéïr aux Rois, de craindre les menaces, & les châtimens des Gouverneurs ; cela les fait rire, car ils ne peuvent ajuſter l'idée de ſoûmiſſion avec celle d'un véritable homme, & le ſeul terme de dépendance leur fait horreur. Chaque *Iroquois* ſe croit Souverain, & il prétend ne relever que de Dieu ſeul qu'il nomme le *Grand Eſprit*. Ils nous ont preſque toûjours fait la guerre depuis l'établiſſement des Colonies de *Canada*, juſqu'aux premiéres années du Gouvernement de Mr. le *Comte de Frontenac*. Meſſieurs de *Courſelles* & de *Traci*, Gouverneurs Généraux firent quelques Campagnes d'hiver & d'été par le *Lac Champlain* contre les *Agniés*, mais avec peu de ſuccès. On ne fit que brûler leurs Villages, & enlever quelques centaines d'enfans, d'où ſont ſortis les *Iroquois Chrêtiens* dont je vous ai parlé. Il eſt vrai qu'on défit quatre-vingt-dix ou cent Guerriers, mais il en coûta bien des membres & la vie même à pluſieurs Canadiens & Soldats du Régiment de *Carignan*, qui ne s'étoient pas aſſez munis contre l'horrible froid qui régne dans le *Canada*. Mr. le *Comte de Frontenac* qui releva Mr. de *Courſelles*, ayant connu que ces Barbares entendent mieux que nous autres Européens la guerre de ce Païs-là, ne voulut pas faire à ſon tour des entrepriſes inutiles, & fort

onéreuſes au Roi. Au contraire il forma le deſſein de conclure une bonne Paix avec cette Nation, & il y travailla de ſon mieux. Il viſoit ſagement à trois choſes. La premiére de raſſûrer la plûpart des Habitans François, qui étoient ſur le point d'abandonner tout, & de s'en retourner en *France*, ſi la guerre eût duré ; la deuxiéme d'encourager par cette Paix un grand nombre de gens à ſe marier & à défricher des terres, afin d'augmenter les Colonies ; la troiſiéme de faciliter la découverte des Lacs & des Nations Sauvages qui habitent ces Côtes, afin d'y établir le Commerce, & de les attirer dans nôtre parti, par de bonnes alliances, en cas de rupture avec ces *Iroquois*. Ce fut principalement par ces trois motifs que Mr. de *Frontenac* fit, en forme d'Ambaſſade, une députation de quelques Canadiens aux Cabanes. Ils aſſurérent les *Iroquois* que le Roi ayant été informé qu'on leur faiſoit la guerre ſans cauſe, l'avoit fait partir de *France* pour faire la Paix, & leur procurer en même tems toutes ſortes d'avantages touchant le Commerce. Ce compliment n'eut pas produit grand effet en Europe, on l'auroit pris pour un leurre & pour un apas ; mais la politique *Iroquoiſe* n'eſt pas ſi défiante. Cette Nation écouta donc les Députez avec plaiſir. Une circonſtance contribuoit d'ailleurs à la rendre plus crédule & plus docile. C'eſt que le Roi d'Angleterre Charles Second qui vendoit alors ſon amitié à la France avoit ordonné à ſon Gouverneur de la *Nouvelle York*,

de

de faire entendre aux *Iroquois* qu'ils étoient perdus sans ressource s'ils ne s'accommodoient au plûtôt avec cette Couronne, & qu'elle alloit faire passer des Forces nombreuses pour les accabler. Ils reçûrent donc fort bien l'Ambassade, & renvoyérent les Députez très contens. Ceux-ci étoient chargez de dire à Mr. le Gouverneur que quatre cens *Iroquois* se trouveroient à l'endroit où l'on a construit depuis le Fort de *Frontenac* ; que Son Excellence s'y trouveroit avec pareil nombre d'hommes, & que là on conviendroit de tout. Le projet s'éxécuta heureusement au bout de quelques mois, & la Paix fut arrêtée entre les deux Nations. Mr. de la *Salle* rendit un service important dans cette occasion ; il donna au Gouverneur des Conseils que vous jugeriez vous même excellens ; si j'avois le tems de vous les rapporter. Je suis obligé de mettre ordre à mes affaires. Je vous rendrai plus savant quand je le serai moi-même. Je suis jusqu'au retour de ma Campagne.

Vôtre &c.

A Monreal *le* 18. *Juin* 1684.

LETTRE VI.

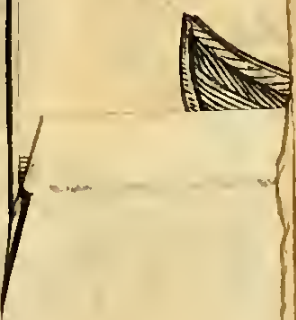
Des voitures de Canada *qui ſont des Canots d'écorce de bouleau. Comment on les fait, & la maniére dont on les navigue.*

MONSIEUR,

Je contois de partir aujourd'hui; mais la quantité de grands Canots qu'on devoit amener ici ne s'y trouvant pas encore, le voyage eſt retardé de deux jours. Vous profiterez de mon loiſir pour connoître ces fragiles voitures; je vous dirai en peu de mots ce que c'eſt & cela ne vous ſera pas inutile pour bien entendre la navigation, & les courſes de ce Païs-ci. Je viens de voir plus de cents Canots, grands & petits; mais comme on ne peut ſe ſervir que des premiers pour les expeditions militaires, ou pour les grands voyages, je ne vous parlerai que de ceux-là. Leur grandeur eſt pourtant differente, c'eſt-à-dire de dix juſques à vingt-huit pieds de longueur. Les plus petits ne contiennent que deux perſonnes. Ils ſeroient admirables pour

Sauuages piquant de fons

Sau



rte-
es;
ont
on-
de
'on
en-
enir
'or-
inf-
'ois
vec
inf-
Ca-
&
ent
de.
out
ef-
d il
our
ent
les
'oit
ont
'un
ge.
or-
de
che
res
les
res
es.
ir,
'eſt

LETTRE VI.

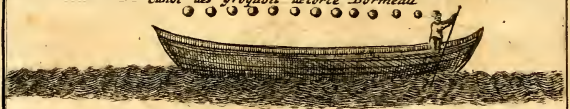
Des voitures de Canada *qui ſont des Canots d'écorce de bouleau. Comment on les fait, & la maniére dont on les navigue.*

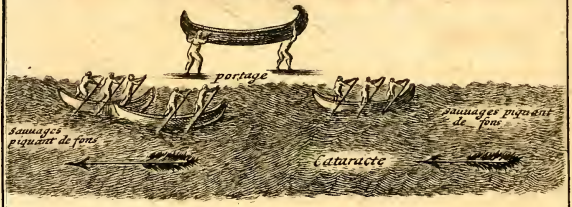
MONSIEUR,

Je contois de partir aujourd'hui; mais la quantité de grands Canots qu'on devoit amener ici ne s'y trouvant pas encore, le voyage eſt retardé de deux jours. Vous profiterez de mon loiſir pour connoître ces fragiles voitures; je vous dirai en peu de mots ce que c'eſt & cela ne vous ſera pas inutile pour bien entendre la navigation, & les courſes de ce Païs-ci. Je viens de voir plus de cents Canots, grands & petits; mais comme on ne peut ſe ſervir que des premiers pour les expeditions militaires, ou pour les grands voyages, je ne vous parlerai que de ceux-là. Leur grandeur eſt pourtant differente, c'eſt-à-dire de dix juſques à vingt-huit pieds de longueur. Les plus petits ne contiennent que deux perſonnes. Ils ſeroient admirables

pour

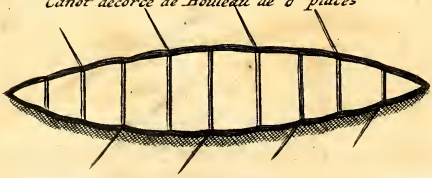
Canot des Groquois décorce D'ormeau



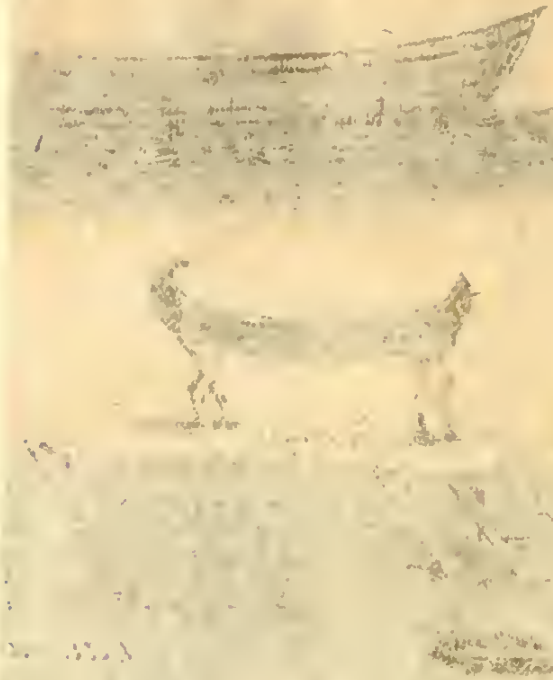


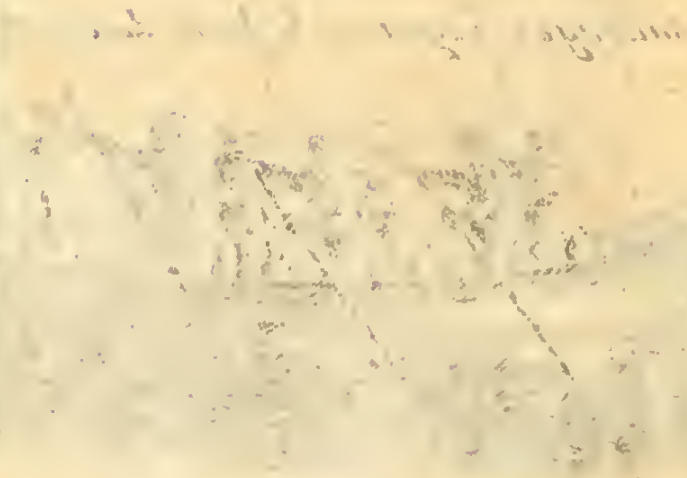
Sauvages voguant de bout dans un grand canot

Canot décorce de Bouleau de 8 places



Rame ou auiron





pour le paſſage du Styx ; je croi qu'ils porteroient un aſſez bon fret d'ames & d'ombres ; mais pour porter des corps vivans ? Ce ſont de vrayes chaiſes de poſte pour l'autre Monde. On y eſt aſſis ſur les talons ; Pour peu de mouvement que l'on ſe donne ou que l'on penche plus d'un côté que de l'autre, ils renverſent. Les plus grands peuvent contenir aiſément quatorze hommes : mais pour l'ordinaire quand on veut s'en ſervir pour tranſporter des vivres ou des marchandiſes, trois hommes ſuffiſent pour les gouverner. Avec ce petit nombre de Canoteurs on peut tranſporter juſqu'à 20. quintaux. Les grands Canots faits d'écorce de *Bouleau* ſont ſurs, & ne tournent jamais : on léve ordinairement cette écorce en hiver avec de l'eau chaude. Une ſeule écorce ſuffit quelquefois pour tout un grand Canot, tant les arbres de cette eſpece ſont gros en ce Païs-ci ; mais quand il faut pluſieurs écorces on en met une pour faire le fond, & les Sauvages y en coulent d'eux autres avec des racines pour faire les bords, & cela ſi artiſtement qu'on jureroit que le Canot eſt tout d'une piéce. Ils ſont garnies ou de cliſſes & de varangues d'un bois de cédre preſque auſſi leger que le liége. Les cliſſes ont l'épaiſſeur d'un écu ; l'écorce, celle de deux, & les varangues celle de trois. Outre cela il regne à droit & à gauche d'un bout du Canot à l'autre, deux Maîtres ou precintes, dans leſquels ſont enchaſſées les pointes des varangues & où les huit barres qui lient & traverſent le Canot ſont attachées. Ces bâtimens ont 20. pouces de profondeur, c'eſt

c'eſt-à-dire des bords juſqu'au plat des varangues; ils ont 28. pieds de longueur & 4. & demi de largeur vers la barre du milieu. S'ils ſont commodes par leur grande legereté & par le peu d'eau qu'ils tirent, il faut avoüer, qu'ils ſont en récompenſe bien incommodes, par leur fragilité; car pour peu qu'ils touchent ou chargent ſur le caillou ou ſur le ſable, l'écorce s'entrouvre, & l'eau entrant par les crevaſſes gâte les vivres, les Marchandiſes, & toute la cargaiſon. Chaque jour il y a quelque nouvelle crevaſſe ou quelque couture à gommer. Toutes les nuits on eſt obligé de décharger cette voiture à flot, & de la porter à terre, où on l'attache à des piquets de peur que le vent ne l'emporte; car elle peſe ſi peu que deux hommes la portent à leur aiſe ſur l'épaule, chacun par un bout. Cette ſeule legereté me fait juger qu'il n'y a point de meilleure voiture au monde pour naviguer dans les Rivieres du *Canada* qui ſont remplies de Caſcades, de Cataractes & de courans. Car à la rencontre de tous ces facheux endroits on eſt obligé ou de tranſporter les Canots par terre, ou de les tirer ſur l'eau le long du rivage, pourvû que le Fleuve ne ſoit pas trop rapide, ni la rive trop eſcarpée. Ces Canots ne valent rien du tout pour la navigation des Lacs, où les vagues les engloutiroient ſi l'on ne gagnoit terre des que le vent s'éleve. Cependant on fait des traverſes de quatre ou cinq lieuës d'une Iſle à l'autre; mais c'eſt toûjours en calme & à force de bras, car outre qu'on pourroit être facilement ſubmergé,

on

on riſqueroit à perdre les vivres. Ajoutez à cela que les Pelleteries ſeroient perduës pour peu qu'elles fuſſent moüillées, ce qui feroit la plus groſſe perte dans le trafic. Il eſt vrai que ces Canots portent de petites voiles, mais il faut un tems à ſouhait pour s'en ſervir. Si le vent eſt un peu fort, quoi qu'en poupe, il eſt impoſſible d'en profiter ſans s'expoſer à faire naufrage. Il n'y a que les vents moderez qui ſoient propres pour ces ſortes de voitures. Si l'on veut aller au Sud, il faut avoir un des huit rumbs de vents qui ſont entre le Nord-Oüeſt & le Nord-Eſt, pour mettre la voile; & pour peu que les autres vents ſouffient (à moins qu'ils ne viennent de la terre qu'on côtoye) on eſt obligé de gagner le rivage au plus vîte, de débarquer précipitamment le Canot, & d'attendre le calme. Voici la manœuvre de cette navigation. Les Canoteurs agiſſent ſucceſſivement à genoux, debout, & aſſis. Ils ſont à genoux lors qu'ils deſcendent les petits Cataractes ou les Caſcades des Rivieres. Ils ſont debout, lors qu'ils piquent de fonds avec des perches pour refouler les courans & les rapides, & ils ſont aſſis dans les eaux dormantes. Leurs Rames ſont d'érable, & tournées de la maniere que je vais vous les repreſenter. La pêle de la Rame à 20. pouces de longueur, 6 de largeur, & 4. lignes d'épaiſſeur. Le manche, qui eſt gros comme un œuf de pigeon, a trois pieds de longueur ou environ. Ils ſe ſervent de perches ou lates de pin pour refouler les courans les plus rapides, & c'eſt-ce qu'on appelle piquer de fond. Ces bâtimens

mens n'ont ni poupe ni proüe ; ils ſont également taillez en pointe devant & derriere ; ils n'ont ni quilles, ni clous, ni toulets. Ils ne durent que cinq ou ſix ans. Celui qui les gouverne rame comme les autres ſans interruption. Ils coutent ordinairement 80. écus. Celui dans lequel je m'embarque en a pourtant couté 90. Mais il eſt de franc Bouleau, & l'un des plus ſpacieux Canots que l'on puiſſe voir, c'eſt au moins un bord de Vice-Amiral. On m'apprend aujourd'hui que Mr. *de la Barre* leve du monde aux environs de *Quebec*, & que le Gouverneur de cette Iſle vient de recevoir ordre de faire tenir les milices des Côtes circonvoiſines toutes prêtes à marcher.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A Monreal *ce* 20. *Juin* 1684.

LETTRE VII.

Deſcription du Fleuve St. Laurent *depuis le* Monreal *juſqu'au premier grand Lac de* Canada. *Les Sauts, les Cataractes & la navigation de ce Fleuve. Du Fort* Frontenac *& de ſon utilité. Entrepriſe de Mr. de la* Barre *Gouverneur Général contre les* Iroquois. *Son accommodement, ſes harangues & les réponces.*

MONSIEUR,

Me voici, graces à Dieu, revenu de la Campagne. Il eſt juſte que je vous tienne parole, & que je vous donne une fidele relation de cette penible courſe, écoutez moi donc bien, je commence mon recit. Nous nous embarquâmes ici le vingt troiſiéme de Juin, & l'on mit deux Soldats dans chaque Canot. Le mien étoit conduit par trois habiles

les Canadiens. Nous vogâmes contre la rapidité du Fleuve juſqu'à trois lieuës de cette Ville. Là nous trouvâmes le *Saut de St. Laüis*, petit Cataracte ſi violent qu'on fut contraint de ſe jetter dans l'eau juſqu'à la ceinture, pour trainer les Canots un demi quart lieuë contre le courant. Nous nous rembarquâmes au deſſus de ce paſſage, & après avoir vogué 12. lieuës ou environ, partie ſur le Fleuve, partie ſur le *Lac de St. Loüis*, juſqu'au lieu appellé les *Caſcades*, il fallut debarquer & tranſporter nos Canots avec toute leur charge à un demi-quart de lieuë de là. Il eſt vrai qu'on les auroit encore pû trainer en cet endroit avec un peu de peine, ſi nous ne nous fuſſions pas trouvez au deſſus du Cataracte *du Trou*. Je m'étois imaginé que toute la difficulté de remonter le Fleuve ne conſiſtoit qu'en la peine de l'embaras des portages, mais de refouler ſans ceſſe les courans, ſoit en trainant les Canots ou en piquant de fonds, ne me parut pas moindre. Nous abordâmes à cinq ou ſix lieuës plus haut aux *Sauts des Cedres & du Buiſſon*, où l'on fut encore obligé de faire des portages de cinq cent pas. Nous entrâmes à quelques lieuës au deſſus dans le *Lac St. François*, à qui l'on donne 20. lieuës de circonference, & l'ayant traverſé nous trouvâmes des courants auſſi forts que les précédents. Le plus violent de tous fut celui du *Long Saut* où l'on fit un portage d'une demi lieuë. Il ne nous reſtoit plus à franchir que le pas des *Galots*. Nous fumes obligez de trainer encore nos Canots contre la rapidité

du

du Fleuve. Enfin après avoir eſſuyé bien des fatigues à tous ces paſſages, nous arrivâmes au lieu nommé la *Galete*. De cet endroit au *Fort de Frontenac* il ne nous reſtoit plus que vingt heures de chemin. Encore la navigation devoit elle être beaucoup plus douce puiſque nous allions voguer ſur une eau tranquille & preſque auſſi dormante que celle d'un Etang. Auſſi nos Canoteurs quiterent ils la perche; & ne ſe ſervirent plus que de la Rame. Au reſte tous ces travaux dont je viens de parler n'étoient rien pour moi comparez à la perſécution des *Maringoüins*. Ce ſont ces moucherons qu'on appelle en France des couſins. Ne leur auroit-on point donné ce nom parce que les petits paraſites font bonne chere, & s'engraiſſent d'un ſang qui ne leur coute rien ? Quoi qu'il en ſoit leur frequentation eſt un ſpecifique contre le trop de ſommeil; ils garantiſſent des réves impurs; ils tiennent leur homme allerte, tout ſentinelle devroit en faire bonne proviſion. Tout le *Canada* eſt infecté de ce mauvais couſinage, & il vient fondre par nuées ſur vôtre pauvre peau. L'on peut s'en préſerver, par la fumée de la pipe, mais il n'eſt pas donné à chacun de gouter les délices de la tabagie, & tel trouveroit le remede pire que le mal. Il eſt plus facile & même plus ſur de recourir à la precaution des berceaux. Un berceau ce ſont des branches d'arbres, hautes de deux pieds; on les fiche en terre de diſtance en diſtance à proportion qu'on veut faire l'eſpace long ou large : comme ces branches ſont plantées en demi cer-

cercle, elles ſe joignent par la partie ſuperieure & font un arc. On attend un lit deſſous, ou le dreſſe, & pour le deſſus, on le couvre d'un grand drap qui traînant à terre de tous côtez ferme l'entrée aux *Maringoüins*, & les oblige à faire le bivaque. Nous arrivâmes au *Fort de Frontenac* après vingt jours de Navigation. Des que nous fûmes debarquez, Mr. *Duta* Commandant de nos troupes viſita les fortifications & les trois groſſes barques ancrées au porr. Nous y fimes des reparations conſiderables, & ces trois bâtimens furent radoubez & appareillez en fort peu de tems. Ce Fort quarré avoit de grandes courtines flanquées de quatre petits baſtions; ces flancs n'avoient que deux crenaux, & les murailles étoient ſi baſſes qu'on y auroit pû facilement grimper ſans échelle. Monſieur de la *Salle* qui après avoir ſi bien contribué à la concluſion de la Paix avec la Nation Iroquoiſe avoit obtenu du Roi pour lui, & pour ſes deſcendans la proprieté de ce Fort l'avoit tellement negligé qu'au lieu d'en retirer les profits du commerce il lui étoit à charge par la dépenſe qu'il étoit obligé d'y faire. Ce Fort me paroît avantageuſement ſitué pour trafiquer avec les cinq Nations *Iroquoiſes*. Car leurs Villages n'étant pas bien éloignez du Lac, il leur eſt plus facile d'y tranſporter leurs Pelleteries en Canot, que de les tranſporter à la *Nouvelle York* par terre. Mais je le croi de peu d'utilité en tems de guerre, à cauſe des Cataractes & des grands courans dont je vous ai parlé, où je ſuis perſuadé que cinquan-

quante *Iroquois* peuvent arrêrer à coups de pierres cinq cens François bien armez. Imaginez vous, Monsieur, qu'en l'espace de vingt lieuës le long du Fleuve, l'eau est si rapide qu'on n'oseroit éloigner le Canot de quatre pas du rivage. Il n'est pas moins dangereux de chercher l'ennemi par terre. Tout le Canada n'étant, comme je vous ai dit, qn'une vaste forêt, on tombe d'embuscade en embuscade, & il n'y a pas non plus de sûreté à marcher sur le bord de ce Fleuve à cause des arbres épais & touffus dont il est plante Les Sauvages, satires & Faunes réels, vrais Habitans des bois, sont naturalisez à sauter de rocher en rocher, à percer les ronces & les brousailles à courir à travers les épines & les buissons comme en rase Campagne. Ce n'est pas le fait du François; il ne court pas à l'aveugle, & il veut voir où il met les pieds. Si nous avions le même talent que ces Sauvages vous pourriez me répondre qu'en faisant marcher cinq ou six cens hommes par terre pour couvrir les Canots qui porteroient des vivres, il n'y auroit presque rien à craindre; Il est vrai, mais aussi ces troupes consumeroient plus de vivres que ces Canots n'en sçauroient porter avant que d'arriver à ce Fort; outre que les *Iroquois* y seroient toûjours superieurs. Je ne vous dis rien de cette Place, je vous en ferai la description lorsque je vous parlerai de la *Nouvelle France* en general. Il vaut mieux à present reprendre le fit de la Relation. Quand le bruit se fut repandu que nous étions au *Fort de Frontenac*. Les *Iroquois* des deux petits

tits Villages nommez *Ganeouſſe* & *Quenté*, qui ne ſont éloignez de ce poſte que de ſept ou huit lieuës, accoururent pour nous faire vivre graſſement & à bon marché. Nous étions accablez de viande & de poiſſon : c'étoient des profuſions de cerf, de chevreuil, de poulets d'Inde, & le tout pour des aiguilles, des couteaux, de la poudre & des bales. Monſieur de la Barre nous joignit ſur la fin d'Août ; mais loin de profiter de nôtre abondance, peu s'en falut qu'il ne fît la le grand & dernier voyage. Il fut attaqué d'une fiévre qui lui fit faire bien du chemin en peu de tems, & ſon Eſculape avoit déja prononcé l'arrêt de condamnation. Ce mal fit auſſi bien du ravage ſur la milice que Monſieur de la Barre avoit amenée avec lui, & par un bonheur aſſez ſingulier nos trois Compagnies ne branlerent point, la contagion les épargna comme par reſpect, ou par faveur. Cette ſorte de fiévre, quoi qu'intermittente, avoit tout le pouvoir néceſſaire pour envoyer le malade en poſte dans l'autre Monde. Dans le friſſon les mouvemens convulſifs, les tremblemens & la frequence du pouls étoient ſi violens : que la plûpart des malades periſſoient au deux ou troiſiéme accès : leur ſang étoit brun, tirant ſur le noir, mêlé d'une eſpéce de ſéroſité jaunâtre, qui reſſembloit aſſez à du pus. Nous demandions raiſon de ces Symptomes au Medecin de Mr. de la *Barre*, & ce Docteur ſoutenant en habile homme la reputation de ſes Maîtres & de ſes confreres, nous éblouiſſoit par

ſes

ſes grands mots. Jamais Hipocrate & Galien n'ont débité de plus beau verbiage ſur l'Origine de la fiévre. Cette maladie, diſoit il après s'être bien froté le front, & comme s'il avoit eu toute l'autorité doctorale peinte ſur le viſage, cette maladie ne peut s'attribuer qu'aux mauvaiſes qualitez de l'air & des alimens. Quand je le vis prêts à s'enfoncer dans ce lieu commun, je m'attendis bien au pompeux galimatias. En effet il ſortit de la ſavante bouche comme un torrent de phyſique. Je vous dirai ce que j'en ai retenu redoublez vôtre attention. L'air étant trop rarefié par le rapide mouvement que la chaleur exceſſive de la ſaiſon cauſe aux vapeurs, on n'en reçoit pas aſſez pour une ſaine & ſalubre reſpiration; d'ailleurs le peu d'air que l'on tire, & que l'on pompe par les tuiaux pulmonique s'étant chargé d'inſectes, & de petits corps impurs jette la Nature dans un mortel dérangement. De plus l'eau de vie & les viandes ſalées aigriſſent le ſang. Cette aigreur obſervez bien Monſieur, cette aigreur cauſe une eſpece de coagulation du chile & du ſang lors qu'ils ſe mêlent dans les veines; cette coagulation l'épaiſſit & l'empêche de paſſer dans le cœur auſſi vîte que de coutume; cela donne lieu à une fermentation extraordinaire, & voilà dans ſon plein jour la fiévre du Fort de *Frontenac*. Avez vous jamais vû raiſonner plus profondement ſur les obſtacles que le ſang peut trouver dans ſa circulation? Cette aigreur du chile qui coagule le chile, cette coagulation qui épaiſſit; cette épaiſſeur qui

étrecit le paſſage, n'étes vous pas charmé d'une telle gradation ; celle du Medecin, malgré lui ſur la langue empêchée de la fille muete ne me paroît pas mieux enchainée. Avec tout ce docte étalage je ne laiſſe pas de me ſentir un ſcrupule. Si l'Oracle de nôtre Eſculape eſt vrai pourquoi cette fiévre n'a-t-elle pas repandu ſa malignité ſur tous les Habitans du Fort, pourquoi s'eſt elle acharnée ſur ces pauvres gens de milice ? cela me fit propoſer une autre conjecture. C'eſt que ces Soldats de milice qui n'étant pas aſſez habiles pour naviguer avec la perche en * piquant de fonds, furent obligez de ſe jetter ſans ceſſe à l'eau pour trainer leurs Canots dans les rapides continuels du Fleuve; Or comme ces eaux étoient naturellement froides, & les chaleurs tout à fait exceſſives, le ſang pouvoit bien ſe glacer par antiperiſtaſe, & cauſer vrai-ſemblablement des révolutions dans la nature qui produiſirent les fiévres dont je parle, s'il eſt vrai comme on le dit, que *omnis repentina mutatio periculoſa eſt.* Je regardois ce raiſonnement comme une riche découverte, & j'étois fort content de mon ſavoir. Mais on me demanda de quel monde je venois avec ma vieille & ſurannée *Antipériſtaſe*, & comme l'on m'objecta d'ailleurs que Monſieur de la *Barre*, qui probablement ne s'étoit pas jetté à l'eau, n'en avoit pas été moins du nombre des *Antiperiſtaſiés* je renonçai à la theorie de la fiévre, trop content de ne l'avoir pas logée ſous ma peau. A peine Monſieur de la *Barre* ſe trouva-t-il convaleſcent que lui & nous rentrâmes dans

* *Piquer de fonds. Voyez ma derniere Lettre*

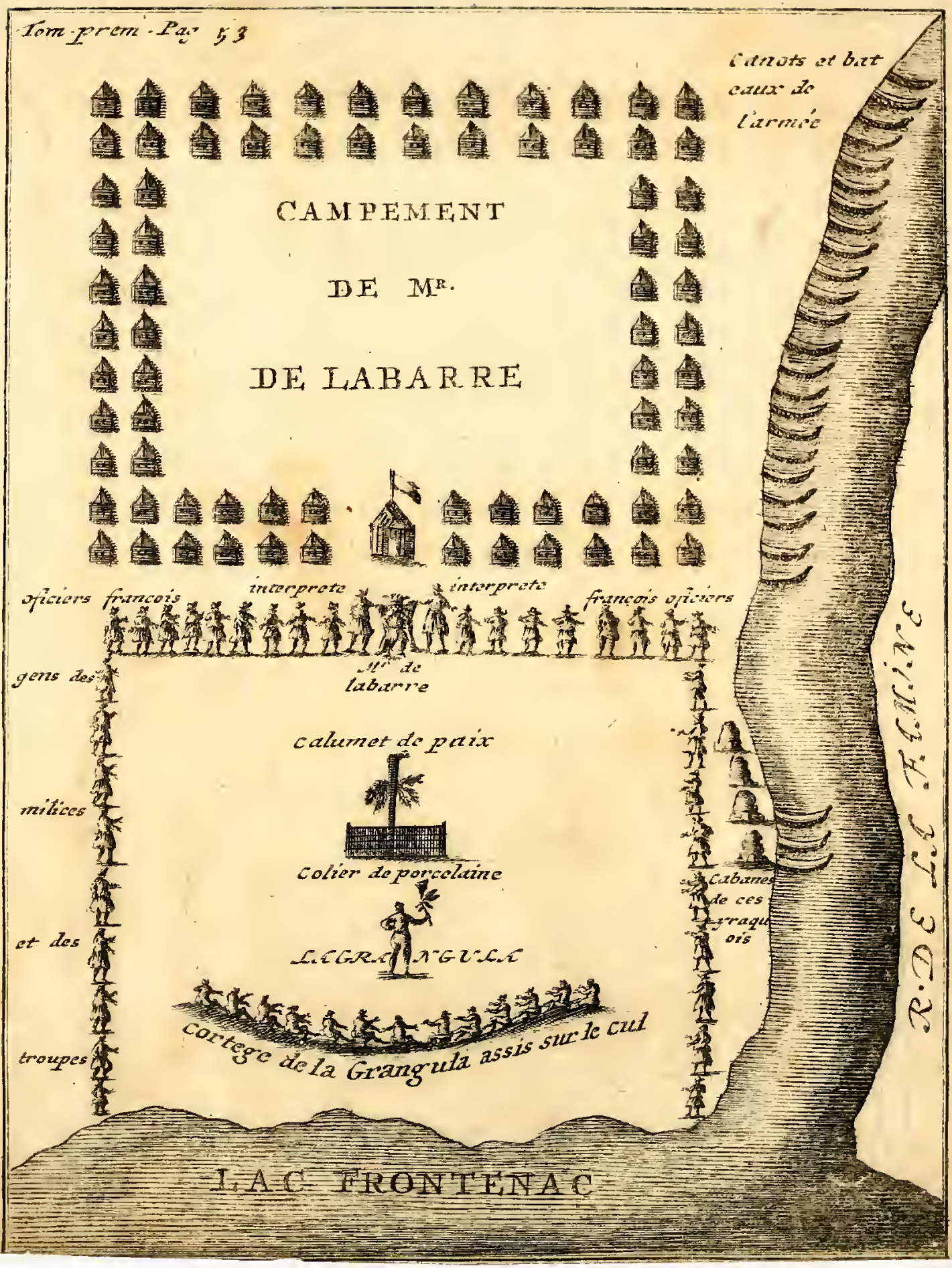
nos

nos Canots. Ce Général marquoit en cela plus de courage que de prudence. Nous avions fait au Fort une Station de quinze ou vingt jours ; la saison étoit avancée ; la maladie avoit affoibli & diminué les milices, n'en étoit-ce pas assez pour prevoir que le dessein échoüeroit ? nous nous embarquâmes néanmoins, & nous fîmes une manœuvre si diligente afin de profiter des calmes, qu'en cinq ou six jours nous arrivâmes devant la Riviére de *la Famine*, où la crainte d'un orage nous obligea d'entrer incessamment. Mr. *de la Barre* eut là des nouvelles de Mr. *Dulhut*. Ce dernier avoit fait partir un Canot de *Missilimakinac* pour donner avis à nôtre Général que conformement à ses ordres, il avoit engagé les *Hurons*, les *Outaouas*, & quelques autres Peuples circonvoisins à se joindre à l'Armée Françoise, & que de plus il amenoit un renfort de deux cens braves coureurs de bois. Cette nouvelle qui dans une meilleure conjoncture auroit bien réjoüi Mr. *de la Barre*, ne le toucha point. Ce grand nombre de malades qu'il traînoit avec soi, & qui rendoit sa Flote comme un Hôpital mouvant, l'effrayoit. Ce triste spectacle lui fit ouvrir les yeux sur tous les autres inconveniens. La crainte que les *Iroquois* ne vinssent alors fondre sur nous n'étoit pas le danger le moins pressant, & ce fut un grand bonheur qu'ils ne s'en aviserent pas. Enfin Monsieur *de la Barre* après avoir pesé toutes choses mûrement prit le parti le plus sûr pour se dégagner d'un si mauvais pas.

Ce fut de renvoyer le même Canot à Mr. *Dulhut*, & de lui ordonner, en quelque lieu qu'on le rencontrât, de congedier au plus vîte les coureurs, les Sauvages, & d'éviter fort ſoigneuſement une jonction avec nous. Heureuſement que Mr. *Dulhut* reçût l'ordre à *Niagara* où il pouvoit encore l'executer aſſez à propos. Il fit donc aux Sauvages une civilité de remercîment, & les renvoya; mais ceux ci ne ſe payérent pas de cette monnoye; ils s'en allerent fort chagrins, & accommodant la Nation Françoiſe de toutes piéces, ils la donnoient de bon cœur au *mauvais eſprit*. Monſieur *de la Barre* voulant auſſi écarter le péril du côté des *Iroquois*, reſolut d'y employer Mr. *le Moine*. C'eſt un honnête homme de Normand, & ſi eſtimé de ces Peuples, apparemment pour ſa droiture, qu'ils le ſurnomment *Akoueſſan*, c'eſt à dire la perdrix. Il fut envoyé au Village des *Onnontagues* à dix huit lieuës de la Riviere où nous étions, & Monſieur *de la Barre* le conjura lors qu'il partit, d'uſer de toute ſon adreſſe natale pour lui amener quelques Anciens de cette Nation. Mr. *le Moine* ne perdit pas ſa peine ni ſes ſollicitations. Peu de jours après ſon départ on le vit revenir comme en triomphe accompagné de la *Grangula*, *Iroquois* de la premiére volée, & ſuivi de trente jeunes Guerriers. Nôtre Général ayant appris avec beaucoup de plaiſir la nouvelle du débarquement de cette troupe, lui envoya auſſi-tôt pour rafraîchiſſement, du pain du vin & des truites ſaumonnées, dont la pêche étoit ſi copieuſe qu'on

Ce fut de renvoyer le même Canot à Mr. *Dulhut*, & de lui ordonner, en quelque lieu qu'on le rencontrât, de congedier au plus vîte les coureurs, les Sauvages, & d'éviter fort ſoigneuſement une jonction avec nous. Heureuſement que Mr. *Dulhut* reçût l'ordre à *Niagara* où il pouvoit encore l'executer aſſez à propos. Il fit donc aux Sauvages une civilité de remercîment, & les renvoya; mais ceux ci ne ſe payérent pas de cette monnoye; ils s'en allerent fort chagrins, & accommodant la Nation Françoiſe de toutes piéces, ils la donnoient de bon cœur au *mauvais eſprit*. Monſieur *de la Barre* voulant auſſi écarter le péril du côté des *Iroquois*, reſolut d'y employer Mr. *le Moine*. C'eſt un honnête homme de Normand, & ſi eſtimé de ces Peuples, apparemment pour ſa droiture, qu'ils le ſurnomment *Akoueſſan*, c'eſt à dire la perdrix. Il fut envoyé au Village des *Onnontagues* à dix huit lieuës de la Riviere où nous étions, & Monſieur *de la Barre* le conjura lors qu'il partit, d'uſer de toute ſon adreſſe natale pour lui amener quelques Anciens de cette Nation. Mr. *le Moine* ne perdit pas ſa peine ni ſes ſollicitations. Peu de jours après ſon départ on le vit revenir comme en triomphe accompagné de la *Grangula*, *Iroquois* de la premiére volée, & ſuivi de trente jeunes Guerriers. Nôtre Général ayant appris avec beaucoup de plaiſir la nouvelle du débarquement de cette troupe, lui envoya auſſi-tôt pour rafraîchiſſement, du pain du vin & des truites ſaumonnées, dont la pêche étoit ſi copieuſe qu'on

Tom. prem. Pag. 53



qu'on en prenoit jusqu'à cent d'un coup de filet. Il fit aussi faire des complimens à Son Excellence *Iroquoise* : le Deputé lui dit que le Seigneur *de la Barre* avoit bien de la joye de son arrivée, & qu'il se feroit un grand plaisir de lui parler après qu'elle se seroit donné quelques jours de repos. Cependant on avoit eu la précaution de renvoyer tous les malades à la Colonie pour ne les pas exposer à la vûë des *Iroquois*. Mr. *le Moine*, quoique Normand, avoit aussi daigné donner une petite atteinte à sa candeur faisant accroire à ceux qu'il avoit amenez, que le corps de nôtre Armée étoit au *Fort de Frontenac*, & que nous autres Soldats campez n'étions qu'un détachement choisi par le Général pour l'escorter. D'abord ces bonnes personnes de Sauvages prirent tout pour argent comptant; mais ils se desabusérent & s'apperçûrent que leur fidele Perdrix les trompoit. Quelques-uns de la Bande qui n'étoient pas tout à fait étrangers dans nôtre langue, ayant rodé la nuit auprès de nos tentes, furent informez de tout par des conversations dont on ne les croyoit pas témoins, & ne manquerent point à faire part de la découverte à leurs camarades. Nos voyageurs s'étant delassez pendant deux jours, le Maître *Iroquois* fit demander audience à Mr. *de la Barre*. Ce Général l'accorda volontiers, & la *Grangula* n'ayant pas manqué de venir avec sa suite à l'heure dont on étoit convenu, fut admis, non avec toutes les façons du ceremonial de Cour, mais avec un grand air de cordialité. Vous sentez, je

m'assure, une grande impatience de savoir ce qui se passa dans cette entrevûë, il faut vous contenter. L'Interpréte bien instruit auparavant par Mr. *de la Barre* fit un long discours. *L'Iroquois* écoutoit de toutes ses oreilles. Il étoit placé le premier de sa troupe, tous assis par terre les jambes croisées, suivant la coutume des Orientaux, & la pipe leur servoit de contenance. Monsieur l'Ambassadeur Sauvage avoit vis-à vis de lui le grand calumet de Paix. Vous devez connoître cet instrument aussi-bien que le Colier, si vous voulez comprendre quelque chose à la harangue de Mr. *de la Barre*, apprenez donc ce que c'est.

Le Calumet de Paix est une grande pipe faite de certaine pierre ou marbre rouge, noir, ou blanc; le tuyau a quatre ou cinq pieds de long. Le corps du Calumet à huit pouces; la bouche où l'on met le tabac en a trois. Sa figure est à peu près comme celle d'un marteau d'armes. Les Calumets rouges sont les plus en vogue & les plus estimez. Les Sauvages s'en servent, pour les Négociations, pour les affaires politiques, & sur tout dans les voyages, pouvant aller par tout en sureté dès qu'on porte ce Calumet à la main; il est garni de plumes jaunes, blanches & vertes, & il fait chez eux le même effet, que le pavillon d'amitié fait chez nous; car les Sauvages croiroient avoir fait un grand crime, & même attirer le malheur sur leurs Nations, s'ils avoient violé les droits de cette vénerable pipe. Les Coliers, sont certaines bandes de deux ou trois pieds

pieds de longueur & de six pouces de largeur, garnis de petits grains de porcelaine, qui sont de certains coquillages qu'on trouve au bord de la mer entre la *Nouvelle Yorc* & la *Virginie*. Ces grains sont ronds & gros comme de petits pois, & une fois plus longs qu'un grain de bled. Ils sont bleus ou blancs, percez en long comme les perles, & enfilez de la même maniére, à des fils à côté les uns des autres. On ne sauroit conclure aucune affaire, ni entrer en négociation avec les Sauvages de *Canada*, sans l'entremise de ces Coliers, qui servent de contracts & d'obligations parmi eux, l'usage de l'écriture leur étant inconnu. Ils gardent quelques-fois un siécle ceux qu'ils ont reçû de leurs voisins; & comme chacun à sa marque differente, on apprend des vieillards le tems & le lieu où ils ont été donnez, & ce qu'ils signifient, après lequel siécle ils s'en servent à de nouveaux traitez. Après cette instruction préliminaire, venons au Discours.

„ Le Roi mon Maître informé que les
„ cinq Nations *Iroquoises* contrevenoient de-
„ puis long tems à la Paix, m'a ordonné de
„ me transporter ici avec une escorte, &
„ d'envoyer *Akoueſſan* au Village des *Onna-*
„ *tagues*, pour inviter les principaux Chefs à
„ me venir voir. L'intention de ce grand
„ Monarque est que nous fumions toi &
„ moi ensemble dans le grand *Calumet* de
„ Paix; pourvû que tu me prometes au
„ nom des *Tsonnontouans*, *Goyoguans*, *Onno-*
„ *tagues*, *Onnoyoutes* & *Agnies*, de donner

 „ une

„ une entiere ſatisfaction & dédommage-
„ ment à ſes ſujets, & de ne rien faire à l'a-
„ venir, qui puiſſe cauſer une fâcheuſe rup-
„ ture.

„ Les *Tſonnontouans*, *Goyogouans*, *Onno-*
„ *tagues*, *Onnoyoutes* & *Agnies*, ont pillé,
„ ruiné & mal traité, tous les Coureurs de
„ bois, qui alloient en courſe chez les *Ili-*
„ *nois*, chez les *Oumamis* & chez les autres
„ Peuples enfans de mon Roi. Or comme
„ ils ont agi en ces occaſions contre les trai-
„ tez de la Paix concluë avec mon Prédeceſ-
„ ſeur; je ſuis chargé de leur en demander
„ réparation, & de leur ſignifier qu'en cas
„ de refus, ou de recidive à ces pillages,
„ j'ai ordre exprès de leur déclarer la guer-
„ re.

Ce Colier affermit ma parole.

Affermit *eſt la phraſe Iroquoiſe au lieu de* garantit.

„ Les guerriers des cinq Nations ont in-
„ troduit les *Anglois* dans les Lacs du Roi
„ mon Maître, & chez les Peuples ſes en-
„ fans, pour détruire le Commerce de ſes
„ ſujets, & pour obliger ces Nations à ſe
„ ſouſtraire à l'obéïſſance qu'elles lui doi-
„ vent. Ils les y ont menez malgré les dé-
„ fences du précédent Gouverneur de *Nieu-*
„ *York*, qui prévoyoit les riſques où ils s'ex-
„ poſoient les uns & les autres. Je veux
„ bien oublier ces demarches, mais ſi *pa-*
„ *reille choſe* arrive doreſnavant, j'ai ordre
„ exprès de vous déclarer la guerre.

Ce Colier affermit ma parole.

„ Ces mêmes guerriers ont fait pluſieurs
„ incurſions Barbares, chez les *Ilinois* &
„ chez les *Oumamis*. Ils y ont maſſacré
„ hom-

„ hommes, femmes & enfans, pris, lié,
„ garroté & emmené un nombre infini de
„ Sauvages de ces deux Nations qui ſe
„ croyoient bien en ſûreté dans leurs Villa-
„ ges au milieu de la Paix. Ces Peuples qui
„ ſont enfans de mon Roi doivent ceſſer d'ê-
„ tre vos eſclaves. Il faut leur rendre la li-
„ berté & les renvoyer au plus vîte dans leur
„ Païs, & ſi les cinq Nations refuſent de le
„ faire, j'ai ordre exprès de leur déclarer la
„ guerre.

Ce Colier affermit ma parole.

„ Voilà ce que j'avois à dire à la *Grangula*,
„ à qui je m'adreſſe pour rapporter aux *Iſon-*
„ *nontouans*, *Gayogouans*, *Onnotagues*, *On-*
„ *noyoutes* & *Agnies*, la déclaration que le Roi
„ mon Maître ma commandé de leur faire.
„ Il ſeroit faché qu'ils l'obligeaſſent d'en-
„ voyer une forte Armée au Fort de * *Cata-*
„ *racouy* pour entreprendre une guerre qui
„ leur ſeroit fatale. Il auroit auſſi du cha-
„ grin ſi ce Fort, qui eſt un ouvrage de
„ Paix ſervoit de priſon à vos guerriers. Il
„ faut empêcher de part & d'autre que ce
„ malheur n'arrive Les François qui ſont
„ fréres & amis des cinq Nations, ne trou-
„ bleront jamais leur repos; pourvû qu'el-
„ les donnent la ſatisfaction que je leur de-
„ mande, & que les traitez de la Paix ſoient
„ deſormais obſervez exactement. Je ſe-
„ rois au deſeſpoir que mes paroles ne pro-
„ duiſiſſent pas l'effet que j'en attend; car
„ alors je ne pourrois me diſpenſer de me
„ joindre au Gouverneur de la *Nieu-Yorc*,
„ qui par l'ordre du Roi ſon Maître m'aide-

* *Appellé Fort Frontenac par les François.*

„ roit à brûler les cinq Villages, & à vous
„ détruire.

Ce Colier affermit ma parole.

Voilà, Monsieur, le contenu de la harangue de Mr. *de la Barre.*

Son Interpréte ayant fini la *Grangula* qui pendant tout le discours avoit eu les yeux fixement attachez sur le bout de sa pipe, se léve, & soit par une civilité bisarre, ou pour se donner sans façon le tems de mediter sa réponse il fait cinq ou six tours dans nôtre Cercle composé de Sauvages & de François. Revenu en sa Place il resta debout devant le Général assis dans un bon fauteüil, & le regardant il lui dit.

„ *Onnontio*, je t'honnore; tous les Guer-
„ riers qui m'accompagnent t'honnorent
„ aussi. Ton Interprête a cessé ton discours,
„ je m'en vais commencer le mien, ma
„ voix court à ton oreille, écoute mes pa-
„ roles.

„ *Onnontio*, il falloit que tu crusses en par-
„ tant de *Quebec*, que l'ardeur du Soleil
„ avoit embrasé les Forêts, qui rendent nos
„ Païs inaccessibles aux François, ou que le
„ Lac nous avoit tellement inondez que
„ nos Cabanes se trouvant environnées de
„ ses eaux, il nous étoit impossible d'en sor-
„ tir. Ouï *Onnontio*, il faut que tu l'ayes
„ crû, & que la curiosité de voir tant de
„ Païs brûlez ou submergez t'ait porté jus-
„ qu'ici. T'en voila maintenant desabusé,
„ puisque moi & mes Guerriers venons ici
„ t'assu-

„ rer que les *Tſonontouans*, *Goyogouans*, *On-*
„ *nontagues*, *Onnoyoutes* & *Agnies* n'ont pas
„ encore peri. Je te remercie en leur nom,
„ d'avoir rapporté ſur leurs Terres ce Calu-
„ met de Paix que ton prédeceſſeur a reçû de
„ leurs mains. Je te felicite en même tems
„ d'avoir laiſſé ſous la terre la hache meur-
„ triere qui a rougi tant de fois du ſang de
„ tes François. Ecoute, *Onnontio*, je ne
„ dors point, j'ai les yeux ouverts, & le
„ Soleil qui m'éclaire, me fait découvrir
„ un grand Capitaine à la tête d'une troupe
„ de Guerriers qui parle en ſomeillant. Il
„ dit qu'il ne s'eſt approché de ce Lac que
„ pour fumer dans le grand Calumet avec
„ les *Onnotagues*, mais la *Grangula* voit au
„ contraire que c'étoit pour leur caſſer la
„ tête, ſi tant de bras François ne s'étoient
„ affoiblis.

„ Je voi qu'*Onnontio* rêve dans un Camp
„ de malades, à qui le *grand Eſprit* a ſauvé
„ la vie par des infirmitez. Ecoute, *On-*
„ *nontio*, nos femmes avoient pris les Caſſe-
„ têtes, nos enfans & nos vieillards por-
„ toient l'arc & la fléche à ton Camp, ſi nos
„ Guerriers ne les euſſent retenus & deſar-
„ mez lorſque ton Ambaſſadeur *Akoueſſan*
„ parut à mon Village : c'en eſt fait, j'ai
„ parlé.

„ Ecoute, *Onnontio*, nous n'avons pillé
„ d'autres *François* que ceux qui portoient
„ des fuſils, de la poudre & des bales aux
„ *Oumamis* & aux *Ilinois* nos ennemis, par-
„ ce que ces armes nous auroient pû couter
„ la vie. Nous avons fait comme les Jeſui-

„ tes, qui caſſent tous les barrils d'eau de
„ vie qu'on porte dans nos Villages, de peur
„ que les yvrognes ne leur caſſent la tête;
„ nos Guerriers n'ont point de Caſtors pour
„ payer toutes les armes qu'ils ont pillées,
„ & les pauvres vieillards ne craignant point
„ la guerre.

Ce Colier contient ma parole.

„ Nous avons introduit les *Anglois* dans
† *Ils prétendent que les Lacs leur appartiennent.* „ † nos Lacs pour y trafiquer avec les *Outaouas* & les *Hurons*. De même que les
„ *Algonkins* ont conduit les *François* à nos
„ cinq Villages pour y faire un Commerce
„ que les *Anglois* diſent leur appartenir. Nous
„ ſommes nez libres, nous ne dépendons
* *Onnontio c'eſt le Gouverneur Général de Canada.* „ d'*Onnontio* non plus que de † *Corlar*, il
„ nous eſt permis d'aller où nous voulons,
„ d'y conduire qui bon nous ſemble, d'a-
„ cheter & vendre à qui il nous plaît. Si tes
† *Corlar, c'eſt le Gouverneur Général de la Nouvelle Yorc.* „ Alliez ſont tes eſclaves ou tes enfans, traite les comme des eſclaves, ou comme
„ des enfans, ôte leur la liberté de ne rece-
„ voir chez eux d'autres gens que les tiens.

Ce Colier contient ma parole.

„ Nous avons caſſé la tête aux *Ilinois* &
„ aux *Oumamis*, parce qu'ils ont coupé les
„ Arbres de Paix qui ſervoient de limites à
„ nos Frontiéres. Ils ſont venus faire de
„ grandes chaſſes de Caſtors ſur nos terres,
‡ *C'eſt un crime capital parmi les Sauvages de détruire tous les Caſtors d'une Cabane.* „ ils en ont entiérement enlevé ‡ & mâles &
„ femelles, contre la coutume de tous les
„ Sauvages. Ils ont attiré les *Chaouannos*
„ dans leurs Païs & dans leur parti. Ils leur
„ ont donné des armes à feu, après avoir
„ médité de mauvais deſſeins contre nous.

„ Nous

„ Nous avons moins fait que les *Anglois* &
„ les *François*, qui ſans droit ont uſurpé les
„ terres qu'ils poſſedent ſur pluſieurs Na-
„ tions qu'ils ont chaſſées de leurs Païs pour
„ bâtir des Villes, des Villages & des For-
„ tereſſes.

Ce Colier contient ma parole.

„ Ecoute *Onnontio*, ma voix eſt celle des
„ cinq *Cabanes Iroquoiſes*. Voilà ce qu'el-
„ les te répondent. Ouvre encore l'oreille
„ pour entendre ce qu'elles te font ſavoir.

„ Les *Tſonontouans*, les *Goyogouans*, les
„ *Onnontagues*, les *Onnoyoutes* & les *Agnies*
„ diſent, que quand ils * enterrent la ha-
„ che à *Cataracouy*, en preſence de ton pré-
„ deceſſeur, dans le centre du Fort, ils
„ planterent au même lieu l'arbre de Paix
„ pour y être ſoigneuſement conſervé; qu'au
„ lieu d'une retraite de Guerriers, ce poſte
„ ne ſeroit plus qu'une retraite de Mar-
„ chands : Qu'au lieu d'armes & de mu-
„ nitions qu'on y tranſportoit, il n'y pou-
„ roit entrer que des Marchandiſes & des
„ Caſtors. Ecoute, *Onnontio*, prens gar-
„ de à l'avenir qu'un auſſi grand nombre
„ de Guerriers que celui qui paroît ici,
„ ſe trouvant enfermé dans un ſi petit
„ Fort n'étouffe cet arbre. Ce ſeroit dom-
„ mage qu'ayant ſi aiſément pris racine,
„ on l'empêchât de croître & de couvrir un
„ jour de ſes rameaux ton Païs & le nôtre.
„ Je t'aſſure au nom des cinq Nations, que
„ nos Guerriers danſeront ſous ſes feuilla-
„ ges la danſe du Calumet; qu'ils † de-
„ meureront tranquilles ſur leurs nattes, &

* *Chez eux enterrer la hache, c'eſt à dire faire la Paix, & la deterrer, c'eſt faire la guerre.*

† *Demeurer ſur la nate. Cette phraſe ſignifie conſerver la Paix.*

 „ qu'ils

„ qu'ils ne déterreront la hache pour couper
„ l'arbre de la Paix, que quand leurs freres
„ *Onnontio* & *Corlar* conjointement, ou ſépa-
„ rément voudront attaquer les païs dont le
„ grand Eſprit a diſpoſé en faveur de nos an-
„ cêtres.

„ *Ce Colier contient ma parole, & cet autre*
„ *le pouvoir que les cinq Nations m'ont donné.*
Enſuite la *Grangula* s'adreſſant à Mr. *le Moine*, il lui dit.

„ *Akoueſſan* prens courage, tu as de l'eſ-
„ prit, parle, explique ma parole, n'ou-
„ blie rien, dis tout ce que tes freres & tes
„ amis annoncent à ton Chef *Onnontio* par
„ la voix de la *Grangula* qui t'honore, & t'in-
„ vite à recevoir ce preſent de Caſtors, & à
„ te trouver tout à l'heure à ſon feſtin.

„ Ces preſens de Caſtors ſont envoyez à
„ *Onnontio* de la part des cinq Nations, la
„ *Grangula* finit ici.

Mr. *le Moine*, & les Jeſuites qui aſſiſtoient à la cérémonie expliquérent la naïve, & pourtant non trop ſotte réthorique du Sauvage. Mr. *de la Barre* qui ne s'attendoit point du tout à un tel compliment fut très-mortifié ; il voyoit que l'Orateur avoit frapé au but, & c'eſt ce qui le faiſoit enrager. Etant rentré bruſquement dans ſa tente il y peſta de fort bonne grace, & l'on eut de la peine à calmer ſes premiers mouvemens. Cependant la *Grangula*, s'inquiétant fort peu du ſuccès de ſa réponſe, alloit ſon chemin. Il traita pluſieurs François, & lui, & ſes Guerriers ne manquérent pas à la maniere

niere Iroquoiſe d'ouvrir le Feſtin par une danſe dont le ridicule étoit fort propre à impatienter les Conviez, & à leur avancer la faim. Deux jours après les Sauvages partirent pour leur Cabane, & nous pour *Monreal.* Nous ne fûmes pas plûtôt ſur le Lac que les Milices ſecoüérent le joug de la diſcipline ; elles ſe débandérent avec tant de diligence qu'en moins de rien tous leurs Canots furent diſperſez. Il n'y eut que nos trois Compagnies qui ne ſe quitterent point, parce que nous étions tant Officiers que Soldats dans des bâteaux plats de planches de ſapin, qu'on avoit conſtruit expreſſément pour nos Troupes. Je ne me ſentois pas fort à mon aiſe dans cette nouvelle voiture. Je regretois de bon cœur le Canot qui m'avoit aporté. Il nous falloit deſcendre avec ces bâteaux plats les chûtes d'eau ; les Caſcades, les Cataractes ; il nous falloit franchir des paſſages pleins de boüillons, de rochers, & où les Canots ſautent à peine lors qu'ils ſont chargez, & l'on nous prédiſoit un naufrage infaillible dans quelqu'un de ces endroits dangereux. J'avois d'autant moins d'eſpérance qu'on nous contraignoit à faire l'épreuve d'une choſe juſqu'alors inoüie. En effet, jamais bâteau plat n'avoit encore monté ni deſcendu ces affreux précipices. Il fallut bien, néanmoins, riſquer le paquet, mais ce ne fût pas ſans trembler, & croyez-moi, Monſieur, nous étions tous Chevaliers de la triſte figure. Toute nôtre précaution ce fût de bien marquer à nos Soldats quelles differentes manœuvres de rame

ils

ils devoient faire ſuivant la diverſe exigence du cas. Nous fîmes auſſi paſſer devant nous pluſieurs Canots qui ſautoient ces Cataractes à nôtre tête, & nous indiquoient ainſi le chemin. Sans cela ces Montagnes d'eau nous auroient tous engloutis. Imaginez-vous, Monſieur, que les courans vont preſque auſſi vîte qu'un boulet de canon, & qu'il faut éviter des rochers ſur leſquels on ſeroit porté ſi on donnoit un faux coup d'aviron, car on deſcend en zigue zague pour ſuivre le fil de l'eau qui fait cinquante détours. Les Canots même y périſſent quelquefois lors qu'ils ſont chargez. Mais ſi dans cette route périlleuſe on navigue entre la mort & la vie, on eſt au moins dédommagé par la vîteſſe & par la rapidité du voyage. On va comme ſi l'on étoit porté par le vent. En combien de tems croyez-vous que nous vînmes de la *Galéte* ici ? Vous n'avez pas oublié qu'il y a deux petits Lacs d'une eau preſque dormante à traverſer, nous fîmes cependant tout ce long trajet en deux jours. Nous avons appris à nôtre arrivée que Mr. le Chevalier *de Callieres* étoit venu pour prendre la place de Mr. *Perrot*, Gouverneur de cette Ville. Ce changement ne ſurprend pas beaucoup ; on le regarde comme un fruit de pluſieurs démêlez que Mr. *Perrot* a eus avec les Gouverneurs Généraux ; attendez que je connoiſſe mieux la Carte du Païs, & je vous régalerai de ces anecdotes. Vous ſçaurez cependant qu'on ſe récrie ici terriblement contre nôtre derniére expédition. L'on publie de jolies choſes à l'honneur & gloire de Mr. *de la Barre* ;

re ; on dit entr'autres qu'il a voulu convoyer une petite Flote de Caſtors qu'il avoit fait trafiquer chez les Sauvages des Lacs. Il a l'Egliſe & la Robe à ſes trouſſes ; ces Meſſieurs ont écrit à la Cour de leur mauvaiſe encre contre lui, ce ſera un grand hazard s'il l'échape. Avec tout cela je le croi fort innocent le bon homme, & pourquoi la Nature ne lui faiſoit-elle pas le nez plus long ? On vient de me dire preſentement que Meſſieurs de *Hainaut*, *Montortier*, & *Durivau*, Capitaines de Vaiſſeaux, ſont arrivez à *Quebec*, pour y paſſer l'hiver, & lui ſervir de Conſeillers ; que le dernier des trois a amené une Compagnie franche qu'il commande lui-même.

Je ne puis vous écrire avant le Printems prochain, parce que les derniers Vaiſſeaux qui doivent repaſſer cette année en France ſont prêts à faire voile.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A Monreal le 2. Novembre 1684.

LET-

LETTRE VIII.

On travaille à fortifier le Monreal. Le zéle indiſcret des Prêtres Seigneurs de cette Ville. Deſcription de Chambli. De la deſcente des Sauvages des grands Lacs pour faire leur Commerce, & comment il ſe fait.

MONSIEUR,

Vôtre Lettre a fait bon voyage. Cela ne ſe pouvoit pas autrement, puis qu'elle eſt venuë ſous les auſpices du Vin. C'eſt un Bordelois petit, à la vérité, mais bien chargé de Vendange qui m'a apporté de vos cheres nouvelles, & c'eſt là le ſeul Vaiſſeau qui ſoit arrivé cette année. Mr. *de la Salle* a donc obtenu du Roi quatre Navires pour aller chercher l'embouchure du *Miſſiſipi* ? J'eſpére que Sa Majeſté ne perdra pas ſon avance, & que cette Navigation ſera fructueuſe pour le Commerce. Mais ce n'eſt pas ce qu'il vous faut que des pronoſtics ſur ce qui ſe paſſe en France. Je voi que

que vôtre curioſité s'aiguiſe de plus en plus ſur les affaires de nôtre Monde. Vous me demandez, mais d'un ton qui ſent fort l'empreſſé, que je vous rende mes comptes de ſept ou huit mois. Vous ſerez obéï, Monſieur, & afin que vous ayez des Relations ſuivies, je me racroche à la fin de ma derniére Lettre.

Mr. le Chevalier *de Callieres* a debuté dans ſon Gouvernement par un deſſein d'éclat, ç'a été de nous mettre à l'abri d'une nouvelle Fortification. Si-tôt donc qu'il fût inſtallé, il ordonna aux Habitans de cette Ville, & des environs d'aller dans la Forêt, couper des pieux de quinze pieds de longueur. Cet ordre fut applaudi, & on l'a executé cet hiver avec tant d'empreſſement que tous les pieux ſont déja ici. On doit les planter un de ces jours pour revêtir la Ville de l'enceinte préméditée, & c'eſt à quoi l'on employera juſqu'à cinq ou ſix cens hommes. Pour ce qui eſt de la vie que je méne, elle n'eſt guére conforme ni à mon âge, ni à mon humeur. Le plus grand plaiſir que j'aye eu cet hiver, ç'a été de chaſſer avec les *Algonkins*. L'amuſement eſt un peu violent, mais j'atrapois la Langue de ces Sauvages, & c'étoit-là mon principal but. J'ai paſſé en Ville le reſte de la mauvaiſe Saiſon, & je l'ai paſſé le plus deſagréablement du monde. Vous avez au moins en Europe les divertiſſemens du Carnaval, mais c'eſt ici un Carême perpétuel. Nous avons un bigot de Curé dont l'inquiſition eſt toute miſantrope.

trope. Il ne faut pas penſer ſous ſon deſpotiſme ſpirituel ni au jeu, ni à voir les Dames, ni à aucune partie d'un honnête plaiſir. Tout eſt ſcandale & péché mortel chez ce bourru. Croiriez-vous qu'il a refuſé la Communion à des femmes du premier rang pour une ſimple fontange de couleur ? Le pis, c'eſt qu'il a des eſpions par tout, & quand on a le malheur d'être ſur ſes tablettes, il vous envoye publiquement du haut de ſa Chaire une ſanglante cenſure, jugez ſi un honnête homme peut s'accommoder de cela. N'y a-t-il point de reméde, direz-vous ? aucun. Le Gouverneur n'oſeroit s'en mêler, les Dévots ont les bras trop longs, & de plus comme ces Meſſieurs de St. *Sulpice* ſont auſſi nos Seigneurs temporels, ils prennent pié là-deſſus pour nous tiranniſer. Ne vous imaginez pas que ces Prêtres bornent leur autorité aux Prédications, & aux Mercuriales dans l'Egliſe, ils perſécutent juſques dans le domeſtique, & dans l'intérieur des Maiſons. C'eſt trop peu pour leur zéle que d'excommunier les maſques ; ils les pourſuivent comme on pourſuivroit un Loup, & après avoir arraché ce qui couvre le viſage, ils vomiſſent un torrent de bile contre ceux qui s'étoient déguiſez. Ces Argus ont toûjours les yeux ouverts ſur la conduite des femmes & des filles ; les Peres & les Maris peuvent dormir en toute aſſurance, & s'ils avoient quelque choſe à craindre, ce ne ſeroit que de la part de ces vigilantes Sentinelles. Pour être bien dans leurs Papiers,

piers, il faut communier tous les mois, & de peur que les Catholiques au gros Sas n'enfraignent le précepte de ſe confeſſer au moins une fois l'année, chacun eſt obligé de donner à Pâques un billet à ſon Confeſſeur. Mais de toutes les vexations de ces Perturbateurs, je n'en trouve point de plus inſupportable que la guerre qu'ils font aux Livres. Il n'y a que les Volumes de dévotion qui vont ici tête levée : tous les autres ſont défendus & condamnez au feu. Que j'étois derniérement dans une grande colere contre mon fat de Curé ? Lors qu'il étoit chez mon hôte en mon abſence, il entre hardiment dans ma chambre, & ayant trouvé ſur ma table un *Petrone*, il lui caſſe bras & jambes ; il en déchire tous les feüillets prétendus ſcandaleux : Revenu au logis, & m'appercevant du ravage, je ne me poſſedois pas. J'eſtimois d'autant plus ce Roman que ſes lacunes étoient remplies, & qu'il n'étoit point mutilé. Enfin la fureur me ſaiſit ; je voulois courir chez le boureau, & ſi l'on ne m'avoit retenu, je croi qu'il lui en auroit coûté cent poils de la barbe pour chaque feüillet de mon Livre. Laiſſons ces cagots pour quelque choſe de plus curieux.

Les glaces du Fleuve qui fondirent & ſe détachérent le 30. de Mars (car c'eſt ordinairement dans ce tems là que le Soleil commence à reprendre vigueur) me donnerent occaſion d'aller avec un petit détachement de Soldats à *Chambli*, qui n'eſt éloigné de cette Ville que de cinq ou ſix lieuës. Ce poſte eſt

eſt ſitué ſur le bord d'un baſſin de deux lieuës de circonference, où ſe décharge le *Lac Champlain* par une caſcade d'une lieuë & demi de longueur, dont il ſe forme une Riviére qui ſe décharge à *Sorel* dans le Fleuve de *S. Laurent*, comme je vous l'ai expliqué dans ma quatriéme lettre. On y faiſoit autrefois beaucoup plus de Commerce de Caſtors qu'aujourd'hui, car les *Soccokis*, les *Mahingans*, & les *Oponangos* (trois Nations qui ſe ſont retirées chez les Anglois pour éviter la pourſuite des *Iroquois*) y venoient en foule échanger leurs pelletèries pour d'autres Marchandiſes. Le *Lac Champlain* qu'on trouve au deſſus de cette Caſcade eſt de 80. lieuës de circonférence. Au bout de ce Lac on trouve celui du *S. Sacrement*, par lequel on peut aller facilement à la Nouvelle Yorck, en faiſant un portage de deux lieuës juſqu'à la *Riviére du Fer*, qui ſe décharge dans celle de *Manathe*. Lors que j'étois à *Chambli* je vis paſſer deux Canots François chargez de Caſtors ; ces voitures alloient furtivement à la Nouvelle Yorck, & l'on diſoit tout bas que c'étoit pour le compte de Mr. *de la Barre*. Ce Commerce clandeſtin eſt expreſſément défendu, parce qu'on eſt obligé de porter ces peaux au Bureau de la Compagnie, où elles ſont taxées cent ſoixante pour cent moins que les Anglois ne les achetent à leurs Colonies. Le petit Fort qui eſt ſitué au pié du Saut ſur le bord du baſſin de *Chambli*, n'étant que de ſimples paliſſades, ne ſauroit empêcher que bien des gens n'entreprennent un

voyage

voyage qui donne tant de profit. Les habitans qui demeurent aux environs, ſont fort expoſez aux courſes des *Iroquois* en tems de guerre, malgré cette foible Fortereſſe. J'y ſéjournai un mois & demi, enſuite je revins ici, où Mr. *de la Barre* arriva quelques jours après accompagné de Meſſieurs *de Henaut*, *Montortier* & *du Rivau*. Je vis débarquer preſque en même tems vingt-cinq ou trente Canots de Coureurs de bois, chargez de Caſtors venant des grands Lacs. La charge de chacun étoit de quarante paquets. Chaque paquet peſoit cinquante livres, & valoit cinquante écus au Bureau des Fermiers. Ils étoient ſuivis de cinquante Canots *Outaouas* & *Hurons*, qui deſcendent preſque tous les ans à la Colonie, pour y faire empléte, ce qu'ils font à meilleur marché qu'en leur propre païs de *Miſſilimakinac*, ſitué ſur le Rivage du *Lac des Hurons* à l'embouchure de celui des *Ilinois*. Vous ne ſerez pas fâché d'apprendre le détail de cette eſpéce de Foire ſauvage à *Monreal*.

Ces Marchands ſe campent à cinq ou ſix cens pas de la Ville. Le jour de leur arrivée ſe paſſe tant à ranger leurs Canots & débarquer leurs Marchandiſes, qu'à dreſſer leurs tentes, leſquelles ſont faites d'écorce de bouleau. Le lendemain ils font demander au Gouverneur Général une audience, qu'il leur accorde le même jour en place publique. Chaque Nation fait un Corps ſéparé ; mais tous ces Cercles étant aſſis par terre, & chaque Sauvage ayant la pipe à la bouche, l'un d'eux choiſi par la troupe comme le plus

élo-

éloquent se léve, & s'adressant au Gouverneur qui est dans un fauteüil, il lui dit, „ Que ses freres sont venus pour le visiter, „ & renouveller en même tems avec lui „ l'ancienne amitié ; que le principal motif de leur voyage est celui de procurer „ l'utilité des François, parmi lesquels il „ s'en trouve qui n'ayant ni moyen de trafiquer, ni même assez de force de corps „ pour transporter des Marchandises le long „ des Lacs, ne pourroient faire de profit, „ si ses freres ne venoient eux-mêmes trafiquer les Castors dans les Colonies Françoises ; qu'ils sçavent bien le plaisir qu'ils font aux habitans du *Monreal*, par raport „ au gain que ces mêmes habitans en retirent, que ces peaux étant fort cheres en „ France, & au contraire les Marchandises que l'on donne en échange aux Sauvages coûtant très-peu, ils sont bien-aises de marquer leur bonne volonté aux „ François, & de leur procurer presque „ pour rien ce qu'ils recherchent avec tant „ d'empressement. Que pour avoir le „ moyen d'en aporter davantage une autre „ année, ils sont venus prendre en échange „ des fusils, de la poudre & des bales, pour „ s'en servir à faire des chasses plus abondantes, ou à tourmenter les *Iroquois*, en „ cas qu'ils se mettent en devoir d'attaquer „ les habitations Françoises ; & qu'enfin „ pour assurer leurs paroles, ils jettent un „ colier de porcelaine avec une quantité de „ Castors au *Kitchi Okima* ou Gouverneur, „ dont ils demandent la protection, en cas

„ qu'on

„ qu'on les vole ou qu'on les mal-traite dans
„ la Ville.

Le Harangueur ayant fini reprend sa place & sa pipe, & se remet tranquillement à fumer. L'Interpréte explique le compliment du Sauvage. Le Gouverneur y répond obligeamment, & fait un present à son tour. Mais vous remarquerez que Son Excellence avant que de répondre *lorgne* bien le don gratuit, & qu'il en fait la régle de ses paroles doucereuses, & de sa libéralité. Le Gouverneur ayant congedié les Sauvages, ils retournent à leurs tentes où ils achévent de disposer tout pour l'échange.

Le lendemain ces Marchands viennent en Ville suivis de leurs Esclaves qui portent les peaux. Ils s'adressent, autant que cela se peut, aux meilleures bourses, & à ceux des échangeurs qui donnent les piéces de munition & de ménage à plus bas prix. Ce Commerce est permis à tous les habitans, & s'étend sur tout excepté sur le vin, & l'eau de vie. Il y a raison très-valable pour défendre ce dernier trafic. La plûpart des Sauvages ayant des Castors de reste après avoir fait leurs autres provisions néceſſaires, ne demanderoient pas mieux que de troquer ces peaux pour avoir de quoi boire, & cela auroit de funestes suites. Ces boissons fortes, & auſquelles ils ne sont point accoûtumez, ayant une fois irrité le palais, ils en prennent si exceſſivement qu'il leur monte de violens transports au cerveau. Ils égorgent leurs Esclaves: Ils se querellent, se battent, se mangent le nez, & se tuëroient infailliblement,

ſi ceux d'entre leurs Compatriotes qui ſont ſobres, & qui déteſtent ces ſortes de breuvages ne les retenoient. Au reſte, on ne peut point reprocher à ces Marchands Sauvages, comme à la plûpart de nos Négocians Chrêtiens, qu'ils font leur grande Divinité de l'or & de l'argent. C'eſt du feu pour eux que ces métaux ſi puiſſans ; ils ne veulent point y toucher, & le Capucin le plus auſtére ne s'en défendroit pas plus ſcrupuleuſement. Ils ont la même indifférence pour les habits. C'eſt un plaiſir de les voir courir de boutique en boutique l'arc & la fléche à la main tout-à-fait nuds. Nos Françoiſes qui ont de la pudeur, ou qui veulent paroître en avoir, portent leur évantail ſur les yeux, pour ne pas être effrayées à l'aſpect de ſi vilaines choſes ; mais ces droles qui connoiſſent auſſi bien que nous les jolies Marchandes, ne manquent pas de leur offrir ce qu'elles daignent quelquefois accepter, quand elles voyent la marchandiſe de bon aloi. Il y en a plus d'une, s'il en faut croire la chronique ſcandaleuſe, qui après avoir mis à bout la perſévérance de pluſieurs Officiers, prennent au mot ces vilains Satires, & rendent la place dès la premiére ſommation. Je m'imagine que c'eſt moins *per il guſto, che per la curioſita*, car enfin ils ne ſont ni galans ni capables d'attachement. Quoi qu'il en ſoit, l'occaſion dans un tel cas eſt d'autant plus pardonnable qu'elle eſt rare. Quand les échanges ſont finis, nos Sauvages prennent congé du Gouverneur, & s'en retournent chez eux par la Riviére des *Outaouas.*

taouas. Voilà une deſcription abregée d'une des meilleures recoltes du Canada. Les riches & les pauvres en profitent, car vous ſçaurez que pendant ce tems-là tout le monde devient Marchand.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A Monreal *le* 28. *Juin* 1685.

LETTRE IX.

Du Commerce de Monteal. *Arrivée de Mr. le Marquis* de Denonville *avec des Troupes. Rapel de Mr.* de la Barre. *Deſcription curieuſe de certaines permiſſions pour le Commerce des Caſtors dans les païs éloignez.*

MONSIEUR,

Il y a trois ſemaines que je dois réponſe à vôtre ſeconde Lettre ; mais comme je ſçavois qu'il ne partoit point de Vaiſſeau qu'à preſent, je ne me ſuis pas preſſé de vous écrire plûtôt. Vous m'avez fourni la matiere & le texte de cette Epître quand vous me demandez ce que c'eſt le Commerce de *Monreal*, le voici. Preſque tous les Marchands qui ſont établis en cette Ville ne travaillent que pour ceux de *Quebec*, dont ils ſont Commiſſionnaires. Les barques qui tranſportent ici les Marchandiſes ſeches,

les

les vins; & les eaux de vies ſont en très-petit nombre, mais elles font pluſieurs voyages durant l'année. Les habitans de *l'Iſle de Monreal* & des Côtes circonvoiſines viennent faire leurs emplétes à la Ville deux fois l'an, achetant leurs Marchandiſes cinquante pour cent plus qu'à *Quebec*. Les Sauvages d'alentour, établis ou vagabons, y portent des peaux de Caſtor, d'Elan, de Caribou, de Renard & de Martre, en échange de fuſils, de poudre, de plomb & autres néceſſitez de la vie. Tout le monde y trafique avec liberté, & c'eſt la meilleure profeſſion du monde pour s'enrichir en très peu de tems. Tous les Marchands s'entendent à merveilles pour vendre leurs effets au même prix. Mais les Habitans ſçavent bien faire échoüer cette machine, car quand ils voyent que le complot va trop loin, & que ces Meſſieurs vendent exorbitamment, on rehauſſe le prix des denrées, & des vivres à proportion. Quant aux Gentilshommes qui ont famille, il n'y a que la grande économie qui puiſſe les ſoûtenir. La ſeule parure de leurs filles ſuffiroit pour les ruïner, tant elles s'habillent magnifiquement; car le faſte & le luxe régnent autant dans la Nouvelle France que dans l'ancienne. Il faudroit, à mon avis, que le Roi fit taxer les Marchandiſes à un prix raiſonnable, & qu'il défendit aux Négocians de ne vendre ni brocards, ni franges, ni rubans d'or & d'argent, non plus que des points & des dentelles de haut prix.

Mr. *le Marquis de Denonville* eſt venu en qualité de Gouverneur Général relever Mr.

de la Barre, qu'on rappelle ſur les accuſations de ſes ennemis. Comme vous êtes à la portée de la Cour vous ſçavez mieux que moi que Mr. de *Denonville* en montant à ce nouveau degré de fortune a vendu à Meſſieurs *Murcey* le Régiment de Dragons de la Reine dont il étoit Meſtre de Camp : Que Madame ſa femme a eu aſſez de courage & de réſolution pour s'expoſer à la fatigue & au péril d'une ſi longue courſe ; & qu'outre ſa famille, il a de plus amené quelques Compagnies de Marine. Ce nouveau Général étant arrivé à *Quebec* renvoya Meſſieurs de *Hainaut*, *Montortier* & *Durivo* Capitaines de Vaiſſeaux & de Compagnie ; il fit auſſi partir avec eux pluſieurs Officiers. Quelques Semaines après il eſt venu à *Monreal* avec cinq ou ſix cens hommes de troupes réglées. Il nous a tous mis en quartier d'hiver dans les differentes habitations des Côtes. Mon quartier s'appelle *Boucherville*. Il n'eſt éloigné de *Monreal* que de trois lieuës : J'y ſuis depuis quinze jours, & ſelon toutes les apparences, à la ſolitude près, je m'y trouverai mieux qu'à la Ville, car au moins il n'y aura que l'emportement zelé d'un ſimple Prêtre à eſſuyer en cas de Bal, de Jeu, & de Feſtin. On vient de me dire que le Général a donné les ordres pour achever de fortifier le *Monreal*, & qu'il doit s'embarquer inceſſamment pour retourner à *Quebec*, où les Gouverneurs Généraux paſſent ordinairement l'hiver. Les mêmes Sauvages dont je vous ai parlé dans ma derniere, ont rencontré des *Iroquois*, ſur la grande Riviere des *Outaouas*, qui les ont aver-

avertis que les Anglois se préparoient à transporter à leurs Villages, situez à *Missilimakinac*, de meilleures marchandises & à plus bas prix que celle des François. Cette nouvelle chagrine également les Gentilshommes, les Coureurs de bois & les Marchands qui perdroient en ce cas-là considérablement. Car il faut que vous sçachiez que le *Canada* ne subsiste que par le grand Commerce de Pelleteries, dont les trois quarts viennent des Peuples qui habitent aux environs des grands Lacs. Si ce malheur arrivoit tout le païs en souffriroit, par raport à la ruïne totale de certains Congez dont il est à propos de vous donner l'explication.

Ces Congez, sont des permissions par écrit que les Gouverneurs Généraux accordent, au nom du Roi aux pauvres Gentilshommes & aux vieux Officiers chargez d'enfans, afin qu'ils puissent envoyer des marchandises dans ces Lacs. Le nombre en est limité à vingt-cinq par année, quoi qu'il y en ait davantage d'accordez, Dieu sçait comment. Il est défendu à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'y aller ou d'y envoyer, sous peine de la vie, sans ces sortes de permissions. Chaque Congé s'étend jusqu'à la charge de deux grands Canots de marchandises. Quiconque obtient pour lui seul un congé ou un demi congé, peut le faire valoir soi-même ou le vendre au plus offrant. Un congé vaut ordinairement six cens écus, & les Marchands ont coûtume de l'acheter. Ceux qui les obtien-

nent n'ont aucune peine à trouver des Coureurs de bois pour entreprendre les longs voyages qu'ils ſont obligez de faire, s'ils veulent en retirer des profits conſiderables. Le terme ordinaire eſt d'une année & quelquefois plus. Les Marchands mettent ſix hommes dans les deux Canots ſtipulez par ces permiſſions ; avec mille écus de marchandiſes propres pour les Sauvages, qui ſont taxées & comptées à ces Coureurs de bois, à quinze pour cent plus qu'elles ne ſont venduës argent comptant à la Colonie. Cette ſomme de mille écus raporte ordinairement au retour du voyage ſept cens pour cent de profit, quelquefois plus, quelquefois moins ; parce qu'on écorche les Sauvages du bel air; ainſi ces deux Canots qui ne portent que pour mille écus de marchandiſes, trouvent après avoir fait la traite, aſſez de Caſtors de ce provenu pour en charger quatre. Or quatre Canots peuvent porter 160. paquets de Caſtors, c'eſt à dire 40. chacun, chaque paquet valant cinquante écus ; ce qui fait en tout au retour du voyage la ſomme de huit mille écus. Voici comment on en fait la repartition. I. Le Marchand retire en Caſtors de ces huit mille écus de Pelleteries, le payement du congé que j'ai fait monter à 600. écus : celui des marchandiſes qui va à 1000. Enſuite ſur les 6400. de ſurplus il prend quarante pour cent pour la *bomerie** ce qui fait encore 2560. écus. Après quoi le reſte eſt partagé entre les ſix Coureurs de bois qui n'ont aſſûrément pas volé les ſix cens écus,

* *Bomerie prêt à groſſe avanture.*

ou

ou à peu près, qui reſte à chacun d'eux, car leur travail eſt inconcevable. Au reſte, vous remarquerez que le Marchand gagne, outre cela, vingt-cinq pour cent ſur ces peaux de Caſtors, en les portant au Bureau des Fermiers Généraux où le prix des quatre ſortes de Caſtor eſt fixé. Car s'il vendoit ces Peleteries à quelque autre Marchand du païs argent comptant, il ne ſeroit payé qu'en monnoye courante du païs qui vaut moins que les lettres de change du Directeur de ce Bureau pour la *Rochelle* ou pour *Paris* où elles ſont payées en livres de France qui valent 20. ſols ; au lieu que la livre de Canada n'en vaut que 15. Il faut que vous preniez garde que c'eſt ſeulement ſur les Caſtors, où l'on profite de 25. pour cent qu'on appelle ici de *Benefice* ; car ſi l'on compte à quelque Marchand de *Quebec* 400. livres de *Canada* en argent, & qu'on porte la lettre de change en France, ſon correſpondant n'en payera que trois cens de *France*, ce qui eſt la même valeur. Vous n'aurez que cela de moi cette année ci qui nous a donné un commencement d'Automne aſſez froid. Les Vaiſſeaux de *Quebec* doivent partir à la mi-Novembre ſelon la coûtume ordinaire.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A Boucherville le 2. Octobre 1685.

LETTRE X.

Monsieur de Champigni *arrive de France avec des troupes, pour prendre la place de Mr. de* Meules *qui est rapellé. Ce que c'est que les* Orignaux, *& la maniere dont on les prend à la chasse.*

MONSIEUR,

Quoi que je n'aye pas encore reçû de vos nouvelles cette année ci, je ne laisserai pourtant pas de vous donner des miennes. Acte de mon desintéressement & de ma generosité. Ce que j'ai d'abord à vous apprendre de plus considerable, c'est que Mr. de *Champigni* a débarqué heureusement à *Quebec*. Il améne de France quelques Compagnies de Marine, & il vient relever Mr. de *Meules* dans l'Intendance du *Canada*. L'on a écrit à la Cour contre ce dernier ; c'est la cause de son rapel ; mais il y a de la malice & de la calomnie du côté de ses accusateurs. On a imputé à ce Magistrat d'aimer trop son utilité

Tom. pr

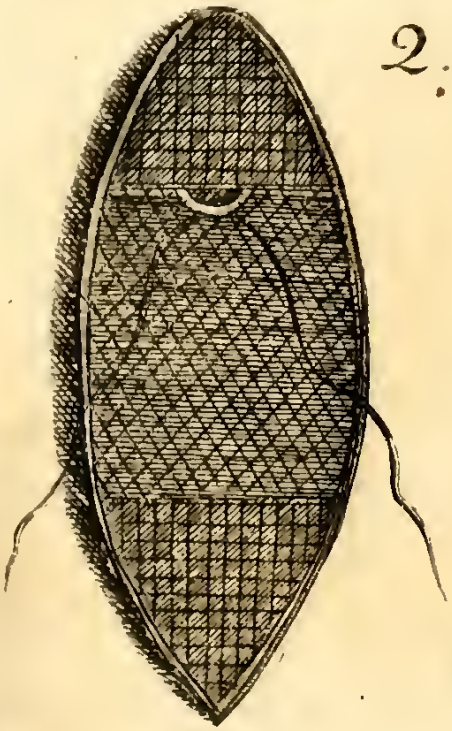
LETTRE X.

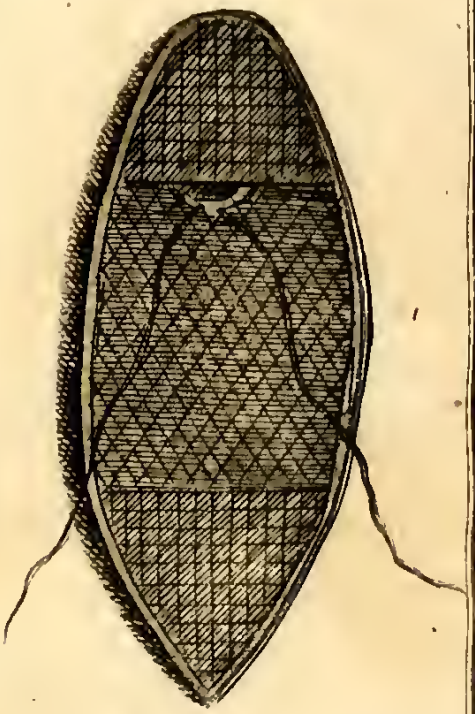
Monsieur de Champigni *arrive de France avec des troupes, pour prendre la place de Mr. de* Meules *qui est rapellé. Ce que c'est que les* Orignaux, *& la maniere dont on les prend à la chasse.*

MONSIEUR,

Quoi que je n'aye pas encore reçû de vos nouvelles cette anuée ci, je ne laisserai pourtant pas de vous donner des miennes. Acte de mon desintereſſement & de ma generosité. Ce que j'ai d'abord à vous apprendre de plus considerable, c'est que Mr. de *Champigni* a débarqué heureusement à *Quebec*. Il améne de France quelques Compagnies de Marine, & il vient relever Mr. de *Meules* dans l'Intendance du *Canada*. L'on a écrit à la Cour contre ce dernier ; c'est la cause de son rapel ; mais il y a de la malice & de la calomnie du côté de ses accusateurs. On a imputé à ce Magistrat d'aimer trop son utilité

2. RAQVETES





Orignaux ou Elans

lité particuliere, & de faire toûjours marcher ſon intérêt avant le Bien public ; mais l'imputation eſt fauſſe, & il eſt aiſé à Mr. de *Meules* de ſe blanchir & de ſe juſtifier. Je croi bien qu'il n'a pas negligé ſes propres affaires ; il y a même beaucoup d'apparence qu'il a fait un certain commerce ſoûterrain qui eſt un vrai petit Perou ; mais au fond, cet Intendant ne faiſoit tort à perſonne ; au contraire, il faiſoit ſubſiſter beaucoup de pauvres gens, & mille malheureux ſeroient morts de faim, à la lettre, ſi Mr. de *Meules* ne leur avoit fourni le moyen d'avoir du pain. Pour Monſieur de *Champigni*, ſon nom ne vous eſt pas, ſans doute, inconnu, & vous ſçavez que ſa famille eſt des plus illuſtres dans la Robbe. Il a la réputation d'un très-honnête homme : on fait auſſi grand cas de Madame ſa femme, & on la dit d'un merite diſtingué. C'eſt une conſolation pour nous autres pauvres Sauvages que la vertu vienne nous trouver de ſi loin. On attend tous les jours à *Monreal* nôtre nouvel Intendant. Il doit y venir avec Mr. le Gouverneur pour dreſſer un nouveau regître des Habitans de cette Iſle, & des Côtes circonvoiſines. On ne publie point le but de ce recenſement : mais je ſuis fort trompé s'il ne regarde pas les *Iroquois* : je croi qu'il y a ſur le tapis quelque deſſein contre eux, & qu'on veut ſe dédommager de la derniere entrepriſe. Je ne vous envoye point de fruits d'hiver, car il ne s'eſt rien paſſé de nouveau à la Colonie pendant cette Saiſon. Tout ce que je puis faire pour le ſervice de

vôtre curioſité, c'eſt de vous faire part de ma chaſſe aux *Orignaux*. J'ai paſſé tout mon hiver à courir après ces bêtes ; j'ai fait en cela le Sauvage dans toutes les formes, mais plus dans la vûë d'apprendre la langue que pour me divertir. Cette chaſſe ſe fait ſur les néges ; avec des *Raquettes* telles que vous les voyez deſſignées ſur ce papier. Elles ont deux pieds & demi de longueur & quatorze pouces de largeur ; le tour de la Raquette eſt de bois fort dur d'un pouce d'épaiſſeur, qui retient les mailles de la maniere que celles dont on ſe ſert pour joüer à la paume, à la réſerve que celles-ci ſont faites de cordes de boyau, & les autres de petits lacets de peaux de Cerfs ou d'Orignaux. Vous y voyez deux petites barres de bois qui les traverſent ; afin que les mailles tenant à pluſieurs endroits ſoient plus roides & plus ſtables. Le trou qui eſt à l'endroit où vous découvrez ces deux couroyes, eſt le lieu où l'on met la pointe du pied, afin qu'étant bien attaché par ces ligatures qui font deux tours au deſſus du talon, le pied ſoit fermé par le bout qui à chaque pas qu'on fait ſur la nége s'enfonce en ce trou, lors qu'on leve le talon. Ces chauſſures ſont heureuſement inventées pour marcher ſur la nége ; on court moins vîte avec des ſouliers dans un chemin battu. Il faut avoüer auſſi qu'on en a grand beſoin. La nége eſt ici fort copieuſe ; ordinairement il n'y en a pas moins de quatre pieds ſur la terre ; ainſi les *Raquettes* ſont néceſſaires, non ſeulement à chaſſer l'Orignal, & à courir dans les Bois, mais même

même pour aller à l'Egliſe lors qu'elle eſt éloignée de l'Habitation. Par cette bizarre voiture j'ai bien tracé quarante lieuës de Forêts à la pourſuite de ces Orignaux ; cet exercice eſt un peu violent, & je vous aſſûre que la peine en paſſe le plaiſir. Mais il eſt grand tems de vous donner une peinture de ces animaux. L'Orignal eſt un eſpéce d'Elan qui differe un peu de ceux qu'on voit en *Moſcovie*. Il eſt grand comme un Mulet d'Auvergne, & de figure ſemblable, à la réſerve du muſle, de la queuë & d'un grand bois plat qui peſe juſques à 300. livres, & même juſqu'à quatre cens, s'il en faut croire quelques Sauvages qui aſſûrent en avoir vû de ce poids-là. Cet animal cherche ordinairement les terres franches. Le poil de l'Orignal eſt long & brun, ſa peau, forte & dure, quoi que peu épaiſſe, la viande en eſt bonne, mais la femelle a la chair plus delicate. On prétend que le pied gauche de celle-ci eſt un ſpécifique contre le mal caduc ; je m'en rapporte à la tradition, & je vous conſeille de n'en croire que ce qu'il vous plaira. L'Orignal ne court, ni ne bondit, mais ſon trot égale preſque la courſe du Cerf. Les Sauvages aſſurent qu'il peut en été trotter trois jours & trois nuits ſans ſe repoſer. Si les chevaux avoient la même force, n'eſt-il pas vrai, Monſieur, qu'on courroit la pòſte à bon marché ? Il vous plaira de recevoir auſſi ce fait ſur la bonne foi des Canadiens. Les Orignaux s'atroupent ordinairement à la fin de l'Automne, mais la bande eſt beaucoup plus nombreuſe au Printems : vous en

devinez bien la raiſon, c'eſt l'amour qui les rend alors bêtes de compagnie. En effet, cette Societé dure tant que leurs femelles ſont en chaleur, après quoi ils ſe diſperſent. Il vous falloit cet avis préliminaire avant que d'en venir à nôtre chaſſe, en voici l'hiſtoire. Nous allâmes donc chercher ces Meſſieurs les Orignaux juſqu'à quarante lieuës au Nord du Fleuve *St. Laurent*, nous trouvâmes un petit Lac de trois ou quatre lieuës de circuit. Arrivez au bord d'un petit Lac qui a bien quatre lieuës de circuit, il fut réſolu dans nôtre vénérable troupe qu'on planteroit là le piquet. Chacun mit la main à l'œuvre, & en peu de tems nous eûmes nettoyé la place qui étoit couverte de nége; nous eûmes préparé des écorces d'arbres & planté nos Cabanes dont ces écorces faiſoient tous les materiaux. Mais ne ſe paſſa-t-il rien, direz vous, pendant cette route de quarante lieuës? Rien, ſinon que chemin faiſant nous nous exercions ſur les Liévres & ſur les Gelinotes; c'étoit comme un prélude de la grande guerre, & nous tuâmes aſſez de ces innocens ennemis pour faire bonne chere pendant tout le chemin. Sitôt que nous fûmes établis dans nôtre petit Camp, quelques Sauvages allerent à la découverte des Orignaux, les uns vers le Nord & les autres vers le Midi, juſqu'à deux ou trois lieuës du cabanage. Ils ont pour cela tout le merite d'une bonne meute; s'ils ne flairent point, du moins ſont-ils très-experts à découvrir les piſtes. Quand ils en ont trouvé de fraîches, l'un d'eux accourt

aux

aux Cabanes, & vient inviter tout le Bataillon à marcher à l'ennemi. Cette marche eſt ennuyeuſe. Nous faiſions quelquefois deux lieuës ſans rien trouver. Enfin à force de ſuivre la piſte, on appercevoit la proye. Cinq, dix, quinze, vingt Orignaux paroiſſoient enſemble, & ſe promenoient gravement avec leur bois de haute fûtaye. Se voyant découverts ils prennent leur parti, & ſans attendre le *Qui vive* ? ils fuyent à toutes jambes, ſoit de compagnie, ſoit ſéparément. C'eſt un plaiſir de voir tracer ces animaux ſur la nége ; ils s'y enfoncent quelquefois juſqu'au poitrail. Mais cette même nége leur eſt utile ou dangereuſe ſuivant qu'elle eſt dure ou molle ; ſi elle eſt condenſée & gliſſante, on peut joindre la bête après un quart de lieuë de courſe : mais ſi la nége eſt fraîchement tombée, on eſt en riſque de courir trois & quatre lieuës, encore ſouvent n'attraperoit-on rien ſans le ſecours des chiens qui ont l'adreſſe d'arrêter ces fuyards dans les endroits les plus couverts de nége. Dès qu'on ſe trouve à portée on tire le fuſil ; mais il faut viſer bien droit ou ſe tenir ſur ſes gardes ; car quand ces bêtes n'en ont pas autant qu'il leur en faut, elles ſe fâchent, & reviennent toutes furieuſes ſur le tireur. Les Sauvages ſe couvrent d'un arbre pour ſe garantir des pieds du vindicatif bleſſé ; mais s'il peut joindre ſon homme, le Sauvage eſt à plaindre, l'animal le foule aux pieds, & il a la mal honnêteté d'écraſer un ennemi qui dans ce moment-là voudroit l'Orignal bien loin. Après qu'on

qu'on a tué raiſonnablement, on penſe à profiter de la chaſſe. Dans cette vûë là on dreſſe des Cabanes ſur le champ de bataille ; on y allume de grands feux, puis les Eſclaves écorchent les morts, & ils en étendent les peaux à l'air. Pendant que nous travaillions ainſi aux funerailles de nos Orignaux, la biſe ſoufloit cruellement. Un des Soldats qui m'accompagnoient me dit, qu'il falloit avoir le ſang d'eau de vie, le corps d'airain & les yeux de verre, pour réſiſter à un froid ſi âpre. Cette ſaillie me fit rire ; je la trouvai d'autant meilleure qu'effectivement nous étions glacez ; c'eſt tout vous dire que nous ne pouvions durer la nuit ſans avoir du feu tout autour de nous. Au milieu de ce tourment, on ne laiſſe pas de prendre courage, & la chair de ces bêtes ſert, du moins au dedans, de fourure & d'abri contre l'âpreté du froid. Tant que cette proviſion dure, on ne penſe point à décamper ; mais ſi-tôt qu'elle manque, il faut lever le piquet, ſe remettre à la découverte, & ne point deſarmer qu'on n'ait fait un nouveau maſſacre. Cette chaſſe dure ainſi à différentes repriſes juſqu'à la fonte des glaces & des néges. Alors les Sauvages s'arrêtent, & ſe rabatant ſur les Liévres, & ſur les Perdrix qui ſont en grand nombre dans les Bois, ils ont la ſobrieté d'en vivre au défaut des Orignaux. Dès que les eaux ſont ouvertes on diſpoſe tout pour l'embarquement, & où ſont les Vaiſſeaux ? Vous ne devineriez jamais que la chaſſe même les a fournis. On coût enſemble les peaux de ces bêtes Originales, ce qui

qui se fait fort aisément ; on enduit les coûtures avec de la terre grasse au lieu de goudron ; en quatre jours nôtre Flote de Canots fut équipée, & nous sommes revenus par cette voiture avec tout nôtre bagage à l'Habitation. Voilà, Monsieur, à quoi je me suis diverti pendant les trois plus rigoureux mois de l'année, à courir après les Bêtes sauvages, & à mener une vie presque aussi sauvage que la leur. Au reste, le calcul de nôtre chasse se monte à soixante six Orignaux. La recolte n'est pas mauvaise ; mais vous sçaurez que nous faisions grace à l'espéce. Comme nous ne chassions que pour nôtre plaisir, nous ne poussions pas les ennemis à toute outrance. Nous eussions doublé, voire triplé le carnage, si nôtre conquête avoit été intéressée, & si nous n'avions eu pour but que d'assembler force peaux. N'allez pas conclure de ce recit que les Orignaux ont paix avec les Sauvages pendant l'Eté. On employe cette Saison à leur dresser des embuscades. Lors que ces pauvres bêtes ne songent qu'à passer leur chemin, elles se trouvent tout d'un coup engagées dans un lacet de corde attaché à deux arbres sur quelques passages que l'on embarrasse tout exprès avec des brousailles. Ont-elles évité ce piége ? elles peuvent tomber dans un autre. Le Chasseur prend le dessous du vent ; il rampe comme une Couleuvre dans les taillis, & décharge son fusil, sans que l'animal puisse s'appercevoir d'où lui vient le coup. Il est pourtant vrai que ces deux sortes d'attentats sur la vie des Orignaux

gnaux ſont ſouvent déconcertez, & que de ces manieres-là l'on en détruit fort peu. Les Cerfs & les Caribous ont à peu près le même ſort que les Orignaux. Caribou eſt une figure d'animal à gros muſle & à longues oreilles, on ne lui donnera rien de trop en le nommant Ane ſauvage : Comme il a le pié large, il échape aiſément ſur la nége durcie, en quoi il différe de l'Orignal qui alors eſt preſque auſſi tôt forcé que levé. Je ſuis à bout de ma matiére. J'ajoûte ſeulement que ce voyage m'a mis dans un grand goût de chaſſe. C'eſt bien mon deſſein d'y donner tout mon loiſir quand je ne pourrai rien de mieux. Je ſouhaiterois, cependant, une chaſſe un peu moins fatiguante que celle des Orignaux, & c'eſt ce que mes Conducteurs les Sauvages m'ont promis.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A Boucherville le 8. *Juillet* 1686.

gnaux ſont ſouvent déconcertez, & que de ces manieres-là l'on en détruit fort peu. Les Cerfs & les Caribous ont à peu près le même ſort que les Orignaux. Caribou eſt une figure d'animal à gros mufle & à longues oreilles, on ne lui donnera rien de trop en le nommant Ane ſauvage : Comme il a le pié large, il échape aiſément ſur la nége durcie, en quoi il différe de l'Orignal qui alors eſt preſque auſſi tôt forcé que levé. Je ſuis à bout de ma matiére. J'ajoûte ſeulement que ce voyage m'a mis dans un grand goût de chaſſe. C'eſt bien mon deſſein d'y donner tout mon loiſir quand je ne pourrai rien de mieux. Je ſouhaiterois, cependant, une chaſſe un peu moins fatiguante que celle des Orignaux, & c'eſt ce que mes Conducteurs les Sauvages m'ont promis.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A Boucherville le 8. *Juillet* 1686.

Sauuage tuant des martres ou des chats Sauuages
Sauuage tuant des gelinotes de bois auec ses fleches par la voye dun chien
PARC
Cerfs renfermés dans un parc apres auoir esté pour suiuis par les Sauuages
Sauuage tuant un ou plusieurs sur un arbre
renard qui se tue luy meme par un fusil tendu et pointé sur un appas

LETTRE XI.

Autre chasse curieuse de divers Animaux.

MONSIEUR,

Il est vrai que je ne vous écrivis qu'une fois l'année passée, vous devez assez me connoître pour être persuadé que la négligence n'y a point de part. Je suis bien-aise que cette lettre gardée de feu & d'eau soit parvenuë jusqu'à vous ; vous me citez juste le jour de sa naissance, elle est en effet du 8. de Juillet. Quant à la vôtre, elle est arrivée fort à propos. Je traînois sur vôtre chapitre une inquiétude incommode ; plusieurs Vaisseaux m'ont refusé de vos nouvelles ; je ne sçavois à quoi m'en prendre, & j'ai été même jusqu'à vous soupçonner d'être mort. Brisons sur ce vilain endroit, & venons à nôtre commerce epistolaire. Si bien donc que mes Orignaux vous ont fait plaisir. J'en ai de la joye, & cela, m'engage à vous rendre compte de mes autres chasses. Je me figure

figure bien, en effet, que ces sortes de Relations sont de vôtre goût, car vous aimez la chasse ; & je vous connois pour un grand exterminateur de gros & de petits pieds. Puis que chasse y a, je vous en garde une excellente, c'est celle des Castors ; mais je n'y suis pas encore assez sçavant ; je ne la connois que par ouï dire. En attendant que je l'apprenne par les yeux, écoutez le recit d'une autre expédition meurtriere ; elle n'est pas tout-à-fait indigne de vôtre curiosité.

Nos Sauvages m'ayant promis de me mener à la chasse sur quelques Riviéres, Etangs, ou Marais qui se déchargent dans le Lac de *Champlain*, je les sommai plus d'une fois de tenir parole. Enfin, au commencement du mois de Septembre dernier nous entrâmes dans nos Canots, & nous mîmes à la rame. Mes Guides étoient environ quarante, tous gens très-habiles en ce métier, & qui connoissent parfaitement bien les lieux propres à prendre les Oiseaux de Riviére & les bêtes fauves. Nôtre premiere station fut sur le bord d'un marais de quatre ou cinq lieuës de circuit. On dressa là les Cabanes, & l'on fit sur l'eau plusieurs hutes à une certaine distance les unes des autres. Cette hute est de feüillage, & assez grande pour contenir trois ou quatre Chasseurs. Ensuite on tend les piéges. Ce sont des peaux d'Oyes, d'Outardes, & de Canards remplies de foin, & attachées par les pieds avec deux clous sur certains morceaux de bois fort minces qu'on laisse floter autour

de

de la hutte. Tout étant ainſi préparé, les Sauvages attachent leurs Canots, & s'enfoncent quatre à quatre dans les niches, & ils y attendent patiemment la chûte des Cailles, je veux dire des Oyes, des Canards, des Outardes, des Sarcelles, & d'autres Oiſeaux de Riviére inconnus en Europe, & qui abondent en ce Païs ci. La gent volatile deçûë par un naturel ſi bien contrefait, & prenant ces animaux empaillez pour des individus vivans, deſcendent en nuée pour leur tenir compagnie; mais ils ſont mal payez de leur civilité; car lors qu'ils ne penſent qu'à ſe réjoüir avec leurs prétendus camarades, les Sauvages font pleuvoir ſur eux le ſalpétre & le plomb, puis ſautant dans les Canots, ils ramaſſent le butin. Ils les prennent encore avec des filets qu'ils tendent à plat à l'entrée des Riviéres ſur la ſuperficie de l'eau. Cet exercice dura quinze jours : il ne tenoit qu'à nous de le continuer ; mais nous fûmes attaquez d'un grand dégoût pour les Oiſeaux de Riviére, & le cœur nous ſoûlevoit contre ce gibier. Pour changer donc de victuaille en gens d'honneur, & ſans dégénérer, nous conjurâmes la ruïne des tourterelles. Cette eſpéce eſt une des plus fécondes qu'il y ait en Canada ; elle y fourmille : C'eſt bien ici où la Prophétie du Berger de l'Eglogue s'accomplit à la lettre, *la tourterelle ne ceſſera de pouſſer ſes gemiſſemens de deſſus l'Orme*, *nec gemere aëria ceſſabit turtur ab ulmo.* Croiriez-vous que ces Oiſeaux nous pillent ici, tant il y en a ? On eſt contraint de les exorciſer comme ſi c'étoient

c'étoient des legions de Diables, & il n'y a pas encore long-tems que nôtre Monſeigneur l'Evêque fût contraint de les foudroyer à groſſes goutes d'eau benite, pour le ſalut des biens de la terre. En vertu donc de nos mauvaiſes intentions contre les tourterelles, nous fîmes un ſecond embarquement. Après une courte navigation nous mîmes pié à terre à l'endroit où nous devions nous arrêter, & qui devoit être le champ de nos exploits. C'étoit une plaine environnée d'arbres mais ſi chargez de nos petits ennemis, que je puis dire, ſans outrer l'hiperbole, qu'il y en avoit autant que de feüilles. Je dois vous avertir que c'étoit un extraordinaire. Nous avions juſtement pris le tems que ces Oiſeaux aviſez, s'enfuyent du Nord, pour ſe réfugier vers le Midi. L'on auroit dit qu'ils ſe ſeroient donné le mot pour faire une pauſe ſur ces arbres, & que toute la Nation tourterelle étoit convenuë de ce lieu-là, pour y tenir un grand conſeil de département, & des aſſiſes de repartition. Sérieuſement, il y en avoit une quantité prodigieuſe ; nous en fîmes nôtre cuiſine à l'endroit même pendant dix-huit ou vingt jours, mais je croi que mille bons mangeurs y auroient eu contentement. Je m'imagine que vous me plaignez, Monſieur, de ce que j'ai vécu ſi long-tems d'une même viande ; mais j'avois un moyen pour me délaſſer l'appetit. J'allois avec deux jeunes Sauvages me promener, le fuſil ſur l'épaule, le long d'un ruiſſeau qui traverſoit nôtre plaine.

C'é-

C'étoit-là pour moi une chaſſe d'acceſſoire. Nous y faiſions capture de Becaſſes, de Ralles, & ſur tout d'un certain Oiſeau qu'ils nomment, je ne ſçai pourquoi, *Bateur de faux* ; il eſt gros comme une Caille ; il ne ſe peut rien manger de plus delicat. Nous tuâmes auſſi dans la même courſe des rats muſquez : ce ſont de petits animaux qui ont effectivement toute la figure d'un rat, mais qui ſont de la taille du Lapin. Leur peau eſt preſque auſſi eſtimée que celle du Caſtor ; mais on recherche principalement leurs teſticules ; il en ſort une odeur admirable ; la Civéte & la Gazelle n'exhalent rien de ſi fort, ni de ſi doux. Les rats muſquez ſe promènent ſoir & matin ſur l'eau le nez au vent, & c'eſt à cette maniere de nager qu'on les découvre. Ainſi en eſt il des *Foutereaux* qui ſont de petites Foüines amphibies. Mais voici des bêtes dignes que vous réveilliez vôtre attention. Elles approchent aſſez du Liévre pour la groſſeur, mais elles ſont plus courtes : la chair n'en eſt pas bonne & au contraire on priſe extrêmement leur peau. Les Canadiens appellent ces quadrupedes des *Sifleurs*, parce que lors qu'il fait beau ils ont coûtume de ſifler à l'entrée de leur taniere. Mes Sauvages en ayant découvert un le laiſſerent, pour m'obliger, ſe divertir au ſon de ſa fiûte naturelle, ce qu'il fit pendant une heure, & à diverſes repriſes, mais enfin on lui coupe le ſiflet d'un coup de fuſil. J'étois bien content de voir tant de differens animaux,

&

& comme mes Sauvages s'en appercevoient, cela leur augmenta l'envie de me faire plaisir ; ils dirent qu'ils vouloient me donner joye entiere. Ils me disoient cela par rapport aux *Carcajoux*, c'étoit une promesse tacite de m'en faire voir. M'ayant donc laissé ils coururent près de trois lieuës au delà de nôtre Marais pour chercher les tanieres de ces bêtes : quand ils en eurent trouvé quelques-unes, ils revinrent en diligence m'en avertir & me conduisirent sur les lieux. Vous voyez, Monsieur, que les Sauvages n'épargnent pas leur peine quand il s'agit d'obliger un ami ; nous autres qui nous piquons de belle éducation & de politesse, en ferions-nous autant ? Arrivez auprès des Habitations soûterraines de ces Carcajoux, il fut question d'en attraper ; voici le détail de l'expédition. Dès la plus petite pointe du jour nous nous postâmes en sentinelle auprès de leurs trous : Nous étions couchez ventre contre terre, & nous faisions l'honneur à ces Solitaires de les attendre en cette posture à la porte de leur Hermitage. Nos Chiens étoient derriére à une portée de mousquet, tenus par des Esclaves. Aux premiers rayons du Soleil la bête se déterre, montre son nez, & quite sa retraite. Alors un Sauvage saute sur la taniere, la boûche, appelle les chiens, tout cela se fait en un instant. Nous eûmes le plaisir d'en voir sortir deux en même tems. C'étoient des braves ; nos Brisauts avec toutes leurs dents héroïques trouverent à qui parler ; le combat dura plus d'une

d'une demi heure, & tel de nos aſſaillans, avec l'oreille ſaignante, & la feſſe déchirée commençoit à ſe rebuter : mais enfin, il fallut céder à la force ; les deux vaillans champions furent étranglez quoi qu'ils meritaſſent de finir par une bleſſure plus honorable, tant eſt grande l'injuſtice du ſort. Ce qu'il y a de plus glorieux pour la mémoire des Défunts, c'eſt que le Carcajoux n'eſt pas un Sanglier pour ſe défendre ſi bien ; figurez-vous un double Blereau, c'eſt l'image la plus reſſemblante que je puiſſe vous donner de cet animal. Nos chiens triomphans conſerverent bien peu le luſtre de leur victoire. Dès le lendemain, ils eurent la honte de n'avoir oſé mordre. Comme nous avions toûjours l'œil au guet en marchant, nous découvrîmes un *Porc-épi* qui ſe repoſoit à ſon aiſe entre les branches d'un petit arbre. Nous eûmes la malice de mettre le fauteüil & le Seigneur par terre ; trois ou quatre coups de hache bien aſſenez contre l'arbriſſeau en firent l'affaire. C'étoit quelque choſe d'affreux de voir alors la bête heriſſée. Devenuë furieuſe par ſa chûte, & comme ſi elle en eut reſſenti tout l'affront, elle dardoit ſes poils juſqu'à trois & quatre pas ; il ſembloit qu'elle voulût nous larder de poinçons aigus, je vous avouë qu'elle faiſoit horreur. Auſſi nos chiens n'eurent-ils pas l'audace d'approcher ; ils japperent de toute leur force, & du reſte, ils eurent un profond reſpect pour la fourure inabordable de l'animal. Nous jugeâmes à propos d'imiter leur prudence,

& pas un de nous n'eut la hardieſſe d'avancer juſqu'à la portée des traits. Tout ce que nous pûmes obtenir de nôtre courage, ce fut de nous battre à coup ſûr, & par la régle démonſtrative du Bourgeois Gentilhomme, tuer ſans pouvoir être tué. En un mot, nous fîmes la proüeſſe d'aſſommer la bête, de loin. Quand nous fûmes bien aſſûrez de ſa mort, on en vint à l'abordage, & nous rendîmes à ſon corps les mêmes devoirs funébres que l'on rend à un Don Pourceau. On brûla toutes les armes du Vaincu, on lui unit la peau, on l'éventra ; puis, au lieu du Saloir on le mit à la broche, & nous en fîmes un bon repas. Je ne trouvai pourtant pas ce que je m'étois promis, & il s'en fallut beaucoup que cette viande me ſemblât auſſi bonne que nos Chaſſeurs me l'avoient fait eſpérer.

Après la moiſſon des tourterelles, c'eſt-à-dire, après le paſſage de ces Oiſeaux, mes Sauvages me firent un compliment très conforme à mon intention. Ils me dirent que m'étant dégoûté l'année derniere de la chaſſe des Orignaux par le froid exceſſif qu'il y faut endurer, ils auroient ſoin de me renvoyer en Canot aux Habitations avant les glaces ; mais que comme j'avois encore un mois à reſter avec eux, ils vouloient me faire bien paſſer mon tems, & me montrer de nouvelles chaſſes qui me feroient oublier les précédentes. Vous jugez bien que je taupai de bon cœur à toutes les deux propoſitions ; mais ne voulant pas me laiſſer conduire à l'aveugle, je leur deman-

demandai où ils avoient deſſein de me mener. Prendre des Loutres à quinze ou ſeize lieuës d'ici, répondirent-ils ; l'occupation eſt très-divertiſſante, & ce qu'il y a de meilleur, c'eſt qu'elle n'eſt pas moins profitable : ſi la chaſſe eſt heureuſe nous pouvons faire un amas conſidérable de peaux. Moi encore plus content du deſſein, il ne fût plus queſtion, pour l'executer, que de partir du Camp des tourterelles. Nous pliâmes donc bagage, & nous étant rembarquez, nous remontâmes contre le courant de la Riviére, juſques dans un petit Lac de deux lieuës de circuit, au bout duquel il s'en trouve un autre plus grand, ſéparez l'un de l'autre par un Iſtme de 150. pas. Ce fut à une lieuë de là que nous débarquâmes, & que nous fixâmes nôtre ſéjour. Après avoir élevé nos maiſons portatives, quelques Sauvages ſe mirent à pêcher des Truites ; mais le plus grand nombre paſſa le tems à dreſſer des piéges ou trapes pour prendre des Loutres ſur les bords de ce Lac. Cette trape ſe fait avec des piquets en forme d'un petit parc quarré ; il y a au milieu une eſpéce de porte ſuſpenduë par le moyen d'une corde paſſée dans une fourche, à laquelle on lie une truite bien ſerré. Lors que le Loutre vient à terre & qu'il voit ce friand morceau, il entre plus de la moitié du corps dans cette cage fatale, pour avaler le poiſſon : mais à peine y touche-t-il que le piquet qui ſoûtient la porte attiré par la petite corde qui tient l'apas, venant à tomber, cette porte chargée de bois, &

conſéquemment fort peſante, lui tombe ſur les reins & l'écraſe. Quand ces piéges ſont ainſi tendus, les Sauvages ne ſe donnent plus aucun mouvement de chaſſe; ils en donnent la direction aux Eſclaves qui viſitent les trapes tous les matins, qui remettent un nouvel apas, & qui rapportent la capture. Vous ne croiriez pas combien elle eſt copieuſe cette capture; on ne reſta que quelques jours en cet endroit-là, & cependant on prit deux cens cinquante Loutres. La peau en eſt beaucoup plus belle en Canada qu'en Moſcovie, ni qu'en Suéde. On ne la vend néanmoins ici que deux écus; mais vous ſçavez qu'en France elle en coûte quatre, ſix, & même juſqu'à dix, lors qu'elles ſont noires & bien fournies de poil. A la chaſſe des Loutres ſucceda celle des Cerfs. Nos Sauvages m'ayant conduit vers cet Iſtme que je vous ai marqué, je fus ſurpris d'y voir un Parc fait avec des arbres abbatus les uns ſur les autres, & entrelaſſez de branches & de brouſſailles; on y entroit par un quarré de pieux dont l'ouverture étoit aſſez étroite. Leur ayant demandé l'uſage de cet artifice, ils me dirent que c'étoit pour prendre des Cerfs, & que je ſerois bien-tôt témoin de cette vérité. En effet, après avoir un peu racommodé cet ouvrage, ils ſe mirent en devoir de me tenir parole. D'abord nous nous tranſportâmes à trois lieuës de là, marchant toûjours entre des Etangs & des Marais. Après avoir fait ce chemin, les Chaſſeurs ſe débandérent; ils alloient diſperſez

çà

çà & là chacun eſcorté de ſon chien. Je reſtai avec un ſeul Sauvage, & nous avions fort peu marché lors que je vis un grand nombre de Cerfs ; ils couroient les uns à l'oppoſite des autres, tous également effrayez, & cherchant par la vîteſſe de leurs jambes à ſe mettre en ſûreté. Il s'en preſenta devant nous plus de dix d'une ſeule troupe, mais qui rebrouſſerent chemin pour ne pas s'embourber dans le Marais, d'où effectivement ils ne ſeroient jamais ſortis. Mon Compagnon me félicitoit de m'avoir, & m'aſſûroit que nous ſerions les ſeuls qui n'aurions point de grande fatigue à eſſuyer, parce qu'il avoit choiſi le chemin le plus droit, & le plus court. Enfin après avoir marché à grands pas, & couru de tems en tems, nous arrivâmes à nôtre Parc, aux environs duquel pluſieurs Sauvages étoient couchez ventre à terre, pour fermer la porte du quarré de pieux lorſque les Cerfs y ſeroient entrez. Nous y en trouvâmes trente-cinq, & ſi le Parc eût été mieux fermé nous en tenions plus de ſoixante ; car les plus legers ſauterent par deſſus, au lieu d'entrer dans le réduit. On fit main baſſe ſur ces malheureux priſonniers, mais on fit grace aux femelles pleines, & leur fecondité leur ſauva la vie. Je demandai les langues & la moëlle des morts, & les Vainqueurs ſe firent un plaiſir de m'accorder ces dépoüilles de maſſacre. Au reſte, le Cerf eſt ici fort gras, mais la viande n'en eſt delicate que vers les côtes. Ce ne fût pas la ſeule chaſſe que nous fimes, car deux

jours après nous allâmes à celle des *Ours* ; & comme ces Peuples paſſent les trois quarts de la vie à chaſſer dans les bois, ils ont un talent merveilleux pour cet exercice là, particulierement celui de connoître les troncs d'arbres où ces Animaux ſe nichent. Je ne pouvois me laſſer d'admirer cette ſcience, lors qu'en marchant dans les forêts à cent pas les uns des autres, j'entendis un Sauvage qui crioit, voici un Ours ; Je leur demandai à quoi il connoiſſoit qu'il y eut un Ours dans l'arbre, au pied duquel il donnoit des coups de hache, ils me répondirent tous, que cela étoit auſſi facile à découvrir que la piſte d'un Orignal ſur la nége. Ils ne ſe tromperent preſque point en cinq ou ſix chaſſes que nous fîmes, car après avoir donné quelque coups aux arbres où ils s'arrêtoient, l'Animal ſortant de ſon trou ſe voyoit en même tems criblé de coups de fuſil. Les Ours de *Canada* ſont extrêmement noirs & peu dangereux, ils n'attaquent jamais, à moins qu'on ne tire deſſus & qu'on ne les bleſſe. Ils ſont ſi gras, particulierement dans l'Automne, qu'à peine ont-ils la force de marcher ; ceux que nous prîmes l'étoient extraordinairement, mais cette graiſſe n'eſt bonne qu'à brûler, au lieu que la viande, & ſur tout les pieds, ſont d'un goût exquis. Les Sauvages ſoûtiennent, que c'eſt la chair la plus delicate qu'on puiſſe manger. Pour moi j'avoüe qu'ils ont raiſon. Nous eûmes le plaiſir en cherchant des *Ours* de voir des martres & des chats ſauvages ſur des branches,

aux-

auxquels Animaux ils tirerent à la tête pour conſerver la peau. Mais ce que je trouvai de plus plaiſant fut la ſtupidité des *Gelinotes* de bois, qui étant perchées à troupes ſur les arbres ſe laiſſoient tuer les unes après les autres à coups de fuſil ſans branler ; les Sauvages les abbatent ordinairement à coups de fléches ; ils diſent qu'elles ne valent pas une charge de poudre qui peut arrêter un Orignal ou un Cerf. J'ai fait cette chaſſe pendant l'hiver autour des habitations, uſant d'une ſorte de chien qui les ſentant du pied de l'arbre ſe met à japer : alors je m'aprochois & regardant ſur les branches, j'y découvrois ces Oiſeaux. Le dégel étant ſurvenu, je fis une partie avec quelques Canadiens pour aller à deux ou trois lieuës avant dans le Lac expreſſément pour le ſeul plaiſir de les voir battre des aîles. Je vous aſſûre que c'eſt la choſe du monde la plus curieuſe, car on entend de tous côtez un bruit à peu près comme celui d'un tambour qui dure une minute ou environ. On eſt enſuite un demi quart d'heure ſans rien entendre, pendant qu'on s'approche vers le lieu, d'où le bruit eſt venu, & ce même bruit recommençant on avance toûjours en s'arrêtant de tems en tems, juſques à ce qu'enfin on découvre ſur un arbre abatu pourri & couvert de mouſſe la malheureuſe Gelinote, qui appelle ſon Mâle, en battant ſi fort les aîles l'une contre l'autre qu'on entend ce bourdonnement d'un demi quart de lieuë. Cela ne dure que les mois d'Avril, Mai, Septembre & Octobre. Il faut remar-

quer que c'eſt toûjours ſur le même arbre qu'elles battent conſtamment ſans changer, commençant le matin à la pointe du jour, & ne finiſſant qu'à neuf heures, & le ſoir une heure devant le coucher du Soleil juſqu'à la nuit. Je vous avouë que je me ſuis contenté de voir & d'admirer pluſieurs fois ce battement d'aîles, ſans vouloir tirer deſſus. Enfin, Monſieur, outre le plaiſir de tant de chaſſes differentes, j'ai encore eu celui de m'entretenir au milieu des bois avec les honnêtes gens des ſiécles paſſez : le bon homme *Homere*, l'aimable *Anacreon* & mon cher *Lucien* n'ont jamais voulu me quitter. *Ariſtote* mouroit d'envie de me ſuivre, mais mon Canot n'étant pas aſſez grand pour le contenir avec ſon équipage de Sillogiſmes Peripateticiens, il fut contraint de retourner chez les Jeſuites qui l'entretiennent fort généreuſement. Je me défis de ce grand Philoſophe avec beaucoup de raiſon ; car il n'auroit pas manqué d'effrayer mes Sauvages par ſon jargon ridicule & ſes termes vuides de ſens. Adieu, Monſieur, je ſuis au bout de mes chaſſes & de ma lettre ; je n'ai pas encore reçû de nouvelles de *Quebec*, où l'on continuë à faire de grands préparatifs pour quelque entrepriſe conſiderable. Le tems nous aprendra bien des choſes dont je vous informerai par la voye des derniers Vaiſſeaux qui partiront de *Quebec* à la fin de l'Automne. Je finis par le compliment ordinaire de

Vôtre &c.

A Boucherville *ce* 28. *May* 1687.

LET-

LETTRE XII.

Arrivée de Mr. le Chevalier de Vaudreuil *en Canada avec des Troupes. On assemble à* Sainte Helene *toutes les Forces pour aller contre les* Iroquois.

MONSIEUR,

Pour cette fois-ci, j'espére vous donner contentement. Je suis tout plein de nouvelles, & si quelque chose m'embarrasse, c'est le choix du debut. On me mande du Bureau de Mr. *de Segnelai* que nôtre Gouverneur a ordre de m'accorder un voyage de France. Ma famille a comme extorqué cette grace, tant on a eu de peine à l'obtenir. Mes parens m'écrivent de venir au plûtôt, & que mes affaires domestiques sont pressantes ; mais Mr. *de Denonville* prononça hier un arrêt contradictoire ; il me déclara en bonne compagnie que je ne pouvois partir pour Paris qu'après la Campagne.

Suivant toutes les apparences elle sera

chaude cette Campagne. Nous en voulons aux *Iroquois :* Mr. de *Denonville* a réſolu de les exterminer, mais ils ſont gens à vendre cherement le terrain. Jugez de là ſi je ſuis fort aſſuré de vous revoir ; au lieu du Congé que j'attens du Gouverneur, quelque Iroquois pourroit bien m'en faire preſent d'un pour l'autre Monde. Quoi qu'il en ſoit, on ſe donne ici de grands mouvemens, & tout s'y diſpoſe pour cette expédition. Mr. de *Denonville* avoit pris ſes meſures pour cela dès l'an paſſé. On dit qu'il envoya chez les Sauvages nos Alliez qui habitent le long des Lacs & aux environs, des Emiſſaires qui ont du credit chez ces Peuples pour les attirer dans le deſſein qu'il a d'aneantir les *Iroquois.* Je ne ſçai ſi ce manége aura ſon effet ; l'affirmative eſt fort probable ; c'eſt prendre nos Sauvages par l'endroit favori, & je croi qu'ils ſe joindront à nous, plus pour contenter la haine mortelle qu'ils ont pour la Nation *Iroquoiſe*, que pour ſatisfaire aux devoirs de l'Alliance. De plus, nôtre Gouverneur a eu ſoin pendant l'hiver de faire remplir les Magaſins ; il a envoyé des Vivres au Fort de *Frontenac*, & il a fait conſtruire une grande quantité de ces Bâteaux dont je vous ai parlé, ſi je ne me trompe, dans ma quatriéme Lettre. Nos Troupes ſont prêtes, & campent déja dans cette Iſle de *Monreal* : Mr. de *Denonville* les y amena il y a quatre jours. Elles conſiſtent en vingt Compagnies de Marine, en Milices, & en Sauvages Chrêtiens, le tout ſe monte à deux mille hommes.

mes. Cette Armée, pour contenir trois différentes classes de Soldats, n'est elle pas nombreuse ? Ne vous en moquez point, nous prétendons bien contre-balancer par nôtre valeur la copieuse soldatesque de vôtre Monde, & à voir nôtre air menaçant, on nous prendroit pour des Phalanges Macedoniennes. Pendant nôtre voyage douze Compagnies de Marine nouvellement débarquées à *Quebec* garderont la Colonie : Elles sont venuës de France sur une Escadre de six Vaisseaux du second rang commandée par Mr. d'*Amblimont* ; il s'étoit embarqué à la Rochelle, & il a fait le trajet en vingt-huit jours, peut on passer plus rapidement de l'ancien Monde au nouveau ? Mr. le Chevalier de *Vaudreuil* a été de cette heureuse traverse : c'est lui qui doit commander nos Troupes, & il a le courage de ne vouloir pas que les fatigues qu'il vient d'essuyer sur la Mer le dispensent de sa fonction. Le Gouverneur de *Monreal* est aussi de la partie. Mr. de *Champigni* a pris les devants, & doit nous attendre au Fort de *Frontenac*. Enfin, nôtre grosse & formidable Armée se mettra en marche après demain sous la conduite de Mr. de *Denonville*. Il mene avec lui un maître Iroquois; c'est le héros des cinq Villages, mais son histoire me meneroit trop loin. Au reste, les plus sensez n'ont pas bonne opinion de cette entrepriſe, & la nomment une levée de bouclier. Pour moi, sans m'ériger en Prophéte, je suis persuadé qu'elle aura le même sort que l'échaufourée de Mr. *de la Barre*.

Je pose pour un principe inconteſtable que nous ne ſçaurions détruire les *Iroquois* par nous-mêmes. Mais d'ailleurs pourquoi s'aheurter à la ruïne d'une Nation qui nous laiſſe en repos ? Tel eſt le bon plaiſir de certains eſprits turbulens qui trouvent leur compte dans le deſordre au préjudice des véritables intérêts du Prince, & aux dépens de la tranquillité publique. Nous verrons le fruit de ces hautes eſpérances, garre l'accouchement de la Montagne. Je ne manquerai pas à nôtre retour de vous envoyer une relation exacte de nos exploits. J'aimerois mieux vous la porter moi-même, quoi qu'il arrive, croyez-moi toûjours,

Monſieur vôtre &c.

A l'Iſle S. Helene vis-à-vis du Monreal le 8. *Juin* 1687.

LETTRE XIII.

Mauvaiſe réüſſite de la Campagne contre les Iroquois. *Embuſcade. Ordre à l'Auteur de partir pour les grands Lacs avec un détachement de Troupes.*

MONSIEUR,

Si jamais homme a peſté contre ſa malheureuſe deſtinée, c'eſt moi. Il y a deux mois que je me repais de la douce idée du voyage de France. Figurez-vous avec quelle impatience j'attendois mon départ. Jamais Amant tranſi n'a mieux trouvé les momens des jours, & les jours des années. Terminer des affaires importantes, travailler à ma fortune, voir ma famille, mes amis, & vous, ſur tout, Monſieur, qui m'étes ſi cher, toutes ces penſées me chatoüilloient vivement l'imagination, & l'Amant le plus paſſionné ne peut ſe repreſenter une joüiſſance avec plus de plaiſir. Mais hélas ! ces belles eſpérances ſont évanoüies ;

c'eſt comme ſi j'avois fait un agréable rêve, & mon bizarre deſtin, au lieu de me laiſſer embarquer pour la Rochelle, me relance au bout du Monde. Avant que d'expliquer l'énigme, je veux vous tenir parole, & vous rendre compte de nôtre glorieuſe Campagne, préparez vous à écouter de merveilleux évenemens.

Mr. de *Champigni* ouvrit la Scéne par une belle & vaillante proüeſſe, voici ce que c'eſt. Vous n'aurez pas ſans doute, oublié que ce Monſieur l'Intendant avoit précedé de quelques jours la maiche de nôtre armée. En effet, il fit le voyage en Canot à l'abri d'une bonne eſcorte, & il arriva au Fort de *Frontenac* dix jours avant les troupes. Pour ne point perdre de tems, Mr. de *Champigni* annonça la rupture par une barbare hoſtilité. Il envoya trois cens Canadiens pour enlever deux Villages d'Iroquois, Villages ſituez à ſept ou huit lieuës du Fort. Les conquerans eurent bien-tôt expedié l'affaire. Etant arrivez vers le ſoir, ils n'eurent que la peine de ſe jetter ſur les habitans, & ces pauvres Sauvages qui ne ſe défioient de rien ſe virent en même tems entourez, ſaiſis & liez. Dans ce triſte équipage on les conduiſit à *Frontenac*. L'Intendant leur y fit une deſagreable reception : il ordonna qu'ils fuſſent attachez de file à des piquets par le coû, par les mains & par les pieds. Cependant nous partîmes de *l'Iſle St. Heléne* le 10. de Juin & nous arrivâmes le 1. de Juillet à *Frontenac*. C'étoit déja pour nous un grand pas de franchi. Nous nous trouvions delivrez de ces Sauts,

de

de ces Cataractes, de ces rapides, & de ces Courans dont je croi vous avoir parlé dans l'entrepriſe de Mr. *de la Barre*, & nous nous ſçavions très-bon gré d'avoir fini cette penible & dangereuſe route. Nous avions même fatigué au double de l'autre fois; car il ne s'agiſſoit plus d'un portage de Canots; c'étoient des bâteaux peſans qu'il falloit haler à force d'hommes & d'amarres, qu'il falloit tirer à force de bras par ces chemins preſque inſurmontables. A nôtre débarquement nous apprîmes la glorieuſe expédition des Soldats de Mr. de *Champigni*, & l'arrêt édifiant de ce Magiſtrat. Ne pouvant croire une ſi grande injuſtice, je me hâte d'entrer dans le Fort. J'y vis, en effet, ces enfilades d'*Iroquois* attachez comme je vous l'ai marqué. Ce ſpectacle m'attendrit, & me cauſa de l'indignation. Ce qui me ſurprit le plus, ce fut de trouver ces priſonniers tous chantans. Je crus d'abord que c'étoit ou ſtupidité, ou Philoſophie naturelle; mais on me dit que c'étoit une coûtume établie chez tous les Peuples du Canada; lors qu'ils ſont priſonniers de guerre, c'eſt par le chant qu'ils expriment leurs plaintes & leurs regrets. Cette melodie dure nuit & jour, & leurs airs ſont des *in promptu* compoſez ſur le champ par la nature ou plûtôt par la douleur. Toute la lettre de leur Muſique me paroiſſoit fort ſenſée, & j'aurois bien défié Mr. nôtre Intendant de pouvoir y répondre ſolidement. Jugez en vous-même, Monſieur, voici les paroles que ces infortunez repetoient le plus ſou-

ſouvent, vous les ferez noter par tel Muſicien qu'il vous plaira ; pour les bien comprendre, il faut ſçavoir que les Conquérans des deux Villages avoient égorgé les Vieillards, cette circonſtance m'étoit échapée. „ Quelle ingratitude ! quelle ſcelerateſſe ! quelle cruauté ! s'écrioient-ils, „ dans leurs lugubres & diſcordans concerts, Nous n'avons ceſſé depuis la Paix „ de pourvoir à la ſubſiſtance de ce Fort „ par nôtre pêche, & par nôtre chaſſe. „ Nous avons enrichi les François de nos „ Caſtors, & de nos autres Pelleteries, & „ pour récompenſe, on vient traîtreuſement dans nos Villages ; on maſſacre „ nos Peres & nos Vieillards ; on nous fait „ Eſclaves, & l'on nous tient dans une „ poſture où l'on ne peut ſe défendre des „ moucherons, ni par conſéquent attraper „ le ſommeil. On nous a fait ſouffrir mille morts quand on a verſé devant nos „ yeux le ſang de nos peres, & ſi l'on nous „ conſerve la vie, c'eſt pour nous la rendre plus affreuſe que la mort même. „ Eſt-ce donc là cette Nation dont les Jeſuites prônent ſi fort la droiture & la „ bonne foi ? Mais les cinq Villages auront ſoin de nôtre vengeance, & nos „ Compatriotes n'oublieront jamais l'horrible violence qu'on nous fait. C'eſt la ſubſtance de ce qu'ils chantoient, car vous vous doutez bien que je n'ai pas traduit leur Opera mot à mot. Comme je paſſois ces pauvres ſouffrans en revûë, j'en apperçûs un de ma connoiſſance : c'étoit un hom-

homme de cinquante-cinq ans, & qui m'avoit ſouvent régalé dans ſa Cabane pendant les ſix ſemaines de ſervice que je fis au Fort de *Frontenac* lors de l'entrepriſe de Mr. *de la Barre*. Mon ami l'*Iroquois* ſçavoit l'*Algonkin*. M'en étant donc approché, je lui fis connoître en cette langue que ſon malheur me touchoit ſenſiblement; je m'offris de plus à le faire bien nourrir tant qu'il reſteroit au Fort, & à lui donner des lettres de recommandation pour mes amis de *Monreal* quand on y tranſporteroit les priſonniers. Ma compaſſion le toucha, & il me dit qu'il voyoit bien que la plûpart de nos gens déteſtoient la maniere très inhumaine dont on les traitoit; mais il me remercia de mes offres, & me déclara qu'il vouloit partager en toute égalité la mauvaiſe fortune avec ſes Compagnons. Tout le ſoulagement qu'il voulut de moi, ce fut que j'écoutaſſe le recit de leur avanture. Alors il me fit cette hiſtoire parlant de tout ſon cœur, comme vous pouvez bien vous imaginer, & diſant les choſes avec une naïveté tout-à fait touchante. Mais ſur tout, lors qu'il vint à toucher l'endroit du maſſacre des Vieillards, il avoit peine à s'exprimer, tant la douleur le pénétroit, ſes paroles étoient entrecoupées de ſoûpirs & de ſanglots: il inſiſta auſſi beaucoup ſur tous les ſervices qu'il avoit rendus aux François, & il ne ſe laſſoit point de demander ſi des hommes étoient capables d'une ſi honteuſe méconnoiſſance. Enfin une abondance de larmes l'obligea de finir: *Quæque poteſt*

poteſt narrat, *reſtabant ultima*, *flevit*. Je ne pouvois condamner aſſez en moi-même la dureté dont on uſoit envers ces innocens, mais le zéle de la juſtice m'emporta trop loin, & peu s'en fallut que je n'en fuſſe le martir. Comme j'avois actuellement l'eſprit occupé du déplorable ſort de ces Iroquois, je vis quelques-uns de nos jeunes Sauvages qui, pour ſe divertir leur brûloient les doigts avec des pipes allumées. Je vous avouë que cette ferocité me fit perdre patience ; je donnai ſur ces coquins à grands coups de canne, & ſi l'on m'avoit laiſſé faire, je croi que je les aurois aſſommez. Les Supérieurs informez de mon incartade me firent appeller, & après m'avoir reprimendé des groſſes dents on m'envoya dans ma tente en arrêt. Cependant les Sauvages étoient en émeute ; ils demandoient ma mort avec menace de retourner chez eux ſi on leur refuſoit cette ſatisfaction. L'affaire étoit delicate, & l'on ne pouvoit ſe paſſer de leur ſecours. Ce qu'il y avoit de pis pour moi, c'eſt qu'ils vouloient être Parties, Juges, Bourreaux ; entamer & finir le procès à coup de fuſil. A vous dire le vrai, pendant tout ce fracas je me ſerois voulu d'une équité plus tranquille & moins entreprenante. Mais enfin l'on apaiſa ces Meſſieurs les Sauvages. On leur fit accroire que j'avois bû, & qu'il y avoit une défenſe expreſſe de me donner aucune boiſſon enivrante. Vous remarquerez, Monſieur, que l'ivreſſe eſt innocente chez ces Peuples ; ils la regardent com-

comme un accès de phrenesie, & ils se moquent de nous de punir comme un crime ce qui s'est fait sans usage ni de raison, ni de volonté. Pour mieux calmer la fureur de ces Sauvages, on leur promit de me mettre en prison au retour de la campagne; ils prirent le tout pour argent comptant, & j'en fus quitte pour cinq jours d'arrêt. On a mené les prisonniers à *Quebec*, & l'on dit qu'ils seront transportez en France pour servir dans les Galeres. Je reprens le fil de ma relation. Le Sieur *de la Foreſt* Officier de Mr. *de la Salle*, arriva au Fort dans un grand Canot conduit par huit ou dix Coureurs de bois. Il apprit à Mr. *de Denonville* qu'un parti d'*Illinois* & d'*Oumamis* ayant attendu les *Hurons* & les *Outaouas* au Lac de *Ste. Claire* s'étoient joints à eux, & marchoient vers la Riviere des *Tſonontouans*, où l'on avoit marqué le rendez-vous général. Mr. *de la Foreſt* raporta auſſi que Mr. *de la Durantais* avoit ſurpris avec le ſecours des Sauvages une petite Flote de Canots Anglois, qui alloit ſous la conduite de quelques Iroquois, trafiquer avec les Nations des Lacs des Marchandiſes dont elle étoit chargée, & leſquelles ſe montoient bien à cinquante mille écus. Il dit de plus que Mr. *Dulhut* aſſiſté de Coureurs de bois & Sauvages avoit auſſi attrapé une autre troupe d'Anglois & d'Iroquois qui portoient des Marchandiſes à *Miſſilimakinac*, que les preneurs avoient partagé la capture entre eux, & retenu les Iroquois priſonniers avec leur Chef nommé Major *Gregori*. Enfin Mr.

de

de la Foreſt preſſa nôtre départ, & dit au Gouverneur Général qu'il n'y avoit point de tems à perdre ſi nous voulions joindre le ſecours des Lacs au rendez-vous commun. Dès le lendemain troiſiéme de Juillet toutes les Troupes furent embarquées. Mr. *de la Foreſt* qui ſe remit en Canot au même tems que nous, prit par le Nord du Lac la route de *Niagara* où il devoit attendre ce redoutable renfort. Nous allâmes à l'oppoſite, & nôtre Navigation fut fort tranquille à la faveur des calmes qui régnent preſque toûjours pendant cette Saiſon. La rencontre ne pouvoit guére être plus heureuſe ; à une heure près, Nous & nos Alliez ſerions arrivez enſemble à la Riviere des *Tſonontouans*. Les Sauvages n'avoient garde de ne pas tirer un bon augure de cette heureuſe rencontre ; ils ont l'ame tout-à-fait tournée à la ſuperſtition, & une bagatelle ſuffit pour exercer leur genie prophétique : ils prédirent donc de nôtre avanture la ruïne entiere de la Nation Iroquoiſe, les ſuites vous feront voir la juſteſſe du pronoſtic. Dès le ſoir même de nôtre débarquement on tira de l'eau toutes les voitures, ce que l'on fit à l'abri d'un bon Corps de Garde. A ce premier travail ſucceda la conſtruction d'un Fort. L'ouvrage n'étoit pas d'une grande défenſe, ce n'étoient que des pieux ; mais cela valoit mieux que rien pour enfermer les Canots, les bâteaux & les bagages, & d'ailleurs on détacha quatre cens hommes ſous le commandement du Sieur *Dorvillers* pour veil-

veiller à la garde de cette importante Fortereſſe. Le jour ſuivant on fit une execution qui n'étoit aſſûrément point propre à attirer la benediction du Ciel ſur l'entrepriſe, on fuſilla très-injuſtement un jeune Canadien. Tout ſon crime étoit d'avoir ſervi de guide à l'une de ces deux troupes Angloiſes qui alloit trafiquer. Non ſeulement il n'y avoit rien là de capital, mais la choſe étoit même fort innocente. Nous étions en paix avec l'Angleterre, & par conſéquent ce Canadien qui n'étoit point Eſclave avoit la liberté de vivre avec les Anglois : d'ailleurs ceux-ci ont des prétentions ſur les Lacs du Canada. Mais ce qui devoit ſuffire pour ſauver la vie à ce malheureux, c'eſt qu'après avoir rendu de grands ſervices au Roi, par une parfaite connoiſſance des Païs & des Langues de ce Continent, un Gouverneur Général eut la dureté de lui refuſer la permiſſion de continuer ſes courſes pour ſon petit commerce, ce qui l'obligea de ſe retirer à la *Nouvelle Angleterre* où il fut reçû avec beaucoup de conſidération, & comme un homme fort utile : on n'eut aucun égard à cette juriſprudence équitable, & l'innocent Canadien fut traité en Deſerteur, il ſe nommoit la *Fontaine Marion*. Après ce ſacrifice de mauvaiſe odeur, on diſpoſa tout pour aller le lendemain au grand Village des *Tſonontouans*. Le portage des vivres & des proviſions ne cauſa point d'embarras ; chacun étoit muni de ſes dix galétes, c'étoit toute nôtre cuiſine. Il eſt vrai que la traite ne devoit

devoit être ni longue, ni difficile, nous n'avions que ſept lieuës, le terrain étoit uni & toûjours dans un bois de haute fûtaye. L'Armée ſe mit donc en mouvement. Suivant l'ordre de la marche les Coureurs de Bois ſoûtenus d'une partie des Sauvages formoient l'Avant-garde : Les Troupes & les Milices étoient comme le Corps de Bataille, & le reſte des Sauvages étoit à la queuë, & faiſoit l'Arriére garde. Le premier jour on ne fit que quatre lieuës, & on les fit ſans rien découvrir. Le ſecond jour nos Découvreurs ayant encore pris les devans pouſſérent juſques aux Champs du Village, & ne rencontrerent pas une ame, vous concevez bien qu'ils revinrent promptement nous annoncer cette bonne nouvelle ; ils en étoient fiers & glorieux à proportion qu'ils s'imaginoient nous faire plaiſir. En effet, ſur cet agréable rapport nous ne doutâmes point que l'ennemi n'eut pris la fuïte, & nous fiâtant d'attraper au moins les femmes, les enfans, & les Vieillards, nous marchâmes ſans ordre, & avec beaucoup de précipitation, on nous eut pris pour des Chaſſeurs qui courent après un gibier abatu. Nous avançâmes ainſi leſtement juſques à un quart de lieuë du Village, mais lors que nous paſſions au pié d'un côteau nous ouïmes d'horribles cris qui furent accompagnez de pluſieurs décharges de mouſqueterie. C'étoient environ cinq cens *Tſonontouans* qui s'étoient mis en embuſcade ſur ce côteau ; nos Coureurs de Bois avoient paſſé & repaſſé à une portée de piſto-

piſtolet ; mais ils n'avoient point apperçû ces Iroquois qui étoient couchez ventre contre terre, & qui n'avoient fait aucun mouvement. Ce danger imprévû fut un coup de foudre pour nos Troupes. Toute l'Armée perdit la tramontane ; on ne voyoit plus que des hommes ſaiſis de frayeur, & qui couroient çà & là entre de gros arbres, ſans ſçavoir où. Il n'y avoit pas la moindre ombre de Compagnie, de Bataillon, ni d'aucun autre rang militaire. Nous tirions au hazard, & plus ſouvent contre nos gens que contre l'ennemi. On avoit beau crier, *à moi Soldats d'un tel Bataillon*, point de réponſe, & l'obſcurité étoit ſi grande qu'à peine ſe pouvoit-on diſtinguer de trente pas. Ce fut alors que l'entrepriſe me parut dans tout ſon impoſſible ; je conçûs que la Nature avoit donné aux Iroquois un retranchement inabordable, & qui les mettoit à couvert de nous autres Européens. Nous étions donc dans un fort mauvais pas, graces à Meſſieurs nos Maîtres, les Ennemis venoient déja fondre ſur nous la maſſuë à la main, & ſuivant toutes les apparences ils alloient être nos Hercules. Heureuſement que nos Sauvages plus accoûtumez que les François à ces ſortes de bouraſques ſe ralliérent ; ils font tête aux Iroquois ; ceux-ci, qui ne s'attendoient point à une telle réſiſtance, plient, & courent à toutes jambes vers leurs Villages, ſans ſe ſoucier ni de l'ordre, ni de la beauté de la retraite. Mais nos Alliez, qui connoiſſent le terrain, ſe mettent à leurs trouſſes, &

les

les pourſuivent de ſi près qu'ils en tuérent quatre-vingt : nous vîmes revenir ces braves portant en trophée quatre-vingt têtes d'Iroquois. Cette méthode eſt barbare, & digne de ceux qui l'obſervent ; mais au fond le moyen eſt infaillible pour démêler le courage, & pour ſçavoir au juſte le nombre des morts. Nôtre perte paſſa celle des Iroquois ; cent de nos François, & dix Sauvages reſterent ſur la place. Nous eûmes auſſi une vingtaine de bleſſez : de tous ceux-là aucun ne me fit plus de pitié que le bon Pere Angeleran Jeſuite ; il eut le malheur de recevoir un coup de fuſil dans ſa virilité : Le Saint homme reçût cela comme une faveur du Ciel ; il baiſa la main qui le faiſoit Eunuque, & ſe crût plus privilegié dans ſon Apoſtolat que S. Paul, puis qu'on le delivroit de l'écharde.

Les Vainqueurs firent preſent à Mr. *de Denonville* de leur affreux butin. Cet amas de têtes d'hommes faiſoit horreur, & inſpiroit de l'indignation contre nôtre eſpéce. Nos Sauvages en faiſant cette belle offrande au Gouverneur lui demanderent pourquoi il n'avançoit pas. Mr. *de Denonville* répondit qu'il étoit obligé de ſuſpendre ſa marche pour donner aux Chirurgiens le tems de panſer les bleſſez. Vous perdez pour trop peu de choſe un tems ſi précieux, repliquerent-ils, faites faire des brancards pour tranſporter vos bleſſez juſqu'au Village, le chemin n'eſt pas long. Nôtre Général rejetta le conſeil, & tâcha de les amener à ſon ſentiment ; mais il n'y eut pas moyen,

moyen, & pour tout ce qu'on pût leur dire, ils ne voulurent jamais en démordre. Tant s'en faut. S'étant assemblez, quoi que de plus de dix Nations différentes, ils délibérerent sur le parti qu'ils avoient à prendre, & la résolution fut qu'ils iroient seuls achever l'execution du dessein. Ces fuyards, disoient-ils, n'auront osé nous attendre, & nous enleverons au moins, les Vieillards, les femmes, & les enfans. Comme ils partoient dans cette bonne disposition, Mr. *de Denonville* rompit le coup. Il les fit prier, par interpréte, de ne le point quitter, de ne point s'éloigner de son Camp; il les fit exhorter de vouloir bien seulement se reposer ce jour-là, donnant sa parole que dès le lendemain il iroit avec eux porter le fer & le feu chez les ennemis. La proposition qui d'elle-même, étoit assez raisonnable ne plût point du tout aux Sauvages; la plûpart s'en retournerent chez eux, & disoient pour justifier leur conduite, „ que les François n'alloient point rondement en besogne, qu'ils ne vouloient „ point la guerre de bonne foi, & qu'ils „ sembloient avoir plus d'envie d'éprouver „ les Iroquois que de les combattre, puis „ qu'ils perdoient volontairement les plus „ belles occasions; que quand l'intention „ des François seroit droite, ils prenoient „ l'allarme trop vîte, & que leur courage „ ne duroit pas plus qu'un feu de paille; „ qu'on faisoit un grand honneur à eux „ Guerriers Sauvages de les appeller de „ toutes parts pour brûler des Cabanes d'é-

„ corce qui étoient des ouvrages de trois
„ ou quatre jours ; Que les Habitans de
„ ce Village ſe ſoucieroient fort qu'on ra-
„ vageât leurs moiſſons, comme ſi la Na-
„ tion Iroquoiſe n'avoit pas aſſez de bled
„ d'Inde pour les faire ſubſiſter ; qu'enfin
„ c'étoit pour la ſeconde fois que le Gou-
„ verneur de Canada leur donnoit la pei-
„ ne de le venir joindre inutilement, que
„ deſormais il n'y auroit ni promeſſes, ni
„ proteſtations qui pûſſent les tirer de chez
„ eux. Voilà l'honnête adieu que nos Al-
liez nous firent en prenant congé de nous.
Les ſentimens furent partagez ſur cette af-
faire. Les uns condamnoient le procedé
du Général, & diſoient que la raiſon des
bleſſez n'étoit point valable : d'autres
loüoient la fermeté de Mr. *de Denonville*,
& la ſoûtenoient très-raiſonnable. Pour
moi, je me rapporte, & j'opine des deux
oreilles : je ſçai que ceux qui tiennent le
timon ſont les plus embarraſſez, & content
d'avoir rapporté le fait tel qu'il eſt, je ne
m'embarque point dans la queſtion de droit.
Le jour ſuivant on tint parole aux Sauva-
ges qui étoient reſtez ; on mit les bleſſez
ſur des brancards, toute la grande Armée
décampa, & nous marchâmes droit au Vil-
lage. Nous n'y trouvâmes d'animaux tua-
bles que des chevaux, des bœufs, de la
volaille, & quantité de cochons, mais point
d'hommes, les ſages Iroquois avoient eu
la précaution de mettre le feu à leurs Ca-
banes, & de ſe retirer. On ſe repentit alors
de n'avoir pas crû les Alliez, mais les bon-
nes

nes ames voyant que c'étoit autant de tuërie épargnée en avoient de la joye. Les plus fâchez paſſerent leur mauvaiſe humeur ſur le bled d'Inde ; on vous le renverſoit à grands coups d'épée, nous employâmes cinq ou ſix jours à cette vigoureuſe occupation. Comme nous ne faiſions que nous animer par cette fureur martiale, nous avançâmes juſques à trois lieuës toûjours battant nôtre ennemi le bled d'Inde. Nous trouvâmes là deux petits Villages abandonnez de la même maniere que le précédent, & il ne tint qu'à nous d'y faire une groſſe proviſion de cendres. Au reſte, nous avions le plaiſir de voir un beau païs ; rien n'étoit plus agréable que la Campagne, & les Bois étoient tout plantez de Chênes, de Noyers, & de Châtagners ſauvages. Couverts de lauriers poudreux d'avoir fait ainſi fumer trois Habitations au ſeul bruit de nos approches, nous traverſions ces charmantes ſolitudes comme en triomphe, & accompagnez de nos bêtes priſonnieres, ſur tout de tant de cochons, nous regagnâmes le bord du Lac. Après deux jours d'un repos ſi bien merité nous nous embarquâmes pour *Niagara* ; la Navigation étoit de trente lieuës, & nous la fîmes en quatre jours. On n'en mit que trois auſſi-tôt après nôtre débarquement à conſtruire un Fort de pieux à quatre Baſtions. Il eſt ſitué au Sud ſur un côteau au pied duquel le *Lac Herrié* ſe décharge dans le *Lac de Frontenac*. On doit le pourvoir de vivres & de munitions pour huit mois ; il ſera défendu par cent vingt

Soldats, & Mr. *des Bergéres* les commandera ſous les ordres de Mr. *de Troyes*. Cet ouvrage a fort édifié nos bons amis les Sauvages : ils en marquerent hier leur reconnoiſſance à Mr. *de Denonville* en prenant congé de lui. Ce fut le texte de leur harangue, car jamais ils n'arrivent ; ni ne s'en vont que la harangue à la bouche. Ils dirent donc à Mr. le Gouverneur qu'étant obligez de ſe ſéparer, ils étoient ravis de laiſſer à *Niagara* une Fortereſſe placée ſi avantageuſement, & ſi propre à leur ſervir de retraite dans leurs courſes contre les Iroquois. „ Tu nous a promis, ajoûterent-„ ils, de ne finir la guerre qu'après avoir „ exterminé les cinq Nations, ou du moins „ qu'après les avoir contraintes de ſe retirer ailleurs ; nous nous repoſons ſur ton „ engagement, & nous eſpérons que tu „ tiendras parole en homme de bien. Tu „ ne pourrois conclure un accommodement avec nos ennemis communs, ſans „ deshonorer ta Nation, & ſans cauſer la „ ruïne de ſes fidéles Alliez. Mr. *de Denonville* n'avoit garde de ne les pas fortifier dans ces douces eſpérances. Il aſſura ces Sauvages qu'ils ne venoient de voir qu'un petit eſſai de ſes projets contre la Nation Iroquoiſe, & qu'il leur gardoit bien d'autres proüeſſes ; qu'enfin il avoit juré la perte de cette barbare Nation, & que malgré toute la réſiſtance qu'elle pourroit faire, elle ſeroit noyée dans ſon propre ſang, ou contrainte de ſe retirer du côté de la Mer. Avec ces belles paroles les bonnes gens

s'en

s'en allerent les plus contens du monde, & ils chantoient déja l'épitaphe du dernier Iroquois.

A peine les Sauvages furent-ils partis que nôtre Général me fit appeller : je crus qu'il vouloit m'entretenir ſur mon prochain voyage de France, mais j'étois bien la dupe de mon ſouhait. Il me dit que comme je parlois bon Sauvage, il avoit jetté les yeux ſur moi pour commander un détachement que nos Alliez avoient demandé pour couvrir leur païs, & que quant à l'ordre qu'il avoit reçû de m'accorder un congé, c'étoit ſon affaire, & qu'il ſe chargeoit de s'en diſculper à la Cour. Je reſtai immobile comme une Statuë à ce compliment dont j'étois fort éloigné de me défier ; il fallut dire oüi néanmoins, & c'eſt ce que je fis en enrageant de la meilleure grace qu'il me fut poſſible. En effet, je me prépare à faire ce voyage ſi différent pour mes intérêts, & pour mon plaiſir, du voyage de France. Je fais actuellement mes adieux, & mes amis s'empreſſant à me conſoler de ce contre-tems. Les uns me procurent de bons Soldats ; les autres me donnent des hardes, des Livres, du tabac & cent autres menuës néceſſitez qu'ils peuvent recouvrer aiſément à la Colonie. Je me ſuis heureuſement garni de mon Aſtrolabe en partant de *Monreal*, avec lequel je pourrai prendre les hauteurs de ce Lac. Il ne me ſera pas moins utile dans mon voyage, qui ſera de deux ans ou environ ſelon toutes les apparences. Les ſoldats qu'on

me donne ſont vigoureux & de bonne taille, & mes Canots ſont grands & neufs. Je dois aller en compagnie de Mr. *Dulhut* Gentilhomme Lionnois, qui a beaucoup de merite & de capacité, & qui a rendu des ſervices très-conſidérables au Roi & au Païs. Mr. *de Tonti* doit être auſſi de la partie ; Il y a une troupe de Sauvages qui ſont prêts à nous ſuivre. Mr. *de Denonville* partira dans deux ou trois jours pour s'en retourner à la Colonie par le Nord du *Lac de Frontenac*. Il doit laiſſer en paſſant au Fort du même nom, autant d'hommes & de munitions qu'en celui-ci. Je vous envoye quelques lettres pour mes parens, à qui je vous prie de les faire tenir ſûrement. Je vous écrirai l'année prochaine, ſi j'en trouve l'occaſion en vous envoyant la relation de mon voyage.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

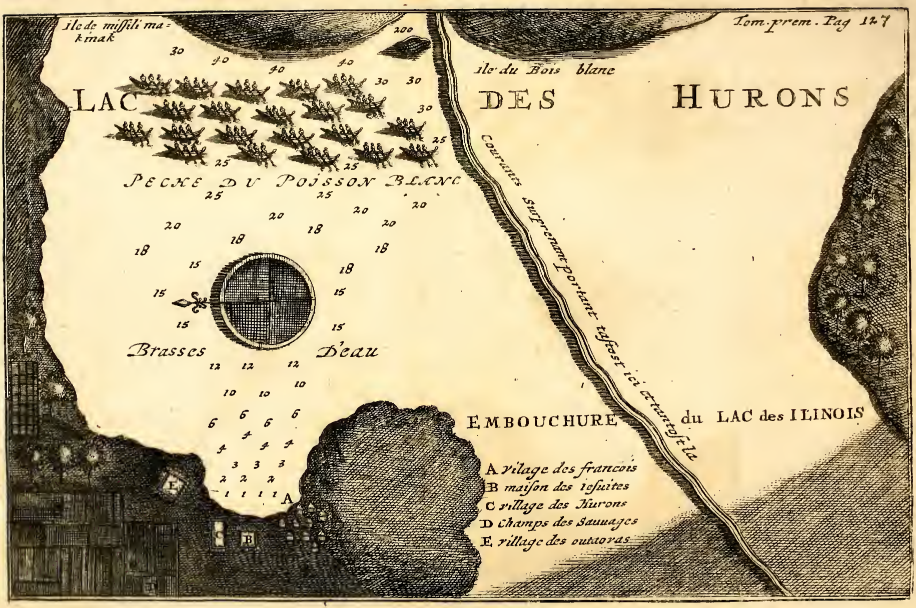
A Niagara le 2. *Août* 1687.

Tom. prem. Pag 127
LA RONS
C des ILINOIS

me donne ſont vigoureux & de bonne taille, & mes Canots ſont grands & neufs. Je dois aller en compagnie de Mr. *Dulhut* Gentilhomme Lionnois, qui a beaucoup de merite & de capacité, & qui a rendu des ſervices très-conſidérables au Roi & au Païs. Mr. *de Tonti* doit être auſſi de la partie ; Il y a une troupe de Sauvages qui ſont prêts à nous ſuivre. Mr. *de Denonville* partira dans deux ou trois jours pour s'en retourner à la Colonie par le Nord du *Lac de Frontenac*. Il doit laiſſer en paſſant au Fort du même nom, autant d'hommes & de munitions qu'en celui-ci. Je vous envoye quelques lettres pour mes parens, à qui je vous prie de les faire tenir ſûrement. Je vous écrirai l'année prochaine, ſi j'en trouve l'occaſion en vous envoyant la relation de mon voyage.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A Niagara le 2. *Août* 1687.


ile de missili ma=kinak
ile du Bois blanc
LAC DES HURONS
PECHE DU POISSON BLANC
Courants surprenant portant tantost ici tantost la
Brasses D'eau
EMBOUCHURE du LAC des ILINOIS
A vilage des francois
B maison des iesuites
C village des Hurons
D champs des Sauuages
E village des outaoras

LETTRE XIV.

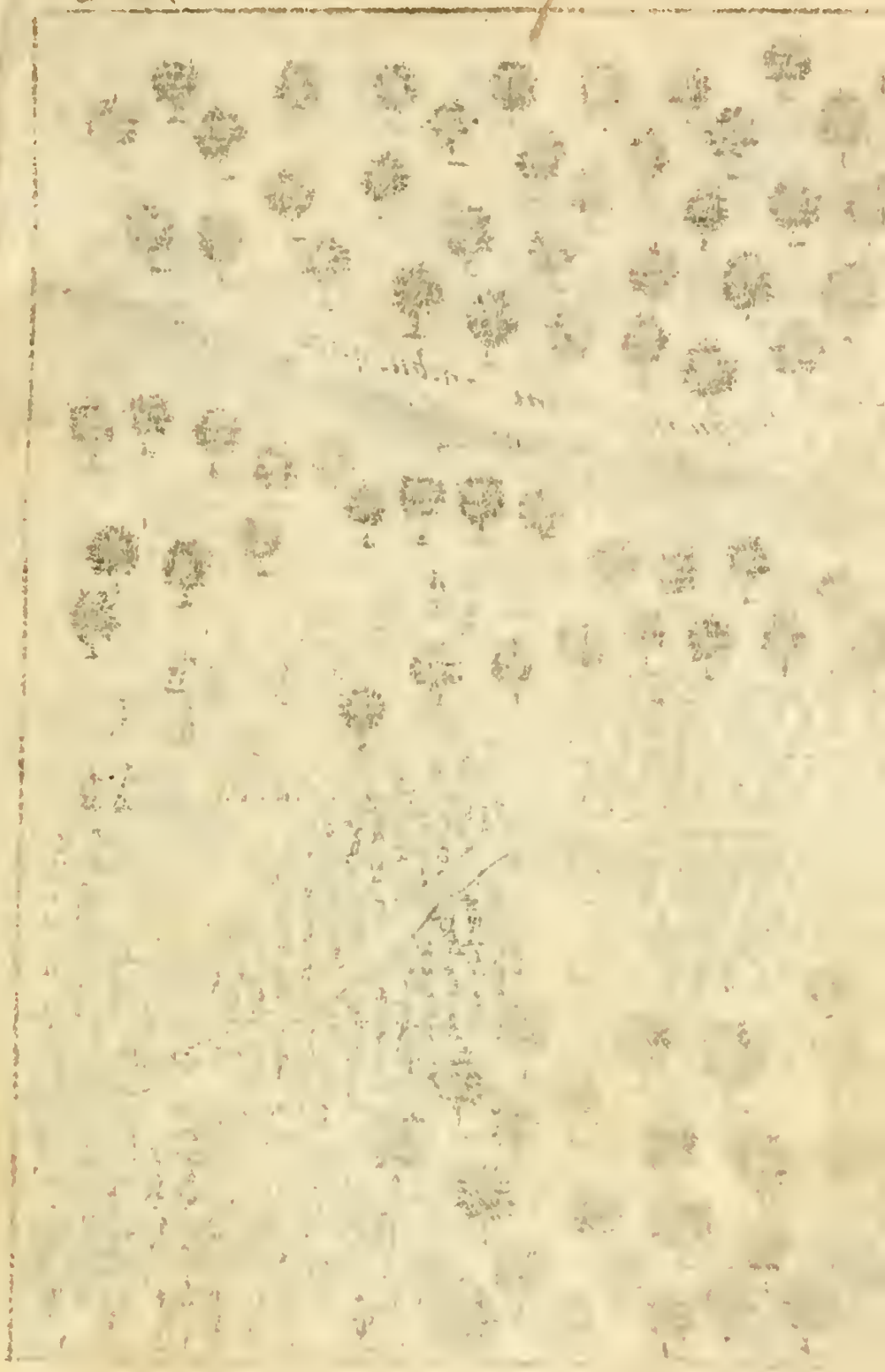
Départ de Niagara. *Rencontre des* Iroquois *au bout du portage. Suite du voyage. Brieve deſcriſption des Païs ſituez ſur la route. Arrivée de l'Auteur au Fort* S. Joſeph *à l'embouchure du* Lac des Hurons. *Arrivée d'un parti* des Hurons *à ce Fort. Le coup qu'ils firent. Leur départ pour* Miſſilimakinac. *Rencontre du frere de Mr.* de la Salle *miraculeuſement conduit. Deſcription de* Miſſilimakinac.

MONSIEUR,

La méchante nouvelle que vous m'annoncez ne me ſurprend point du tout. J'avois bien prevû que la choſe tourneroit de même, & prevoiant la perte de mon bien infaillible, je ne comptois plus que ſur la Cappe & l'Epée. J'ai receu ce revers d'aſſez bonne grace. Ne m'en faites pas un

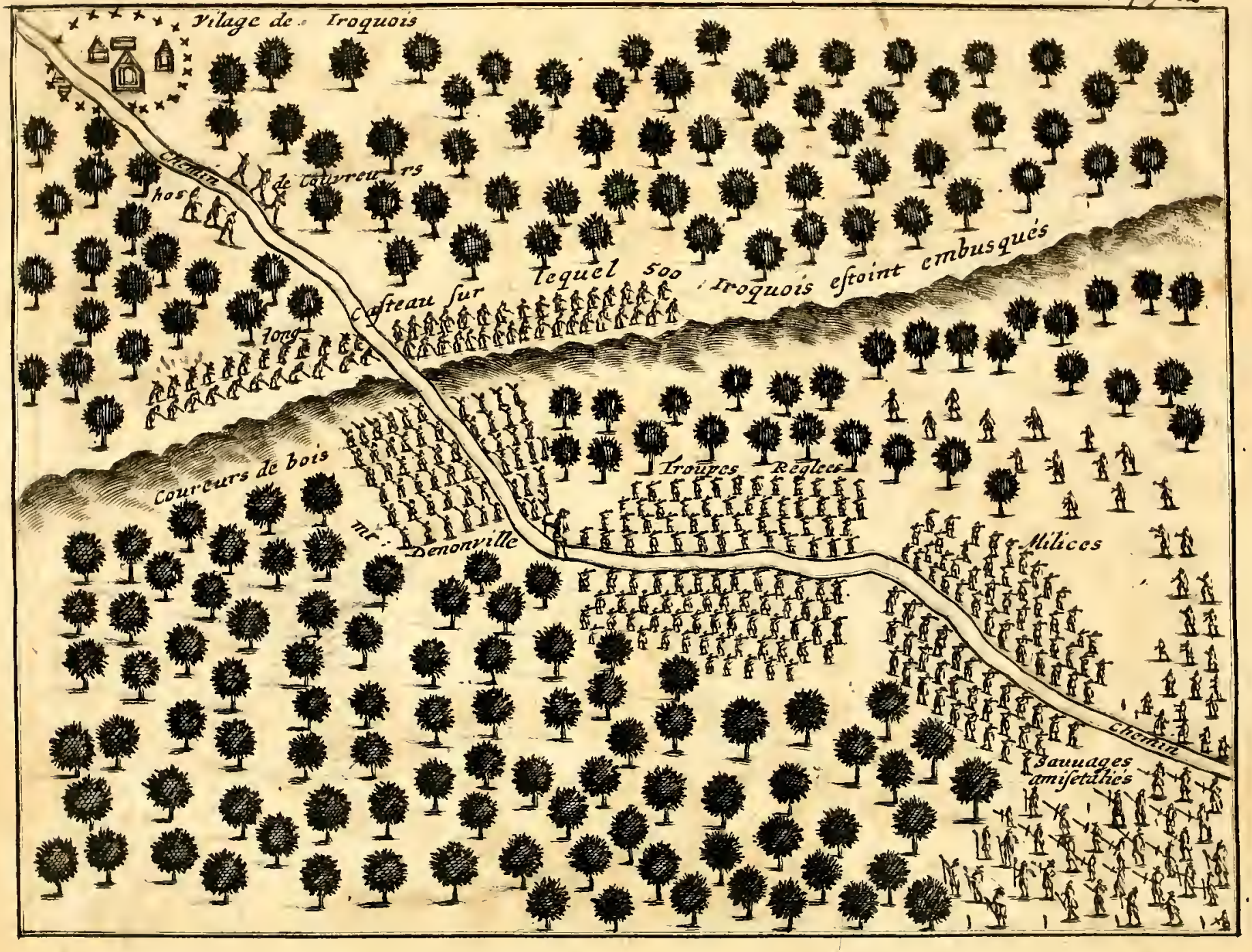
grand merite ; il y a dans ma Philoſophie pour le moins autant de matiere que de raiſonnement. Je ne laiſſe pas de ſuivre vôtre avis ; il me paroit fort bon. Je fais donc une tantative à la Cour, j'écris en ce Païs-là ; mais à vous dire le vrai je n'eſpere rien, ce ſeroit une eſpece de miracle ſi le bon droit y triomphoit de la faveur. Cependant je ne veux pas que mon malheur vous faſſe rien perdre : ſi l'on eſt injuſte à mon égard, je ne dois pas pour cela vous manquer de parole. Je vous ai promis une relation de mes courſes, je vais m'aquiter, tenez vous bien en garde contre le ſommeil.

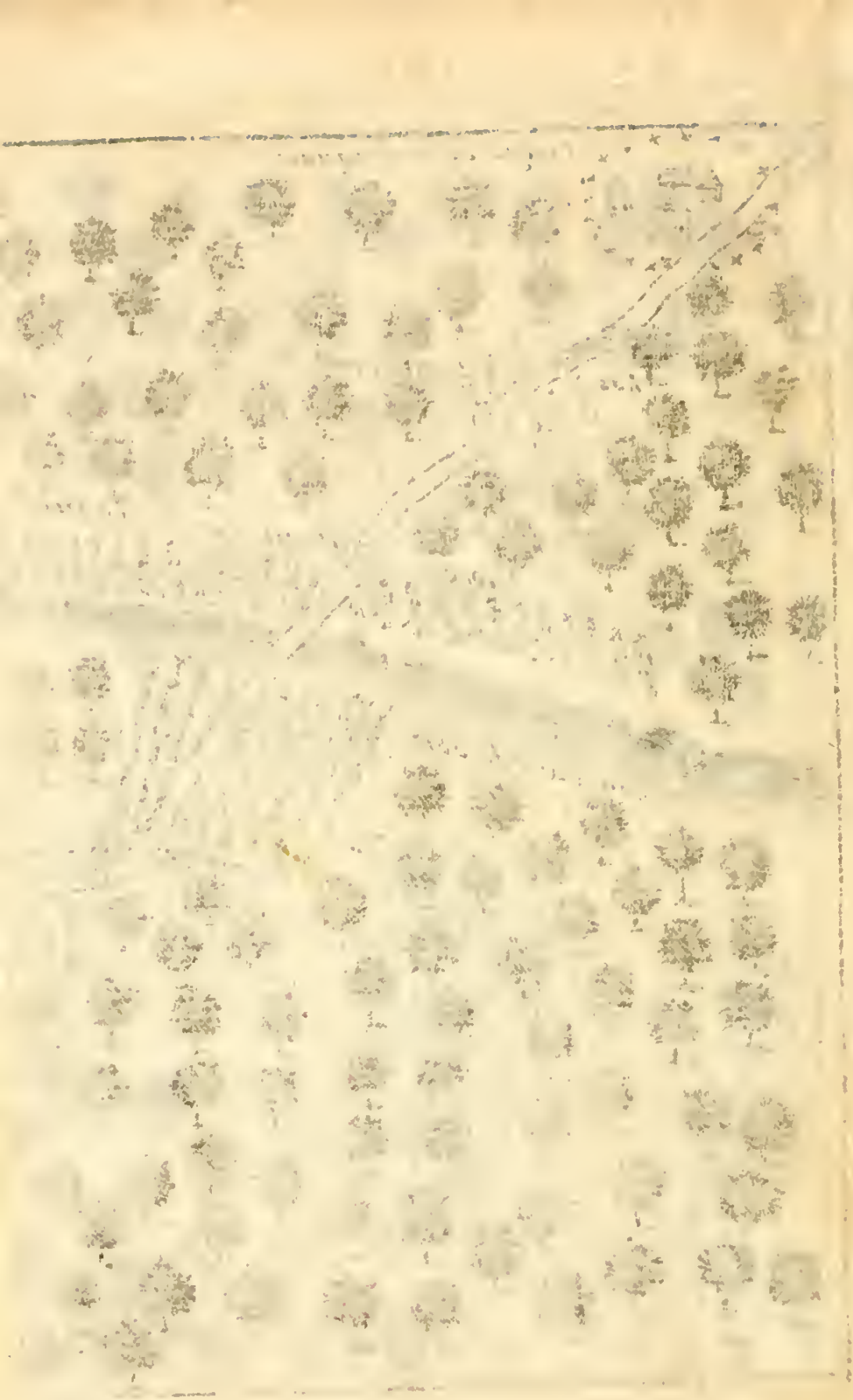
Je m'embarquai à *Niagara* le troiſiéme jour d'Août. Le Vaiſſeau Amiral de ma Flote que je montois, comme de raiſon, étoit un vaſte Canot, huit Soldats du détachement en faiſoient tout l'équipage, & toute la manœuvre. Auſſi fier ſur mon fragile bord, qu'un Doge de Veniſe ſur ſon Bucentaure. J'ordonnai dès le même jour qu'on fit rame, & l'on remonta trois lieuës contre le courant du Détroit, ce fut nôtre premiere & unique Navigation. Le premier objet que je vis à nôtre deſcente. Ce fut Mr. Griſolon de la Tourete frere de Mr. Dulhut. Le Sr. Griſolon fut plus heureux que ſage, il étoit venu là de *Maſſilimakimac* eſcorté du ſeul Canot qui le portoit, & dans le deſſein de joindre l'armée, Dieu lui fit une belle grace de ne point rencontrer les Iroquois, ſon Canot n'étoit-il pas appendable à une Chapelle miraculeuſe. Le lendemain



grand merite ; il y a dans ma Philoſophie pour le moins autant de matiere que de raiſonnement. Je ne laiſſe pas de ſuivre vôtre avis ; il me paroit fort bon. Je fais donc une tantative à la Cour, j'écris en ce Païs-là ; mais à vous dire le vrai je n'eſpere rien, ce ſeroit une eſpece de miracle ſi le bon droit y triomphoit de la faveur. Cependant je ne veux pas que mon malheur vous faſſe rien perdre : ſi l'on eſt injuſte à mon égard, je ne dois pas pour cela vous manquer de parole. Je vous ai promis une relation de mes courſes, je vais m'aquiter, tenez vous bien en garde contre le ſommeil.

Je m'embarquai à *Niagara* le troiſiéme jour d'Août. Le Vaiſſeau Amiral de ma Flote que je montois, comme de raiſon, étoit un vaſte Canot, huit Soldats du détachement en faiſoient tout l'équipage, & toute la manœuvre. Auſſi fier ſur mon fragile bord, qu'un Doge de Veniſe ſur ſon Bucentaure. J'ordonnai dès le même jour qu'on fit rame, & l'on remonta trois lieuës contre le courant du Détroit, ce fut nôtre premiere & unique Navigation. Le premier objet que je vis à nôtre deſcente. Ce fut Mr. Griſolon de la Tourete frere de Mr. Dulhut. Le Sr. Griſolon fut plus heureux que ſage, il étoit venu là de *Maſſilimakimac* eſcorté du ſeul Canot qui le portoit, & dans le deſſein de joindre l'armée, Dieu lui fit une belle grace de ne point rencontrer les Iroquois, ſon Canot n'étoit-il pas appendable à une Chapelle miraculeuſe. Le lendemain


Vilage de Iroquois
Chemin
de Couvreurs
hose
long
Casteau sur lequel 500 Iroquois estoint embusqués
Coureurs de bois
mr Denonville
Troupes Reglees
Milices
Chemin
Sauuages amisetaliés



demain fut pour nous une rude journée: il nous falut uſer de reconnoiſſance envers nos Canots, leur rendre le bon office que nous en avions reçû, en un mot charger Navire & fret ſur nos épaules. Cette fatigante Caravanne étoit de deux mortelles lieuës une & demi au deſſous du Saut de *Niagara*, & demi au deſſus, cela ſe nomme le Grand Portage du Sud. O le maudit portage! Imaginez-vous, Monſieur, que d'abord, & comme pour ſe degourdir les jambes, il faut grimper ſur trois montagnes. Il eſt vrai qu'après cela on reſpire dans un chemin uni eſt battu, mais il eſt fort ennuieux: à tout moment on ſe croit à la merci des Iroquois, & ces vilains Meſſieurs ſe ſeroient fait un amuſement de nous aſſommer à coup de pierres. Nous volions donc ſur les ailes de la peur. Je n'ajoûterai pas neanmoins, & ſans regarder derriere nous; car les allarmes étoient frequentes, la crainte les multiplioit, & l'on ne pouvoit veiller trop exactement. Lors que nous étions dans ſes tranſes, quelques-uns de nos Coureurs vinrent tout hors d'haleine nous avertir qu'ils avoient découvert environ un millier d'ennemis. Quel coup d'éperons, ſans déliberer, ſans même refléchir, il fut conclu à la pluralité des voix que la vie étoit plus noble que le bagage, nous abandonnâmes plus de la moitié de nôtre charge pour nous tirer au plus vîte d'un ſi mauvais pas. Il ne s'en falut pourtant guere que nous n'y reſtaſſions. Le peril étoit commun à tout le détachement; mais quatre Sauvages & moi,

nous en cûmes bien la meilleure part. Je m'étois écarté avec eux environ de cent pas du chemin, pour voir le Saut de *Niagara*. Pure Gaſconnade vous écrierez vous, eſt-il tems d'être curieux quand il eſt queſtion de ſauver ſa vie. Je vous permets d'en croire ce qu'ils vous plaira. Ce que je vous donne pour certain, c'eſt qu'un quart d'heure après que je me fus détaché de la troupe, je vis accourir nos découvreurs qui m'aprirent que les *Iroquois* aprochoient. Jugez ſi je perdis le goût de la curioſité: nous réjoignîmes promptement le gros. On n'eut que le tems de ſe rembarquer, & à peine étions nous hors de la portée des armes que nous vîmes paroître ces mille Sauvages ſur le bord du Détroit. Je vous avouë que je me ſus fort bon gré de nôtre diligence. Si j'étoit tombé entre les mains des *Iroquois* cela m'auroit chagriné tout de bon. Ce ſont des Maîtres tout à fait incommode; le premier ordre qu'ils vous donnent c'eſt de vous laiſſer rotir à petit feu. On peut dire à la lettre de ces boureaux ce qu'un Italien diſoit joliment de l'amour, paſſe pour mourir, la moitié n'eſt qu'une négative; mais être brulé vif, c'eſt trop; *Il morir e niente, ma il vivere bragiando, e troppo.* Je fremis quand j'y penſe, & ſortons bien vîte de la cuiſine des *Iroquois*. Il vaut mieux vous donner une deſcription du Saut de *Niagara*. Ce Cataracte eſt d'un aſpect éfraiant. Figurez-vous ſur une hauteur de ſept ou huit cens pieds une nappe, ou une eau de demi lieuë de largeur. Vers le bord de ce ſommets liquide

s'é-

s'éleve une Isle penchante, & que l'on croiroit à l'œuil prête à culbuter jusqu'au pié de la Montagne: Cette Isle est environnée de courant qui sont d'une rapidité extraordinaire. Les animaux terrestres & les poissons y sont souvent atrapez; car dès qu'ils ont seulement traversé un demi-quart de lieuë au dessus du Saut, ces mêmes courans les entrainent & les font tomber. La chûte de ces pauvres bêtes est une bonne manne pour les *Iroquois*; il y en a toûjours une cinquantaine à deux lieuës de là, qui viennent en Canot tirer les poissons & les animaux qui se sont tuez en tombant. Il y a de plus en cet endroit là une singularité bien rémarquable, c'est que trois hommes peuvent aisément passer de front entre la cascade & le pied du rocher, sans recevoir que quelques goûtes d'eau. Je reviens à nôtre voyage.

La proximité de ce Bataillon Sauvage que j'ai laissé sur le bord du Détroit operoit sur nos bras une vigueur merveilleuse: on rama toute la nuit mais d'une grande force, & il n'y avoit personne dans nôtre troupe qui n'eut soûhaité être un de ces fameux Geants à cent bras. Le matin nous arrivâmes à l'embouchure du Lac Errie. Cet endroit est rapide, mais la joie que nous avions de nous trouver là, ne nous permettoit pas d'y faire réflexion. D'où venoit cette joie? direz-vous. C'est que quand nous fûmes là, nous n'avions plus rien à craindre des *Iroquois*. Leurs Canots ne sont pas propres pour Naviguer dans ces Lacs; comme ils les construisent d'écorce d'ormeau,

ils n'aprochent pas de la legereté ni de la viteſſe des nôtres qui ſont d'écorce de boulieu. D'ailleurs les Canots à l'Iroquoiſe ſont d'une figure extravagante, ils ont beaucoup de largeur; trente hommes y peuvent ramer tout à la fois, aſſis, ou debout, quinze à chaque rang; mais le bord du Canot eſt ſi bas qu'un peu de vent ſufiroit pour le renverſer, & voila ce qui rend aux *Iroquois* la Navigation des Lacs impoſſible. Nous côtoyâmes donc le Nord du Lac Errie à la faveur des Calmes qui regnent ordinairement en Eté, principalement dans les endroits Meridionaux. Nous paſſions le tems le long de cette Côte à la pêche, mais nous y eûmes encore un autre divertiſſement, c'étoit de voir des troupeaux de cinquante à ſoixante Coc-d'Inde exercer leurs jambes, & courir d'une viteſſe incroiable ſur le Rivage. Nos Sauvages empéchoient bien que tous ces Jeſuites ne d'échantaſſent trop à la courſe; ils en tuoient aſſez chemin faiſant pour nous en régaler, & en échange nous leur faiſions part de nôtre poiſſon. Nous continuâmes ainſi nôtre route juſqu'à une longue pointe qui avance quatorze ou quinze lieuës dans le Lac. On y mouilla Lancre le vingt-cinq d'Août, (je me ſers de cette Phraſe Marine pour faire honneur à nôtre Navigation.) La rencontre de ce Promontoire nous jettoit dans une fâcheuſe alternative. Il faloit ſe réſoudre ou à faire un portage, ou à Côtoier ſur trente-cinq lieuës d'eau: le portage eſt tuant, mais celui-ci n'étoit que de deux cens pas, ſi bien

bien qu'il fut préferé à la Navigation, non seulement pour gagner du tems, mais beaucoup plus, parce que c'étoit autant de diminution sur la chaleur qui étoit alors brulante. Je ne suis pas un Journaliste fort savant comme vous avez bien pû vous en apercevoir; & vous devez me savoir gré de ce que je vous épargne un calcul sterile & ennuieux. Passons donc du vingt-cinquiéme d'Août au sixiéme de Septembre. Ce fut ce jour là que nous entrâmes dans le Détroit du Lac Huron: ce Détroit est un Courant assez foible, & qui n'a guére plus d'une demi lieuë de largeur; nous le remontâmes jusqu'au Lac de *Sainte Claire* qui a douze lieues de circuit.

Nous côtoyâmes ce Lac d'un bout à l'autre; après quoi on rentra dans le Détroit, où nous refoulâmes six lieuës pour gagner l'entrée du Lac *Huron*. La Flote arriva le quatorze à ce Port, & dès le même jour se fit le débarquement. Au reste pour vous recompenser de tant de jours que j'ai suprimez dans la Rélation de mon Voyage, & pour mettre quelque chose dans ce vuide, il faut vous aprendre ce que c'est que le Détroit du Lac *Huron*. Rien n'est plus agréable aux yeux que la rive, & que le bordage de cette eau; si vous aimez le Phebus ce Païsage est un vrai jardin planté par les mains de la nature; attendez s'il vous plaît, le terme de *Jardin* est inconnu, celui de Verger est plus propre; car ce sont des arbres fruitiers de toutes les especes: il est vrai que ces fruits n'étant point cultivez

font plus de plaisir à la vûë qu'au goût; mais la prodigieuse quantité qu'il y en a fait un très bel effet. Les Cerfs & les Chevreuils se donnent carriere sur ces Rivages; on voit ces animaux simboliques des bons ou malheureux Maris s'y promener à grosses bandes. Comme ils font leur domicile & leur chez soi de plusieurs petites Isles situées sur cette eau, nous avions l'honnêteté de nous arrêter en passant pour leur rendre visite; nous frapions à leurs portes, ou ce qui revient au même, nous bations l'Isle, mais ces Insulaires peu polis, & qui ne connoissent point l'hospitalité, ou qui peut être, & non sans fondement, nous prenoient pour des hôtes à la dragonne, désertoient de chez eux, & se lançoient à l'eau pour traverser à la nage en terre ferme; mais nos Canoteurs dispersez çà & là au tour de l'Isle, les assassinoient de guetapant dans le trajet.

Après avoir mis pied à terre nous allâmes à ce Fort où je devois établir le Siége de mon Empire. Messieurs Dulhut & Tonti me déclarerent en arrivant qu'ils prétendoient se reposer quelques jours; les Sauvages qui nous avoient accompagnez en dirent autant, & vous concevez bien que je ne m'y opposai pas. Monsieur Dulhut avoit de grands droits sur ce Poste; il l'avoit fait élever, & les Coureurs de bois qu'il y avoit mis le gardoient à ses dépens. Cette Garnison Sauvage eut bien de la joie de nôtre arrivée: des Coureurs de profession être enfermez? cela ne quadroit point, aussi cederent-ils de bon cœur la Place au détache-

tachement, on leur permit donc d'aller où bon leur ſemblcroit, & ils partirent avec nos Sauvages pour ſe mettre en courſe, chacun du côté qu'il croiroit le meilleur. Je pris cette occaſion pour remplir mon Magaſin de bled d'Inde : ce n'eſt pas que les Coureurs n'en euſſent ſemé, mais quoique l'eſperance de la recolte fut très belle, cela ne devoit ſufire tout au plus que pour le courant. Je réſolus donc de faire partir deux Canots ſous la conduite de quelques Soldats ; mais comme j'étois en peine quelle Marchandiſe je devois envoier pour l'échange, Monſieur *Dulhut* me conſeilla d'envoyer du Tabac de Breſil, comme étant une denrée fort bonne pour la troque, & il m'en donna le plus obligeamment du monde un rouleau de deux quintaux, je le confiai à mes Soldats pour le trafiquer. J'aurai toute ma vie, beaucoup de réconoiſſe pour cette generoſité de Mr. Dulhut, & d'autant plus que je crains fort que le Tréſorier de Marine, ne le rembourſant pas, ne lui laiſſe tout le prix d'une ſi belle action ; ce ne ſeroit pas le premier prêt à ne jamais rendre que ce galant homme auroit fait au Roi. Mes Soldats négotians revinrent vers la fin de Novembre ; outre la Marchandiſe qu'ils avoient ordre d'aporter, ils en voituroient une que je n'attendois pas, c'étoit un Jeſuite nommé le *Reverend Pere Avenau.* Il nous prêcha le Carêmes, mais ni lui, ni nous n'avions pas beſoin de morale pour pratiquer l'abſtinence, nous étions dans une diſette de vivre

vivres qui nous faiſoit jûner à la Thebaïde. Pour conſolation, mes nouveaux revenus m'anoncerent la prochaine arrivée d'un parti de nos bons amis les *Hurons* : ces braves quitoient leurs Villages pour aller traverſer les *Iroquois* dans la chaſſe aux Caſtors, & ils avoient reſolu de faire quelque ſéjour à nôtre Fort pour ſe repoſer. Cependant nous manquions de tout excepté du mauvais pain. Monſieur de *Denonville* m'avoit promis quelques Chaſſeurs, le nommé *Turcot* celébre Coureur de bois devoit auſſi arriver au commencement de Décembre avec quatre de ſes camarades, mais pas un de tous ces exterminateurs de bêtes ne parut. Ainſi nous étions en mauvaiſe poſture, & nos entrailles auroient crié long-temps famine, ſi quatre Canadiens jeunes & adroits ne s'étoient chargez de la proviſion; ils voulurent bien paſſer l'hiver avec moi, & nous profitâmes graſſement de leur chaſſe.

Enfin nos hôtes les *Hurons* nous tomberent ſur les bras, & firent comme vous pouvez croire un grand ravage ſur nos crochets : le parti étoit nombreux, j'ai oublié combien ils étoient, mais je me ſouviens que leur Chef de guerre ſe nommoit *Saentſonan*. Comme c'étoit au mois de Décembre, & que les glaces commençoient à rendre la navigation impraticable, ce Commandant me laiſſa les Canots, & le bagage pour les garder juſqu'au retour. Cet eſſain d'avanturiers préfera donc la route de terre, & partit pour le Fort de *Niagara*, où ils

ils devoient prendre langue avant que d'aller chercher l'Ennemis. Depuis leur départ de *Niagara* ils marcherent cinquante lieuës vers les Habitations Iroquiſes ſans rien découvrir; pour ſavoir la diſcipline militaire des *Hurons*, vous nôterez, s'il vous plaît, Monſieur, que cinquante lieuës de marche font chez eux dix journées de Guerrier. Car les bonnes gens ſont fixez à cinq lieuës par jours, & il n'y auroit qu'une inévitable neceſſité qui leur feroit faire plus ou moins de chemin. Vers la fin du dixiéme jour les Coureurs du Bataillon aperçûrent des traces de Chaſſeurs; on pouvoit les rémarquer d'autant plus aiſément qu'il y avoit un pied de nége ſur la terre. Ces Découvreurs bien contens ne manquérent pas à ſuivre les traces, & après avoir marché toute la nuit, ils abordérent à un petit Hameau de ſix Cabanes, dont chaque pouvoit contenir dix hommes. Ils révinrent en toute diligence faire part de cette bonne nouvelle à leurs gens. Alors tout le parti fit halte : ils ſe barboulierent le viſage, cérémonie d'une merveilleuſe influence pour vaincre; ils mettent leurs armes en état & ils tiennent chapitre ſur la maniere dont on doit s'y prendre pour réüſſir dans cette glorieuſe expedition. Le réſultat du Conſeil fut qu'on empêcheroit les *Iroquois* de ſortir de leurs Cabanes, & que pour cela chaque porte ſeroit gardée par un *Huron*, qui la maſſuë à la main, aſſommeroit ceux qui voudroient ſortir; que cependant le reſte du parti feroit un feu continuel. Ce projet

fut

fut executé fort heureusement. On cribloit à coups de fusil ces Cabanes, qui ne sont que d'écorce; ces miserables *Iroquois* en étoient tuez ou blessez, & s'ils tâchoient de se sauver, ils trouvoient à la porte une mort infaillible. Le carnage fut grand; quarante-huit *Iroquois* resterent sur la place, il n'en restoit plus que seize dont quatorze furent faits prisonniers avec quatre femmes: les deux autres s'enfuïrent, mais n'ayant pas eu le tems de faire aucune provision, pas même de s'habiller, leur sort étoit plus triste que celui des morts; on ne doute point qu'ils n'ayent été déchirez dès bêtes, ou qu'il n'ayent peri de misére dans les bois. Nos *Hurons* ne perdirent que trois hommes. Vous ne doutez pas que ces Vainqueurs ne fussent bien fiers de ce noble exploit: sur leurs principes de barbarie, ils s'imaginoient avoir fait la plus belle proüesse du monde ; mais comme ils craignoient que quelque parti *Iroquois* plus fort que le leur ne vint gâter leur Victoire, ils se hatérent de revenir à nôtre Fort.

Parmi ces quatorze Esclaves ou prisonniers, (car ce sont termes Synonimes chez les Sauvages) que nos *Hurons* avoient fait, il s'en trouva trois qui étoient du nombre de ces mille *Iroquois* qui nous firent tant courir de peur au grand portage de *Niagara*. Je leur démandai des nouvelles du païs,& ils maprirent que huit-cens hommes de leur Nation bloquoient le Fort de *Niagara*, & que cette troupes avoit dessein de venir en suite me bloquer aussi. Cela ne me fit point du

du tout de plaiſir. Ce n'eſt pas que je craigniſſe d'être attaqué; les Sauvages ne ſont nullement dangereux de ce côté-là. Une guerre ouverte n'eſt point leur fait, encore moins un Siége; ils ne ſeroit pas gens à s'opiniâtrer devant une Contreſcarpe, non pas même à ſapper une paliſſade : ainſi j'étois fort en repos ſur la conſervation de mon poſte. Mais je craignois d'être afamé; naturellement je n'aime pas le jeûne, & la bonne chére & moi ſommes d'une fort grande intelligence. J'avois donc peur que ces *Iroquois* n'empéchaſſent nos chaſſeurs de ſortir, au quel cas il eut falu ſe reduire à la petite portion, encore n'eût-elle duré que trop peu. Toute la précaution que je pûs prendre dans une conjoncture ſi fâcheuſe, fut d'engager mes hôtes les *Hurons* à ſe joindre avec nos Chaſſeurs; ils le firent d'aſſez bonne grace pendant les quinze jours qu'ils reſterent au Fort, & par ce moyen là je fis une petite proviſion de vivres Boucanées. Après cela comme le danger aprochoit, il faloit ſe tenir ſur ſes gardes. La Chaſſe finit & nous nous renfermâmes dans l'interieur de nôtre foible Citadelle. Cependant je voyois avec chagrin nos vivres diminuer, & j'apréhendois que la néceſſité ne nous forçât à déloger de nôtre poſte. Après avoir bien révé aux moyens d'éviter ce malheur, je ne trouvai point d'autre expédient que celui de hazarder un voyage à *Miſſilimakac*, pour acheter des Bleds chez les *Hurons* & les *Outaouas*? Je réſolus de ne me raporter de cette affaire qu'à moi même

me; & je quitai mon poſte quoique bloqué pour aller faire le métier du Marchand. Une telle conduite ſeroit cenſurée dans vôtre ancien monde, mais dans nôtre nouveau l'on n'y regarde pas de ſi près, & la voix de l'Heroiſme y eſt beaucoup plus large. Je donnai donc mes ordres, & pour mon embarquement, & pour la garde du Fort, que je confiai à quelques Soldats qui ſe conſoloient de nôtre départ par le plaiſir de pouvoir vivre un peu plus au large. Les préparatifs de nôtre voyage ſe firent ſans obſtacle, c'eſt qu'aparemment Meſſieurs les *Iroquis* n'avoient pas jugé à propos de nous bloquer du côté de l'eau; quoi qu'il en ſoit, nous entrâmes paiſiblement dans nos Canots le premier d'Avril, & à la faveur d'un petit vent de Sud-Eſt, nous traverſames, mais lentement la Baïe de *Saguinan*. C'eſt un petit Golfe qui a ſix lieuës de large. Vers le milieu ſont deux petites Iſles où l'on peut ſe mettre à l'abri lors que le vent ſe met de mauvaiſe humeur. Toute la Côte que je vis dans ce trajet eſt entremêlée de rochers & de batures, entre leſquelles il y en a une qui n'a guére moins que ſix heures de traverſe. De cette premiere Navigation à l'endroit nommé *l'Anſe du Tonnerre* on compte trente lieuës. On les fait aſſez agréablement, la Côte étant ſaine, les terres baſſes, principalement le long de la Riviere aux ſables que l'on trouve à moitié chemin. Depuis *l'Anſe du Tonnerre* juſqu'à l'embouchure du Lac des *Ilinois*, il nous reſtoit encore trente lieuës de Navigation: elle

elle nous ſembla beaucoup plus longue que la précedente; nous danſions violemment au ſouffle d'un vent d'Eſt-Sud-Eſt, & les vagues nous ménacerent plus d'une fois de nous livrer aux poiſſons. Arrivé pourtant à l'embouchure du Lac des *Ilinois*, nous y j'oignimes une bonne compagnie; c'étoient outre le parti de *Hurons* qui avoit détruit le hameau de ſix Cabanes *Iroquoiſes*, quatre ou cinq cens *Outaouas* qui avoient chaſſé le Caſtor pendant l'hiver, qui rétournoient à leurs Villages par la Riviere du *Saguinan*. La grande quantité de glaces dont le Lac étoit tout couvert nous empêcha tous d'avancer; on fit une ſtation de quatre jours; mais enfin l'eau étant dégagée on remit à la voile, & nôtre nombreuſe Flote traverſa le Lac fort heureuſement. Le 18. d'Avril nous arrivâmes à *Miſſilimakinac*. La premiere choſe que les *Hurons* de nôtre troupe firent, ce fut de tenir Conſeil ſur la deſtination de leurs quartorze priſonniers *Iroquois*. Ils en partagerent douze entr'eux; ils firent préſent des deux autres, du treziéme à Mr. de *Juchereau* Commandant du lieu, & du dernier aux *Outaouas*. Qui vous donneroit à déviner, Monſieur, qui de ces deux Eſclaves avoit eu le meilleur ſort, vous gageriez cent contre un que ce fut celui de Mr. de *Juchereau*. En effet, le bon ſens dicte qu'un Officier François & Chrêtien, doit être plus humain que des Sauvages. Vous vous trompez fort, neanmoins. Mr. de *Juchereau* n'eut pas plûtôt reçû ſon *Iroquis* qu'il ſe donna le joli divertiſſement de

de le faire fuſiller, au lieu que les *Outaouas* accorderent la vie au leur. Il eſt vrai que ces derniers ne firent pas cette bonne œuvre par un principe de généroſité; c'étoit plûtôt par la raiſon d'une fine & ſécrete politique; car afin que vous le ſachiez, les Sauvages entendent très bien leurs interêts, & quand un jour, je vous les aurai fait connoître à fond, vous tomberez d'acord qu'il y a chez eux moins de la bête, & beaucoup plus de l'homme qu'on ne s'imagine.

A mon arrivée en ce Païs-ci j'apris une nouvelle qui donna bien de l'éxercice à la patience que vous me connoiſſez. On me dit que la récolte ayant été fort mauvaiſe l'Automne derniere, le bled *d'Inde* étoit rare, & que dificilement je pourrois aller juſqu'à la moitié de ma proviſion. Cela me jettoit dans un grand embaras. Néanmoins à force de chercher, j'ay découvert que le mal n'étoit pas ſi grand, & j'eſpere que les deux Villages me fourniront ma charge; ou peu s'en faudra. En attendant, voulez-vous ſavoir ce que c'eſt que *Miſſilimakinac*? C'eſt un Poſte ſitué au quarante-cinquiéme dégré trente minutes de latitude. Quant à la longitude, attendez ſi vous plaît que Meſſieurs nos Mathematiciens en ayent découvert le chemin; vous ſavez leurs vains efforts pour nous donner des régles fixes là-deſſus; je vous ai marqué dans ma ſeconde lettre que je croiois la choſe impoſſible, & je la mets en parallele avec la pierre Philoſophale, ou la tranſmutation des méteaux. Le Fort de *Miſſilimakinac* eſt ſitué à demi

lieuë

lieuë de l'embouchure du Lac des *Ilinois*. Vous ſaurez ce que c'eſt que ce Lac quand je vous enverrai mes deſcriptions génerales de ce Continent. Il y a ici deux Villages; l'un eſt de *Hurons*, & l'autre *d'Outaouas*. Comme ces deux Peuples ſont amis, leurs Habitations ne ſont ſéparées que par une ſimple paliſſade. Il ſemble néanmoins que ces Sauvages veuillent ſe broüiller. Les *Outaouas* ont entrepris depuis peu de conſtruire un Fort ſur un Côteau qui n'eſt qu'à mille ou douze cens pas d'ici. Si vous ſoûhaitez en ſavoir la raiſon, c'eſt que quatre *Outaouas* ayant aſſaſſiné depuis peu un *Saguinan*, un *Huron* nommé *Sanduonires*, toute la Nation craint que l'autre Nation ne médite quelque deſſein de vengeance, & les *Outaouas* ſe précautionnent par un rétranchement contre toute ſurpriſe de la part des *Hurons*. A côté du Village de ceux ci, & dans un enclos de paliſſades, les Réverends Peres Jeſuites ont planté là un Tabernacle; c'eſt une figure d'Egliſe attenante à une eſpece de Couvent. Cette Réſidence eſt comme le centre, ou pour parler Monachalement, comme le Chef d'Ordre de l'Empire *Loyoliſte* en ces Païs-ci, & tous les autres domiciles que ces ruſez, & grands Clercs ont établi parmi les diferentes Nations Sauvages reſſortiſſent à ce Sanctuaire de *Miſſilimakinac*. Ces bons Apôtres s'intriguent fort ici pour faire des converſions; mais je vous aſſure, Monſieur, que leur controverſe eſt fort ſterile: ce ſont des ames roides & inflexibles que ces Sauvages, il n'y a pas moyen

moyen de leur faire entendre raiſon ſur l'article du miſtere. Ainſi preſque toutes les conquêtes que les Jeſuites font au Chriſtianiſme, ce ſont des enfans qui récoivent le Bâtéme ſans connoiſſance, ou des vieillards decrepits, & des moribonds qui ne trouvent point d'inconvenient à mourir bâtiſez. Au reſte les Coureurs de bois ont ici un établiſſement qui n'eſt pas grand choſe en ſoi, mais qui eſt fort conſidérable par raport au Commerce : c'eſt l'abord de toutes les Marchandiſes que l'on trafique chez les Sauvages du Sud & de l'Oüeſt, & cet entrepos eſt un paſſage inévitable pour aller chez les *Ilinois*, *Oumamis*, à la Baye des Puants, & vers la Riviére de *Miſſiſſipi*. C'eſt à l'Habitation des Coureurs de bois d'ici ; qu'on aſſemble toutes les Pelleteries qui viennent de ces divers endroits, & il faut que ces Marchandiſes y reſtent avant qu'on les tranſporte à la Colonie. Cet entrepos eſt placé fort avantageuſement en ce qu'il eſt hors de la portée des *Iroquois*. Cette Nation ne peut aborder ici ni par eau ni par terre. Leurs minces & chetifs Canots feroient un mortel plongeon ſur le détroit du Lac des *Ilinois*, qui a deux lieuës de large, & la Navigation du Lac des *Hurons* eſt auſſi trop forte pour des voitures ſi fragiles. Nous ne craignons pas non plus que les *Iroquois* nous viennent viſiter par terre ; ils créveroient de fatigue en chemin par la quantité des Marais, d'Etangs, de Rivieres, qu'ils auroient à franchir, & d'ailleurs il leur faudroit toûjours traverſer le Détroit. Revenons

venons à l'Iſle de *Miſſilimakinac*, la pêche du poiſſon blanc y eſt très abondante; vous ne ſauriez croîre la quantité prodigieuſe qu'on en prend à mi-Canal de la Terrre Ferme. La nature a fait en cela fort ſagement pour les *Outaouas* & pour les *Hurons*. Sans un tel ſécours ces Peuples jûneroient au pain & à l'eau. Leur unique reſſource ſeroit d'aller à vingt lieuës chaſſer les Orignaux & les Cerfs. Or vous m'avourez que ce ſeroit paier bien cher un morceau de venaiſon. Cette pêche ſe fait également au filet & à l'hameçon, on la fait en hiver comme en été, avec cette diférence qu'en hiver on ouvre la glace, & l'on y fait des trous en forme de ligne pour y paſſer les rets avec des perches. Ils ſe ſervent d'une ſorte de ligne extraordinaire; il y a au bout une alene attachée à du fil d'archal; on jette cet inſtrument au fond du Lac & l'on en retire quelquefois des Truites groſſes comme la cuiſſe. Le poiſſon des autres Lacs n'aproche point pour la bonté du poiſſon de ce Canal; on prétend même qu'il ſurpaſſe celui de toutes les Rivieres. Mais il eſt ſingulier en un point, c'eſt que toute ſauce le gate, auſſi le mange-t-on tel qu'il eſt au ſortir du feu, roti ou boüilli. S'il en étoit de même de tous les autres mets, les rafineurs de geule perdroient les deux tiers ſur le plaiſir de la bonne chére, mais peut-être auſſi n'y auroit-il pas tant de morts précoces. Il faut encore que je vous divertiſſe d'une particularité bien curieuſe touchant les Courants de ce Canal. Premiérement il y a de ces Courans ſi forts qu'ils entrainent les fi-

lets deux & trois lieuës. Mais ce n'eſt pas là le plus remarquable; c'eſt bien plûtôt l'opoſition formelle & ſurprenante qui ſe trouve dans ces Courans: Il y a certaines diſpoſitions de tems où le même porte trois jours à l'Eſt deux à l'Oüeſt, un au Sud, quatre au Nord, quelquefois plus & quelquefois moins. La choſe va bien plus loin; car le même jour, & dans un calme ces Courans portent de tous côtez, & tournent à peu près comme des Giroüetes qui d'une heure à l'autre changent de ſituation. Voilà de quoi fournir aux conjectures de nos *Philoſophes*. Ce Phenomene meriteroit bien, ce me ſemble que, Meſſieurs les *Coperniciens* inventaſſent tout exprès quelque nouvelle complication dans le mouvement de la Terre. Ce qui me reſte à vous dire des agrémens de ce ſéjour, c'eſt que la campagne y eſt belle & propre à l'Agriculture: auſſi nos Sauvages ne la laiſſent-ils pas tomber en friche. Ils ont grand ſoin d'y ſemer du bled d'Inde des pois, des feves, des citroüilles, & des mélons. Ne jugez pas de ces derniers par nos mélons d'Europe; il y a une très-grande diférence, & je vous en ferai un jour tomber d'accord. Les *Hurons* & les *Outaouas* vendent beaucoup de blé *d'Inde*, mais ils le mettent quelquefois à ſi haut prix, ſur tout lors que la chaſſe des Caſtors à été malheureuſe, qu'ils ſe dédommagent abondamment en ce tems-là de la valeur exceſſive à laquelle nous leur taxons nos Marchandiſes.

Le Sieur *Cavelier*, qu'aparemment bien vous connoiſſez, arriva ici le ſixiéme de Mai ac-

accompagné de ſon néveu, du R. P. *Anaſtaſe* Récolet, d'un Pilote, d'un Sauvage, & de quelques François, jugez ſi l'on n'auroit pas dit qu'une compagnie ſi bigarée ſortoit de l'Arche de Noë. Ces François ſont du nombre de ceux qui ſous la conduite de Mr. *de la Salle*, ont couru à la découverte du *Miſſiſipi*. A les en croire ce Découvreur eſt bien vivant, & c'eſt par ſon ordre qu'ils vont s'embarquer à *Quebec* pour porter ſes dépêches à la Cour; mais on prend cela pour un panneau, & les méfians ſoupçonnent que Mr. de la *Salle* eſt mort, puis qu'il ne paroît point. Ne trouvez pas mauvais Monſieur, que je ne vous diſe rien de leur grand voyage; ce ſeroit rentrer dans une cariere plus longue que celle dont je vais ſortir, & puis que je ne doute pas qu'on n'en donne des rélations publiques; tout ce que je vous aprendrai en paſſant, c'eſt que ces chercheurs de fortune ont fait par terre, à ce qu'ils diſent, un pelerinage de huit cens lieuës.

N'eſt-il pas tems d'en venir à *l'Amen*? Finiſſons, donc. Je reſterai ici juſqu'à ce que j'ay cinquante ſacs de bled d'Inde de cinquante livres chacun. Après cette emplete je menerai mon Détachement ſeul au Fort de *Sainte Marie* : Là je tâcherai de négocier une jonction des *Sauteurs* avec une poignée *d'Outaouas*, pour venir marauder avec moi, en tout bien & en tout honneur s'entend, ſur les terres des *Iroquois*. Il ſe forme outre cela contre ces derniers une Eſcoüade de cent *Hurons*. C'eſt le nommé

Adario le grand Coc du Village, & que les François ont honnoré du Sobriquet de Rat, qui doit commander ce parti, mais nous n'irons pas le même chemin. Tréve de plume avec vous juſqu'à mon retour de cette courſe, encore faut-il ſupoſer qu'alors il ſe préſentera quelque occaſion. Peût-être les bons Peres Jeſuites, eux qui ne cherchent qu'à faire plaiſir au Genre-humain, auront ils bien la bonté de m'envoyer vos Lettres avec celles de Mr. *de Denonville*, à mon Hermitage du Fort *St. Joſeph*. J'aurai là tout le tems de m'ennuïer & de ſoûpirer après vos cheres nouvelles. Cependant voici une Lettre pour Monſieur de *Seignelai*; je ſuis bien aiſe que vous la liſiez, & ſi vous la trouvez dans les formes, obligez moi de la faire tenir. Je ſuis perfaitement.

Monſieur vôtre &c.

A Miſſilimakinac, ce 26. Mai 1688.

Lettre à Mr. de Seignelai.

MONSEIGNEUR,

Je ſuis fils d'un Gentilhomme, qui à dépenſé trois cens mille écus pour groſſir les Eaux des deux Gaves Bearnois ; Il a eu le bonheur de réüſſir dans cet Ouvrage, en faiſant entrer quantité de ruiſſeaux dans ces deux Riviéres ; Le Courant de l'Adour en a été tellement renforcé que groſſiſſant la Barre de Bayonne, un Vaiſſeau de cinquante Canons y peut entrer avec plus de facilité, que ne faiſoit auparavant une Fregate de dix. Ce fut en vertu de ce grand & heureux travail, que le Roi, pour récompenſer mon pere, lui accorda, comme auſſi à ſes deſcendans à perpétuité, certains Droits & profits, le tout montant à la valeur de trois mille livres par an, ce qui ſe vérifie par le commencement d'un Arrêt donné au Conſeil d'Etat, le neuviéme jour de Janvier 1658. *ſigné* Boſſuet, *& collationé, &c. La ſeconde utilité que le Roi & la Province retirent des travaux de mon pere, conſiſte en la deſcente des Mats & des Vergues des Pirenées que nul autre que lui n'aurois jamais entrepris, & qui auroit infailliblement échoüé, ſi par ſes ſoins & par des ſommes immenſes il n'eût doublement groſſi les Eaux du Gave d'Oleron. Aprés ſa mort ces Droits & profits qu'il obtint avec tant de juſtice pour lui, ſes Hoirs, & ayant Cauſe à perpétuité, ceſſerent auſſi-tôt ; & pour com-*

comble de disgrace, je perdis encore ses Charges de Conseiller Honoraire du Parlement de Pau & de Réformateur du Domaine des Eaux & Forêts de Bearn, dont je devois légitimement hériter. Ces pertes sont suivies aujourd'hui d'une Saisie que des Créanciers mal fondez, ont fait de la Baronie de Lahontan, d'une autre Terre contiguë & d'une somme de cent mille livres dont la Maison de Ville de Bayonne m'est redevable. Ces gens de mauvaise foi ne m'intentent des Procés, que parce que je suis au bout du monde, qu'ils sont riches, qu'ils ont du credit & de la protection au Parlement de Paris, où ils espérent en mon absence venir à bout de leurs injustes prétentions. J'avois obtenu la liberté de repasser en France l'année derniére pour y mettre ordre, mais Mr. de Denonville me donna un détachement, & m'envoya sur ces Lacs, d'où je supplie trés-humblement Vôtre Grandeur de vouloir bien m'accorder un Congé pour l'année prochaine, & de m'honorer en même temps de sa protection. Je suis avec bien du respect,

Monseigneur, vôtre, &c.

A Missilimakinac, ce 26. Mai 1688.

LET-

LETTRE XV.

Description du Saut Sainte Marie. *L'Auteur y engage les* Sauteurs *à se joindre à lui, pour aller conjointement avec les* Outaouas *en parti contre les* Iroquois. *Son départ, les avantures de son voyage, & son retour à* Missilimakinac.

MONSIEUR,

N'avez-vous point eu peur que je ne restasse chez les *Iroquois* ? Ce sont en effet de mauvais hôtes, & tous ceux qui les vont voir n'ont pas le bonheur d'en revenir. Me voici pourtant de retour à *Missilimakinac*. Vous voulez bien que je me délasse avec vous de ma course, c'est ce que je vais faire en vous rendant compte de mon voyage. Vous pouvez vous souvenir que je quitai le Fort *S. Joseph* par une force majeure ; ainsi je commencerai ma narration par mon départ

d'ici. Nous nous embarquâmes le deuxiéme de Juin pour le *Saut Sainte Marie*, & nous y arrivâmes ſans infortune ni malencontre. Par le *Saut Sainte Marie* vous devez vous figurer une Caſcade plûtôt qu'un Cataracte: il eſt long de deux lieuës, & ce n'eſt proprement qu'une décharge du *Lac Superieur*. Les *Outchipoues* ou *Sauteurs*, ont une Habitation au bas de cette chûte d'eau, & les Jeſuites ont auſſi une maiſon aſſez près de là. Cet endroit eſt un grand paſſage; les Coureurs de bois qui trafiquent avec les Nations du Nord y abordent en grand nombre pendant l'Eté. Le lieu de ſoi-même n'eſt pas néanmoins fort attirant. Il ne tiendroit pas à la nature du Terroir qu'on n'y mourut de faim: c'eſt un fond pareſſeux, & qui ne voudroit pas ſe donner la peine de faire germer un pauvre grain de bled d'Inde. On attribuë cette ſterilité aux brouillards continuels qui s'élévent du *Lac Supérieur*, & qui aparemment empêchent toutes les bonnes intentions du Soleil. Auſſi ne fîmes nous pas long ſéjour dans une ſi méchante auberge. J'employai la Rethorique la plus energique qu'il me fut poſſible pour perſuader à quarante jeunes Guerriers de ſe joindre à nous, & à ces *Outaouas*, dont je vous parlai dans ma derniére, & je n'eus pas plûtôt fait cette acquiſition que je me hâtai très fort de partir. C'eſt ce que je fis le treiziéme du même mois de Juin. Ma recruë de *Sauteurs* s'embarqua, huit hommes dans chaque Canot, & le mien voguant à la tête comme l'Amiral

miral, nôtre Eſcadre étoit compoſée de ſix fragiles bâtimens.

Le troiſiéme jour de nôtre Navigation nous arrivâmes à l'Iſle *du Détour*; c'étoit là que mon détachement & mes *Outaouas* m'attendoient. Ces derniers receurent les *Sauteurs* avec toute la courtoiſie Sauvage. On fêta le premier jour le feſtin de Guerre, la Danſe, la Muſique, mais la Muſique plûtôt hurlante que cadencée, tout en fût, & ces deux Nations obſerverent exactement la coûtume pour ſe témoigner leur joye réciproque. Le lendemain ſe fit l'embarquement général, & dès le même jour on ſortit du Port. Après avoir traverſé pluſieurs Iſles peu conſidérables, nous en trouvâmes le quatriéme jour une fameuſe nommée l'Iſle de *Manitoualin*; elle a vingt-cinq lieuës de long ſur ſept ou huit de large. Les *Outaouas du Talon*, apellez *Outontagans*, habitoient autrefois cette Iſle; mais les *Iroquois*, vrais ennemis du genre humain, peuple exterminateur, & qui a ruiné tant de Nations, contraignirent par leurs progrès ces malheureux *Outaouas* d'abandonner leur demeure, & de ſe retirer ici. Nous Navigâmes tout un jour à côté de cette Iſle, & après en avoir paſſé pluſieurs autres à la faveur des calmes, nous nous trouvâmes enfin à la Côte Orientale du Lac. Avant que d'être là il falut eſſuyer des traverſes longues. Il y en eut une entr'autres de ſix lieuës; pour celle-là nos Canoteurs qui ne ſont pas accoûtumez à tant de fatigue n'en pouvoient plus, &

ils peſtoient en gens de probité contre la longueur du trajet. Il eſt vrai que les Sauvages de nôtre troupe s'oppoſerent fortement au deſſein de hazarder cette traverſe, ils ne pouvoient ſe reſoudre à mettre un ſi grand eſpace d'eau entre eux & la terre, & ils opinoient tous à faire plûtôt un détour de cinquante lieuës. Mais je parai adroitement le coup. Leur étalant une Science que je n'ai point, je leur parlai des tempêtes & des vents plûtôt en Necromancien qu'en Aſtrologue. Mon galimatias les étourdit; ils crurent que je ne me riſquois que ſur une certitude de l'avenir; cette perſuaſion diſſipa toutes leurs frayeurs, & ils n'eurent plus aucune repugnance à ſe riſquer auſſi. Ne doutez pas que la conformité du ſuccès avec mon préſage n'ait donné à ces bonnes gens une haute idée de mon ſavoir. Pourquoi ces Peuples ſeroient-ils plus éclairez que ceux de vôtre Europe, où un peu de hardieſſe & de bonheur fait tout le mérite des Aſtrologues, des Magiciens, & des Charlatans. Nous eûmes donc une continuation de calme, de beau tems juſques au vingt-cinq, que nous entrâmes dans la Riviére *de Theonontate*. Dès le lendemain il s'éleva un vent d'Oüeſt-Sud-Oüeſt, qui nous fit faire la une pauſe de cinq jours. On auroit pris patience s'il n'y avoit eu que le vent contraire; mais pour ſurcroit de malheur la pluye qui tomboit copieuſement nous rendoit la chaſſe impoſſible, & ce n'étoit pas une petite mortification pour des voyageurs affamez. J'eus donc tout le loiſir

sir pendant cette station de m'instruire avec nos Sauvages de ce que c'est que ce Païs-là. Ils m'aprirent que les *Hurons* en étoient autrefois les possesseurs & les habitans. C'est ce qu'on me fit remarquer par le nom de *Theonontateronons* qu'ils portent encore, & qui signifie en leur langue *Habitans de Theonontaté*. Lors que cette bonne Nation ne pensoit qu'à vivre paisiblement chez soi, ces destructeurs d'*Iroquois* lui tombérent sur les bras: cette guerre fut longue & sanglante, mais les Agresseurs ayant eu presque toûjours le dessus, les *Hurons* se trouverent reduits à un si petit nombre, que pour éviter d'être tuez ou pris comme leurs Compatriotes, ils résolurent d'aller planter le tabernacle autre part. Le vingt-neuf on se remit en route, & le premier de Juillet on mit pied à terre au Fort *S. Joseph*, ce qui fit grand plaisir aux Soldats que j'y avois laissez. On se reposa le jour suivant, ou plûtôt il fut employé à décharger le bled d'Inde. Pour ne point perdre de tems on se rembarqua dès le lendemain, & nous fîmes toute la diligence possible, afin de ne pas arriver trop tard au Païs des *Iroquois*. Il sembloit que le Ciel favorisât nôtre impatience, nous Navigions du plus beau tems du monde; en quatorze jours nous descendîmes le Détroit, nous rangeâmes la Côte Meridionale du Lac *Errié*, & nous arrivâmes le dix-sept à la Riviére de *Condé*. Il faudroit donc m'aprendre plus préciſément, direz vous, la longueur de cette Navigation, & m'en determiner les lieuës, j'en

conviens, mais je ne les ſai point; je m'imagine que ce n'eſt pas là le ſeul pêché d'omiſſion que vous remarquez dans mes lettres. Quant à la Riviére de *Condé* je vous en ferai la deſcription quand je vous écrirai, ſéparément des Lacs du *Canada*. Ce fût donc en cet endroit que je terminai nôtre Navigation. Si-tôt qu'on fût à terre, nos Sauvages s'armerent de haches, & firent un grand maſſacre d'arbres. Donnans ſans pitié ſur les cadavres, & les mettant en morceaux, ils en firent des pieux, & de ces pieux ils en conſtruiſirent une Redoute. Cette foible Fortereſſe étoit deſtinée à deux uſages pour mettre à couvert le bagage & les Canots; & pour ſervir de retraite & de Place d'armes, en cas qu'on fût pourſuivi. Je pris fort bien poſſeſſion du Fort avec mon détachement, & je me repoſai ſur nos Sauvages de la fatigue & du danger de l'expédition.

Le vingt, ils prirent congé de nous, & partirent pour chercher fortune. Ce Bataillon marchoit legerement, & la péſanteur des fardeaux ne l'empêchoit point d'avancer. Chaque Sauvage avoit pour toute charge une legere couverture, un arc avec des flêches, ou un fuſil avec plomb & poudre, & dix livres de farine de bled d'Inde dans un petit ſac. N'étoient ce pas là des Soldats de la Providence? N'ayant pas jugé à propos de s'engager dans les bois, ils allerent le long du Fleuve. Leur but étoit d'attraper quelques *Goyogoans*, qui ne manquent guére à venir pêcher des Eturgeons pendant

pendant cette Saiſon là. Vous ſaurez, par parenthéze, que ce Poiſſon n'eſt pas ſi gros ici qu'en France, & qu'il ne paſſe point la longueur de ſix pieds; on en prend en Eté, parce que durant la chaleur il ſort des Lacs pour remonter dans les Riviéres. N'allez pourtant pas vous imaginer, Monſieur, que nos braves ſe bornaſſent à la capture de quelques pêcheurs; ils avoient un deſſein bien plus relevé, c'étoit de pouſſer juſqu'au premier Village des *Goyogoans*, & d'y faire un coup de leur métier, c'eſt-à-dire une conquête à la derobée, car leur courage s'entend parfaitement à cela, & il n'y a point de voleur de grand chemin qui les ſurpaſſe. Comme nos Sauvages n'étoient pas temeraires, ils ne prirent une ſi belle réſolution qu'en ſuppoſant les chemins libres, mais ils ne furent pas à la peine d'executer leur projet. Au troiſiéme jour de marche les Découvreurs aperçûrent une troupe d'*Iroquois* laquelle ils reconnurent, aparemment avec les yeux très groſſiſſants de la peur, être de trois cens hommes. Le pis de l'affaire pour nos Coureurs, c'eſt qu'ils furent auſſi découverts, du moins en aſſurent-ils le gros du parti qu'ils vinrent rejoindre à toutes jambes, & auquel ils déclarent, pouvant à peine parler, tant ils étoient échaufez, & hors d'haleine, qu'ils étoient tous perdus. A cette terrible nouvelle, le Corps d'armée eſt ſaiſi de frayeur, & renvoyant le Conſeil de guerre à un tems plus propre, elle s'enfuit de toute ſa force vers la Redoute. Lors que je ne m'attendois à rien moins qu'à une

pareille aubade, j'entendis ce cri de la Sentinelle du Fort, *aux armes, aux armes, nos gens ſont défaits & pourſuivis.* Je ſors, & je fus fort étonné de voir accourir nos Sauvages ſans qu'il parut perſonne à leurs trouſſes. Entrez dans la Redoute, ils furent bien, ſuivant leur coutume Philoſophique, une bonne demi-heure à rapeller leurs eſprits, & à reprendre haleine, jugez ſi nature patiſſoit chez moi, je petillois d'impatience. Enfin le Chef ſe trouvant aſſez recueilli rompit le ſilence, & me rendit compte de ce qui s'étoit paſſé. Je crus d'abord que les Découvreurs s'étoient trompez tout au moins touchant le nombre des *Iroquois*, & que la crainte leur avoit fait compter des ombres pour des corps. Ce qui fortifioit ma conjecture, c'eſt que les *Outaouas* ſont en reputation de n'avoir pas l'ame bataute, & d'être plus prêts à montrer les talons que le viſage. Mais je faiſois injuſtice aux Coureurs, car l'ennemi parut le lendemain à la vûë de la Redoute, & nous ne le jugeâmes pas moins fort qu'ils nous l'avoient fait. Ils en avoient même dit trop peu. Un *Chaouanon* qui s'étant heureuſement échapé des mains des *Iroquois*, qui l'avoient fait priſonnier, vint ſe réfugier dans la Redoute, nous aſſura que ces Barbares étoient environ quatre cens, & que de plus ils attendoient au premier jour un renfort de ſoixante des leurs, qui revenoient du Païs des *Oumamis*, où ils étoient allez depuis quelques mois. Nous aprîmes auſſi par ce même Eſclave, & je ne puis vous dire d'où il ſavoit

ſavoit cette nouvelle, que le Gouverneur de la Nouvelle Yorck avoit envoyé quelques Anglois, dont le Sieur *Aria* étoit le principal, à Mr. *de Denonville*, pour le détourner de faire la Paix avec les cinq Nations.

Cependant on tint Conſeil de guerre dans la Redoute, & j'eus l'honneur d'y préſider comme Capitaine Général de la Conféderation. J'oubliois à vous dire, que les *Iroquois* avoient diſparu, car vous jugez bien, Monſieur, que s'ils ſe fuſſent aprochez de nous, il eut falu penſer à bien autre choſe qu'à déliberer. Nôtre Seance fut donc paiſible, mais les ſentimens furent partagez. Nos Sauvages étoient d'avis que nous attendiſſions un vent en poupe, & leur raiſon étoit aſſez ſpecieuſe. Voici comment ils prenoient la choſe. „ Puis qu'il n'y a pas moyen de rien „ faire ici, diſoient ils, allons au bout du Lac; „ nous y trouverons infaliblement ces ſoixante *Iroquois* qui retournent de chez les „ *Oumamis*, & comme nous ſommes beaucoup plus forts qu'eux, nous n'aurons que „ la peine de les tuer, ou de les amener? „ mais un tems de calme n'eſt pas propre „ pour executer ce deſſein. On peut être „ ſurpris par un vent contraire, en ce cas-là on ſeroit obligé de gagner terre, & „ ſi les *Iroquois* ſurviennent, ne ſerons nous pas tous égorgez? Il n'y eut pas un Sauvage qui n'aplaudît à ce raiſonnement, & mes Soldats même le goutoient fort. Je n'eus pourtant pas grand peine à la renverſer. Je leur dis, qu'ils devoient ſavoir mieux que moi,

moi, que la saison étant si avancée, les calmes ne devoient pas finir si-tôt, & qu'il y avoit à gagner cent contre un pour leur continuation. Qu'un tel tems étoit fort propre à la rame, & qu'en faisant bonne diligence on étoit sûr de se sauver; qu'au contraire le retardement étoit un parti fort dangereux; que l'ennemi ayant une fois pénetré nôtre dessein, ne manqueroit pas, ou de nous attaquer au tems de nôtre embarquement, ou de nous poursuivre dans des Canots qu'il aura eu le loisir de construire tout exprès; que n'y ayant presque aucun lieu d'esperer un vent favorable, on devoit se rembarquer au plûtôt; qu'au pis aller on Navigeroit la nuit, & qu'on se cacheroit le jour à l'abri des pointes de terre & de rochers, que par cette manœuvre on dépaïseroit les *Iroquois* qui ne pouroient deviner si nous aurions pris au Sud ou au Nord du Lac. Cet avis ne fut pas tout-à-fait de leur goût; le peril les tenoit bien avant au cœur, & la crainte démontoit tous mes argumens dans leur esprit. Ils acquiescerent néanmoins, soit par deference pour moi, soit qu'ils conceussent à la fin que ma proposition étoit moins hazardeuse que la leur. On se hata donc de gommer les Canots, & nous nous embarquâmes la nuit du vint quatre au vingt-cinq. Nous sortîmes du Port sans aucune opposition; & comme il ne s'agissoit pas de moins que de la vie vous pensez bien que nous ne menagions point nos bras. On rama toute la premiere nuit d'une viteſſe prodigieuse; le matin nous promettant un fort beau jour,

on

on réſolut de pouſſer la Navigation juſqu'au ſoir, ce qui fut executé ſans prendre aucun relâche. Oh l'excellente nouriture que la peur! elle donne courage & force; elle ſupplée à tous les beſoins de la vie, & alors on ne s'aperçoit point qu'on eſt homme, ſi non par ce ſeul endroit qu'on craint de ne l'être plus. A l'entrée de la ſeconde nuit, & craignant d'ailleurs de ſuccomber ſous le travail, on mouilla l'ancre, & nous nous repoſâmes trois ou quatre heures dans nos Canots. Vous croyez peut être que je badine quand je vous parle d'ancres? point du tout; chaque Canots en a une petite de bois, & elle s'enfonce aſſez bien pour l'arrêter. Après cette premiere ſtation l'on remit à la rame, & depuis on ſuivit fort exactement la régle que j'avois propoſée, ſavoir de naviger la nuit, & de ſe cacher le jour.

Le vingt-huit fut un jour de grande avanture. Nôtre légere Flotte ancroit à l'abri d'une petite Iſle, nous dormions du meilleur apetit du monde, & quelques-un de nos Sauvages étoient même deſcendus dans cette Iſle pour ſe repoſer plus commodément. Les trois Soldats qui faiſoient le quart (vous n'ignorez pas je croi, qu'en ſtile de Marine faire le quart, c'eſt faire ſentinelle,) ces trois Soldats, dis-je, ayant découvert deux Canots qui venoient à nous, donnérent l'Alarme. A ce bruit chacun fut bien-tôt éveillé, les Sauvages qui étoient dans l'Iſle ſe rejettent dans leurs Canots, & en moins de quelques minutes nous nous trouvâmes tous allertes. Nôtre premiere vûë fut d'avancer

vers

vers les deux Canots pour distinguer s'ils étoient amis ou ennemis. C'est ce que nous ne pouvions discerner de la pointe ou nous étions. Il y avoit une demi-lieuë de distance, & d'ailleurs le Soleil donnoit à plomb sur le Lac, dont la surface étoit, à cause du calme, unie comme une vraye glace. Cependant nous passâmes quelques momens à contempler ces Canots suspects, & quand nous fûmes bien certains qu'il n'y en avoit que deux, nous conclumes que c'étoient infalliblement des *Iroquois*, & nous ne doutâmes point que chaque Canot ne contint au moins vingt Guerriers. Sur cela nous changeâmes de batterie, & nous prîmes d'autres mesures. Les Sauteurs descendirent à terre, & marchant tout doucement à l'entrée du bois, ils voïoient aprocher l'Ennemi sans en être aperçû. Quant aux *Outaouas*, & à nous autres François, le Chef des Sauteurs nons conseilla de nous découvrir dès que les deux Canots seroient à la portée du Mousquet de la pointe de l'Isle. Car ajoûtoit-il, si vous les laissez venir plus près, ils perdront l'espérance de pouvoir se sauver à terre, & alors ne consultant plus que leur genie, naturellement brave, intrepide, & ne sachant ce que c'est que de demander quartier, ils se battront en desesperez, ils se feront plûtôt tuer, hacher en pieces, ils se noyeront plûtôt que de se laisser prendre; Or il est impossible qu'un combat si opiniâtre ne vous coute bien du monde, joint que le succès en est fort douteux. Ce Capitaine parloit en homme de tête, & la suite fit

fit voir qu'il avoit raiſon. Nous ne nous fûmes pas plûtôt montré aux *Iroquois*, qu'ils tournérent à force de rame vers la terre. Nous les laiſſâmes débarquer tranquillement, & ils dûrent s'imaginer en voyant nôtre lenteur que nous n'avions pas grande envie de courir après eux. Pour plus grande ſureté néanmoins, & pour être plus diſpoſez à la fuite, ils réſolurent de ſe debaraſſer de leurs priſonniers. Nous diſtinguions fort bien, quoi qu'un peu éloignez, que ces ames inhumaines & feroces ſe préparoient à maſſacrer ces pauvres gens, & cela nous fit hâter nôtre débarquement, mais ces innocens auroient peri miſérablement s'ils n'avoient pas eu d'autres liberateurs. Lors que ces boureaux d'*Iroquois* avoient déja le bras levé pour fraper, ils ſe virent entourez par nos Sauteurs: qui par leurs cris & par leurs hurlemens firent pour ainſi parler, tomber les couteaux. Cette avanture imprévûë, jetta les Barbares dans la derniére conſternation, & ſi dans ce moment les Sauteurs euſſent fait main baſſe, on auroit égorgé tous ces *Iroquois* comme des moutons. Mais on vouloit les avoir vifs. A la ſeule ſommation qu'on leur fit de ſe rendre, ils reprirent leurs eſprits, & la captivité leur paroiſſant plus afreuſe que la mort, ils ſe battirent a toute outrance, en gens qui n'ont point d'autre reſſource que le deſeſpoir. *Una ſalus victis nullam ſperare ſalutem.* Nous n'eûmes aucune part au peril ni à la gloire de cette chaude action; elle ſe paſſa pendant nôtre débarquement. Cependant la Victoi-

re

re des Sauteurs fut complete : il eſt vrai qu'il leur en coûta quatre hommes, mais en recompenſe ils tuërent trois *Iroquois*, ils en bleſſérent cinq aux jambes, ils firent quatorze priſonniers, enfin pas un ennemi ne leur échapa. Jugez, Monſieur, dans quels tranſports de joye devoient être les Sauvages, que ces Barbares trainoient avec eux dans l'eſclavage, il y avoit dix-huit *Oumamis*, mais qui auroient été encore bien plus contens s'ils n'avoient pas été tous bleſſez. Sept femme groſſes qui recouvroient auſſi par là leur liberté recevoient un contentement moins partagé. Ces délivrez nous aprirent que le reſte du même parti *Iroquois*, retournoit par terre à ſon Village, & qu'il côtoyoit le Lac : ils ajoûterent qu'il avoit trente-quatre priſonniers tant hommes que femmes, & qu'il ne devoit pas être loin. Les *Outaouas*, conformement à leur humeur pacifique, & à leur genie, non battant de peur d'être battu, vouloient s'en tenir où l'on en étoit, & n'avoient point du tout d'envie qu'on troublât le paſſage des Pélerins *Iroquois*. Ils alléguoient pour raiſon le gros parti de quatre cens hommes qu'on avoit découvert à la Riviére de Condé : cette troupe, diſoient les timides *Outaouas*, ne manquera pas de venir à la rencontre de ſes compatriotes, & vous verrez qu'elle nous tombera ſur les bras. Les Sauteurs étoient d'un avis bien oppoſé. Ils vouloient qu'on riſquât tout pour délivrer les pauvres Eſclaves, & pour enlever ce Pêloton d'*Iroquois*. Ils dirent aux *Outaouas*, il vous eſt libre de

vous

vous retirer, mais nous nous garderons bien de ſuivre vôtre exemple, nous ſommes réſolus d'aller à l'ennemi, & de vaincre ou de perir. Je fus charmé de la belle & brave diſpoſition de ces gens-là, & je ne manquai pas de m'en ſervir pour inſpirer du courage aux *Outaouas*. Je leur repreſentai que c'étoit aux Sauteurs à ne vouloir point hazarder un ſecond combat, puis qu'ils avoient acquis aſſez de gloire dans le premier, qu'ils auroient raiſon de prétendre que nous nous expoſaſſions à nôtre tour; qu'au lieu de cela néanmoins, ils s'offroient de bonne grace à eſſuyer ſeuls ce nouveau danger; que nous ne pouvions refuſer de nous joindre à eux ſans commettre une lâcheté inſigne, & ſans nous rendre mépriſables à tous les honnêtes gens; qu'au reſte, il y avoit moyen de faciliter la choſe, & de la faire moins perilleuſe; qu'il ne faloit pour cela que chercher au plûtôt quelque pointe ou quelque langue de terre; que nous pourrions conſtruir là un reduit de Paliſſades pour enfermer nos Canots, nos priſonniers, & nôtre bagage, & même pour nous y retirer en cas de malheur. Je les ébranlai un peu par cette Rethorique, mais je ne les perſuadai point. Ils avoient vû quatre Sauteurs par terre, & ce vilain ſpectacle leur glaçoit le cœur. Ils conſulterent entre eux ce qu'ils feroient, & après une longue déliberation la crainte de la honte l'emporta ſur le déſir de conſerver ſa vie & ſes membres; devenus braves comme autant de Soſies, ils prient en enrageant la réſolution d'être de la partie. Dès lors, &

de

de peur d'un dédit nous ne perdîmes point de tems. En ſept ou huit heures nôtre Fortereſſe fut ſur pié, jugez par la de ſon importance; en ſuite nous envoïâmes de tous côtez à la découverte, & chacun ſe prepara pour marcher au premier avis.

Le quatriéme d'Août ſur les dix heures du matin deux Découvreurs arriverent : ils rapportérent qu'après avoir fait, trois lieuës, ils avoient enfin apperçû l'Ennemi, & qu'ils étoient accourus de toutes leurs forces pour venir en dire la nouvelle. Hâtons nous s'écrioient-ils, ils viennent juſtement de nôtre côté, mais de plus, il y a près d'un petit ruiſſeau un endroit qui ſemble avoir été pratiqué tout exprès pour leur dreſſer une embuſcade. Sur cela je fus prié de garder le Fortin avec mes Soldats ce que j'acceptai ſans faire trop de reſiſtance. Tous nos Sauvages coururent vers le Ruiſſeau, & s'emparerent du poſte avantageux. Les *Outaouas* ſur tout s'y cacherent avec un grand plaiſir ſe promettant bien de tuer fort & ferme à coup ſûr, & ſans crainte de répreſailles : mais ce furent eux qui gaterent tout; car ayant fait leur décharge comme des gens ſaiſis par la peur c'eſt à dire trop tôt, & de trop loin, ils ne firent qu'avertir les *Iroquois* du danger qu'ils couroient, & ceux-ci profitant de l'avertiſſement; s'enfoncerent dans le bois, & ſe ſauverent à la courſe. Je vous laiſſe à penſer ſi les vaillants Sauteurs étoient fort en colere : ils pourſuivirent les *Iroquois* ſi vivement qu'ils en atteignirent dix ou douze dont ils nous ap-

apporterent les têtes. L'Ennemi pour mieux fuir laiſſa ſes priſonniers, & comme leur délivrance étoit le principal but de l'attaque, cela nous conſola de l'évaſion des *Iroquois*. Aſſez contens donc de nôtre expedition & ravis d'avoir tiré ces pauvres Eſclaves des mains de leurs tigres de Maîtres, il fut queſtion de nous rembarquer au plus vîte. Les *Outaouas* principalement y travaillerent de tout leur cœur; ils s'imaginoient à chaque inſtant ſe voir tailler en pieces par les quatre cens *Iroquois* qui auroient en effet vangé cruellement la mort toute recente de leurs Compatriotes. Auſſi mîmes nous à la rame avec une promptitude incroïable, & nous fîmes une manoeuvre ſi diligente que nous entrâmes le treize dans le détroit du Lac *Huron*. L'on commença pour lors à reſpirer. Vous n'avez pas oublié, Monſieur, qu'en remontant ce détroit on trouve pluſieurs Iſles fort agréables; on en choiſit une pour y deſcendre, & l'on s'y repoſa huit jours. Nôtre bonne mere la Nature nous traita ſplendidement pendant tout ce tems-là, & même des chevreüils dont ces Iſles ſont toutes couvertes, & nous n'avions la peine que de tuer, & que d'apprêter. Il ſe trouvoit encore là de pluſieurs autres eſpéces d'animaux, & nous fîmes boucaner des viandes autant que nos Canots en pouvoient porter. Quant à Meſſieurs les Cocs d'Inde on étoit obligé de leur faire bonne & courte juſtice, & des les manger ſur le champ, car la chaleur les corrompoit. A propos de chaleur

il

il y avoit la copieuſement de quoi ſe rafraichir, des fruits d'un ſuc exquis, & dans une parfaite maturité. Ce qui me fit le plus de plaiſir dans ce Paradis terreſttre, c'eſt que nos bleſſez y réçûrent beaucoup de ſoulagement, on en prit tout le ſoin poſſible; ils étoient panſez regulierement avec certaines racines que les Americains connoiſſent, & emploïent pour les bleſſures, & dont je vous écrirai peut être plus amplement quelque jour. On n'épargnoit point à ces malades les boüillons, & les Conſumez, & ils gueriſſoient à vûë d'œuil.

Le vingt quatre au matin on leva l'ancre, & des le ſoir du même jour nous arrivâmes au Fort *Saint Joſeph*. J'y trouvai ma garniſon bien autrement forte que je ne l'avois laiſſée. Elle étoit groſſie d'un bataillon de quatre vingt *Oumamis* dont le Commandant ſe nommoit *Michitonka* ces Sauvages revenoient de *Niagara*, & n'avoient point voulu paſſer par le Fort ſans me voir, ce qui les avoit obligez d'attendre mon retour. Si je fus ſurpris de trouver une auſſi groſſe compagnie dans ma place ces Sauvages ne furent pas moins étonnez de revoir avec nous des Compatriotes qu'ils croïoient peut être deja dans l'Eſtomac des *Iroquois*. Une rencontre ſi peu attenduë leur cauſa des tranſports de joïe inexprimables. Ils donnerent tout du meilleur encens a nos Sauteurs, & comme c'étoit la pure Nature qui parloit, ceux ci me ſembloient bien mieux loüez que ne le ſont nos Heros avec tout le rafinement du Parnaſſe.

Ces

Ces Sauvages étalerent ce jour la toute leur Rethorique : c'étoient plus de Harangues, c'étoient plus de Chanſons ; enfin je ne ſai où ils prenoient tout ce qu'ils diſoient, & je vous ſouhaitois là Monſieur, pour avoir vôtre part d'une huée ſi plaiſante. Après ces grands épanchemens j'eus la curioſité de ſavoir par quelle avanture ces *Oumamis* ſe trouvoient au Fort *S. Joſeph*. *Michitonka* le Commandant du Parti me donna ſatisfaction la deſſus. Il me dit que ſes gens & lui aïant formé le deſſein d'aller faire une expedition chez les *Tſonontouans* ils avoient paſſé par le Fort de *Niagara* qui ſe trouvoit à peu près ſur leur route ; qu'étant arrivez à ce Fort ils avoient été fort ſurpris de le trouver preſque tout dépeuplé par le Scorbut, que le Commandant en étoit mort, & que de toute la Garniſon, il n'étoit reſté que douze Soldats avec Mr. de *Bergéres* leur Officier ; que ces Réchapez voulant ſe rendre au Fort *Frontenac*, Mr. de *Bergéres*, avoit prié *Michitonka* de lui donner quelques jeunes *Oumamis* pour lui ſervir d'eſcorte ; ce qui aïant été accordé, Mr. de *Bergéres* s'embarqua avec ſa troupe, & *Michitonka* s'en alla par terre au Païs des *Onnontagues* ou il rejoignit ſes *Oumamis* ; qu'il avoit apris par eux que le ſcorbut n'avoit pas moins fait de ravage durant l'hiver à *Frontenac* qu'à *Niagara*, & que ces contretems engageoient Mr. de *Denonville* à penſer ſerieuſement à conclure la Paix avec les *Iroquois*. Le Chef des *Oumamis* ajoûtoit, qu'aïant pouſſé lui-même juſqu'au Fort de *Frontenac*, le Commandant

de cette Place l'avoit fortement exhorté de ne point mettre d'obſtacle à cet accommodement par une nouvelle entrepriſe ; & de s'en retourner plûtôt, avec tout ſon monde en ſon Païs. Que s'étant rendu à ces inſtances, & aïant rebrouſſé chemin, il étoit malheureuſement tombé dans un parti de trois cens *Onnontagues* qui l'attaquérent, & contre leſquels ne pouvant ſe battre qu'en retraite à cauſe de leur ſuperiorité, ils lui avoient tué quatre hommes. Ces nouvelles que j'avois ſi peu prevûës me cauſerent de l'embaras. J'étois incertain du parti que je devois prendre dans une conjoncture aſſez difficile. Comme je me trouvois alors avec trois Nations Alliées, je crus devoir les conſulter. On tint donc une aſſiſe générale, & l'on y examina le pour & le contre de la circonſtance du tems ou je me trouvois. Après une longue & meure déliberation, l'on en vint aux avis, & la Cour Sauvage rendit cet arrêt. Quand vous me ſoupçonnerez de ne l'avoir pas copié mot à mot, vous ne me ferez pas grande injuſtice." Comme ainſi ſoit qu'il nous eſt apparu que Mr. le Marquis de *Denonville* Gouverneur Général de la Colonie eſt dans une bonne volonté de ſe reconcilier avec les *Iroquois*, & d'aquerir au Roi ſon Maître, ces honnêtes gens pour bons amis. Comme d'ailleurs il eſt viſible & notoire que le ſcorbut aïant malignement renverſé le Fort de *Niagara* le Fort de *S. Joſeph* n'eſt plus d'aucune utilité, nous jugeons à propos que le Sieur Baron de Lahontan quitte auſſi ſon poſte,

& que lui & ſes Soldats partent inceſſamment avec nous. Ce Conſeil nous paroît d'autant mieux fondé que cet Officier n'aïant des vivres & des proviſions tout au plus que pour deux mois, il ſeroit toûjours contraint d'abandonner le Fort *S. Joſeph* au bout de ce terme, ce qu'il ne pourroit faire en ce tems-là ſans eſſuïer une penible & très dangereuſe Navigation. Cette Sentence m'étoit trop avantageuſe pour n'y pas aquieſcer. Mes Soldats s'y ſoumirent auſſi de bon cœur; ils craignoient une abſtinence encore plus rude que la précedente, & vous n'ignorez pas que le jûne & le gendarme ſont étrangement broüillez. Nôtre pauvre Fort fût donc condamné à être brulé ſur pied; c'eſt ce qui fut executé le vingt ſept, & le reſpect dû au grand *S. Joſeph* ne nous empêcha point de reduire ſon habitation en cendres. Incontinent après ce ſacrifice nous nous embarquâmes, & rangeant toûjours la côte Méridionale du Lac, nous arrivâmes ici le dixiéme de Septembre. Peu de jours après nôtre débarquement, les *Oumamis* prirent congé de nous pour retourner par terre chez eux, & ils ſe chargerent humainement de tous ceux de leurs bleſſez qui ſe trouvoient tant ſoit peu en état de marcher. J'ai rencontré ici à mon arrivée un Officier de nouvelle date; il ſe nomme Mr. de la *Durantay*, le Général l'a établi par une commiſſion delivrée en bonne forme, Commandant des Coureurs de bois qui trafiquent dans l'étenduë des Lacs, & autres Païs Méridionaux du *Canada*. Pour moi,

moi, ma grande inquiétude, eſt de ſavoir comment je paſſerai cet hiver. Il eſt vrai que j'ai mon ordre pour retourner à la Colonie, mais cela ne ſe peut avant le Printems prochain. La navigation va devenir effraïante; il faudroit franchir en Canot je ne ſai combien de Sauts, de Caſcades, & de Cataractes; de plus il y a des endroits où l'on eſt obligé de faire de longs & rudes portages; enfin je ſerois le boureau de mes Soldats ſi je les expoſois à tant de fatigue & de danger. Ce ſeroit une témerité puniſſable d'entreprendre un tel voïage, & les François & les Sauvages en conviennent également. Auſſi Mr. de *Denonville* ne m'ordonne t-il de partir qu'en cas que la ſaiſon & l'occaſion le permettent, & il me fait l'honneur de s'en rapporter la deſſus à ma prudence. Ce qu'il y a de conſolant, c'eſt que Monſieur le Gouverneur a eu ſoin de nous, & qu'il m'a envoïé en marchandiſes de quoi ne pas mourir de faim cet hiver. Je renvoïe donc mon départ juſqu'à celui des François & des Sauvages qui doivent deſcendre, & qui m'ont promis de prendre un de mes Soldats dans chaque Canot. N'allez pourtant pas vous imaginer Monſieur, que j'attende ici le retour de la belle ſaiſon. Vous me connoiſſez incapable d'un ſi long repos. Je ſuis reſolu d'avancer au midi de ce continent, & j'ai débauché quatre ou cinq bons chaſſeurs *Outaouas* pour m'accompagner dans ce voïage. Il s'eſt paſſé ici une hiſtoire digne de vôtre curioſité. Ce parti de *Hurons* dont je vous ai parlé, aïant fait pre-

preſent d'un eſclave *Iroquois* à Mr. de *Juchereau* pour lors Commandant des Coureurs de bois, cet Officier le fit fuſſilier tout d'abord. Le ruſé manœuvre avoit ſon but dans cette cruelle execution, & il n'y a que moi qui le ſache, parce que je ſuis le meilleur de ſes amis. Je ne vous devoilerai point ici ce miſtére, une lettre n'eſt pas aſſez ſûre; mais ſi j'ai le plaiſir de vous voir l'année prochaine vous ſaurez tout. Cependant nôtre homme a ſagement fait pour ſon profit de ne m'apprendre le mal que lors qu'il n'y avoit plus de remede, car il n'y a amitié qui tienne, j'en aurois donné avis à Mr. de *Denonville*.

Vous m'apprenez que le Roi a nommé l'Abbé de *S. Valiers* ſon Aumônier, à l'Evêché de *Quebec*, & qu'il a été ſacré dans l'Egliſe de *S. Sulpice*. Cette nouvelle me réjoüiroit, s'il étoit moins rigide que Mr. de *Laval* dont il vient occuper la place; mais quelle apparence y a-t il que ce nouvel Evêque ſoit traitable; s'il eſt vrai qu'il ait refuſé d'autres bons Evêchez, il faut qu'il ſoit auſſi ſcrupuleux que le Moine *Draconce* à qui *S. Athanaſe* reprocha de n'avoir pas accepté celui qu'on lui preſentoit. Or s'il eſt tel, on ne s'accommodera guéres de ſa rigidité, car on eſt déja fort las des excommunications de ſon Prédéceſſeur.

Je ſuis Monſieur, vôtre &c.

A Miſſilimakinac, ce 18. *Septembre* 1688.

LETTRE XVI.

Depart de l'Auteur de Missilimakinac. *Description de la Baye des* Puants, *& de ſes Villages. Ample deſcription des Caſtors, ſuivie du voyage remarquable de la* Riviére Longue, *avec la Carte des Païs découverts, & autres. Retour de l'Auteur à* Missilimakinac.

MONSIEUR,

Je ſuis revenu de ma courſe, Dieu merci, & vous connoiſſez ſuffiſamment ma main pour être pleinement convaincu, que je ſuis encore au nombre des vivans. J'ai vû cette Riviére nommée Longue qui ſe décharge dans le Fleuve de *Miſſiſipi*. J'aurois bien ſouhaité pouvoir ſuivre le cours de cette Riviere juſqu'à ſon origine, mais il s'y rencontroit trop d'obſtacles, & il a falu que la raiſon l'ait emporté en cela ſur le plaiſir. Mais c'eſt déja reſter trop long-tems ſur le général. En matiere de voïage, vous aimez

LETTRE XVI.

Depart de l'Auteur de Miſſilimakinac. *Deſcription de la Baye des* Puants, *& de ſes Villages. Ample deſcription des Caſtors, ſuivie du voyage remarquable de la* Riviére Longue, *avec la Carte des Païs découverts, & autres. Retour de l'Auteur à* Miſſilimakinac.

MONSIEUR,

Je ſuis revenu de ma courſe, Dieu merci, & vous connoiſſez ſuffiſamment ma main pour être pleinement convaincu, que je ſuis encore au nombre des vivans. J'ai vû cette Riviére nommée Longue qui ſe décharge dans le Fleuve de *Miſſiſipi.* J'aurois bien ſouhaité pouvoir ſuivre le cours de cette Riviere juſqu'à ſon origine, mais il s'y rencontroit trop d'obſtacles, & il a falu que la raiſon l'ait emporté en cela ſur le plaiſir. Mais c'eſt déja reſter trop long-tems ſur le général. En matiere de voïage, vous aimez

IN

FOL

OR

HE

mez les détails & les journaux, hé bien j'ai de quoi vous contenter. Le vingt-quatre du mois de Septembre dernier je m'acheminai avec mes Soldats & mes cinq Chaſſeurs. Ces derniers étoient comme je vous l'écrivois dans ma derniere, de bons & braves *Outaouas* qui m'ont rendu tous les ſervices que je m'en étois promis. Nos Canots étoient neufs & chargez de proviſions, & de marchandiſes propres à trafiquer avec les Sauvages Méridionaux. Nous avions le vent à ſouhait; il étoit Nord, & conſequemment en poupe; auſſi fîmes nous quarante lieuës en trois jours. Ce fut pour entrer dans la Baye des *Pouteoatamis* qui eſt a cette diſtance de *Miſſilimakinac*. Pluſieurs Iſles forment, & même ferment en quelque maniere l'entrée de cette Baye, elle a dix lieuës de large, & vingt-cinq de profondeur.

Le vingt neuf nous entrâmes dans une petite Riviére aſſez profonde : elle ſe décharge dans un certain endroit où l'eau du Lac monte trois pieds à pic en douze heures, & décend tout autant. J'eus le tems de me bien confirmer dans la certitude de ma remarque, car je ſejournai là trois ou quatre jours. Cette Riviére eſt bordée de Villages habitez par les *Sakis*, les *Pouteouatamis*, & quelques *Malominis*. A des noms ſi bizares ne prendriez vous point ces gens là pour des Bourgeois du Royaume de Lucifer; mais non, car les Jeſuites ont auſſi là un Couvent, & vous ſavez que ces Réverends appartiennent fort aux Rois de la

Terre, & qu'ils ſont beaucoup de ce Monde-ci. Ces Sauvages font un grand commerce de Pelleterie & de bled d'Inde; ils ne peuvent être mieux ſituez pour ce trafic; car comme c'eſt le paſſage le plus court, & le plus commode pour le Fleuve de *Miſſiſipi*, les Coureurs abordent là en grand nombre, & enlevent les marchandiſes. D'ailleurs le terroir y eſt admirable, & d'un ſi bon rapport qu'avec fort peu de culture il produit du Froment d'Europe, des Pois, des Féves, & quantité de fruits que l'on ne connoît point en France. Au reſte vous allez voir que ces Villageois ne ſont pas moins bons que leurs terres. Quand nous fumes débarquez, & lors qu'à peine je commençois à me repoſer dans ma cabane, je fus honnoré d'une magnifique députation. C'étoient les guerriers des *Sakis* qui venoient au nom de toute la Nation me ſaluer, & me ſouhaiter la bien venuë. Cette cérémonie ne ſe paſſa pas en belles harangues, ni en complimens étudiez; les Sauvages aiment trop le ſolide pour uſer de ces viandes creuſes, & ils ſont trop les partiſans déclarez de la ſincérite pour ſe plaire à mentir avec éloquence & avec art. Sans payer en monnoye de Singe, ils s'expriment par des gambades, & au lieu de periodes arondies, quarrées, ou tout ce qu'il vous plaira, ils mettent tout leur corps en action & vous regalent de mouvemens non cadencez. Apparemment qu'ils ont choiſi ce genre de ſalutation comme celui qui témoigne plus naturellement, l'épan-

che-

chement du cœur. Quoi qu'il en ſoit ces Guerriers m'honnorerent de deux ſortes de danſes celle du Calumet, & celle du Capitaine. La premiere eſt un ſigne de Paix & d'amitié, l'autre marque l'eſtime & la conſideration, les deux autres Nations m'envoyerent ſucceſſivement la même Ambaſſade; on y obſerva tout le même cérémonial; ainſi vous concevrez aiſément, Monſieur, que j'étois rebuté de bal, à tout moment je m'imaginois avoir ces deſagreables danſeurs à mes trouſſes, & je me comparois à ces gens vifs qui ſouffrent mort & paſſion lors qu'ils ſont obligez d'entendre juſques à *Amen* l'ennuyeuſe & aſſommante harangue d'un pedant. Mes réponſes furent courtes déciſives & ne me fatiguerent pas tant le corps. Je répondis de la bourſe à ces complimens de jambe. Il m'en couta quelques braſſes de tabac de Breſil, ce qui eſt un parfum excellent pour ces Sauvages, & certains cordons de raſſade, ou conterie de Veniſe dont ils brodent leurs Capots. Je croyois les danſes finies, & je me trouvois heureux d'en être quite à ſi bon marché, mais je me mécomptois très fort. Le lendemain des trois Députations, dès le matin, les *Sakis* me firent inviter à un repas. J'acceptai l'offre par complaiſance & par curioſité. Je fis porter de la vaiſſelle au Village, vous ſaurez que c'eſt la coutume, & que ces bonnes gens ne pouſſent point leur hoſpitalité juſqu'à l'uſtenſil: ſur le midi je me rendis à la ſale des banquets c'eſt à dire, en ſtile Sauvage, dans une Ca-

bane où le denûment & la ſimplicité brilloient beaucoup. On débuta par ſe dire des honnêtetez de part & d'autre, après quoi je me figurois bonnement qu'il ne s'agiſſoit plus que d'une fonction de machoires. Où étois-je? Pour m'aiguiſer l'appetit il me falut s'il vous plait eſſuyer un Opera de deux heures. Chaque Guerrier chanta, danſa, pouſſa des cris d'une joye enragée, dit des quolibets un peu moins polis que ceux de nos Halles, en un mot remplit fort exactement toutes les diſſonances de leur impertinente muſique. Je ne deſeſpere pas de vous la décrire un jour plus amplement, attendez que je ſois un peu plus deſoccupé. Après la fin de la melodie les Eſclaves firent la Scéne que je ſouhaitois, ils apporterent à manger. Nous étions tous dans la poſture des Orientaux, ce qui ne m'accommodoit pas beaucoup, & chacun avoit ſa portion devant ſoi, à peu près comme des Moines dans leurs Refectoires.

On me ſervit le premier, & vous allez voir par le nombre de mets ſi l'on ne me croyoit pas très bien partagé d'eſtomac. Outre un copieux boüillon compoſé du ſuc de pluſieurs ſortes de viandes, je pouvois appaiſer la fureur de ma faim ſur trois plats : le premier c'étoient deux poiſſons blancs dans leur naturel, & ſans autre aſſaiſonnement que d'avoir été cuits à l'eau; le ſecond portoit une langue de Chevreüil entourée de cotelétes, le tout bouilli : deux Gelinotes de bois, un pieds d'Ours de derriére, & une queuë de Caſtor garniſſoient un ſeul

plat

plat de roti. J'aurois cedé tout au moins deux de mes plats pour une bouteille de bon vin, mais cette ame du repas manquoit. En recompenſe ils me firent boire d'un ſirop d'érable batu avec de l'eau : je trouvai cette liqueur delicieuſe; ils m'ont appris comment ils faiſoient ce ſirop, peut-être vous l'écrirai-je un jour. Le feſtin dura autant que la danſe, deux heures. Mais la Fête ne finiſſoit pas avec la table. Il falloit recommencer de plus belle à chanter, & ce facheux redoublement de muſique devoit durer juſqu'à la nuit. Le pis de l'affaire, c'eſt que j'étois oblige de chanter comme les autres. Je vous avouë Monſieur, que je ne me ſentis point aſſez de patience pour ſoutenir une ſi rude corvée. Heureuſement il y avoit remede. Il m'étoit libre de m'adreſſer à l'un de ces chefs de la Nation qui compoſoient la troupe *Feſtinante*, & de le prier de vouloir bien tenir ma place ſous pretexte que j'avois des affaires. Cela ſe pratique parmi les Sauvages aux jours de cérémonie, ils employent alors un ſecond ſans que l'Aſſemblée s'en formaliſe. Je ne manquai donc pas à uſer du privilége. Un pere de famille conſentit à faire ma partie, & à la bonne odeur d'un morceau de tabac que je lui mis à la main, il accepta le parti de la meilleure grace du monde & moi de me tirer au plus vîte de cette cohuë. Il me reſtoit encore aſſez à patir; car je ne pus me diſpenſer de donner les deux jours ſuivans aux deux autres Nations, & ce fût chez l'une & chez l'autre toute la même frairie.

Je ne vis rien dans ces Villages qui soit digne de vous à l'exception d'une particularité. C'étoient des Castors aussi domestiques & aussi familiers que des chiens : ils vivoient sur leur bonne foi tantôt sur l'eau de la riviere, tantôt dans la Cabane, allant & venant de l'une à l'autre sans se perdre, & même sans s'égarer. Comme cela m'étoit nouveau, je voulus approfondir la chose, & je demandai aux Sauvages si le Castor pouvoit vivre absolument hors de l'eau ; ils étoient surpris que j'en doutasse ; le Castor peut vivre sur terre tout comme le chien, répondirent ils ; nous en avons l'experience & nous avons vû de ces bêtes ne point sortir de la cabane pendant une année, si ce n'étoit pour courir dans le Village. Je ne pûs voir cela sans me chagriner contre nos Casuistes. Pourquoi ces mesureurs de péché nous deffendent-ils de manger aux jours maigres des oyes, des canards, & des sarcelles ! Ces oiseaux pour vivre sur terre n'en sont pas moins amphibies & les naturalistes les mettent dans ce genre là. Il y avoit déja long-tems que quelques Americains m'avoient soutenu la même affirmative touchant les Castors, mais je crus qu'ils n'étoient pas bien instruits, ou qu'ils vouloient m'en donner à garder. Peut-être aussi entendoient-ils les Castors nommez Terriens qui sont d'une autre espéce que ceux que je vis dans ces Villages. Ces Castors Terriens ne sont nullement amphibies, c'est ce que personne ne révoque en doute. Ils se domicilient sous terre à la maniere des

des Renards ou des Lapins, & il n'y a que la soif qui les mêne à la Riviére. Nos Sauvages ont une plaisante imagination touchant ces Terriens. Ils disent que ce sont des lâches des indolens, des paresseux qui ne voulant rien faire sont chassez des cabanes par les Castors de la bonne espece. Si vous me demandez ce que c'est que la cabane des Castors, je vous dirai par provision, que c'est une demeure très artistement construite par eux mêmes & laquelle est quelquefois assez spatieuse pour contenir jusqu'à quatre vingt de ces industrieux animaux; une autre fois vous en aurez d'avantage là dessus. Pour revenir aux Terriens, les Sauvages mettent entre ces Castors batards, & ceux de la bonne race, à peu près la même difference que celle que nous mettons entre les Guespes & les Abeilles. Les Castors laborieux ne peuvent souffrir les faineants Terriens, & ils s'acharnent sur eux avec tant d'opiniâtreté que ceux ci sont contraint d'abandonner la partie, & de s'éloigner entierement des étangs, & des Lacs, de la même maniere, & pour la même raison que les Guespes sont chassées des ruches. Quand à la figure, ces deux sortes de Castors sont tournez de même. Il est vrai que les Terriens ont le poil plus court, & comme rongé sur le dos & sur le ventre; mais cela ne vient pas de Nature; ces Animaux gâtent & corrompent ainsi leur belle peau lors qu'ils entrent dans leurs Palais souterrain, ou quand ils en sortent.

Au reste, n'en déplaise aux découvreurs

de la Nature aux chercheurs de merveilles & de ſecrets ſur les terres de cette divine ouvriere, il n'eſt point vrai que les Caſtors ſe mutilent, & ſe faſſent eunuques pour échaper à la trop preſſante pourſuite des Chaſſeurs. Non ces mâles eſtiment plus leur ſexe, & font plus de cas que cela de la propagation de leur rare eſpéce. Je ne puis même concevoir ſur quel fondement on a bâti une ſi grande chimére. Premierement la matiere qu'il a plû à la ſecte d'Hipocrate de nommer *Caſtoreum* n'eſt pas renfermée dans ces prétieuſes & multipliantes parties; elle eſt dans un receptacle, un vehicule ou une maniere de poche qui eſt ſinguliere à la machine organique de ces animaux & que la Nature ſemble n'avoir formée que pour eux. L'uſage que le Caſtor fait de cette matiere, c'eſt de s'en nettoyer & degager les dents lors qu'elles ſont pleines de la gomme de quelque arbriſſeau dans lequel il aura mordu. Mais quand j'accorderois que le *Caſtoreum* eſt dans les teſticules Comment cet animal pourroit il les couper ſans ſe déchirer tous les nerfs des aines auſquels ils ſont attachez près de *l'Os Pubis* (trouvez moi Officier *Huron* qui parle plus pertinemment d'anatomie) mais en me mettant ſur mes loüanges j'ai perdu la conſéquence que je voulois tirer de ce dechirement de nerfs. N'importe je ne démorderai pas pour cela de mon ſcientifique raiſonnement. C'étoit bien à Elian & à d'autres Reveurs de Naturaliſtes comme lui de nous venir parler de la chaſſe des Caſtors! Avoient ils puiſé cette con-

connoiſſance dans les méditations du cabinet ? s'ils avoient eu la gloire de vivre comme moi parmi ces amphibies, ils auroient ſçû qu'un Caſtor ne s'embaraſſe point du tout du chaſſeur. Vous ſaurez d'abord que cet animal, à la précaution de ne point s'éloigner du bord de l'étang où ſa Cabane eſt conſtruite; de plus il a toûjours l'oreille au guet, & ſi-tôt que par le moindre bruit, il ſoupçonne qu'on lui en veut, il plonge, & nage entre deux eaux juſqu'à ce que n'y aïant plus de danger, il puiſſe rentrer ſûrement chez ſoi. Si cette raiſon ne vous ſemble pas de poids pour les Caſtors Terriens, je vous renvoie à *l'Os Pubis*. Autre argument peremptoire. Si le Caſtor pour arrêter la pourſuite de l'Ennemi faiſoit la ſanglante operation qu'on lui attribuë, la Nature lui auroit donné en cela un inſtinct fort imparfait; car quand cet animal n'auroit plus ſon *Caſtoreum* on ne lui feroit pas la chaſſe avec moins d'ardeur : le *Caſtoreum* eſt le butin le moins important, ou plûtôt ce n'eſt rien en comparaiſon de la peau; celle-ci eſt la proïe dominante & la maîtreſſe piéce de la Bête; ainſi ce pauvre Caſtor pour ſe ſauver de l'avarice du chaſſeur devroit tout au moins s'écorcher tout vif, & lui jetter ſa peau à la tête; encore ne ſais-je après cela ſi cette barbare & inſatiable figure nommée homme ne voudroit pas la chair & les os de cet innocent animal. Après la diſcution d'un probléme ſi curieux, vous plaît-il Monſieur que je vous trace, ici les dimenſions d'un Caſtor, & que je vous en faſſe

faſſe une peinture Géometrique ? or écoutez & imaginez vous me voir le compas à la main prendre les proportions de cet animal.

Un grand Caſtor a 26. pouces de longueur de l'occiput à la racine de la queuë ; ſa circonférence eſt de trois pieds huit pouces ; ſa tête a ſept pouces de longueur, & ſix de largeur ; ſa queuë fait bien l'étenduë de quatorze pouces ; elle en a ſix de largeur, & au milieu elle eſt épaiſſe d'un pouce & deux lignes. Cette queuë eſt d'une figure ovale, l'écaille dont elle eſt couverte fait un Exagone irregulier, & eſt une eſpéce d'épiderme, c'eſt-à-dire en ſtile d'Anatomie, une petite peau qui envelope la grande. La queuë du Caſtor eſt nerveuſe, & lui eſt d'un grand ſecours : il s'en ſert pour voiturer le limon, la terre, le caillou, & tous les autres materiaux qu'il employe avec une adreſſe merveilleuſe à la conſtruction de ſes digues & de ſes cabanes. Il a les oreilles courtes, rondes & enfoncées, en quoi vous remarquerez qu'il eſt diametralement oppoſé à la nature de cette certaine vile bête, qui porte ſa ſtupidité dans les oreilles. Les jambes de nôtre Caſtor ont cinq pouces, ſes pattes trois & demi du talon juſqu'au bout du grand doigt ; ſes pieds ont ſix pouces & huit lignes de longueur. Sa patte eſt faite à peu près comme la main d'un homme, excepté qu'elle eſt feuilluë, & que les cinq doigts ſont joints comme ceux du Canard par une membrane de couleur d'ardoiſe. Il ſe ſert de cette patte pour manger à la façon des Singes ; ſes yeux ne ſont

point

point proportionnez à la grandeur du corps ; ils ſont petits, & la taille en eſt ſemblable à celle des yeux du Rat. Quant à ſa gueule c'eſt un vrai arſenal. Tant la nature a pris ſoin de le bien armer, chaque de ſes machoires eſt munie de deux maîtreſſes & meurtrieres dents qui ont un grand pouce de longueur, & un quart de pouce de largeur. Il ne feroit nullement bon tomber ſous ces dents de défenſe, ou pour parler doctement, inciſives ; elles tranchent comme un ſabre de Damas. Croiriez-vous, Monſieur, qu'avec ces terribles inſtrumens les Caſtors viennent à bout de couper des arbres gros comme des barriques ? Rien n'eſt pourtant plus vrai, j'ai vû plus de vingt troncs de ces arbres coupez. Vous ſeriez plus content, j'en ſuis ſûr, ſi je vous aſſurois que j'ai vû les Caſtors, attachez à ce travail, & y réüſſir : je vous connois homme à me dire que ces vingt troncs étoient les reſtes de vingt arbres que les Sauvages avoient abatus pour leurs logemens, ou pour leur chaufage ; mais, outre qu'on ne ment pas en Canada comme en Europe, j'ai reconnu les traces & les impreſſions des dents inciſives, & cela ſuffit contre vôtre incredulité. Revenons au Caſtor. Sa fourure eſt biſare, & bien différente d'elle-même ; elle eſt formée de deux ſortes de poils oppoſez. L'un eſt long, noiraitre, luiſant & gros comme du crin ; l'autre delié, uni, long de quinze lignes pendant l'Hiver, en un mot, le plus fin duvet qui ſoit au monde. Il n'eſt pas néceſſaire de vous avertir

que

que c'eſt cette ſeconde eſpéce de poil que l'on cherche avec tant d'empreſſément, & que ces Animaux meneroient une vie plus ſûre, & plus tranquille s'ils n'étoient vêtus que de crin. La peau d'un Caſtor, de la grandeur que je vous le dépeins, péſe environ deux livres: mais comme elles ne ſont pas toutes également bonnes, le prix en eſt différente. La chair en eſt délicate, la moitié de l'année, j'entens l'Automne & l'Hiver, mais à condition qu'elle ſera rotie, c'eſt ſa vraye cuiſſon, autrement on ne la mange qu'à demi bonté. Voilà, Monſieur, ce que c'eſt que le Caſtor; il me ſemble qu'après une deſcription ſi exacte, & ſi bien circonſtantiée, vous devez connoître à fond cet Animal, & que vous en pouvez parler en maître; mais n'oubliez pas ſur tout que cette eſpéce des bêtes, qu'elle ſoit amphibie ou terreſtre, à le don d'Architecture en partage, Je ne me laſſe point de vous redire que leurs ouvrages ſont d'une ſtructure la plus fine; ce ſont des chefs-d'œuvres de la nature, & l'art avec toute ſon étude ne ſauroit rien produire de plus beau. Je me promets bien de vous envoyer un jour le plan & le détail de ces admirables demeures. Pour le préſent ce ſeroit faire la parenthéſe trop longue, & de reſter trop long-tems ſur un même ſujet, il vaut mieux continuer mon Journal.

Le quatriéme d'Octobre nous remîmes à la rame; il nous falut refouler quelques petits Courans dans la Riviére des *Puants*, & le ſix nous arrivâmes au pied du Saut du

Kakalin.

Kakalin. C'étoit un *non plus ultra* pour nôtre legere Escadre; nous fûmes contraints de nous mettre à terre; tout le lendemain fut employé à faire le portage, & le neuf nous abordames au Village des *Kikapous*: je jugeai à propos de m'arrêter là le jour suivant, tant pour nous y reposer que pour prendre langue, & dans ce dessein nous plantâmes le piquet auprès du Village. Il est situé très commodément pour la pêche, car il est sur le bord d'un petit Lac où l'on prend quantité de brochets & de goujons. Un parti de cent *Iroquois*, ou d'une autre Nation ennemie auroient eu bon marché de ce *Kikapous*, & de leur habitation; car il n'y avoit pas alors plus de quarante Guerriers qui étoient là pour garder la Patrie, tous les autres étant partis depuis quelques jours pour la chasse du Castor. L'onziéme nous rentrâmes dans nos Canots, & après avoir ramé à force de bras pendant toute la grande journée, nous fîmes le soir nôtre entrée dans le petit Lac des *Malominis*. Nous débarquâmes sur une pointe de terre; nous soupâmes grassement des Canards & des Outardes que nous avions assassiné au même endroit, & nous y passâmes la nuit dans des Cabanes. Le lendemain de grand matin on se rembarqua, & en peu d'heures nous fûmes au Village de ces Messieurs les *Malominis*. Je n'y restai qu'autant de tems qu'il m'en falut pour expédier une petite affaire que j'avois avec quelques Sauvages: je leur fis une liberalité de trois brasses de tabac, & eux ne voulant pas me le ceder en grandeur

deur d'ame, me *remunererent* de trois ſacs de farine de folle Avoine. Ils ne faiſoient pas en cela un grand effort de généroſité; cette eſpéce de grain eſt chez eux preſque auſſi commun que l'eau : leur Lac en eſt tout couvert; ce grain s'éléve au deſſus de l'eau en touffes, & a la tige extrémement haute; enfin, c'eſt une des richeſſes de ces Sauvages, & ils en recueillent chaque année abondamment.

Le treize on arriva au pied du Fort des *Outagamis*, & je réſolus de Cabaner là. Je n'eus pas lieu de m'en repentir, car le peu de Guerriers qui gardoient ce Poſte me firent une réception fort humaine. Après m'avoir regalé à ma porte de la danſe du Calumet, cérémonie dont je les aurois diſpenſez fort volontiers, ils me firent le plaiſir ſolide de nous aporter des Chevreuils & du Poiſſon : ils s'offrirent de me conduire juſqu'au haut de la Riviére, où leurs gens étoient à la chaſſe des Caſtors, & moi ayant pris ces Sauvages au mot, ils me tinrent parole dès le lendemain. Je ne vous marque rien de mon entrevûë avec ces Chaſſeurs, il me reſte trop de choſes à vous dire ſans celle-là. Le quinze nous nous embarquâmes toûjours accompagnez de ces *Outagamis* qui nous ſervoient des guides, & le dix-ſept nous ſortîmes de Canot au bord d'un petit Lac. C'étoit dans cet endroit-là que le Chef de la Nation faiſoit alors ſa réſidence, & ſon Château, ou ſi vous voulez, ſa Cabane, car ce ſont termes ſynonimes chez ces ſortes de Seigneurs, ſon Château,

teau, dis-je, fut le premier objet que nous aperçûmes. Ce Commandant nous laiſſa tranquillement dreſſer nos tabernacles, & préparer nos logemens, & ſi-tôt qu'il nous vit à couvert il vint à ma Cabane, où il n'omit pas le moindre article de la Civilité Sauvage. Au commencement néanmoins, ce Chef ne me voyoit pas tout-à-fait de bon œuil; mon voyage lui étoit ſuſpect, & ſes honnêtetez, ce qui eſt rare chez les Sauvages, n'étoient que de l'eau benite de cour. Il s'informa donc de mon deſſein, & me demanda de quel côté je prétendois tourner : moi qui penetrai ſa penſée, je le tirai d'abord d'inquiétude. „ Ne crains pas, lui „ répondis-je, que je veüille aller vers les *Nadoueſſious* tes Ennemis, bien loin que ce ſoit „ là le but de mon voyage, je n'approcherai „ pas cette Nation de cent lieuës. Je vais „ à la Riviére Longue, je ſuis reſolu de la „ remonter juſqu'à ſa ſource, & pour te „ donner une preuve inconteſtable de ma „ ſincérité, c'eſt que je te prie de m'accorder ſix de tes Guerriers pour m'accompagner. A cette déclaration mon homme prit un air plus ouvert, & la joïe „ s'empara de ſes yeux. Gloire ſoit au grand „ Eſprit, me dit-il, de ce que tu ne vas point „ trafiquer chez les *Nadoueſſious*; tu ne pourrois leur porter des armes & des hardes „ ſans fortifier nos Ennemis, & par conſequent ſans nous cauſer préjudice; auſſi „ vois-je bien que tu n'as ni la mine ni l'équipage d'un Coureur de bois; au contraire il eſt aiſé de remarquer que tu roule

„ dans

„ dans ton esprit le projèt de quelque dé-
„ couverte. Mais ajoûtat-il, j'ai un conseil
„ à te donner; prend garde que ta curiosi-
„ té ne te cause de repentir, croi moi ne
„ remonte pas la Riviére Longue trop haut,
„ tu trouverois une trop grande multitude
„ de peuples, & quoi qu'ils n'entendent pas
„ fort bien la guerre, tu pourrois cependant
„ en être accablé. Je conceus qu'il usoit de periphrase, & de circonlocution pour m'avertir que j'avois à craindre d'être surpris la nuit par quelque nombreuse troupe de Sauvages, & l'ayant pressé de m'avoüer ingenument si ce n'étoit pas la son sens, il en tomba d'accord. Inferez, de la, Monsieur que ce Sauvage étoit d'une honnêteté si circonspecte qu'il n'osoit me dire nettement que je pourrois manquer assez de vigilence pour me laisser surprendre. Cependant au lieu de six Guerriers que je lui demandois, il m'en donna dix, & me les chosit parmi ceux qui ayant fréquenté les *Eokoros*, Nation alliée depuis plus de vingt-ans avec les *Outagamis*, savoient la langue, & connoissoient la Carte de ce Païs-là. Je passai deux jours fort agréablement sur le bord de ce Lac. Le Commandant me fit bonne chere, & n'épargna rien de tout ce qui pouvoit contribuer à mon divertissement. Entre autres plaisirs, il me donna celui de la promenade, mais c'étoit principalement pour me faire voir la disposition d'une chasse de Castors, il me fit remarquer la distance qui doit être entre les Cabanes des chasseurs. J'ai mis ce mîstere de chassé sur mes tablettes, & je vous l'expliquerai une autre-fois. Après

Après ce petit intervalle de repos je pris congé de Monsieur le Chef, & pour lui témoigner ma reconnoissance je lui fis des préseus magnifiques. Vous croyez que je badine? Il est aîsé de vous convaincre du contraire. Je suis trop bon Econome, & trop homme d'ordre pour n'avoir pas écrit cette liberalité sur mon Régître, en voici un fidéle extrait. Le dix-huit du courant de l'année.... qu'importe? De mon pur & franc vouloir, de mon cœur bon loyal & non ingrat, j'ai donné en préseut & vrai don à son Alteſſe le Commandant des *Outagamis*, actuellement chassant le Castor, 1. un fusil à tirer & à tuer. 2. deux livres de poudre; 3. quatre livres de balles; 4. douze pierres à fusil, si c'étoit fusil tuant ou fusil allumant, il ne m'en souvient point) & en dernier lieu, une petite hache dont le tranchant étoit assez bien aceré pour couper la tête d'un *Nadoueſſiou*. Item j'ai donné aussi de ma propre main à chacun des deux fils du dit Seigneur Chef, un Capot, & une brasse de mon bon tabac de Brefil. Le Pere & les Enfens receurent tous ces biens comme une grosse fortune, ils ne se lassoient point d'admirer ma generosité, & après mavoir soûhaité un heureux voyage, il me laissérent pourvoir à mon embarquement. Avant que d'en venir là, il faut vous dire qu'entre ces dix Guerriers qu'on m'avoit donné pour me conduire, il s'en trouva deux qui parloient fort bien *Outaouas*, c'est à dire *Algonkin*, car c'est tout le même jargon. Cela me fit beaucoup de plaisir: ce n'est pas que je n'entendisse déja *l'Outagamis*, car

car ce langage & celui des *Outaouas* eſt preſque la même choſe; mais comme il y a pluſieurs mots différens, cela n'auroit pas laiſſé de m'embaraſſer. Au reſte mes quatre fideles *Outaouas*, donnérent de grand cœur la main d'aſſociation aux dix Guerriers; apparemment que nôtre petit nombre les inquietoit; cette augmentation d'Eſcorte leur plût infiniment; ils ne pouvoient aſſez m'en témoigner leur joye, & je croi qu'ils me dirent plus de quatre fois qu'avec un tel renfort nous pouvions aller ſans rien craindre juſqu'à la Cabane du Soleil. Cette ſallie Gaſcone me fit rire, & je leur répondis par un autre ridicule, que nous n'aurions pas de peine à trouver du feu pour la brûler. Voila ce que j'avois à vous dire avant que de me remettre en route.

Nous partimes le vingtiéme vers le Midi, & nous débarquames le ſoir du même jour à l'endroit ou nous devions quiter la Riviére des *Puants.* Nous n'avions que trois quarts de lieuë à faire par terre, & cependant nous y emploiâmes deux jours à cauſe des embaras, & des difficultez du portage. Au bout de cette courſe nous trouvâmes la Riviére des *Ouiſconſinc*, & nous y entrames dans nos Canots le vingt-trois. Cette Riviére eſt maudite & abandonnée; ſes eaux roulent un ſale & vilain limon: des deux côtez de ſon Canal on ne découvre que des Côteaux eſcarpez, que des rochers afreux, ou que des marêts ſteriles; enfin c'eſt un de ces Païs qui ſont comme des Zéros dans le continent ou qui tout au plus ne ſont bons qu'à faire admirer

admirer la prodigieuſe contrarieté de la nature. Il m'ennuioit cruellement pendant une Navigation ſi rébutante pour les yeux; heureuſement qu'elle ne fut ni longue ni penible. A la faveur d'un Courant tranquille nous arrivâmes en quatre jours au Fleuve de *Miſſiſipi* dans lequel ſe décharge cette haïſſable Riviére, de *Ouiſconſinc*. Le Fleuve de *Miſſiſipi*, peut avoir en cet endroit là une demi-lieuë de largeur, & quant au reſte de ſon cours je ne ſaurois vous en donner une idée plus reſſemblante qu'en la comparant à la Riviére de Loire. Il gît Nord-Eſt, & Sud-Oüeſt! elle eſt bordée de prairies de bois de haute futaie, & de Sapins. Le vingt-ſept nous Cabanâmes dans une des deux Iſles qui ſont ſur ce Fleuve, car il n'y en a point davantage, à moins que l'obſcurité de la nuit ne m'ait empêché de remarquer les autres en deſcendant cette Riviére. Nous reſolumes de ſéjourner dans cette Iſle; par ce que nous nous flations de faire une bonne proviſion de Chevreuils, mais au grand préjudice de nos bouches nous la trouvâmes tout-à-fait denuée de ces animaux. Nous nous remimes donc en Canot des le lendemain, & le ſeptiéme de Novembre, toute nôtre Canoterie arriva heureuſement à l'entrée de la Riviére Longue. Ce ne fut qu'après avoir refoulé pluſieurs courans aſſez rudes, quoi qu'en cette ſaiſon là les eaux fuſſent au plus bas. J'oubliois à vous dire que j'ai ſondé le Fleuve de *Miſſiſipi*, par tout où j'ai pû, & & que je lui ai trouvé neuf pied d'eau dans

l'endroit le moins profond. Pendant le cours de nôtre Navigation jusqu'ala Riviére Longue il ne se passa rien de remarquable sinon le massacre que nous fîmes de deux beufs Sauvages qui furent aussi-tôt boucanez pour la provision. Nous pêchames aussi d'assez grosses barbuës qui nous servirent de casuel, & qui nous tinrent lieu de viande fraiche.

Le huitiéme la Flotte entra dans l'embouchûre de cette même Riviére Longue, c'est-à dire que nous nous trouvâmes sur une espéce de Lac presque tout couvert de joncs; je dis presque, car il y avoit justement au milieu un petit Canal; nous le suivimes jusqu'au soir, ayant jetté nos petites ancres nous passames la nuit, & dormît qui pût dans le Canot. Comme ces joncs me chagrinoient j'eveillai mes guides *Outagamis*, dès le point du jour, & je leur demandai si cette importune Navigation duréroit long-tems. Il nous „ est impossible de vous éclaircir la dessus, „ me répondirent-ils, car nous n'avons ja- „ mais fait la même route, ayant toûjours „ pris nôtre chemin par terre. Ce qu'il y a de „ certain, & dont nous vous répondons, c'est „ qu'à vingt lieuës plus haut cette Riviére „ n'est bordée que de bois; & que de prairies. La réponse n'étoit guerre satisfaisante, & vingt lieuës de roseaux me paroissoient un un long trajèt. Mais je fus agréablement trompé; car le jour suivant sur les dix heures du matin lors que je ne pensois qu'à me fortifier dans ma patience; nous aperçûmes que la Riviére se resserroit, & que son Canal qui se retressissoit de plus en plus, étoit bor-

bordé de bois de haute futaye : cette découverte ſi peu eſperée nous fit plaiſir ; on en rama le reſte du jour avec plus de courage, & à meſure que nous avancions nous trouvions ces bois entre coupez par des morceaux de prairies. Profitant du terrain l'on Cabana le ſoir ſur une pointe, & l'on s'y apreta un délicieux ſoûper de viande boucanée à la verité c'étoit faute d'une nouriture plus naturelle, & mieux faiſante. Le lendemain ne nous fut guére plus favorable : on deſcendit dans la premiere Iſle qui ſe trouva ſur la route, & comme elle paroiſſoit belle eſt grande, nous ne doutions point qu'elle ne fut habitée : elle étoit déſerte néanmoins. Les bêtes même l'avoient jugée indigne de leur préſence ; ſi bien qu'étant entrez dans cette Iſle avec leſperance d'une copieuſe chaſſe, nous fûmes trop heureux d'y manger du poiſſon qui puoit la bourbe. Le douze nous allames à une Iſle éloignée de douze lieuës de celle ou nous avions paſſé la nuit : j'étois ſurpris d'avoir fait une ſi bonne journée, à cauſe du grand calme qui regne dans cette Riviére, la quelle eſt, je croi la moins rapide qu'il y ait au monde ; mais je ne faiſoit pas réflexion que nous avions le vent en poupe, & que la force du ſoufle ſuppleoit bien à la lenteur du Courant. Nous eûmes encore la mortification de ne trouver là ni venaiſon ni gibier.

Le ſeptiéme nous fîmes onze lieuës, toûjours avec le même vent, & nous débarquâmes dans une troiſiéme Iſle. Comme il étoit encore de bonne heure, on eut le

de chaſſer : Nos Sauvages tuérent environ une quarantaine de Faiſans, j'en fis bien mon profit. Le lendemain, nous fûmes obligez d'aller à l'aviron : ce n'étoit pas faute de vent ; mais il nous étoit inutile à cauſe de certains côteaux tous couverts de ſapins. Il falut donc avoir recours à la rame ; mais ce travail ne dura guére : dès le milieu du jour nous découvrîmes à nôtre gauche de grandes prairies ; nous jugeâmes bien que nous n'étions pas éloignez de quelque Habitation, & en effet nous apperçûmes peu après quelques Cabanes ; elles n'étoient éloignées de la Riviére que d'un quart de lieuë. Nos Sauvages témoignérent auſſi-tôt une grande impatience de voir ce que c'étoit : Je n'avois garde de m'y oppoſer ; mais afin qu'ils fiſſent ce petit voyage plus ſûrement, je leur donnai dix de mes Soldats. Nos gens approchant de l'endroit trouvérent cinquante ou ſoixante hommes ſur le *Qui vive ?* tenant leurs arcs bandez ils attendoient de pié ferme : mais ſi-tôt que nos *Outagamis* ſe furent fait connoître par leurs cris, ces Cabaniers jettérent bas les armes, & reçûrent nôtre troupe avec toute la cordialité ſauvage, Ils étoient étrangers auſſi-bien que nous ; c'étoient des *Eokoros* qui étoient venus là pour chaſſer ; heureuſement ils venoient de tuer quelques Cerfs, dont ils firent preſent à nos gens, & ils voulurent même aider à porter cette proye juſqu'à nos Canots. Je leur fis l'accueil que meritoit leur honnêteté : afin qu'ils ne me cruſſent pas ingrat,

grat, je leur fis un preſent de tabac, de coûteaux & d'éguilles : Le tabac leur fit grand plaiſir, mais ils furent enchantez du reſte : que cela eſt beau, s'écrioient-ils, chaque coûteau & chaque éguille étoit un chef-d'œuvre de la Nature & de l'Art pour ces bonnes gens, ils ne pouvoient ſe laſſer d'admirer ces bagatelles, & j'eus là dequoi me perſuader que chez les hommes l'opinion fait tout. Quand ces *Eokoros* ſe furent laſſez d'admirer, ils prirent congé de nous, & ils allérent faire retentir par tout nôtre généroſité. Ils nous donnérent apparemment des loüanges proportionnées à la haute idée qu'ils avoient du preſent; car ſur le ſoir du lendemain nous vîmes la Riviére toute bordée de Sauvages : je croi qu'il y en avoit bien deux mille : Ils danſoient tous de bon cœur à nôtre intention, à en juger par la force de leurs gambades, nous étions bien avant dans leur eſtime & dans leurs bonnes graces ; enfin ils ne s'épargnoient pas à ſauter, & ce ſpectacle nous donnoit autant de plaiſir qu'il nous faiſoit d'honneur. Nos *Outagamis* débarquérent pour leur porter la reconnoiſſance & les remercimens de toute la Flote, & ils revinrent avec quelques Chefs de Famille qui ſe mirent dans nos Canots, & qui nous accompagnérent juſqu'au premier Village : Nous y arrivâmes à minuit : Les Sauvages qui s'étoient joints à nous me preſſérent fort de venir loger dans leur Habitation ; mais je les refuſai conſtamment : Les *Outagamis* & quatre *Outaouas*

acceptérent l'offre : Pour moi, ayant reconnu le Païs, j'allai cabaner à un quart de lieuë, ſur une pointe de terre, & près d'une petite Riviére : Nous fûmes là dans un profond repos, car nos gens qui avoient pris le parti d'accepter l'hoſpitalité des Sauvages, leur avoient fort recommandé de ne pas approcher la nuit de nôtre Camp. Le lendemain, pendant que mon monde ſe repoſoit des fatigues de la Navigation, je fus voir les principaux du Païs ; j'en fus très-bien reçû, moyennant mon tabac, mes ciſeaux, mes coûteaux, & mes aiguilles, car il n'y avoit rien à faire ſans cela, & j'avois plus la mine d'un Mercier à balle, ou d'un Savoyard, que d'un Officier. Ces Chefs ne manquérent pas non plus de faire de ſublimes réfléxions ſur l'excellence de ma Mercerie ; mais ils donnérent auſſi de grandes loüanges aux François, diſant qu'ils nous connoiſſoient de réputation, & qu'ils étoient ravis de nous voir en leur Païs. Ils donnérent une marque de cette bonne volonté pour nôtre Nation ; car le douze étant rentrez dans nos Canots ſix cens de ces Sauvages marchérent ſur le bord de la Riviére pour nous eſcorter une partie du chemin. Nous laiſſâmes un Village à la droite, & après cinq heures de Navigation je fis faire halte auprès d'un autre Village. Ce fut pourtant ſans débarquer ; je me contentai d'envoyer aux Chefs quelques preſens tirez de mon threſor ordinaire, & j'eus en récompenſe plus de Bled d'Inde & de viande boucanée que je n'en avois beſoin. Nous con-

continuâmes d'aller ainſi d'Habitation en Habitation : L'on ne s'arrêtoit que pour cabaner la nuit, ou que pour faire des largeſſes. Nous tînmes cette route juſqu'au dernier Village où je réſolus d'arrêter pour prendre langue. Nous fîmes nôtre campement au pied de cette Habitation. Celui qui pouvoit paſſer pour en être le grand Chef étoit un vénérable Vieillard : Il ne nous fit pas grands complimens ; mais on remarquoit bien à ſes maniéres franches & ouvertes que nôtre venuë lui faiſoit un vrai plaiſir ; il en donna une preuve plus efficace, c'eſt qu'il mit en campagne ſes plus habiles Chaſſeurs, & qu'il nous fit fort bonne chere. La plus importante inſtruction qu'il me donna fût qu'après ſoixante lieuës de route nous trouverions les *Eſſanapés* : il ajoûta qu'il ne pouvoit me donner d'eſcorte pour me conduire juſques là, parce que ſa Nation & celle des *Eſſanapés* étoient en guerre ; que tout ce qu'il pouvoit pour mon ſervice, c'étoit de me livrer ſix Eſclaves qu'on avoit fait ſur ces ennemis ; qu'en ma conſidération on leur accordoit la liberté, & que retournant avec nous en leur Païs, ils ſeroient nos guides ; qu'au reſte il n'y avoit rien à craindre ſur cette route, ſi ce n'étoit quelques ſurpriſes de nuit. Mon ſage Vieillard m'éclaircit encore de pluſieurs autres choſes dont il étoit bon que je fuſſe averti, & me trouvant ſuffiſamment inſtruit, je me diſpoſai à me remettre inceſſamment en chemin. Avant que de quitter ce Village il faut vous faire

part de ce que j'y appris. J'eus le tems de cauſer avec les Chefs, & ils convinrent tous pour me dire que leur Nation conſiſtoit en douze Villages, & qu'elle pouvoit mettre vingt mille Guerriers en Campagne; qu'ils avoient eu des Forces beaucoup plus nombreuſes, mais que la Guerre avoit dépeuplé le Païs, & qu'ils avoient eu trois Ennemis tout à la fois ſur les bras, ſçavoir, les *Nadoueſſis*, les *Panimoha*, & les *Eſſanapés*. Quant à ce que j'ai pû connoître par moi-même, je remarquai que les Habitans de ces douze Villages, bien loin d'avoir la férocité que nôtre prévention attribuë aux Sauvages, avoient au contraire beaucoup de douceur & d'humanité. Leurs Cabanes ſont longues & conſtruites en forme de Dôme; la figure en eſt ſemblable aux Cabanes de nos Sauvages, mais la matiére n'eſt pas la même; les Palais dont je vous parle ſont faits de roſeaux & de joncs entrelaſſez, & enduits de terre graſſe. Ils ne manquent pas de Dieux, les bonnes gens; car ils adorent le Soleil, la Lune, & toutes les Etoiles: Si pour invoquer celles-ci en détail ils donnoient un nom à chaque Etoile, vous jugez bien que leur Calendrier ſeroit toute autre choſe que le nôtre. Ils vont nuds, tant les hommes que les femmes, & ils ne cachent que les parties deſtinées à la génération. Ils n'obſervent pas tout-à-fait cette aimable égalité qui ſe trouve parmi les autres Sauvages, & ils ont entre eux une eſpéce de ſubordination. Une maniere de muraille enceint leurs Habita-

bitations ; des branches d'arbres, & des faſcines tiennent lieu de brique ou de pierre, & la terre graſſe, de ciment. Le vingt-un dès la pointe du jour nous levâmes l'ancre : Le vent ſouffloit en poupe, ce qui m'engagea, pour en mieux profiter, de paſſer la premiére Iſle que nous rencontrâmes, & de naviguer juſqu'au ſoir ; nous cabanâmes dans une autre Iſle, ou plûtôt dans un Deſert, tout le fond n'étant que du gravier & que des cailloux. Le lendemain nous eûmes le même vent, & comme mes ſix *Eſſanapés* m'aſſurérent qu'il n'y avoit ſur ce Fleuve ni Rocher, ni Bancs de Sable, je fis voguer non ſeulement toute la grande journée, mais auſſi toute la nuit. Le vingt-trois au retour de l'Aurore nous fûmes contraints de mettre à terre ; c'étoit pour gommer un de nos Canots qui faiſoit eau. Pendant que les Experts s'occupoient à cette réparation nous eûmes le tems de faire cuire & d'aprêter les Chevreüils qu'on m'avoit donnez chez les *Eokoros*. C'étoit au bord d'un Bois que nous avions débarqué ; nos Sauvages ne doutant point que le lieu ne fût bon à la chaſſe y entrérent ; mais n'ayant trouvé que de petits Oiſeaux, ils les jugérent indignes de leur courroux, & ils s'en revinrent avec la même charge qu'ils avoient en partant. A peine avions-nous remis à la voile que le vent s'abatit tout d'un coup : il falut donc recourir à la rame ; mais nos gens la manioient fort mal, & n'en pouvant plus de ſommeil, à cauſe qu'ils n'avoient pas dor-

mi la nuit précédente, ils ſe berçoient plûtôt qu'ils n'avançoient. Cela m'obligea d'arrêter à la premiére Iſle que nous trouvâmes, ce fut deux heures après nôtre rembarquement : Cette Iſle étoit groſſe & fort couverte. Nos *Eſſanapés* nous y avoient promis une copieuſe recolte de Liévres, & ils ne nous trompérent pas, car en effet nous en prîmes une grande quantité. Ces ombrageux Animaux ne pouvoient ſe choiſir un domicile plus propre à les raſſurer contre leur timidité naturelle ; il n'étoit pas poſſible de leur donner la chaſſe, tant ils étoient inabordables à cauſe de l'épaiſſeur des brouſſailles : on fut obligé de mettre le feu en pluſieurs endroits, par cette ruſe nos Liévres prennent chaudement l'allarme, ils abandonnent le gîte, tout eſt chez eux en rumeur & en mouvement ; mais les pauvres bêtes fuyant le danger trouvoient la mort, & nos gens n'avoient que la peine de les aſſommer. Mes Soldats s'accommodérent bien de cette viande ; & ils en firent une telle débauche que cela les plongea dans un ſommeil extraordinaire. J'eus toutes les peines du monde à les en tirer lors qu'un horrible bruit s'étant élevé tout à coup, je crus devoir faire mettre mon monde ſous les armes ; il me fallut donc appeller, crier, tirer par le bras, pincer, enfin, faire je ne ſai pas quoi pour avoir raiſon de ces dormeurs. Comme ce bruit me cauſoit de la frayeur, franchement je n'étois pas fort à mon aiſe, & je maudiſſois de bon cœur la chaſſe des Liévres.

vres. Enfin, mes Soldats ſe réveillent à demi, & ils endoſſent le harnois ſans ſçavoir trop, ni ce qu'on leur demande, ni ce qu'ils font. Pour moi, j'avois déja fait une groſſe proviſion de valeur, & j'avois obtenu de Dame Nature qu'elle me permettroit d'agir en Preux : j'avois déja fait mon Ordonnance d'Armée, & j'avois diſpoſé mes gens à peu près comme le brave Thraſon dans l'Eunuque de Terence. Mais il falut rengainer ; l'ennemi ne parût point, & quand nous, las de l'attendre, fîmes nos diligences pour le prévenir, après avoir beaucoup marché du côté que le bruit venoit, nous ne trouvâmes rien, & les plus ſenſez conjecturérent que c'étoit une troupe de Loups qui, dans un Bois vis-à-vis de nôtre Iſle, ſe divertiſſoient à nous faire peur.

Le jour ſuivant, qui étoit le vingt-quatre, nous partîmes de cette Iſle : nôtre Navigation fut très-lente, douze lieuës en deux jours ; ce n'étoit pas trop. Mais c'étoit la faute de nos Sauvages ; ces Meſſieurs voulant ſe donner l'utile plaiſir de chaſſer chemin faiſant, côtoyoient à pié nos Canots aux dépens des Canards & des Oyes, dont il fut fait un grand maſſacre. Nôtre premier cabanage ſe fit à l'embouchûre d'une petite Riviére à main droite : Les *Eſſanapés* m'ayant dit qu'il n'y avoit plus de là que dix-huit lieuës juſqu'au premier de leurs Villages, je conſultai là-deſſus nos Alliez, la réſolution du Conſeil fut que je devois faire prendre les devans à deux de

ces prisonniers délivrez, pour aller porter à leur Nation la nouvelle de nôtre arrivée, & c'est ce que je ne manquai pas d'éxécuter. Le vingt-six on rama de toute la force possible pour tâcher de faire les dix-huit lieuës ; mais nous ne pûmes y réüssir : nous rencontrâmes en je ne sçai combien d'endroits de la Riviére des voitures de bois flotant, si bien que nous fûmes contraints de passer la nuit sur l'eau, & de dormir comme nous pûmes dans nos Canots. Le 27. vers les onze heures du matin, nous approchâmes de ce premier Village des *Essanapés*, & nous eûmes grand soin dès lors d'arborer à la proüe de chaque petit Vaisseau le grand Calumet de Paix ; car nous eussions été très-fâchez qu'on nous eut pris là pour des ennemis.

Comme nos prêcurseurs avoient annoncé nôtre venuë, la Nation étoit allerte, & l'on avoit déja pris ses mesures pour nous recevoir. En effet, si-tôt que nous fûmes à la vûë du Village ces *Essanapés* accoururent en foule vers la Riviére ; je croi qu'ils n'étoient pas moins de cinq cens. Ils nous invitérent à venir à terre, & cette invitation se fit par une danse, par des cris, ou plûtôt par des hurlemens. Nous ne répondîmes à leur civilité qu'en faisant ce qu'ils souhaitoient, & ce que nous ne souhaitions pas moins qu'eux, je veux dire nôtre débarquement. Comme nous allions sortir de nos Canots, il me parut que ces Sauvages poussoient leur zéle un peu trop loin, & soupçonnant qu'ils avoient dessein de

de nous piller, je leur fis dire de s'éloigner du rivage, à quoi ils se soûmirent sans balancer. Nous fîmes donc nôtre descente tranquillement, & ayant pris toutes les précautions néceſſaires pour la sûreté de nôtre bagage, nous nous tournâmes vers cette multitude. Ces Sauvages nous voyant rassurez se raprochérent, & s'étant prosternez jusqu'à quatre fois, les mains sur le front, il ne tint qu'à moi de sentir le doux fumet de l'adoration. Après cette premiére cérémonie qui commençoit à me fatiguer, ils nous prirent entre leurs bras, & nous enleverent comme des Corps Saints, le tout au bruit d'une musique enragée ; ils faisoient des cris de joye à étourdir, & à casser la tête. Arrivez à la porte de l'Habitation, les porteurs se déchargeant de leur fardeau nous remirent sur nos pieds, & nous restâmes là jusqu'à ce que les préparatifs de nôtre entrée fussent achevez. Après une pause assez ennuyeuse, enfin la Bourgeoisie, ou pour parler plus noblement la Régence de la Place arriva. Elle consistoit en six cens hommes tenant l'arc d'une main, & la fléche de l'autre, & commandez par un Chef qui paroissoit avoir cinquante ans. Ce Bataillon sortit donc au devant de nous, & moi jugeant de ce que je voyois, par nos coûtumes. & par nos usages, je crus que les *Essanapés* ne s'étoient armez que pour nous faire plus d'honneur. Mais nos *Outagamis* prenoient la chose bien différemment. Ce sont des insolens, me dirent-ils ; ils vous insultent ;

puis ſe tournant vers les *Eſſanapés*, jettez, leur criérent-ils, l'arc & la fléche, & mettez vous dans vôtre devoir. Mais les deux Eſclaves à qui j'avois fait prendre les devans s'étant approchez de moi, m'aſſurérent que c'étoit la maniere, & que ſes Compatriotes n'y entendoient aucun mal. Cependant, les *Outagamis* n'en voulurent point démordre, & ils me preſſérent ſi fort, qu'à leur ſollicitation j'avois déja repris le chemin de la Riviére. Les *Eſſanapés* voyant que c'étoit tout de bon, nous donnérent gain de cauſe, & firent, quoi que d'aſſez mauvaiſe grace, ce que l'on exigeoit d'eux. Dès qu'ils ſe furent défaits de leurs armes, je ne fis plus de façon, & retournant ſur nos pas nous paſſâmes à travers les *Eſſanapés* deſarmez, & nous entrâmes triomphans dans le Village. Ces Habitans nous regardoient, ils nous examinoient, ils nous mangeoient des yeux, de tout nôtre équipage rien ne les arrêta plus que nos fuſils, ils ne connoiſſoient que par oüi dire ces machines meurtrieres, & ils ne pouvoient ſe laſſer de les regarder. Il y avoit bien de la convoitiſe, à ce que je m'imagine, dans leur curioſité : ces fuſils leur faiſoient grande envie ; mais nous en avions trop de beſoin pour nous en défaire. Quand tout le cortége fut entré, le Chef me mena dans une longue & large Cabane, je croi que c'étoit un Palais de réſerve, & qu'on nous en donnoit l'étrenne, car il ne paroiſſoit point que perſonne y eut logé. Ils me mirent donc là-dedans avec mes vingt Soldats,

dats, car je n'en avois pas plus, & je ne doutois point que tous nos autres Compagnons de voyage ne ſuiviſſent ; mais je fus tout étonné d'entendre de la diſpute à la porte de la Cabane, je demandai ce que c'étoit, & je connus que les *Eſſanapés* refuſoient l'entrée aux *Outagamis* : Ils ont voulu, diſoient-ils, ſuſciter une querelle entre nous & ceux qui nous viennent voir ; dès là ils ſont indignes d'entrer dans la Cabane de Paix. Cependant, je me déclarai hautement pour les *Outagamis*, j'ordonnai à mes Soldats de leur ouvrir la porte, & je priai ces mêmes *Outagamis* de venir me joindre ſans faire aucune violence. Mais eux au lieu d'entrer, me conſeillerent de ſortir au plus vîte, & outre qu'ils me parloient d'un ton fort perſuaſif, leur allégué me parut ſi vrai-ſemblable, que je ne marchandai point : Je laiſſe la Cabane & le Village, & je regagne à grands pas l'endroit du rivage où nous avions laiſſé nos Canots. Nous prîmes avec nous les quatre Eſclaves *Eſſanapés*, & nous nous chargeâmes de les conduire juſqu'au premier Village qui ſe trouveroit ſur nôtre route. Ces Sauvages que nous quittions ſi bruſquement ne traverſerent point d'abord nôtre départ ; ils nous laiſſerent embarquer paiſiblement ; mais lors que nous ne penſions qu'à nous éloigner de ce Village ſuſpect nous fûmes atteints par une Pirogue ; elle étoit montée de cinquante *Eſſanapés*, ſans y comprendre les deux autres priſonniers que nous avions amenez du Païs des

Eokoros.

Eokoros. Ils étoient chargez du meſſage, & l'un d'eux nous cria que le Chef de l'Habitation nous barroit ſa Riviére. Les *Outagamis* prirent la parole, & toute leur réponſe fut de demander aux *Eſſanapés* s'ils avoient apporté une montagne pour l'oppoſer au paſſage de nos Canots, & tout en badinant là, nous avançions d'une grande force, & en très peu de tems nous gagnâmes le ſecond Village qui eſt à trois bonnes lieuës du précédent. Les *Eſſanapés* de la Pirogue allerent rendre compte de leur commiſſion, & rapporter à leur Chef que nous avions franchi gayement ſa barriére.

Je ne voulus point arrêter à ce ſecond Village, & je réſolus de naviguer juſqu'à la principale Habitation : par là je ménageois mon tems & mon threſor : nous paſſions à la vûë de pluſieurs Villages, & ſi nous nous étions repoſez par tout, cela m'eût emporté bien des jours, & mon tabac, ſur tout, auroit ſouffert une copieuſe opération. D'ailleurs, il n'y avoit que le Grand Chef de la Nation qui pût nous faire juſtice ſur nos griefs, & c'étoit le ſeul Tribunal où nous devions porter nos plaintes. Je vous ai dit que les *Eſſanapés* vivoient ſous une eſpéce de Gouvernement, n'oubliez pas, s'il vous plaît, cette circonſtance, Mouſieur. Nous fîmes donc une Navigation toute unie, & le huitiéme jour nous entrâmes dans le Port de cette Capitale champêtre, c'eſt-à-dire, en ſtile maritime de ce Païs-là, que nous étant approchez du bord nous ſautâmes à terre. Il y a cin-

cinquante lieuës du premier Village à celui-ci : nous avions fait le chemin en groſſe compagnie ; car le rivage étoit toûjours bordé d'une foule de gens qui ſembloient être de nos amis, & qui paroiſſoient deſapprouver ce qu'on nous avoit fait au premier Village. Celui où le Grand Chef fait ſon ſéjour eſt ſitué ſur le bord d'une eſpéce de Lac. Une partie des Habitans accourut à nôtre débarquement, & nous témoigna toute l'amitié poſſible. Je fis dreſſer nos Cabanes à demi quart de lieuë du Village, après quoi je me rendis accompagné des *Outagamis* & des *Outaouas* auprès du Grand Chef. C'eſt un phantôme de Roi ; on le nomme le Cacique de la Nation. Il nous fit connoître à ſa maniere qu'il avoit de la joye de nous voir, & il nous fit de grandes offres de ſervice. Les *Outagamis* n'oubliérent pas de lui faire l'hiſtoire de ce qui s'étoit paſſé au premier Village ; Sa Majeſté Eſſanapienne en parût indignée, & dit qu'il faloit enlever ce Chef, & le lui amener ; ce fût toute la raiſon que nous en tirâmes. Pendant l'Audience dix de mes Soldats, en execution de mon ordre, ſe rendirent auprès de nous avec les quatre priſonniers *Eſſanapés* ; j'en fis ma cour à cette figure de Prince, & je les lui preſentai : je remarquai qu'il prenoit goût à l'offrande. Pour les quatre Eſclaves je crus qu'ils ne finiroient point leurs proſtrations : ils ne ceſſoient de ſe jetter à terre devant le Grand Chef & de ſe relever ; ſans exagération cette cérémonie dura une bonne demi-

demi-heure : Le bon homme de Sauvage tenoit alors une contenance grave, & l'on auroit dit qu'il ſentoit tout le plaiſir miſtérieux de l'adoration. Vous jugez bien, Monſieur, que je ne me preſentai pas les mains vuides devant ce Dieu Pan. Tant s'en faut je me ſurpaſſai avec lui en magnificence. Je lui donnai un bon gros morceau de tabac, c'étoit le meilleur encens que je pûſſe offrir à cette ruſtique & champêtre Divinité ; mais de plus je lui donnai des coûteaux, des ciſeaux, des aiguilles, deux battefeux avec des pierres à fuſil, quelques hameçons & un beau Sabre. A la vûë de toutes ces richeſſes le Monarque ne ſe poſſedoit pas : comme tous ces ouvrages lui étoient nouveaux, il les prenoit reſpectueuſement l'un après l'autre, & ne ſe laſſoit point d'admirer ; il ſe récria je ne ſçai combien de fois ſur la fabrique d'une aiguille ; il ne trouvoit rien de plus beau que la tête & la pointe de ce petit inſtrument. Enfin, il étoit plus content de ces bagatelles que ne le ſeroit nôtre grand Roi en voyant dans ſes coffres tout l'argent de ſes Sujets. Au reſte ma généroſité ne me fût pas infructueuſe ; on la récompenſa par des matiéres beaucoup plus utiles que celles que j'avois données. Ce Chef fit porter dans mon Camp des pois, des féves, des Cerfs, des Chevreüils, des Oyes, des Canards, & le tout en profuſion, ſi bien que ma petite ſemaille de mercerie me produiſit, & cela dès le même jour, une abondante recolte de cuiſine.

Après

Après les complimens & les libéralitez réciproques je mis mon voyage sur le tapis. Ayant marqué que j'avois dessein d'aller chez les *Gnacsitares*, le Chef m'offrit une escorte de trois cens hommes. Il ajoûta que je faisois bien d'aller voir ces Peuples, que c'étoit une bonne Nation, alliée des *Essanapés* depuis vingt-six ans, mais qui étoit obligée d'habiter des Isles pour être plus en sûreté contre les *Mozeemlek* leurs Ennemis communs : Que ces *Mozeemlek* étoient une Nation inquiete, turbulente, & fort belliqueuse ; qu'elle étoit fort peuplée, & que le moindre Corps de Troupes qu'ils formassent étoit de vingt mille hommes ; enfin que ces Peuples étoient également redoutables aux *Gnacsitares*, & aux *Essanapés*, ce qui avoit obligé ces deux dernieres Nations à se lier étroitement pour leur conservation. Je donnai le tort aux *Mozeemlek*, & je n'avois garde de faire autrement ; car il falloit bien payer de quelque chose l'escorte que j'acceptai avec plaisir. Je demandai outre cela quatre Pirogues, & non seulement ce Chef me les accorda de bonne grace, mais même il voulut que je les choisisse sur cinquante autres. Ne voulant pas laisser refroidir la bonne volonté du Sire Sauvage, je fis promptement travailler à ces Vaisseaux ; on les dola si bien qu'elles en furent plus minces & plus legeres de la moitié. Que n'étiez-vous là Monsieur, quand nos bonnes gens d'*Essanapés* virent nos Ouvriers se servir de la hache. Il y avoit assûrément

de

de quoi rire. Ils ouvroient tous de grands yeux ſur cet inſtrument ; ils le conduiſoient de la vûë haut & bas, & ce morceau de bois qu'ils voyoient couper & tomber par terre leur tenoit lieu d'un grand prodige. Figurez-vous les Suiſſes lors qu'ils virent des Marionnetes pour la premiére fois, tels étoient nos *Eſſanapés* au mouvement de la hache. Mais ce fut bien autre choſe quand nous tirâmes quelques coups de piſtolet en l'air ; la frayeur & la conſternation s'emparerent alors de leurs viſages, & nous aurions conquis toute l'Habitation à grand marché. En attendant que mes Pirogues ſoient prêtes, & que je quitte ce Village ; je veux vous en conter encore quelques particularitez. Il eſt d'un contour aſſez vaſte pour meriter le nom de Ville : Les maiſons ſont des huttes conſtruites à peu près comme nos fours, mais ſuffiſamment exhauſſées ; il n'entre preſque point d'autre matiere dans leur ſtructure que des roſeaux & de la terre graſſe. Les autres Villages n'approchent point de celui-ci pour l'étenduë, ni pour le nombre des Habitans ; auſſi le Grand Chef y fait-il toûjours ſa réſidence : Son Louvre, ſon Château, ſon Verſailles en un mot, conſiſte en un trou de Cabane bâtie vers la côte du Lac : ce Palais brille au milieu de cinquante autres moins magnifiques où demeurent les parens du Prince ; en ſorte que l'on peut nommer ce quartier qui eſt ſéparé du reſte de l'Habitation, le quartier du Sang Royal. Au reſte Sa Majeſté

Sau-

Sauvage ne marche jamais qu'en pompe, & on lui fait l'honneur de joncher ſon chemin de feüilles d'arbre ; ſes habits Royaux ſont ſa peau, & une écharpe de toile d'écorce qui lui cache ſa virilité. Cette Idole ne fait pas grand uſage de ſes pieds, car il eſt ordinairement porté par ſix Eſclaves. Vous ne croiriez pas que les *Eſſanapés* ſont une Secte de Pythagoriciens, & que la métempſycoſe a penetré, je ne ſai comment, juſqu'à eux. Me promenant dans le Village je rencontrai des femmes qui couroient à toutes jambes ; j'en demandai la raiſon, & l'on me répondit que c'étoient des nouvelles mariées qui alloient dans l'eſpérance de gober l'ame d'un Vieillard qui étoit à l'agonie. Cette ame n'étoit point en riſque de coucher dehors, car je vous aſſure que ces jeunes Sauvages qui toutes lui offroient leurs matrices avec tant d'empreſſement étoient bien au nombre de quarante. Ce fût donc par cette avanture que je découvris leur croyance touchant la tranſmigration des ames. Cela me fit naître l'envie de leur faire une queſtion. Pourquoi, dis-je à quelques-uns d'entre eux mangez-vous des quadrupédes, des Oiſeaux, des Poiſſons, & de toutes ſortes de bêtes ? Ne devriez-vous pas reſpecter tous les corps animez puis qu'il n'y en a pas un qui ne puiſſe vous procurer une nouvelle vie après vôtre mort ? Ils me répondirent que la transfuſion étoit limitée par les bornes de chaque eſpéce ; & conſéquemment que l'ame d'un homme ou d'une femme ne

ne ſortoit point hors de la Sphére ſpécifique du Genre humain. C'eſt grand dommage, car vous m'avoüerez, Monſieur, que tout au moins les deux tiers de nôtre eſpéce ont de belles diſpoſitions pour être bêtifiez. Avec tout cela, vous noterez, en paſſant, que nos *Eſſanapés* ont choiſi la plus ſage portion de la folie du rêveur Pythagore. La derniere circonſtance que j'ai à vous apprendre de ces Peuples, c'eſt qu'ils reſſemblent preſque en tout aux *Eokoros*.

Tout étant prêt pour nôtre départ, nous prîmes congé du Grand Chef. Je lui recommandai nos Canots, & je le priai d'interpoſer ſon autorité afin que perſonne n'y touchât ; il me le promit foi de Prince, & cependant il me tint parole. Le quatriéme de Decembre nous entrâmes dans nos Pirogues, & nous mîmes à la voile dès le même jour. J'avois dans mon Vaiſſeau dix Soldats, dix *Oumamis*, quatre *Outaouas*, & les quatre Eſclaves *Eſſanapés* qui avoient ordre du Grand Chef de m'accompagner.

Je dois vous avertir ici, Monſieur, que deſormais il ne ſera plus fait mention du grand Calumet d'Alliance, cette pipe de Paix & d'Union n'a point de vertu chez les Peuples où je vais. Autre avis, c'eſt que plus je remontois la Riviére, plus je trouvois de bon ſens & de raiſon parmi les Sauvages. Venons à preſent au détail de nôtre Navigation. Elle fut courte & penible le premier jour ; nous ne pûmes faire que ſept lieuës à cauſe de la quantité de

de joncs dont ce Lac eſt couvert. Le lendemain nous fîmes dix lieuës, & autant le troiſiéme jour ; mais le quatriéme il nous falut décompter. Il s'éleva un vent d'Oüeſt-Nord-Oüeſt qui nous donna de ſi furieuſes ſecouſſes que nous fûmes contraints de gagner terre. Rien ne pouvoit être plus deſagréable que cette premiére ſtation. Nous cabanions ſur un terroir tout de ſable ; il n'y avoit pour toute production que du gravier & des pierres, & autant que la vûë pouvoit s'étendre de tous côtez on ne découvroit que des marais fangeux & ſteriles. La Nature ne nous offroit donc là que de l'eau, & c'étoit dequoi nous avions le moins de beſoin. Il nous auroit fallu du bois pour faire cuire nos viandes, & pour nous chauffer, & à moins qu'il ne fût tombé du Ciel, où le prendre ? Jugez ſi nous étions mal à nôtre aiſe ; le pis de l'affaire, c'eſt que nous n'avions aucune reſſource, & ſi le vent eût duré quelque tems, il falloit nous réſoudre ou à périr de faim & de froid, ou bien à faire offre de nos ſervices aux Poiſſons en nous rembarquant, ou nous abandonner à la tempête. Ce ſont là les vilains endroits de la vie voyageuſe, & vous ne ſçauriez croire, Monſieur, à quel prix dans ces momens on fait monter ſon foyer domeſtique, quelque incommode qu'il ſoit. Heureuſement nous ne paſſâmes que deux jours dans cette triſte ſituation. Le vent étant devenu plus favorable, on leva l'ancre du meilleur cœur du monde, & l'on ſe hâta d'attraper une

une petite Isle où l'on descendit pour se reposer : Nous pêchâmes là force truites, qui à la vérité n'étoient pas grosses, mais que je trouvai d'un goût excellent. En poursuivant nôtre route nous passâmes auprès d'une autre Isle où il y avoit des Villages, mais comme il étoit nuit nous ne jugeâmes point à propos de nous arrêter. Enfin, le dix-neuf du même mois de Decembre, c'est à dire après quinze jours de Navigation, nous arrivâmes à la pointe de l'Isle où nous devions faire quelque séjour, c'est celle que je vous dessine sur ma Carte par une fleur de lis. Nous mîmes donc là pié à terre, & si-tôt qu'on eut achevé le Cabanage, je détachai mes Esclaves *Essanapés*, qui étoient proprement mes guides, pour aller prendre langue. Ils revinrent quelques heures après, & je jugeai bien à leur air sombre & morne qu'ils ne m'apportoient rien de bon. Ils me dirent qu'ils voient couru risque d'être assommez par les *Gnacsitares* pour nous avoir amenez dans leur Païs ; qu'ils nous prenoient pour des Espagnols, ce qui leur causoit une grosse allarme, & ce qui les éloignoit beaucoup de nous faire une bonne réception. Dès que les *Gnacsitares* nous croyoient de cette Nation, la premiére de l'Europe qui se soit établie dans l'Amerique, je ne leur sçûs point du tout mauvais gré qu'ils nous eussent en horreur. Vous sçavez par quels excès de cruauté les Espagnols ont planté le piquet dans ce Nouveau Monde ; ainsi il n'est pas surprenant que le nom de ces Bar-

Barbares cauſe autant de frayeur & d'épouvante aux Ameriquains qu'une figure de Diable la plus difforme & la plus hideuſe en cauſeroit aux enfans. Je ſupprime quantité de menus faits qui ſe paſſerent au ſujet de ce contre-tems ; le recit en ſeroit ennuyeux, & d'ailleurs ma Lettre, quoi que déja bien longue, n'approche pas encore de ſa fin. Je vous dirai ſeulement qu'après avoir fait en vain pluſieurs tentatives pour deſabuſer, & pour raſſurer les *Gnacſitares*, je crus devoir prendre le parti de me mettre hors d'inſulte. Ce fut de nous rembarquer en toute diligence, & d'aller nous poſter comme dans un Fort dans une petite Iſle ſituée entre celle que nous quittions & la terre ferme. Pour une plus grande précaution je ne voulus jamais permettre que les deux ou trois cens *Eſſanapés* qui nous avoient eſcorté depuis leur grand Village, traverſaſſent avec nous dans cette petite Iſle, & fuſſent de nôtre campement.

Cependant, les *Gnacſitares* nous laiſſerent fort en repos dans ce retranchement, ſoit qu'ils viſſent bien qu'il n'y avoit que des coups à gagner en nous attaquant, ſoit qu'ils ne fuſſent pas aſſez perſuadez que nous étions des Eſpagnols, toûjours eſt-il vrai qu'ils n'entreprirent rien contre nous. Il y a bien de l'apparence qu'ils vouloient commencer par s'éclaircir ſur leur doute ; car ayant choiſi leurs meilleurs Coureurs, ils les envoyerent à quatre-vingt lieuës de là vers le Sud. Devineriez-vous bien,

Monſieur, quel étoit le but d'une ſi longue courſe ? C'étoit pour aller querir des Sauvages qui puſſent décider la queſtion, & terminer le different qui étoit entre les *Gnacſitares* & nous. On ſuppoſoit que ces Nations du Sud devoient bien connoître les Eſpagnols du Nouveau Mexique, & l'on ne ſe trompoit pas. Les Coureurs firent donc cette penible traite, & demanderent des Députez pour venir nous examiner. Ces bonnes gens du Sud acceptent la propoſition, & bien loin de s'excuſer ſur la difficulté du chemin, ils partent en grand nombre avec autant d'ardeur que s'il ſe fût agi du ſalut de tous les Sauvages. Dès qu'ils furent arrivez chez les *Gnacſitares*, on les pria de paſſer dans nôtre Iſle, & comme j'étois ſûr qu'ils n'avoient pas de mauvais deſſein, je ne m'oppoſai nullement à leur deſcente. Tout le bon jour qu'ils nous donnerent, ce fut de nous contempler du haut en bas, du bas en haut, & d'employer toutes leurs lumieres pour voir ſi nous étions de la bonne ou de la fauſſe monnoye : Ces rigides Experts prirent garde à tout. Nos habits, nos épées, nos fuſils, nôtre air, nôtre teint, il n'y eut rien qu'ils ne fiſſent paſſer en revûë ; ils obſerverent même juſqu'au ton de voix, & juſqu'à l'accent. Enfin après une épreuve auſſi exacte qu'il étoit poſſible ; on nous déchargea à pur & à plein, & nos Juges prononcerent que nous n'étions point Eſpagnols. Je confirmai beaucoup la vérité de cette ſentence dans l'eſprit des *Gnacſitares* :

je

je leur appris le ſujet de mon voyage ; je leur parlai des Païs que nous poſſedions à l'Eſt, tout cela leur fit impreſſion ; mais rien ne les convainquit davantage que lors qu'ils m'ouïrent déclamer contre les Eſpagnols, & parler d'eux comme de nos plus grands Ennemis. Les *Gnacſitares* bien guéris de leur erreur me firent une Députation dans les formes : On m'invita de venir camper dans la grande Iſle, & en ſigne de bonne amitié ils me firent preſent d'une bonne quantité de je ne ſai quel grain qu'ils recüeillent en abondance, & que je ne ſaurois mieux vous comparer qu'à nos lentilles. Par proviſion, je m'accommodai de la largeſſe ; je leur promis auſſi de les aller voir ; mais je me défendis du campement, leur alléguant ſans façon que nous nous défierions moins les uns des autres & que nous ſerions meilleurs amis de loin que de près.

Pour tenir parole, & m'aquiter de ma viſite, je partis de la petite Iſle avec quelques-uns de nos Sauvages, & ſix Soldats bien armez. Quoi que le trajet fût petit, il ne laiſſa pas d'être difficile ; le froid étoit exceſſif, & nous fûmes contraints de caſſer les glaces en pluſieurs endroits. Etant débarquez nous marchâmes deux lieuës avant que d'arriver au premier Village. Je ne vous rapporterai point ici les formalitez & les cérémonies de nôtre réception ; les *Gnacſitares* nous firent ce qu'on nous avoit fait autre part, & vous en dire davantage, ce ne ſeroit rien vous apprendre. Je fis là

de grandes libéralitez, & je remarquai bien que ces preuves démonſtratives operoient bien plus efficacement ſur ces Canailles que le témoignage des Députez du Sud, ni que toutes mes raiſons. Je les nomme Canailles à cauſe de leur genie bas & intéreſſé; car pour le reſte, je n'avois point encore vû de Sauvages ſi policez. Les *Gnacſitares* n'ont pas ſeulement l'ombre d'un Gouvernement. Ils en ont le reel & l'effectif: leur grand Chef a un pouvoir abſolu ſur toute la Nation, & il eſt Roi auſſi deſpotiquement que le nôtre. Tous les Villages que vous voyez ſur ma Carte compoſent ſon Etat; vous pouvez faire fond ſur cette Carte; elle eſt fidéle, & ce ſont eux-mêmes qui m'en ont fait preſent. Je cauſai deux heures avec cet Empereur Sauvage, & toute la converſation ne roula preſque que ſur les Eſpagnols. Je m'informai de lui à quelle diſtance ſon Païs étoit du Nouveau Mexique; nous en ſommes éloignez, répondit-il, de quatre-vingt taſous, + Deux c'eſt à dire de cent quarante lieuës, chaque taſou faiſant trois de nos lieuës. Au reſte, le bon Sire s'en donnoit à cœur joye ſur le chapitre des Eſpagnols; il mordoit à la grape, & on liſoit dans ſes yeux qu'il auroit de bon cœur fait brûler à petit feu le dernier de cette Nation. Comme la matiere étoit extrêmement de mon goût, j'avois grand ſoin de l'entretenir & de l'échauffer: je verſois de l'huile ſur le braſier du Cacique, je rallumois ſa bile dès qu'elle ne me paroiſſoit plus flamber aſſez, je mêlois

mêlois mes hiſtoires avec les ſiennes ; c'étoit à qui fronderoit le mieux contre la perfidie & la cruauté des Découvreurs de l'Amerique, & nous nous aprîmes réciproquement bien des choſes là-deſſus. Quand nous fûmes las de dauber nos ennemis communs, il plût à ſon humaine & complaiſante Majeſté de nous régaler d'une galanterie dont je n'avois point vû d'exemple juſqu'alors. On nous amena par ſon ordre une troupe des plus belles filles du Village, & le commode Chef nous preſſa fort obligeamment de choiſir. Nous ne profitâmes point de ce maquerellage royal ; nous remerciâmes civilement le Prince de ſa courtoiſie, & outre que la fatigue & l'abſtinence nous avoient épointé l'écharde, nous étions bien-aiſes d'édifier ces Sauvages par nôtre continence. A vous dire le vrai, Monſieur, il y avoit un peu de dégoût dans nôtre chaſteté ; cette proſtitution nous fit mal au cœur, & nous aurions été bien autrement tentez, s'il y avoit eu plus de peine ou de miſtére. Cependant nôtre Grand Chef vouloit à toute force nous faire entrer en lice, & il prenoit nôtre vertu pour affront. Peut-être eut-il fallu en venir aux priſes & au congrès ſi mes Sauvages ne s'étoient aviſez d'une bonne invention : Ils dirent au Cacique que j'avois promis aux Soldats de mon détachement que je retournerois dans la petite Iſle préciſément à une certaine heure ; que pour peu que je tardaſſe ils ſeroient en peine, & s'imagineroient qu'on m'auroit joüé quelque

mauvais tour. Son Alteſſe Sauvageonne ſe payant de cette raiſon me laiſſa partir, & nous nous ſéparâmes avec de grandes proteſtations d'amitié.

Deux jours après, c'eſt à dire le neuviéme de Janvier, le Grand Chef me rendit ma viſite. Parmi ceux de ſa ſuite qui étoit fort nombreuſe, & qui, je croi, n'étoit guére moins de quatre cens hommes, j'aperçûs quatre viſages que je ne doutai point du tout être des Eſpagnols. Qui n'y eut été pris ? Ces quatre hommes n'avoient rien de Sauvage ; ils étoient vêtus ; ils portoient la barbe touffuë, & les cheveux au deſſous de l'oreille, leur teint étoit bazané : d'ailleurs on ne voyoit rien de groſſier ni d'impoli dans leur contenance & dans leurs maniéres. Je m'abuſois pourtant ; c'étoient des Sauvages d'une Nation diſtinguée, de ces *Mozeemlek* dont le Grand Chef des *Eokoros* m'avoit parlé. Le plaiſir de trouver des Americains façonnez me donna la curioſité de m'informer quels Peuples c'étoient que les *Mozeemlek*, je priai les *Gnacſitares* de me donner cette ſatisfaction, voici en ſubſtance ce qu'ils m'aprirent. Les *Mozeemlek* habitent le long d'une Riviére qui tire ſa ſource d'une chaîne de montagnes ; c'eſt auſſi dans cette même chaîne que ſe forme la Riviére Longue par une quantité de ruiſſeaux dont l'occurrence forme un confluent. Le Païs de cette Nation eſt contigu à celui des *Gnacſitares*, & c'eſt ce qui fait entre eux le ſujet d'une guerre continuelle. La chaſſe

des

des bœufs ſauvages eſt le principal ſujet de la jalouſie qui régne entre ces Peuples. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſe ſoient preſcrit des bornes & des limites pour le terrain : vous pouvez voir l'étenduë du diſtrict de chaque Nation dans le plan Géographique que les *Gnacſitares* eux-mêmes m'ont tracé ſur une peau de Cerf, & de laquelle deſcription je vous envoye la copie. Vous n'avez qu'à prendre garde aux deux croix : celle qui eſt marquée à la fourche de deux petites Riviéres deſigne le *Non plus ultra* des *Gnacſitares*, & il ne leur eſt pas permis d'aller plus loin avec leurs Pirogues, qui ſont les voitures dont ils ſe ſervent ordinairement ; l'autre croix eſt la borne dés *Mozeemlek*. Mais ces Sauvages n'obſervent pas la régle fort ſcrupuleuſement : je ne vous dirai point s'il leur eſt défendu de pourſuivre la bête ſur les terres du Voiſin, c'eſt une circonſtance que je ne me ſuis point fait expliquer ; ce qu'ils m'ont aſſuré très-poſitivement, c'eſt que pour peu que les Chaſſeurs franchiſſent la limite, cela ſuffit pour allumer entre les deux Nations une guerre ſanglante & opiniâtre. Au reſte, chaque Peuple a dans ſon reſſort aſſez de bœufs ſauvages pour n'avoir pas beſoin d'en chercher autre part ; ces animaux vont par troupes en été dans les vallées ; auſſi chaque Village a t-il ſon Parc bien rempli de ces bœufs pour la proviſion. Quant aux Montagnes au bas deſquelles ces Peuples demeurent, elles ont cinq ou ſix lieuës de large ; leur ſommet s'éléve à proportion,

& elles ſont ſi roides & ſi eſcarpées qu'il faut prendre de grands détours pour les traverſer ; elles ne ſont habitées que par des Ours, & par d'autres bêtes féroces.

N'étant pas ſatisfait d'une connoiſſance ſi ſuperficielle touchant les *Mozeemlek*, je m'adreſſai par interprete à ces quatre Eſclaves que j'avois pris pour des Eſpagnols, & vous allez voir ce que j'en tirai. Autant que je puis me rappeller leur recit, à cent cinquante lieuës de là où nous étions, la grande Riviére ſe décharge par une embouchûre de deux lieuës, dans un vaſte Lac d'eau ſalée, qui a trois cens lieuës de circuit. Vers le bas & la fin de cette Riviére on a bâti ſix belles Villes ; les murailles ſont de pierre enduite de terre graſſe ; mes Auteurs ne me ſpécifiérent point combien leur enceinte avoit de tour ; mais ils n'oubliérent pas de me dire que les Maiſons ſont découvertes, ſans toit, & en maniere de platte-forme, telles enfin que je vous les ai deſſinées dans ma Carte. Vous jugez bien, Monſieur, que la ſituation de ces Villes doit être fort agréable ; mais ce qui forme un aſpect beaucoup plus rare, c'eſt qu'il y a autour de ce Lac, ou de cette eſpéce de Mer plus de cent autres Villes tant grandes que petites, ce qui ſuffit pour donner une haute idée de la grandeur & de la puiſſance de cette Nation. Cette grande Eau ſalée eſt comme le champ de leur commerce, & ils y naviguent avec des bâteaux dont vous trouverez la ſtructure figurée dans ma Carte. Ils cultivent les

Arts,

Arts, & la Méchanique fleurit parmi eux comme parmi nous : Ils font des étoffes, des haches de cuivre & quantité d'autres ouvrages : j'avois grande envie d'en ſavoir le nom ; mes Hiſtoriens s'efforçoient aſſez de me les faire connoître ; mais je ne comprenois rien à leurs ſignes, & d'ailleurs malheureuſement pour moi mes *Outagamis* & tous mes autres Interprétes n'ayant aucune connoiſſance de ces Ouvrages, n'avoient garde de me les faire concevoir. Il faloit, direz-vous avoir recours à la circomlocution ; il eſt vrai : je conçois à preſent que par ce moyen là j'aurois pû deviner beaucoup des choſes dont il s'agiſſoit, mais on ne s'aviſe jamais de tout. Au reſte, le Gouvernement de cette Nation eſt auſſi Monarchique que celui des Turcs pour ne pas dire des François. Le Grand Chef eſt Maître abſolu de la Nation ; tous les Gouverneurs lui ſont ſubordonnez, & il n'y a rien qui ne dépende de ſon bon-plaiſir. Oh ça, Monſieur, vous jureriez, n'eſt-il pas vrai ? que je vous parle des *Mozeemlek* ? Effectivement le fil & l'enchaînure de ma narration ne peuvent vous donner une autre idée. Vous n'y étes pas néanmoins, & je vous ai fait cette petite malice pour me vanger d'y avoir été pris comme vous. Lors que je croyois de bonne foi que ces Eſclaves me contoient les beautez & les merveilles de leur Nation, je m'aperçûs, non ſans étonnement, qu'ils me parloient d'un autre Peuple nommé *Tahuglauk*. Je me ſentois aſſez d'inclination pour péné-

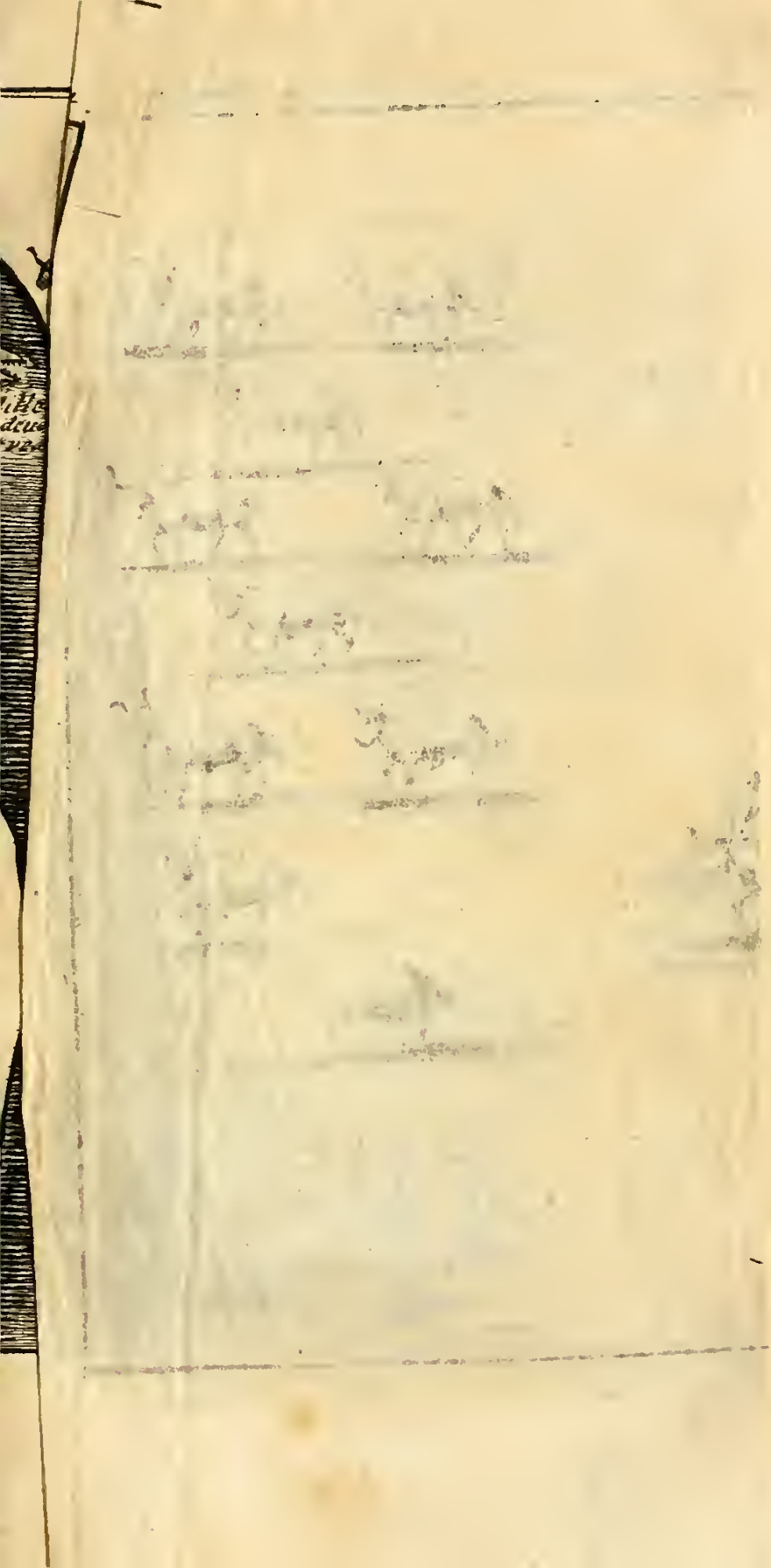
trer juſqu'à cet Empire ; mais cela ne ſe pouvant pas, je tâchois de dédommager ma curioſité en queſtionnant nos quatre Eſclaves. Il ne tint ni à eux, ni à moi que je n'apriſſe les Loix, les Mœurs, les Uſages des *Tahuglauk*, & que je ne connuſſe à fond ces Sauvages ſi differens des autres : j'en aurois ouï le recit avec une avide attention, & je vous en aurois rendu bon compte ; mais il n'y avoit pas moyen ? J'avois affaire à des Interprétes ignorans ; ils n'entendoient preſque rien, & ils avoient encore moins de talent pour ſe faire entendre : ils parloient, ou plûtôt ils hurloient cinq ou ſix enſemble, c'étoit une cohuë affreuſe, & je fus contraint à la fin d'abandonner la partie. Tout le fruit que je pûs recüeillir de cette converſation tumultueuſe ſe termine à ceci : Les *Tahuglauk* ſont auſſi nombreux que les feüilles des arbres, ſoit dit avec l'hiperbole & l'éxageration des Sauvages. Les *Mozeemlek* ménent dans les Villes des *Tahuglauk* quantité de Veaux ſauvages que ceux-là prennent autour de leurs Montagnes : Les *Tahuglauk* ſe ſervent à plus d'un uſage de ces animaux ; ils en mangent la viande ; ils les employent à la charruë, & ils préparent la peau pour la chauſſure & pour le vêtement. Ces Peuples portent la barbe longue de deux doigts ; leur habit qui eſt une maniere de tunique ne deſcend point plus bas que les genoux ; ils ſont coëffez d'un bonnet pyramidal dont la pointe ſemble menacer le Ciel ; ils ſont chauſſez d'une botine

botine qui leur cache toute la jambe, & ils ſont toûjours armez d'un long bâton ferré, à peu près comme ceux de nos Païſans, & de nos Voyageurs à pied. Leurs femmes ſont inviſibles comme en Italie & en Eſpagne, preuve qu'ils craignent le Cocuage, mais preuve auſſi que cette redoutable chimere pullule & foiſonne beaucoup parmi eux. Enfin ces Peuples aiment la guerre, & la font preſque toûjours avec d'autres Nations qui ne leur cédent point en puiſſance & en forces ; avec tout ce genie meurtrier les *Tahuglauk* ont une bonne & bien remarquable pratique ; c'eſt que quand ils vont chercher bien loin leurs Ennemis ; s'ils trouvent ſur leur route quelques troupes errantes qui leur ſoient inférieures, ils croiroient faire un crime de les attaquer. Si l'on agiſſoit par tout auſſi équitablement, on ne verroit point de ces victoires honteuſes qui ſont de vrais aſſaſſinats tant eſt grande la ſupériorité du Vainqueur, & il n'y auroit pas tant de ſang répandu par le ſeul droit du plus fort. J'oubliois une particularité qui concerne tant les *Tahuglauk* que les *Mozeemlek*, c'eſt que leur Riviére deſcend toûjours vers le Couchant, & que ce Lac d'eau ſalée dans lequel elle ſe décharge, & que je vous ai dit avoir trois cens lieuës de circuit, en a trente de largeur, ſon embouchûre étant bien loin au Midi.

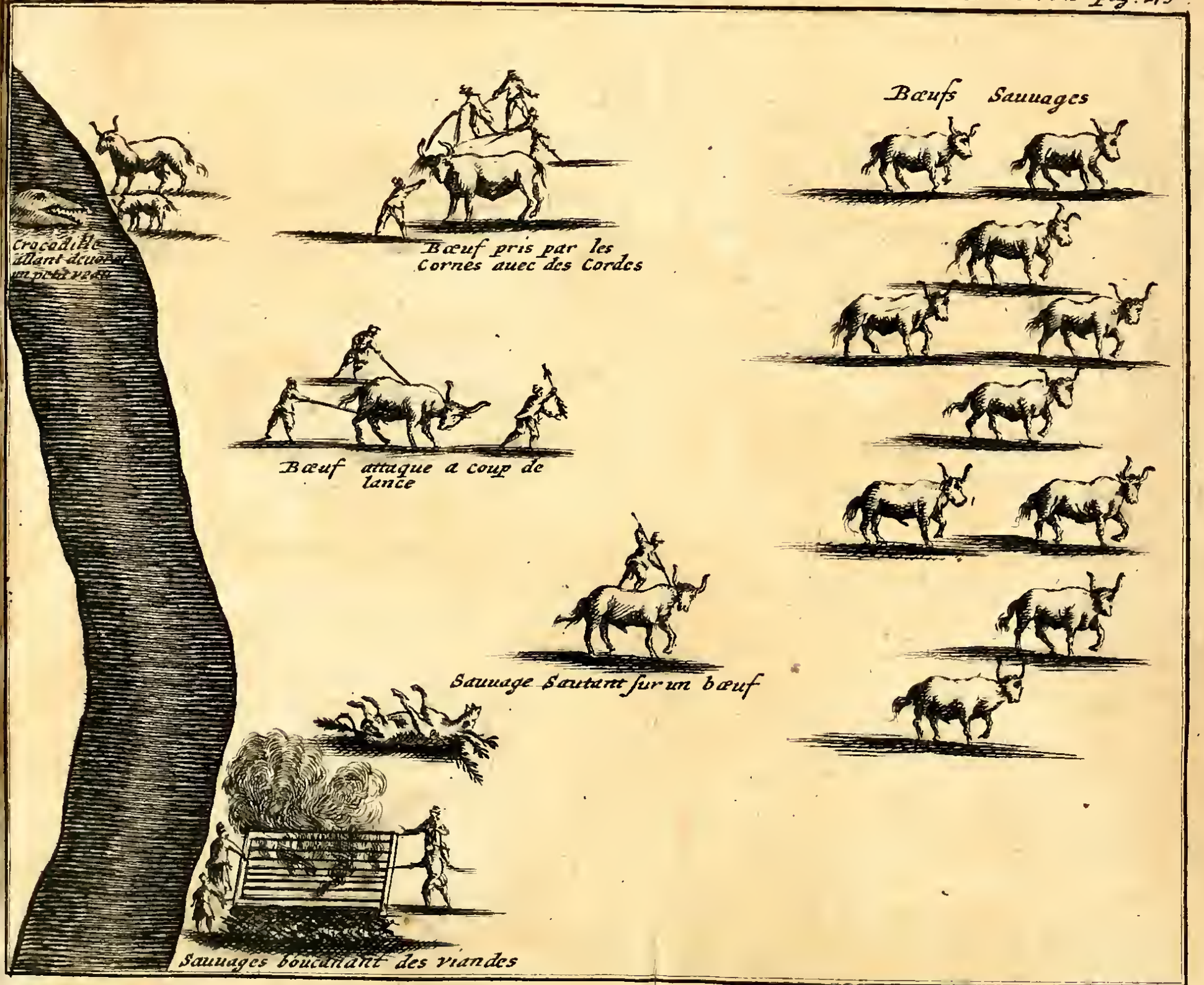
Après cette courte, ſuccincte & générale inſtruction, je vins à ce qui touchoit nos Eſclaves en particulier. J'apris d'eux qu'ils

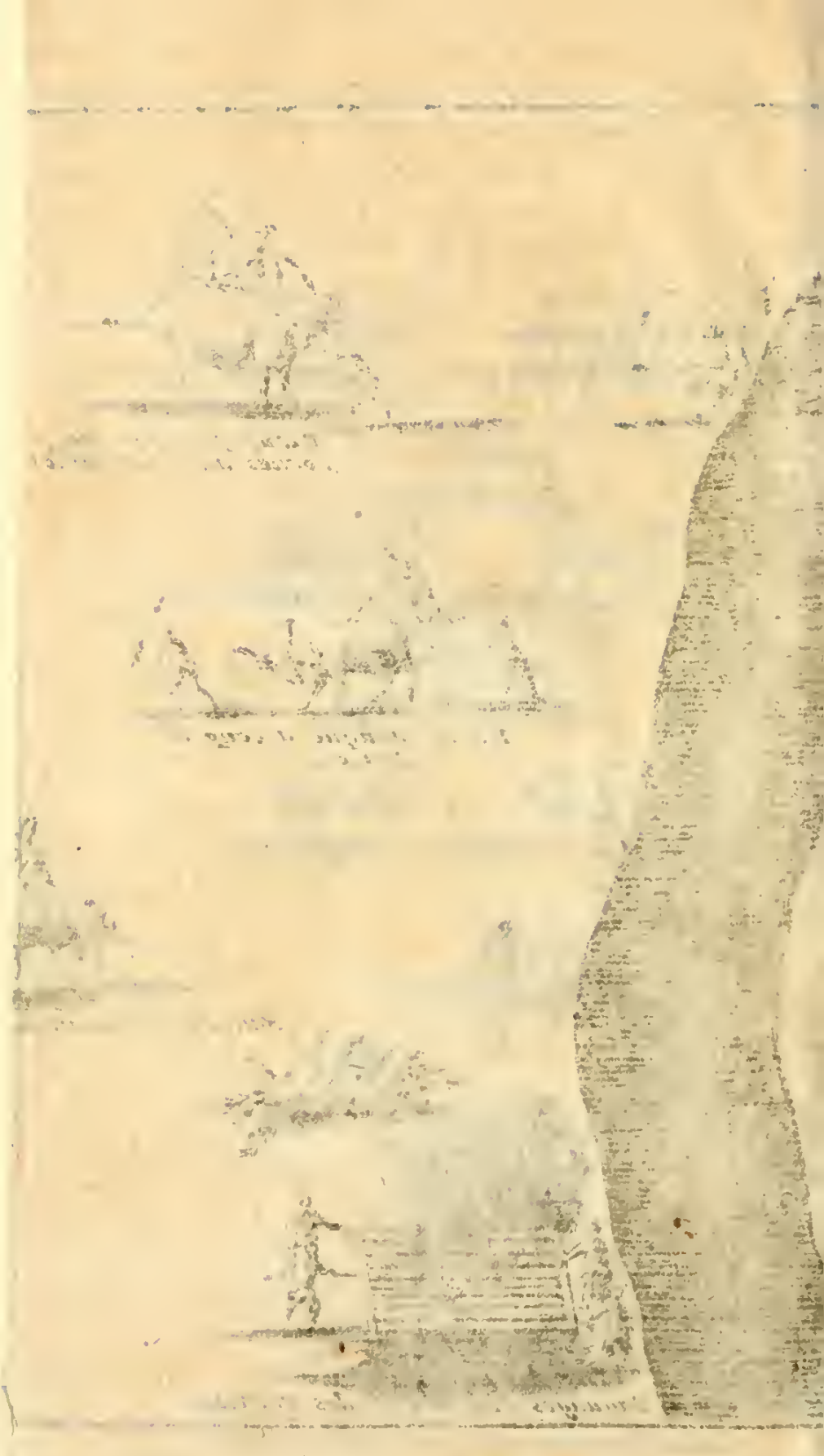
avoient été faits prisonniers par un parti de *Gnacsitares* avec qui leur Nation étoit en guerre depuis dix ans, mais qu'il y avoit espérance de Paix, & qu'en cas qu'elle se conclut, ils auroient bien-tôt la joye de retourner en leur Païs. Je voyois bien qu'ils languissoient pitoyablement après cet heureux jour. Outre qu'ils devoient alors recouvrer la liberté, ce plus grand de tous les biens, & sans lequel la vie est dégoûtante, ils portoient d'autant plus impatiemment le joug de la servitude qu'ils avoient un souverain mépris pour les *Gnacsitares* leurs hôtes & leurs Maîtres. Nous ne mettons, disoient-ils, qu'une difference de figure entre ces hommes brutaux & les Ours. Ils outroient néanmoins ; car les *Gnacsitares* ont du bon sens, & je le repéte, jusqu'à eux je n'avois point vû de Sauvages si traitables ni si accommodants. J'avouë qu'ils n'approchent point des *Mozeemlek* : à juger de cette Nation par les prisonniers, elle s'est purgée de toute la roüille & de toute la crasse du Nouveau Monde, & certainement je trouvois à ces quatre hommes des manieres si polies, si honnêtes, si engageantes que je croyois m'entretenir avec des François. Ces Esclaves me parurent quelque chose de si rare qu'il me prit envie de les avoir : je crus que je ne pourrois retourner en Canada avec un plus précieux butin. Je leur en fis donc la proposition ; je m'engageai à obtenir leur liberté du Grand Chef ; je leur promis une douce & honorable condition, & des avantages si consi-

déra-



avoient été faits prisonniers par un parti de *Gnacsitares* avec qui leur Nation étoit en guerre depuis dix ans, mais qu'il y avoit espérance de Paix, & qu'en cas qu'elle se conclut, ils auroient bien-tôt la joye de retourner en leur Païs. Je voyois bien qu'ils languissoient pitoyablement après cet heureux jour. Outre qu'ils devoient alors recouvrer la liberté, ce plus grand de tous les biens, & sans lequel la vie est dégoûtante, ils portoient d'autant plus impatiemment le joug de la servitude qu'ils avoient un souverain mépris pour les *Gnacsitares* leurs hôtes & leurs Maîtres. Nous ne mettons, disoient-ils, qu'une difference de figure entre ces hommes brutaux & les Ours. Ils outroient néanmoins ; car les *Gnacsitares* ont du bon sens, & je le repéte, jusqu'à eux je n'avois point vû de Sauvages si traitables ni si accommodants. J'avouë qu'ils n'approchent point des *Mozeemlek* : à juger de cette Nation par les prisonniers, elle s'est purgée de toute la roüille & de toute la crasse du Nouveau Monde, & certainement je trouvois à ces quatre hommes des manieres si polies, si honnêtes, si engageantes que je croyois m'entretenir avec des François. Ces Esclaves me parurent quelque chose de si rare qu'il me prit envie de les avoir : je crus que je ne pourrois retourner en Canada avec un plus précieux butin. Je leur en fis donc la proposition ; je m'engageai à obtenir leur liberté du Grand Chef ; je leur promis une douce & honorable condition, & des avantages si considéra-


Bœufs Sauuages
Bœuf pris par les Cornes auec des Cordes
Bœuf attaque a coup de lance
Sauuage Sautant sur un bœuf
Sauuages boucanant des viandes



dérables que s'ils m'avoient pris au mot j'euſſe été fort embarraſſé à leur tenir parole ; mais toutes mes offres ne pûrent les ébranler ; l'amour de la Patrie l'emporta ſur tous les apas de la fortune, & ils me déclarérent qu'ils préféroient le plaiſir de retourner chez eux, à tous les autres biens que je pourrois leur procurer. Ils me marquerent néanmoins beaucoup de reconnoiſſance pour ma bonne volonté. L'un de ces quatre *Mozeemlek* s'étant apperçû que je regardois avec des yeux fort attentifs une Médaille qu'il avoit penduë au coû, me la donna fort obligeamment. Cette Médaille étoit d'un cuivre rougeâtre, & pour ſa figure j'ai pris ſoin de vous la deſſiner, vous la trouverez dans ma Carte. Comme je ſavois que l'arquebuſier de Monſieur de *Tonti* chez les *Ilinois* avoit quelque connoiſſance des métaux, je le priai de vouloir bien fondre cette Antique moderne ; il le fit, & je remarquai que la matiere devenoit plus peſante, la couleur plus enfoncée, & même un peu maniable. J'aurois ſouhaité une entiere & parfaite explication de ces ſortes de figures ; mais nos *Mozeemlek* n'en ſavoient pas plus que moi là-deſſus : tout ce que je pûs en tirer, c'eſt que ces Médailles ſe fabriquent chez les Sauvages nommez *Tahuglauk*, & que ces Peuples en font grand cas. Lors que le Grand Chef s'en retourna je ne manquai point à faire quelques libéralitez aux quatre Eſclaves, & meſurant en gens d'eſprit le don par la bonne volonté du Bienfaiteur, ils

reçûrent mes bagatelles comme ſi ç'eût été quelque choſe de fort précieux.

Pendant nôtre ſéjour dans la petite Iſle le tems s'adoucit, & il ſurvint un dégel fort à propos : Le vent s'étant auſſi remis au Sud-Oüeſt ne pouvoit nous être plus favorable ; ainſi nous nous hâtâmes d'en profiter. Je fis donc une Députation ſolennelle au Cacique ; on lui annonça mon départ pour le Canada ; on le remercia de ſes honnêtetez, & de ſon humaine hoſpitalité ; mais ce qu'il trouva je croi, le meilleur endroit de la Harangue, c'eſt qu'on lui fit de nouveaux preſens de ma part. J'en fus abondamment récompenſé ; car les *Gnacſitares* que le Grand Chef envoya pour me ſouhaiter un bon voyage & un prompt & heureux retour, nous preſenterent au nom de leur Maître une ſi copieuſe proviſion de viande de bœuf, qu'il y en avoit aſſez pour freter nos Pirogues. Tout étant diſpoſé pour l'embarquement, nous paſſâmes d'abord en terre-ferme ; ce fut afin d'y perpétuer par un monument durable le ſouvenir de nôtre venuë en ce païs-là. Je fis donc attacher à un long & gros poteau, planté tout exprès, les armes de France gravées ſur une plaque de plomb : de vous dire s'il n'aura pas plû à Meſſieurs les *Gnacſitares* d'arracher ce Mémorial, & de le jetter dans l'eau ou dans le feu, c'eſt dequoi je ne voudrois pas répondre ; ces Sauvages ne nous voyent pas de fort bon œil dans leur Continent, & au fond ils n'ont pas tout le tort. Quoi qu'il en ſoit, nous

mîmes

mîmes à la voile le vingt-ſix de Janvier, & après dix jours d'une très-heureuſe Navigation, nous arrivâmes au Païs des *Eſſanapés*. Nous nous dédommageâmes en deſcendant la Riviére Longue des fatigues que nous avions eſſuyées en la montant. Outre que nous ne trouvions plus aucun obſtacle fâcheux, nous avions encore l'agréable amuſement de voir tuer des Oiſeaux de riviére : Comme il y a une quantité prodigieuſe de ce gibier ſur cette route, les Sauvages viennent auſſi en grand nombre pour en prendre, ſi bien qu'il s'en fait un horrible maſſacre. Au reſte, la Riviére Longue roule ſes eaux aſſez tranquillement : Son cours eſt calme, à l'exception pourtant du quatorziéme Village au quinziéme ; elle eſt là d'une agitation qu'on peut appeller rapide, & cet eſpace eſt environ de trois lieuës. Le canal de cette Riviére eſt auſſi fort droit ; elle ne fait point d'écarts ; elle ne ſerpente preſque point depuis ſon embouchûre juſqu'au Lac. J'avouë que les yeux ne trouvent pas leur compte le long de cette Riviére : rien n'eſt plus triſte que ſon aſpect, & il y a des endroits dont les environs ſont affreux ; l'eau de ce Fleuve eſt même d'une couleur très-deſagréable ; mais il dédommage bien de tout cela par ſon utilité, car il eſt tout-à-fait commode pour la Navigation, & il peut porter juſqu'à des Barques de cinquante tonneaux. Il ne tiendra qu'à vous de remarquer où il ceſſe d'être ſi navigable ; j'en ai fixé l'endroit ſur ma Carte par une fleur de lis. Je

fis

fis auſſi planter un autre poteau dans le même lieu, & mes Soldats m'ayant voulu faire l'honneur d'éterniſer mon nom appellerent ce monument *La Borne de Lahontan*. Le deuxiéme de Mars nous entrâmes dans le Fleuve de *Miſſiſipi* : depuis nôtre paſſage, il s'étoit beaucoup enflé par la fonte des néges, par la pluye ; & par le débordement des Riviéres ; & comme par là ſon courant avoit aquis de la rapidité, nous nous y abandonnâmes, & cela nous ſauva la peine de ramer. Le dix nous débarquâmes dans l'Iſle nommée *des Rencontres*, & l'on y ſéjourna le lendemain. Vous auriez, Monſieur, un juſte reproche à me faire ſi je ne vous apprenois pas l'origine de cette dénomination. C'eſt qu'un Parti de quatre cens *Iroquois* ayant rencontré dans cette Iſle, qui par parenthéze eſt ſituée au milieu du Fleuve de *Miſſiſipi*, ayant, dis-je, rencontré un autre Parti de trois cens *Nadoueſſis* en furent taillez en piéces, voici l'hiſtoire de cet évenement. La fantaiſie ayant pris aux *Iroquois* d'aller faire une levée de Bouclier chez certains Peuples que je vous ferai bien-tôt connoître, & qui ſont proches Voiſins des *Otentats* ; ils paſſerent chez les *Ilinois* leurs Alliez : Ceux-ci leur fournirent des Vivres, & leur donnerent tous les materiaux qu'il falloit pour conſtruire des Canots, ce qu'ils firent en toute diligence, & puis s'embarquerent pour leur expedition. Comme nos *Iroquois* avançoient ſur le Fleuve, & qu'ils repaiſſoient leur imagination de la belle proüeſſe qu'ils alloient

alloient faire en ſurprenant de pauvres gens qui ne penſoient point du tout à eux ; ils virent une nombre de Canots qui deſcendoient de l'autre côté de la Riviére. Si-tôt que les *Iroquois* eurent apperçû cette petite Flote, ils gagnerent au plûtôt cette Iſle dont il eſt queſtion, & les *Nadoueſſis* en firent autant. Vous noterez, Monſieur, que ces deux Nations ne s'entre-connoiſſoient point, ſi ce n'étoit peut-être de nom ; car les *Iroquois*, ſur tout, ſont fameux par leurs cruautez, & il n'y a point de Sauvages qui n'en ayent ouï parler. Nos deux Partis aborderent donc, chacun à une pointe de l'Iſle, ce ſont les deux endroits deſignez ſur ma Carte par deux Croix. A peine furent-ils en vûë, & à portée pour s'entendre que les *Iroquois* criant à plein goſier demanderent en langage Ilinois, *Qui êtes-vous ? Nous ſommes Nadoueſſis*, répondirent les autres : Ces derniers ayant fait à leur tour le cri & la huée du *Qui vive ?* Les *Iroquois* ne firent pas non plus difficulté de ſe nommer. Mais en même tems ils continuérent, *& où allez-vous ? A la chaſſe aux Bœufs*, repliquerent les Nadoueſſis, *& vous Iroquois quel eſt le ſujet de vôtre voyage ? C'eſt la chaſſe aux hommes*, dirent ceux ci. *Oh ! puis que cela eſt*, repartirent les autres, *il eſt trop juſte de vous épargner du chemin. Nous ſommes des hommes ; venez nous prendre, ſi vous le pouvez, la capture ne ſera pas mauvaiſe.* Les *Iroquois* n'étoient pas gens à reculer ; ils acceptent le défi, & ſur cela chaque Nation débarque, & ſe diſpoſe à s'en donner

ner jusqu'aux gardes. Le Commandant des *Nadoueſſis* ne voulut point de porte de derriére ; il déclare à ſes Guerriers qu'il faut choiſir la victoire ou la mort, & pour leur ôter toute eſperance de pouvoir fuïr, il prit une hache, & ſecondé de quelques-uns des ſiens il mit tous ſes Canots en piéces. Enſuite ce vaillant Chef méne ſes gens à l'ennemi, & les *Iroquois*, bien que ſupérieurs, n'avoient pas d'impatience pour attaquer. Ceux-ci ſoûtinrent pourtant le premier choc en dignes Chaſſeurs d'hommes : ils firent une ſi furieuſe décharge qu'ils jetterent par terre quatre-vingt de leurs ennemis ; mais les *Nadoueſſis* après avoir eſſuyé cette foudroyante grêle fondirent la maſſuë à la main ſur les *Iroquois* qui n'ayant pas le tems de recharger furent défaits à platte-couture. Il en périt deux cens ſoixante ; les autres voulurent ſe ſauver ; mais ce fût en vain, ils furent pourſuivis & atteints par les Vainqueurs qui les firent tous Eſclaves. Le Chef des *Nadoueſſis* averti, que ſur la fin du combat quelques-uns des Vaincus s'étoient jettez dans leurs Canots pour prendre la fuïte envoya au plus vîte après eux ; mais les Fuyards ſe voyant ſur le point d'être attrapez ſe jetterent à l'eau, aimant mieux ſe noyer que de tomber entre les mains de leurs ennemis. Comme les *Nadoueſſis* n'auroient pas crû leur victoire compléte, ſi elle n'avoit été publiée, principalement parmi la Nation des *Iroquois*, ils choiſirent entre tous leurs Priſonniers les deux hommes qui avoient la

mine de courir le mieux ; on coupa le nez & les oreilles à ces miſérables ; on leur donna les armes & les munitions néceſſaires, ſoit pour ſe procurer la vie par la Chaſſe, ſoit pour ſe garantir des mauvaiſes avantures, & dans cet équipage, „ allez, „ leur dit-on, chez vos gens ; rendez compte à vos Compatriotes de ce qui eſt arrivé, & pour leur montrer que nous uſons „ bien de nôtre avantage, donnez de nôtre part un bon avis à vôtre Nation, „ c'eſt qu'une autrefois elle n'employe plus „ des femmes pour faire la chaſſe aux hommes. La raillerie avoit ſon ſel ; mais ces nez & ces oreilles à bas la rendoient trop forte, n'eſt-il pas vrai, Monſieur ?

Le douze nous débarquâmes à un Village des *Otentas* ; ce Païs abonde en blé d'Inde, auſſi en remplîmes nous nos Canots. Les *Otentas* demeurent ſur les bords d'une Riviére aſſez rapide, & qui prend ſa ſource dans les Montagnes voiſines. Les Villages de cette Nation ne s'étendent pourtant pas juſqu'au haut de la Riviére ; cette partie eſt habitée par trois autres differens Peuples, les *Panimaha*, les *Paneaſſa*, & les *Panetonka*. J'aurois fort ſouhaité m'éclaircir de tout cela par mes propres yeux ; mais le tems me preſſoit. & d'ailleurs j'avois déja perdu toute eſperance de faire la découverte que j'aurois ſouhaitée au ſujet des Eſpagnols. Je quittai donc les *Otentas* dès le lendemain, & quoi que nous euſſions le courant, on ne laiſſa pas de ramer, ce qui nous fit gagner en quatre jours la Rivié-

Riviére des *Miſſouris* : le courant de cette Riviére n'en cedoit pas pour la rapidité au courant du *Miſſiſipi* ; nous remarquâmes cela en le refoulant pour arriver au premier Village des *Miſſouris*. J'y fis une ſtation de quelques heures, mais qui ne laiſſa pas de m'être utile ; car pour me récompenſer de mes bagatelles, on me fit preſent de cent Cocs d'Inde : il n'étoit pas difficile aux Habitans de les raſſembler ; car leurs Cabanes en ſont très-bien fournies, & de plus il y a beaucoup de ces Oiſeaux dans le Païs. Nous nous rembarquâmes donc dès le même jour qui étoit le dix-huit, & voguant de force, nous prîmes terre le ſoir à quelque diſtance du ſecond Village. Comme mon deſſein étoit de faire là quelque ſéjour, nos gens tirerent les Canots, & s'empreſſerent à dreſſer le Cabanage. Cependant nos *Outagamis* me dirent qu'ils vouloient aller prendre langue dans le Village, & je leur donnai pour eſcorte un détachement de dix Soldats avec un Sergent. Cette troupe fit un mauvais voyage : pas un des nôtres ne pût ſe faire entendre, ils n'entendoient pas mieux le jargon des *Miſſouris* : Les uns & les autres pouvoient appeller le langage des ſignes à leur ſecours ; mais apparemment qu'ils ne s'en aviſérent pas. Quoi qu'il en ſoit, peu s'en fallut que ce baragoüin réciproque n'eût une funeſte concluſion ; déja les *Miſſouris* perdant patience, ou concevant de méchans ſoupçons, menaçoient nos gens, & levoient le bras pour faire main baſſe ſur eux : Nos gens

gens n'auroient pas manqué de vendre leur vie bien chere, ainſi ç'eût été une boucherie. Lors qu'on étoit ſur le point d'en venir aux priſes, un bon Vieillard ſurvint fort heureuſement, & cria, prenons bien garde à ce que nous allons faire, & n'expoſons point témérairement l'honneur & le ſang de la Nation : Ces étrangers ne ſont pas ſeuls ; on a découvert leur campement ; ne doutons point qu'ils ne ſoient ſoûtenus, & que leurs gens ne ſe faſſent plûtôt hacher en piéces que de ne pas vanger l'inſulte qu'on aura faite à leurs compagnons. Cette exhortation du Vieillard eut ſon effet ; elle empêcha le malheur. N'allez pas me chicaner ſur la harangue du bon homme ; je ne vous la donne que pour ce qu'il devoit dire, & ſi vous me demandez d'où j'ai appris ce qu'il avoit dit, puiſque nos gens ne l'entendoient pas, un peu de patience, & vous ſerez ſatisfait. Mes Députez voyant donc que les *Miſſouris* étoient à leur égard des muets ſi dangereux, & qu'on n'en pouvoit rien tirer, s'en revinrent encore tous effrayez du riſque qu'ils avoient couru. Quand ils m'eurent conté la choſe, je vis bien que nous n'étions pas en ſureté, ce qui me fit prendre de bonnes meſures pour n'être pas ſurpris. Vers les deux heures après minuit ceux de nos gens qui faiſoient le guet entendirent du bruit, & ayant hazardé un gros *Qui va la ?* on leur répondit en langue Ilinoiſe que deux Habitans du Village demandoient à parler. Je ne trouvai pas à propos de les introduire à cette heure

heure indûë, & je les remis au Soleil levant. Cependant nos *Outagamis* ne pouvoient ſe remettre de la terrible reception qu'on leur avoit faite au Village ; ils avoient grande envie de s'en venger, & toute la nuit ils me perſécuterent pour aller brûler l'Habitation : mais je n'avois garde ; l'action eut été trop noire & trop barbare : je répondis que nous devions nous montrer les plus ſages, & que nous voyagions pour faire des découvertes, & non pas pour maſſacrer ; les *Outagamis* firent ſemblant de goûter mes raiſons, & me laiſſerent en repos. Dès le point du jour les deux Meſſagers de la nuit ne manquerent pas de revenir. Comme ils étoient chargez de nous reconnoître, & de bien s'aſſurer de ce que nous étions ; ils nous queſtionnerent à toute outrance ; nous ſubîmes une interrogatoire de plus de deux heures : Enfin nous ayant tournez de tous les ſens, & s'étant convaincus de nôtre bonne foi, ils nous priérent fort civilement de nous approcher du Village. Mais les *Outagamis* faiſant les fiers à leur tour dédaignerent cette invitation ; quand vous nous aurez rendu ce que vous nous devez, dirent-ils d'un ſourcil élevé ; quand le Chef du Village, qui ne s'eſt déja fait que trop attendre, ſera venu nous rendre ſes devoirs, nous verrons alors ce que nous aurons à faire. Les Députez étourdis de cette hauteur avoüérent que nous avions raiſon, & nous quitterent bruſquement pour aller porter nôtre plainte au Grand *Miſſouri*. Trois heures ſe paſſerent ſans

ſans que perſonne parût ; l'impatience commençoit à nous prendre, & l'on déliberoit déja ſur le parti le plus convenable ; mais enfin Monſieur le Chef arriva. Je penetrai d'abord le ſujet de ſon retardement ; la crainte l'empêchoit de venir, & d'ailleurs il falloit compoſer les preſens. Sa Seigneurie nous aborda donc, mais la terreur peinte ſur le viſage, & plûtôt avec l'air d'un Eſclave criminel, qu'avec la contenance d'un des Maîtres du Païs. Sa ſuite étoit d'un burleſque qui ne me déplût pas : tous ſes gens, au lieu de riches & magnifiques livrées, portoient dequoi ſubvenir à nos beſoins. Les uns étoient armez de viandes boucanées ; les autres de ſacs de bled d'Inde ; ceux-là, de raiſins ſecs ; ceux-ci, de peaux de chevreüils teintes en diverſes couleurs. Tout cela me ſembloit meilleur que des révérences & des complimens ; auſſi répondis-je à cette honnêteté par d'autres largeſſes, mais dont la valeur ne m'empêchoit pas d'être beaucoup en retour. Après toutes les cérémonies du premier abord, & les libéralitez reſpectives, il fût queſtion d'entrer en matiére. Le Chef avoit pour interprétes ces deux hommes qui parloient Ilinois, & moi je me ſervois de mes *Outagamis*. Nous fîmes tout nôtre poſſible pour tirer quelques éclairciſſemens, mais il n'y eut jamais moyen de faire cauſer le bon homme : il déclara qu'il ne ſçavoit rien, mais que nous pourrions apprendre la Carte du Païs, ſi nous voulions avancer ſur la Riviére ; Il s'en tint conſtamment à cette répon-

réponſe, & quoi que nous puſſions faire le Boureau n'en voulut point démordre. Nos *Outagamis* petilloient ; l'opiniâtreté de ce Chef à ne rien dire leur cauſa un furieux redoublement de rage pour brûler ; mais je tins ferme, & par de fortes remontrances je calmai leur fureur Pour en prévenir un nouvel accès, je fis hâter nôtre départ, & le jour même de cette entrevûë, à deux heures après midi l'on ſe remit en Canot. Après avoir remonté pendant près de quatre heures nous nous trouvâmes à l'embouchûre de la Riviére des *Oſages* ; on y cabana. Nous fîmes bonne garde pendant la nuit ; car nous fûmes preſque toûjours ſous les armes à cauſe des Bœufs ſauvages qui ſe divertiſſoient à nous venir lutiner aſſez ſouvent. Le lendemain, pour nous venger, nous en tuâmes quelques-uns, & la tuërie auroit été bien plus grande ſans une pluye copieuſe qui vint mal à propos refroidir nôtre ardeur. Comme nous nous amuſions à ſerrer nôtre proye, quelqu'un s'écria qu'il voyoit des hommes, & en effet une troupe aſſez nombreuſe de Sauvages venoit droit à nous. Vous jugez bien, Monſieur, qu'on ſe mit promptement ſur la défenſive : Chacun court aux armes, & nous retranchant derriére la foible paliſſade de nôtre petit Camp, nous voyions venir l'Ennemi. Le hazard nous tira bien-tôt de cette allarme. Un de mes Soldats ayant tiré ſon fuſil en l'air pour le mieux recharger enſuite, la ſimple lueur de ce feu cauſa une ſi grande épouvante à ces gens qui venoient

venoient à grands pas fondre sur nous, qu'ils se débandérent, fuyant çà & là comme un troupeau de moutons aux approches du Loup. C'est que l'usage du fusil étoit aussi nouveau pour ces Peuples qu'il l'avoit été pour les Habitans de la Riviére Longue. Cette avanture ne manqua pas de rallumer le courroux des bilieux *Outagamis*. Ils m'exhortérent au brûlement d'un ton si pathetique & si pressant, que je ne pûs m'en défendre, & ma raison succomba honteusement à la brutalité de ces destructeurs. J'eus donc la complaisance de me rembarquer dès le soir même, & de retourner sur nos pas, car nous avions laissé le Village derriére nous. Arrivez sur la minuit auprès de cette Habitation, nous attendîmes le jour dans un profond silence, & à peine commença-t-il à paroître que nous entrâmes dans le Village : il étoit sans défense, ces Sauvages que nous avions fait fuïr le soir précédent, & qui en étoient les Guerriers, n'étoient point encore de retour, ou peut-être étoient partis avant le Soleil, pour aller à nôtre découverte. Quoi qu'il en soit, nous annonçâmes nôtre entrée dans l'Habitation par une décharge en l'air de toute nôtre Artillerie. Jugez quel effet ce tonnerre imprévû devoit produire : dans ce moment les Vieillards, les femmes, les enfans, sortirent des Cabanes, & dans une consternation d'autant plus grande qu'ils ne sçavoient quel parti prendre ; ils ne voyoient de tous côtez qu'une mort inévitable ; leur unique ressource étoit

de ſe jetter à nos pieds, & de nous faire comprendre par des ſignes, qui dans ces occaſions ſont une voix bien éloquente de la Nature, de nous faire, dis-je, comprendre, que nous étions les ſouverains arbitres de leur ſalut. On n'avoit pas deſſein de leur ôter la vie : on leur ordonna ſeulement de ſortir du Village, & dès qu'ils en furent dehors, on mit le feu en tant d'endroits que l'Habitation fut bien-tôt réduite en cendres. Je ne vous rapporte pas ce fait comme un exploit, Monſieur ; c'eſt un crime que je vous confeſſe, & ſi mes Lettres deviennent publiques, la honte que j'aurai de ce que tout le monde ſaura cette action, me ſervira pour expier un ſi gros péché.

Après cette glorieuſe expédition nous rentrâmes dans nos Canots, & nous continuâmes à ſuivre le rapide courant de cette Riviére. Nôtre Navigation fût très-heureuſe, & il ne nous arriva rien de conſidérable juſqu'au Fleuve de *Miſſiſipi*. Nous entrâmes dans ce Fleuve le vingt-cinq d'aſſez bonne heure, & le lendemain après midi, lors que nous ne penſions qu'à pourſuivre tranquillement nôtre route, nous découvrîmes environ quatre cens Chaſſeurs qui en vouloient aux Bœufs ſauvages, dont les prairies ſont toutes couvertes du côté de l'Oüeſt. La rencontre étoit un peu trop forte, pour ne nous pas cauſer quelque inquiétude ; mais nous fûmes bien tôt raſſurez. Dès que ces Sauvages nous eurent apperçûs, bien loin de s'effaroucher, ils nous

firent

firent ſigne de ramer vers eux. Comme nous ne les connoiſſions point, & que de plus leur nombre nous paroiſſoit dans l'éloignement beaucoup plus grand qu'il n'étoit, nous héſitâmes, & peu s'en fallut que nous ne fiſſions force de voiles & d'aviron. Néanmoins nôtre bon deſtin l'emporta, & nous allâmes aborder à une portée de mouſquet au deſſus d'eux. Nous voyant arrêtez ils accouroient en foule ; mais nous qui ne prétendions pas être traitez en Bœufs ſauvages, nous criâmes à ces Chaſſeurs de ne pas avancer tous à la fois, & ils virent bien à nôtre poſture fiére & menaçante, qu'il n'y avoit pas de ſûreté à nous faire peur. Ainſi la troupe n'alla pas plus loin, & quatre des plus avancez nous ayant joints, nous dirent en Ilinois, & cela d'un œil riant & d'un viſage gai, qu'ils étoient *Akanſas*. Nous ne nous hâtâmes point de le croire ; mais après avoir examiné l'équipage, principalement leurs coûteaux, & leurs ciſeaux pendus au coû, nous nous laiſſâmes perſuader ; ils portoient auſſi de petites haches dont je ſçavois que les *Ilinois* leur font preſent à la rencontre ; enfin, je ſouhaitois paſſionnément que ce fuſſent ces mêmes *Akanſas* dont Mr. *de la Salle*, & pluſieurs autres François ont fait mention, & cette envie valoit preſque une raiſon démonſtrative pour me convaincre. Sans entrer donc dans une plus exacte diſcution, nous ſortîmes de nos Canots, & nous nous abandonnâmes avec toute ſorte de confiance & de franchiſe à la bonne foi de ces

Chaſſeurs. Nous n'eûmes pas ſujet de nous en repentir : ils firent de leur mieux pour nous délaſſer agréablement : la danſe, le chant, la bonne chere, les preſens, tout en fût. Nous n'eûmes là ni Comedie, ni Opera, mais on nous donna pour ſpectacle une de ces galanteries Eſpagnoles, que l'on nomme Combat de Taureaux. Nos *Akanſas* nous ayant donc mené, comme par promenade, à une lieuë de nôtre débarquement, firent là devant nous une chaſſe d'adreſſe & de plaiſir ; c'eſt-à-dire qu'alors ils employent pour ſe divertir pluſieurs ruſes à la capture des Bœufs, je vous ai tracé cela ſur ma Carte. Ces Sauvages nous montrerent auſſi un Crocodile nouvellement tué ; la maniere dont ils aſſomment cette bête eſt curieuſe, & je vous la décrirai quelque jour. Au reſte, nôtre pauſe chez les *Akanſas* ne fut aucunement profitable au but principal de mon voyage : Ces Chaſſeurs n'en ſavoient pas plus que moi ſur l'article des Eſpagnols ; mais ayant mis mes hôtes ſur le chapitre des *Miſſouris* & des *Oſages*, les deux derniéres Nations chez qui j'avois paſſé, ce ſont, dirent-ils, des Peuples nombreux, mais lâches & perfides, ſans courage & ſans foi : leurs Riviéres ſont fort grandes, & leur Païs bon & beau, c'eſt dommage qu'il ſoit habité par des coquins. Ce témoignage ſoulagea beaucoup ma conſcience du remords du brûlement, & j'eus preſque regret d'avoir ſauvé l'Habitation des *Miſſouris*. N'ayant pû donner plus de deux jours aux *Akanſas*,

je

je leur témoignai une reconnoiſſance qui alloit juſqu'à l'eſtime, & nous étant rembarquez nous pourſuivîmes nôtre Navigation juſqu'à la Riviére *Ouabach* : Elle eſt profonde, & l'ayant fait ſonder nous lui trouvâmes trois braſſes & demie d'eau ; c'étoit préciſément la meſure que les *Akanſas* avoient fixée : il eſt vrai que cette Riviére, ne paroiſſoit pas alors dans ſon cours naturel, & les Sauvages de nôtre compagnie auroient mis cent contre un qu'elle étoit enflée. On m'aſſura qu'elle portoit plus de cent lieuës ; je me ſerois fait un plaiſir d'entreprendre cette Navigation, & ſi la choſe eut dépendu de moi j'aurois remonté cette Riviére juſqu'à ſa ſource ; mais comme le tems me preſſoit, je remontai le Fleuve de *Miſſiſipi* juſqu'à la Riviére des *Ilinois*. Nous y arrivâmes le neuviéme d'Avril. Ce ne fut pas ſans peine, car, outre que nous eûmes vent contraire les deux premiers jours, les Courans étoient fort rapides.

Puis que je quitte le *Miſſiſipi* pour n'y plus retourner, vous ne ſerez pas fâché que je raſſemble tout ce que j'ai remarqué de ce Fleuve, & que je vous en donne une idée. Sa moindre largeur eſt de demi lieuë, & ſa moindre profondeur, d'une braſſe & demie d'eau ; je ne puis vous parler ſi expreſſément de ſa plus grande largeur, ni de ſa plus grande hauteur ; mais à juger du plus par le moins, on conçoit aiſément que le *Miſſiſipi* n'eſt pas un Fleuve du commun. Il eſt aſſez paiſible dans

ſa courſe, & les Sauvages m'ont aſſûré qu'il n'eſt rapide que trois ou quatre mois de l'année. Il eſt très ſûr pour la Navigation, & je n'y ai vû ni battures, ni bancs de ſable. On ne vogue pas long-tems ſur ce Fleuve ſans trouver des Iſles ; il y en a beaucoup, & comme elles ſont preſque toutes couvertes d'arbres, cela fait une vûë fort agréable dans la belle Saiſon. Les bords de cette Riviére ne ſont pas moins charmans ; vous ne voyez de l'un ou de l'autre rivage que Bois, que Côteaux, que Prairies : Avec tout cela cette Navigation eſt champêtre, & même affreuſe, en comparaiſon de celle de nos beaux Fleuves de France. Pendant tout le chemin que j'ai fait ſur le *Miſſiſipi*, je n'ai pas remarqué que cette Riviére ſerpentât, & je vous dirai ici par occaſion qu'il eſt fort rare de trouver en Amérique une Riviére qui s'écarte, qui ſe détourne dans ſon lit, en un mot qui roule ſes eaux en zigzag.

L'air du *Miſſiſipi* eſt ſain, le terroir fécond, & le climat fort propre à la propagation des animaux. L'un des plus grands divertiſſemens ſur cette route, c'eſt de voir les rivages tous couverts de quadrupédes & de volatiles qui paiſſent enſemble de la meilleure amitié du monde. Les Bœufs, les Cerfs, les Chevreüils, les Cocs d'Inde y ſont par troupes. Je ne vous dis rien des bêtes & des Oiſeaux qu'on voit ſur cette Riviére, & qui ſont inconnus en Europe ; il y auroit là dequoi faire un Livre. A plus forte raiſon ſeriez-vous rebuté de la lon-

longueur ennuyeuſe de ma Lettre, ſi je vous faiſois un détail exact des Chaſſes, des Pêches, & de tous les Sauvages que j'ai rencontrez. Tout cela eſt ſpécifié dans mon Journal, & ſi j'avois aſſez de loiſir & de patience pour vous le tranſcrire, il faudroit vous réſoudre à la lecture d'un gros Volume. Pour m'en tenir à mon ſujet, je n'ai pas manqué d'écrire ſur ce Journal toutes les Chaſſes, & toutes les Pêches, ou que nous avons faites nous-mêmes, ou dont nous avons été les témoins, & vous ſeriez ſurpris de voir que preſque chaque jour il y avoit Chaſſe ou Pêche d'une eſpéce différente. Il y a auſſi le long du *Miſſiſipi* quantité d'arbres fruitiers ; mais comme ils étoient dépoüillez de fruits & de feüilles nous n'en vîmes que le bois. La treille n'y manque pas non plus, & elle produit des grapes & des grains d'une groſſeur extraordinaire : on fait ſecher ces beaux raiſins au Soleil ; j'en ai mangé quelques-uns, & je les ai trouvez d'un goût excellent. Quand je vous ai dit que toutes ſortes de bêtes foiſonnoient extrêmement ſur cette Riviére, j'ai oublié d'excepter les Caſtors : ils y ſont très rares. C'eſt la même choſe ſur la *Riviére Longue* ; mais en récompenſe il y a ſur l'un & ſur l'autre Fleuve quantité de Loutres, & les Habitans en prennent aſſez pour ſe faire de bonnes fourures, dont ils ſe ſervent en Hiver.

Le dixiéme d'Avril nous mîmes à la voile, & nous voguâmes toûjours ſur la Riviére des *Ilinois*. Nous allions à la faveur

d'un vent d'Oüeſt Sud-Oüeſt, & nous fûmes ſi bien pouſſez qu'en ſix jours nous gagnâmes le Fort de *Crevecœur*. Monſieur de *Tonti* qui en eſt le Commandant, me reçût parfaitement bien. C'eſt un fort honnête homme que ce Monſieur de *Tonti*, & qui eſt tout-à-fait digne de la vénération que les *Ilinois* ont pour ſa perſonne. Je me repoſai trois jours dans ce poſte, & cela me ſembla bon depuis le long-tems que nous ne faiſions que cabaner. Je trouvai au Fort de *Crevecœur* vingt Coureurs de bois qui trafiquoient avec la Nation *Ilinoiſe*, & il ne tint qu'à moi de faire quelques échanges avec ces Négocians. Nous étant ſuffiſamment délaſſez, je remerciai Monſieur le Commandant, & nous nous embarquâmes pour le Village des *Ilinois*. Ce fût où nous prîmes terre le lendemain qui étoit le vingt. Il fallut alors changer de note : il n'étoit plus queſtion de rame ni de voile ; nous étions obligez de faire un portage, & un portage, s'il vous plaît, qui n'étoit pas moins que de douze mortelles lieuës. Pour me débaraſſer au plûtôt de cette rude corvée, je me recommandai à la bonne volonté des Habitans : ils en agirent en galants Sauvages, & j'eus plus de Porteurs que je n'en voulois. Il eſt vrai que j'ouvris d'abord mon magaſin portatif, & que je lui fis faire une copieuſe évacuation. Je fis preſent aux principaux du Village d'un grand rouleau de tabac de Breſil, de cent livres de poudre, de deux cens livres de balle, & de quelques armes. La vûë de

tant

tant de richeſſes meurtriéres échauffa beaucoup la généroſité de mes *Ilinois*, car dans le nouveau Monde comme dans le vieux, l'intérêt a un grand pouvoir ſur la bienveillance. Mais enfin mes Ouvriers mirent la main à l'œuvre, & je fus ſi bien ſervi que mon portage fût fait en quatre jours. Nous arrivâmes donc le vingt-quatre à *Chekakou*, lieu où devoit ſe faire le rembarquement : ce fût-là où les *Outagamis* nous dirent adieu, & reprirent la route de leur Païs : Ces Sauvages me parurent très-contens de moi, & je m'imagine que les fuſils & les piſtolets dont je leur fis preſent en nous ſéparant, avoient beaucoup de part à l'amitié tendre qu'ils me témoignérent.

Le vingt-cinq nous remîmes à la voile, & naviguant à toute force pour profiter du beau tems, nous entrâmes le vingt-huit dans la Riviére des *Oumamis*. Etant deſcendus au même endroit où Monſieur *de la Salle* fit bâtir un Fort il y a pluſieurs années, nous y trouvâmes quatre cens Guerriers. Ils étoient tous en bonne diſpoſition pour paſſer agréablement une couple d'heures, mais vous ne devineriez pas le ſujet de leur belle humeur, c'eſt qu'ils alloient brûler à petit feu trois miſérables *Iroquois*. Je fis ce que je pûs pour détourner le coup; j'employai tout mon bien dire pour perſuader à ces brutaux qu'une ſi horrible cruauté n'étoit point de bonne guerre ; mais il me fût impoſſible de rien obtenir, & j'eus pour toute réponſe que tous les *Iroquois* étoient dignes du feu. Ces Sauvages

ne ſe contentérent pas de me refuſer la vie des trois Innocens ; ils prétendoient encore que nous devions prendre goût à ce ſupplice, & ils nous auroient volontiers pris à partie de ce que nous donnions quelques indices de compaſſion. Cette inhumanité eſt commune à la plûpart des Nations Sauvages : ils voudroient qu'on prit plaiſir à ces barbares ſpectacles comme on en prendroit à la Comedie la plus burleſque, & ils ſe ſcandaliſent quand vous n'éclatez pas de rire aux cris d'un homme qu'on rôtit. Les horribles tourmens qu'on faiſoit ſouffrir à ces malheureux *Iroquois* me cauſoient une véritable horreur ; & je ne pûs me réſoudre à voir la fin de la piéce. Je me rembarquai donc au plus vîte, mais comme ces brûleurs s'y oppoſoient fortement il me fallut forger un prétexte pour les contenter. Je leur dis que mes Soldats ayant fait une aſſez bonne proviſion d'eau de vie, ne manqueroient pas de s'en donner à cœur joye pendant la nuit, quand ce ne ſeroit que pour arroſer le ſacrifice, & que dans leur ivreſſe ils commettroient peut-être des deſordres que je ne pourrois empêcher. Cette excuſe ayant produit ſon effet, je partis, & après avoir côtoyé ce Lac & traverſé la Baye de *l'Ours qui dort*, nous ſommes arrivez ici il y a ſix jours. Le Sieur de *S. Pierre de Repantigni* que j'y ai trouvé, & qui eſt venu en remontant les glaces de *Quebec*, m'a dit pour nouvelles que Mr. de *Denonville* jugeant la Paix avec les *Iroquois* convenable, & même néceſſaire aux affaires

affaires du Roi, & voulant que les Nations qui ſont nos Alliées ſoient compriſes dans cette Paix, avoit envoyé des Coureurs pour les avertir de ne plus commettre d'hoſtilitez contre les mêmes *Iroquois*. J'ai encore apris une autre hiſtoire aſſez plaiſante. Nôtre Gouverneur Général a écrit au Commandant de ce poſte-ci qu'il tâchât d'engager adroitement un certain Chef des *Hurons*, ſurnommé par ſobriquet, le *Rat*, à l'engager, dis-je, à deſcendre à la Colonie, & cela pour lui faire faire le ſaut périlleux de la potence. Le *Rat* en ayant été averti a déclaré qu'il vouloit faire le voyage tout exprès pour ſommer M. de *Denonville* de ſa parole, & pour le défier d'en venir à l'execution, & en effet, ce *Huron* part demain avec une troupe d'*Outaouas* & de Coureurs de bois qui deſcendent ſous le commandement de M. *Dulhut*. Pour moi j'ai déja fait prendre les devans à pluſieurs de mes Soldats par différentes occaſions, & je reſterai ici ſept jours pour régler quelques affaires.

Voilà, Monſieur, la Relation de mon voyage. Peut-être la trouverez-vous trop abregée: mais outre que j'ai ſuprimé toutes les minuties qui ne m'ont point paru dignes de vôtre curioſité, je n'ai pas le tems d'entrer dans tout le détail qui pourroit vous faire plaiſir. D'ailleurs, il faudroit un génie plus étendu que le mien pour raſſembler tout ce qui mérite de l'être, & pour le bien coudre. Je renvoye tout le reſte à nôtre premiére entrevûë; je vous

apprendrai quantité de rencontres & d'avantures que j'ai eüës dans ce voyage ; je vous parlerai de l'Origine, du Culte, des Mœurs & des maniéres de ces différentes Nations, & nous ferons nos remarques ſur tout cela, auſſi-bien que ſur l'étenduë de ce Continent vers l'Oüeſt. En attendant vous aurez encore ici pour la bonne meſure quelques obſervations générales. Le Lac des *Ilinois* a trois cens lieuës de tour : il eſt placé au milieu d'un Païs aſſez beau, mais qui eſt un vrai deſert ; les rivages de ce Lac ſont des bois de ſapin & de haute fûtaye, mais fort peu de prairies. Pour la Riviére des *Oumamis*, c'eſt peu de choſe, & elle ne vaut pas la peine qu'on en faſſe mention. Quant à la Baye de *l'Ours qui dort*, elle eſt aſſez grande : c'eſt ſur la Riviére qui s'y décharge que les *Outaouas* viennent tous les trois ans pour la chaſſe du Caſtor. Au reſte, on ne trouve ſur cette derniére route ni batures, ni rochers, ni bancs de ſable, & ce qui la rend encore meilleure, c'eſt que les terres qui bordent le Lac au Midi ſont remplies de Chevreüils, de Cerfs, & de Poulets d'Inde.

Au ſujet de mon voyage, j'ai fait plus d'une fois réfléxion ſur le peu de découvertes que l'on fait dans l'Amérique, & je me ſuis demandé d'où pouvoit venir le peu de ſuccès de tant d'habiles hommes qui ont entrepris par Mer & par Terre, de faire des progrès dans ce Nouveau Monde. Il me ſemble qu'on pourroit profiter des fautes de M. *de la Salle*, & de quelques autres

tres Découvreurs qui ont eu tout récemment le malheur d'échoüer dans leurs deſſeins. L'exemple de ces Meſſieurs eſt une grande leçon, & nous apprend que tout le monde n'eſt pas propre à ces ſortes de découvertes. Je ne préſume pas aſſez de moi-même pour m'y croire plus propre que les autres ; cependant comme il eſt permis à chacun de faire ſes conjectures, bonnes ou mauvaiſes, voici les miennes. Je croi qu'il eſt non ſeulement poſſible, mais même fort aiſé de pénétrer juſqu'au fond des Païs Occidentaux du Canada, pourvû qu'on voulût obſerver ce qui ſuit. Il faudroit employer au lieu de Canots certaines Chaloupes d'une telle conſtruction qu'elles tiraſſent peu d'eau, legéres de bois & portatives, aſſez grandes néanmoins, pour contenir treize hommes avec 35. ou 40. quintaux de peſanteur, afin de pouvoir réſiſter à la vague des grands Lacs. De plus une extrême prudence eſt abſolument néceſſaire au Chef de l'entrepriſe : tant de ſanté, de courage, de vigilance qu'il vous plaira, cela ne ſuffit pas pour conduire trois ou quatre cens hommes en des Païs éloignez, inconnus, deſerts, & où l'on rencontre le plus ſouvent de très-grands obſtacles : on ne peut contenir une troupe ſi nombreuſe, formée ordinairement de gens ramaſſez, & parmi leſquels il ſe trouve des ſcélérats, ſans beaucoup de patience & d'induſtrie. Les ſéditions, les querelles, & tous les autres deſordres qui proviennent de la licence d'un Soldat mal diſ-

cipliné, n'arrivent que trop ſouvent parmi ces gens-là, & comme ils ne ſont point retenus par la proximité des Villes, ils s'émancipent aiſément à entreprendre par la force ſur leurs Supérieurs. Il s'agit en ce cas-là de diſſimuler, & de fermer quelquefois les yeux de peur d'aigrir le mal : la voye de la douceur eſt alors le plus ſûr, & même l'unique parti qu'il y ait à prendre. Les Officiers ne ſauroient veiller trop exactement pour prévenir la mutinerie ou le complot ; mais ſi le mal prévaut ſur leurs ſoins ; c'eſt à eux de faire tous leurs efforts pour étouffer la révolte dès ſa naiſſance, & le meilleur expédient dont ils puiſſent ſe ſervir pour cela, c'eſt de perſuader aux Soldats qu'ils ſeroient perdus ſans reſſource ſi le Commandant étoit informé de la choſe, & de faire bien valoir l'obligation qu'ils ont à des Officiers qui les aiment trop pour les mettre en danger d'avoir la tête caſſée. D'un autre côté le Commandant doit toûjours affecter de ne rien ſçavoir de ce qui ſe paſſe, tant qu'il n'en eſt pas témoin ; car pour peu qu'on ſe cabre en ſa preſence, ç'en eſt fait de ſon autorité s'il ne châtie pas. Suivant donc ce que la prudence lui dictera, ſuivant que les conſéquences lui paroîtront plus ou moins fâcheuſes il doit punir ou publiquement, ou en cachette, ou différer l'exécution. La grande précaution qu'il faut prendre pour éviter une conjoncture ſi delicate, c'eſt de paſſer bien des choſes que la bonne & ſevere diſcipline défendroit de tolérer

par

par tout ailleurs : Le commerce, par exemple, avec les femmes & les filles des Sauvages ; une diſpute où l'on en vient au fait, & même juſqu'à tirer l'épée ; la négligence à monter la garde, enfin toutes les infractions qui ne tendent point à la révolte, toutes les fautes qui ne ſont pas d'une nature à altérer la ſubordination. Une autre meſure néceſſaire au Commandant, c'eſt d'avoir un Eſpion habile, & de le payer graſſement : Celui-là ſçachant tout par ce moyen pourra ſe régler ſur des lumiéres fixes, ſur des connoiſſances certaines pour obvier au mal, ou pour le retrancher. Le point principal eſt de déterrer le premier mobile & l'auteur d'une Cabale ; une telle découverte demande une fineſſe & un ſecret extraordinaires : mais quand on a ſi bien aprofondi les choſes qu'il ne reſte plus aucun doute touchant le coupable, c'eſt une néceſſité abſoluë de s'en défaire ; mais comme il ſeroit trop dangereux de le faire mourir à la vûë de ſes partiſans, on doit l'envoyer en l'autre Monde par une route ſoûterraine, en ſorte qu'il diſparoiſſe tout d'un coup, & que ſes gens ignorent ce qu'il eſt devenu.

Il eſt auſſi de la derniére importance au Commandant de gagner le cœur du Soldat : c'eſt ce qui n'eſt pas fort difficile pourvû qu'on les traite avec honnêteté, qu'on ſoit attentif à leurs beſoins, & qu'on leur faſſe appercevoir une grande envie de pouvoir adoucir leur peine, & les ſoulager dans la fatigue d'un voyage ſi onéreux : une

une petite libéralité de tabac ou d'eau de vie faite à propos ; ne les obliger point à de trop longues marches ; les exciter pendant le repos au divertiſſement & à la joye ; leur demander conſeil dans les occurrences épineuſes, & ne pas manquer une occaſion de les exhorter à vivre enſemble en bons Camarades & en Freres. Il eſt bon auſſi de les piquer d'honneur. Vous ne ſçauriez croire combien les gens de guerre s'animent quand on a l'art de leur repreſenter qu'ils ont entre les mains la réputation des armes du Prince ; la gloire & l'intérêt de la Couronne, l'honneur & l'utilité de la Nation. Le motif de Religion eſt encore d'un grand ſecours, & il n'y a guére de machines plus propres à remuer à tourner ces ſortes d'eſprits ; mais il faut que cela vienne du Commandant ou des Officiers, & qu'ils s'érigent eux-mêmes en Apôtres & en Prédicateurs ; car pour ce qui eſt des Eccleſiaſtiques, nous voyons par expérience qu'ils gâtent tout ; ils inſpirent par la ſuperſtition & par le ſcrupule des ſentimens de crainte & de timidité aux Soldats ; ils ſement ſouvent eux mêmes la diſcorde & la diviſion ; enfin ils font beaucoup plus de mal que de bien, & mon opinion eſt qu'il vaut mieux s'en paſſer dans ces ſortes de voyages. Ces faiſeurs de découvertes ne peuvent non plus s'étudier trop à bien choiſir leur monde ; car peu de gens ont les qualitez requiſes pour ces tuautes expéditions. Il faut des hommes de trente à quarante ans, d'un tempérament

ſec

ſec & robuſte, d'une humeur paiſible, actifs, courageux, & endurcis de jeuneſſe à la fatigue.

Il ne me reſte plus pour finir cette pédagogie de découverte, qu'à vous faire un détail des principales choſes qui ſont néceſſaires pour ces ſortes de voyages. Parmi les trois ou quatre cens hommes on doit avoir ſoin qu'il y ait des Charpentiers de Chaloupes, des armuriers, des ſcieurs en long avec tous leurs outils, des Chaſſeurs & des Pêcheurs de profeſſion, & des Chirurgiens munis d'un étuit complet, d'onguens pour les bleſſures, de drogues pour les maladies, mais ſur tout d'Orvietan & de Sené. Chacun doit avoir ſon capot de bufle & ſa paire de bottines pour ſe garantir des fléches, les ſeules armes des Sauvages inconnus, ou qui n'ont aucune communication avec nous autres Européens. Le fuſil & le piſtolet doivent être à deux coups, & l'épée d'une bonne longueur. Item, il faut faire proviſion d'une bonne quantité de peaux de Cerf, d'Orignal, ou de Bœuf : Ces peaux couſuës les unes avec les autres ſervent par le moyen de piquets plantez à certaine diſtance, ſervent, dis je, à former l'enceinte du Camp. J'en avois ſuffiſamment pour garnir un quarré de trente pieds ſur chaque face, parce que chaque peau ayant cinq pieds de hauteur, & preſque quatre de largeur, j'en fis faire deux bandes de huit peaux chaque qui étoient tenduës & levées en un inſtant. Des Canonnieres de Cœti de huit pieds de

long

long & ſix de large ; deux moulins à bras pour faire la farine du bled d'Inde, ces machines portatives ſont à peu près comme nos moulins à caffé, mais beaucoup plus grands, & elles ſont d'un uſage tout-à-fait commode. Des clous de toute eſpéce, des pics, des pioches, des béches, des haches, des hameçons, du ſavon, & du coton pour faire la méche de chandelle. Vous jugez bien, Monſieur, qu'en vous debitant tout ce fretin, j'ai devant mes yeux le Mémoire de fournitures qu'on m'avoit dreſſé avant mon voyage, & que je ne fais que le tranſcrire. Peut-être vous ſeriez-vous bien paſſé de tant de mitraille ; mais vous en comprendrez mieux ce que c'eſt que de voyager parmi des Individus ſi peu ſemblables à nous, quoi que d'une même eſpéce, & cela pourra vous donner matiére à d'agréables & ſolides réfléxions. Je retourne à mon Catalogue. Les preſens ne ſont pas la proviſion la moins néceſſaire, & il faut en avoir un aſſez copieux magaſin : on ſeroit mal venu les mains vuides chez les Nations que l'on découvre, & il faut donner pour faire connoiſſance avec les Sauvages. Vous avez vû dans le cours de ma narration en quoi conſiſte la libéralité magnifique de cette bien-venuë ; tabac, eau de vie, coûteaux, ciſeaux, éguilles, ce ſont les matiéres les plus riches & les plus précieuſes, le reſte eſt facile à deviner. Enfin le dernier avis que je donnerois c'eſt de ne pas oublier l'Aſtrolabe, le demi cercle, les Bouſſoles ou compas ſimples

ples & à variation, la pierre d'aiman, deux groſſes montres de trois pouces de diametre, des pinceaux, des couleurs, du papier à deſſein & autre, pour faire ſes Journaux & ſes Cartes, pour deſſigner les bêtes terreſtres, volatiles & aquatiques, les arbres, les plantes, les grains, & généralement tout ce qui peut faire plaiſir aux Curieux. Il ne ſeroit pas mauvais non plus que nos Voyageurs traînaſſent avec eux des trompettes & des violons : Cela ſert à conſoler & à récréer la troupe ; mais cela eſt encore plus utile pour s'attirer la vénération des Sauvages, qui ne ſe laſſent point d'admirer l'harmonie & les accords de ces inſtrumens.

Si donc par hazard, Monſieur, vous deveniez jamais Découvreur dans la partie Occidentale du Canada, fourniſſez-vous exactement de tous ces meubles, tant grands que petits ; n'en omettez pas un ſeul, & comme d'ailleurs je vous connois pour un homme d'eſprit, de conduite, & de détail, c'eſt-à-dire, ſoigneux, prévoyant, ſage, & de bon exemple, mais ſur tout modéré, patient, & d'un genie heureux & fécond en expédiens, comptez que vous paſſerez par tout ſans trouver d'obſtacle, & que vous iriez tête levée juſqu'au bout de ce Continent. Pour moi, je ſouhaiterois avoir aſſez de merite pour être nommé Batteur de Païs en chef ; je ſervirois en cela le Roi avec inclination, & j'exercerois ma Charge de grand cœur. Vous ne ſçauriez croire combien l'on eſt aiſe de voir tant

tant de sortes de chose : je n'avois pas le tems de me fatiguer. A propos de fatigue je commence à trouver cette Lettre bien longue. Adieu, Monsieur,

Je suis vôtre &c.

A Missilimakinac, ce 28. Mai 1689.

LETTRE XVII.

L'Auteur part de Missilimakinac *pour la* Colonie. *Description de cette route. Incursion funeste des* Iroquois *dans l'Isle de* Monreal. *On abandonne le Fort de* Frontenac. *Le Comte de ce nom revient en* Canada, *& Mr. le Marquis de* Denonville *est rapellé.*

MONSIEUR,

Je croi que vous aurez reçû la Lettre que je vous écrivis de *Missilimakinac* datée du 28. Mai. Je n'ai rien à vous mander du séjour que je fis dans ce Fort ; ainsi trouvez bon que j'en vienne tout d'un coup à mon départ. Je m'embarquai pour *Monreal* le 8. de Juin. Ma Flote étoit composée de deux Canots, & douze *Outaouas* faisoient toutes mes troupes de débarquement. Je voguai avec ces Forces aquatiques jusqu'au 23. mais ce même jour-là je rencontrai

trai à la *Riviére Creuſe* Mr. *Dulhut* & ſa troupe qui m'avoient devancé. Il fut queſtion de voir ſi je paſſerois outre, ou ſi je ferois le voyage ſous l'eſcorte de ce Commandant. M. *Dulhut* me ſollicita fortement à prendre ce dernier parti. Vous riſquez beaucoup, me dit il, avec vôtre douzaine d'*Outaouas*. Sçavez-vous que ces Marauts n'auront pas plûtôt apperçû quelques veſtiges d'*Iroquois* qu'ils vous planteront là, & s'enfuïront à toutes jambes dans les bois? Vous évitez ce péril en deſcendant avec nous, & je vous conſeille en ami de le faire. La prudence le vouloit; mais la bravoure Gaſconne m'inſpiroit autrement. Je pris donc congé de M. *Dulhut*, & je ne fus pas long-tems ſans me repentir de mon courage. Mes gens ayant appris au *Long Saut* qu'il y avoit dans le voiſinage un parti d'*Iroquois* furent ſur le point de s'envoler dans les Forêts, & j'eus toutes les peines du monde à les retenir. Mais ſi vous n'aviez pû en venir à bout, direz-vous, qu'euſſiez-vous fait? Ce que j'euſſe fait? J'aurois tâché de courir plus fort qu'eux? La valeur, oüi même la valeur d'un Gaſcon doit céder à la prudence, & de plus la ſage Nature nous ordonne de fatiguer le jaret pour le ſalut de la tête. Ayant raſſuré mes *Outaouas* nous entrâmes heureuſement dans la grande Riviére de leur Nation, & lors que nous fûmes près de la *Riviére du Liévre*, je rencontrai Mr. de *Sainte Heléne*. Comme il étoit à la tête d'un gros parti de Coureurs de bois, je jugeai bien qu'il alloit

pour

pour quelque expédition ; mais il m'étonna beaucoup lors qu'il me dit qu'il en vouloit aux Anglois, & qu'il avoit ordre de reprendre quelques-uns de nos Forts ſur cette Nation. Sur cela Mr. de *S. Helene* m'aprit la révolution d'Angleterre, & me fit un détail de ce grand & rare évenement. Cette nouvelle me paroiſſoit incroyable, & ſi les preuves n'avoient pas été originales, j'aurois pris la choſe pour un Roman. J'admirois que Mr. le Prince d'Orange eut aquis trois Couronnes ſans effuſion de ſang; mais j'admirois encore plus que nôtre Cour avec ſa fine & puiſſante politique, n'eut pas détourné un coup ſi fatal. L'étroite union de nôtre Monarque avec le Roi Jaques étant ſi avantageuſe à la France & à la Religion Catholique, comment n'a-t on pas mis tout en œuvre pour prévenir le détrônement & la chûte de ce pauvre Roi ? Je ne doute pas que Sa Majeſté ne ſe faſſe un point d'honneur, de reconnoiſſance, & encore plus d'intérêt, de le rétablir : Elle ne ſeroit plus que Loüis le demi-Grand ſi elle n'en venoit pas à bout ; mais je crains bien que cette généroſité ne coûte cher, & qu'elle n'allume une longue & ſanglante guerre.

J'arrivai à *Monreal* le 9. Juillet. Ce ne fut pas ſans avoir eſſuyé bien du riſque & de la fatigue. Il nous fallut ſauter pluſieurs Cataractes affreux ſur la grande *Riviére des Outaouas*, & faire environ vingt portages, quelques uns deſquels étant de plus d'une lieuë, & afin que vous ne vous plaigniez pas,

pas, Monſieur, d'une trop grande abbreviation, je vais ſpécifier la choſe. De *Miſſilimakinac* à la *Riviére des François* la Navigation eſt bonne ; car en côtoyant le Lac des *Hurons* on trouve quantité d'Iſles où l'on peut ſe mettre à l'abri, & cabaner agréablement. Cette Riviére eſt difficile à remonter ; il faut franchir cinq Cataractes, ce qui oblige à des portages de trente, de cinquante, & de cent pas. Enſuite on entre dans le Lac des *Nepicerinis* d'où l'on fait encore un portage de deux lieuës pour gagner une autre Riviére dont j'ai oublié le nom, & ſur laquelle il faut encore ſurmonter cinq ou ſix Cataractes. De là, autre portage juſqu'à la *Riviére Creuſe* qui ſe décharge par de ſemblables chûtes d'eau dans la grande *Riviére des Outaouas* proche du lieu nommé *Mataouan*. Celle-ci méne juſqu'au bout de l'Iſle de *Monreal* où elle ſe perd dans le grand Fleuve de *St. Laurens* : quoi que ces deux Riviéres ſoient extrémement rapides dans leurs cours, elles ne laiſſent pas d'avoir un confluent fort paiſible, & c'eſt ce qui forme le petit Lac *St. Loüis*. Au reſte, peu s'en fallut que je ne périſſe au Port ; & voici comment. Lors que nous paſſions le Saut appellé auſſi *St. Loüis*, à trois lieuës de *Monreal*, nôtre Canot ayant tourné dans les boüillons, je fus jetté par le rapide du Courant, & précipité juſqu'au pié du Cataracte ſur quelques fonds plats de pluſieurs pieds de profondeur : Mr. le Chevalier du *Vaudreuil* qui par un hazard tout extraordinaire ſe

trouva

trouva là me tira de ce mauvais pas, & je reconnois avec plaisir que je lui dois la vie. Le Canot & les Pelleteries furent perdus, & l'un des six Sauvages qui étoient avec moi fut noyé. C'est la seule fois dans tout le cours de ce grand voyage que je me sois vû à la porte de l'éternité : je vous avouë qu'il ne fait guére bon en cet endroit-là ; on y découvre un trop grand païs, cela fait mal aux yeux. Arrivé enfin à *Monreal*, j'employai tout le premier jour à reprendre mes esprits, car j'étois épuisé d'abstinence & de lassitude. Le lendemain j'allai faire ma cour à Messieurs de *Denonville* & de *Champigni* qui me gracieusérent beaucoup sur mon heureux retour. Ils me questionnérent sur mes découvertes, & après leur avoir rendu compte de tout, je les avertis que Mr. *Dulhut* étoit en chemin pour se rendre auprès d'eux avec un bon nombre de Sauvages & de Coureurs de bois, & en effet cette troupe arriva quinze jours après moi. Le Rat qui, comme je vous le marquai dans ma précédente, étoit descendu avec les autres, parût tête levée, & s'en retourna fiérement chez lui, tout de même que s'il n'avoit point été mention de potence, ni de *pendaison*. Comme je m'imagine vous en avoir assez dit pour vous mettre en goût d'apprendre l'histoire de ce Maître Sauvage, & que d'ailleurs la longueur excessive de ma derniére Lettre ne me permettoit pas de le faire alors, je vais vous dédommager, & vous dire un peu au long, pourquoi le Gouverneur Général

étoit mortellement irrité contre le Rat.

Ce Sauvage, homme de tête, & qui n'a pas plus de quarante ans, eſt Chef de Guerre & de Conſeil des *Hurons*. Monſieur de *Denonville* lui ayant fait, il y a deux ans toutes les inſtances imaginables pour le porter à s'allier avec nous, il s'en défendit long-tems ; mais il ſe rendit enfin, & l'accord fut terminé à condition qu'on pourſuivroit de concert les *Iroquois* à toute outrance, & qu'on ne poſeroit les armes qu'après avoir anéanti cette Nation. Le Rat s'engagea pour lui & pour les *Hurons* à cette clauſe ; & Mr. de *Denonville* après avoir fait dire à ce Chef qu'il acceptoit la condition du marché, l'en aſſura lui-même de vive voix. Cette derniére circonſtance, qui valloit bien une ratification dans les formes, ſe paſſa le 1. de Septembre 1687. c'eſt-à-dire deux jours avant que je partiſſe de *Niagara* pour mon voyage des grands Lacs. Le Rat faiſant donc fond ſur la parole d'un Gouverneur Général, comme il auroit fait ſur celle du Roi même, partit de *Miſſilimakinac* avec une Compagnie de cent bons hommes, bien réſolu d'aller faire quelque choſe de conſidérable chez les *Iroquois*. Ce Commandant ayant pris ſon chemin par le Fort *Frontenac* s'y arrêta pour y prendre langue, & pour faire repoſer ſes Guerriers. Là nôtre *Huron* apprit que Mr. *de Denonville* négocioit actuellement la Paix avec les cinq Nations Iroquoiſes, & que même il attendoit dans huit ou dix jours, des Ambaſſadeurs & des Otages

ges à *Monreal* de la part de ces Peuples, pour conclure un Traité qui ne pût ſe rompre : ainſi, ajoûta le Commandant de *Frontenac*, vos deſſeins ne ſont plus de ſaiſon, & je vous exhorte à retourner ſur vos pas. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le Rat ; il en connut d'abord l'importance, & il vit bien qu'on ſacrifioit ſa Nation. Cependant, comme ce Sauvage a beaucoup d'eſprit, il prend ſon parti ſur le champ : Sans témoigner rien de ſa ſurpriſe, ſans laiſſer échaper ni plainte, ni reproche, il répond froidement au Commandant que ſon conſeil étoit trop raiſonnable pour ne pas le ſuivre, & le laiſſant dans cette bonne opinion, lui & ſes Guerriers quittent le Fort : Mais le ruſé Sauvage penſoit bien à autre choſe qu'à retourner chez ſa Nation. Il alla ſe poſter avec ſa troupe à l'endroit par où les Ambaſſadeurs & les Otages *Iroquois* devoient néceſſairement paſſer, & il les attendit là de pié ferme. Après quatre ou cinq jours les Députez des cinq Nations parurent ; ils avoient avec eux quarante jeunes hommes choiſis, & deſtinez pour reſter entre les mains de nôtre Gouverneur. Le *Huron* en embuſcade ; & qui voyoit tout ſans être vû donna le loiſir à ces malheureux Voyageurs de débarquer tranquillement ; mais ſi tôt qu'il les vit à découvert, il fondit ſur eux avec ſes Guerriers Les *Iroquois* étourdis d'une rencontre auſſi funeſte qu'elle étoit imprévûë, ne firent pas réfléxion à la loi naturelle qui eſt de céder à la force majeure,

& de s'abandonner à la discrétion du plus fort : Leur premier mouvement fut de se défendre ; mais comme l'ennemi étoit en plus grand nombre, & mieux préparé qu'eux, on en coucha plusieurs par terre : Les autres voyant bien qu'ils ne pouvoient éviter la mort non pas même par la fuïte, implorérent la compassion du Vainqueur, & furent tous faits prisonniers, ou pour mieux dire esclaves. Quand on les eut bien & dûment liez suivant la coûtume, le malin Rat leur dit qu'il n'avoit fait qu'executer les ordres du Gouverneur des François ; que celui-ci bien informé de la marche d'un parti de cinquante *Iroquois*, & du tems même de leur passage, il l'avoit envoyé pour les tailler en piéces. Ces pauvres gens prirent cela pour argent comptant, & quel Européen, je vous prie, n'auroit pas donné dans un panneau si bien tendu ? Ils ne douterent donc point que Mr. *de Denonville* ne fût un scélérat, & jugez, Monsieur, quelles benedictions ils donnerent à nôtre Nation. Ils conterent naïvement le sujet de leur voyage au Chef des *Hurons*, & ils espéroient bien le faire entrer lui & sa troupe dans les sentimens d'indignation & d'horreur qu'eux *Iroquois* avoient conçû pour le Gouverneur Général. En effet, le Rat jouë admirablement le personnage d'un homme outré de colere : il déclame, il s'emporte, il écume, & jamais Acteur ne contrefit mieux le Rolland de la Scéne. Le Maître des François, s'écrioit-il, avoir jetté les yeux sur moi pour me faire l'in-

ſtrument de la plus noire trahiſon, qui fût jamais ? Il n'en eſt pas où il penſe, & je m'en vengerai quand j'y devrois périr. Puis s'adreſſant aux priſonniers parmi leſquels étoit le Chef de la Députation nommé *Theganeſorens*, *mes Freres*, leur dit-il, *quoi que nous ſoyons en guerre, je vous rens la liberté. Il ne ſera pas dit que le Gouverneur des François aura trouvé en moi un infame Miniſtre de ſa Scélérateſſe. Retournez donc chez vos gens, & dites aux cinq Nations que la ſeule reconnoiſſance que je demande pour la grace que je vous fais, c'eſt qu'elles m'aident à me venger d'un perfide.* Les *Iroquois* plus que perſuadez par là de la droiture & de la candeur du fourbe ne ſe laſſoient point de chanter ſes loüanges, ni de le remercier. Ils l'aſſurerent même, qu'en cas qu'il voulut ſe deſunir de ce traître de Gouverneur, & faire la Paix ſéparément avec les cinq Nations, ils s'engageoient à faire réüſſir la choſe par leur credit. Quoi que le délié *Huron* eut un but bien different, il reçût l'offre avec une joye apparente, & donna de bonnes eſpérances pour la concluſion de cette affaire. Cependant il fit diſtribuer des fuſils, de la poudre & du plomb aux *Iroquois*, & les renvoya chez eux auſſi contens du Rat qu'ils étoient irritez contre Mr. *de Denonville.*

Le Rat, comme s'il eut aprehendé que cette machine ne fut pas ſuffiſante pour ſon deſſein, en fit joüer encore une autre. Ayant perdu l'un de ſes *Hurons* dans le feu de la rencontre, il retint en la place du

mort un *Chaouanon* adopté par les *Iroquois*, & il en fit ſon eſclave, & dès qu'il fut à *Miſſilimakinac* par où il avoit pris ſa route tout exprès, il en fit preſent au Commandant du Fort. Celui-ci qui ne ſçavoit pas les intentions ni les démarches de M. *de Denonville* pour la Paix avec les cinq Nations, condamna d'abord le priſonnier à être fuſillé. L'Innocent fut ſon propre Avocat, & plaida ſa cauſe le mieux qu'il pût : il ne manqua pas d'alléguer la bonne foi ſur laquelle lui & ſes Compagnons étoient venus à la ſollicitation du Gouverneur ; nos gens prenoient cela pour une fable, & croyoient que la crainte de la mort faiſoit extravaguer ce malheureux, ou lui donnoit l'adreſſe d'inventer un Roman pour tâcher de ſauver ſa vie. Les *Hurons* de leur côté favoriſoient l'execution, faiſant ſemblant de convenir que tout ce que le *Chaouanon* alléguoit étoit faux, & qu'il falloit que cet Eſclave forgeât cette hiſtoire, ou qu'il fût hors du ſens, ſi bien que ſans avoir égard à ſes raiſons on lui brûla la cervelle. C'étoit-là préciſément le ſouhait du méchant Rat. En effet, incontinent après le ſupplice du *Chaouanon* le Chef des *Hurons* prend en particulier un *Iroquois* qu'il avoit depuis long-tems à ſon ſervice ; il lui donne la liberté de retourner dans ſa Patrie pour y paſſer tranquillement le reſte de ſes jours ; mais en même tems il déteſte ce qui vient de ſe paſſer ; il peint l'injuſtice & la cruauté du Commandant avec les plus noires couleurs, & après avoir bien exhorté ſon affran-

affranchi à s'en plaindre hautement aux cinq Nations, & à les exciter à la vengeance, il le congédie. Ces deux Soûterrains assez bien conduits, comme vous voyez, ne manquerent pas d'avoir leur effet. M. *de Denonville* y fut trompé le premier : Ce n'est pas qu'on ne l'eut averti du mauvais tour que le Rat lui avoit joüé ; mais il eut la précaution de faire savoir son innocence aux *Iroquois*, & s'imaginant que ces Peuples voudroient bien l'en croire sur sa parole, il s'endormit sur les suites, & demeura fort en repos. Se flatant même d'avoir renoüé la partie il attendoit tous les jours dix ou douze Députez pour conclure une bonne Paix au nom des cinq Nations. Nôtre Gouverneur se mécomptoit étrangement. Au lieu d'une Députation pacifique, douze cens Guerriers *Iroquois* débarquérent au bout de l'Isle de *Monreal*, & firent tout ce que la rage peut inspirer à une Nation féroce, & qui se croit outragée. Ils pillerent & brûlerent toutes les Habitations de ce canton-là, & tous ceux qui tomberent entre leurs mains furent égorgez sans distinction d'âge ni de sexe. Jugez, Monsieur, si la consternation fut grande dans *Monreal*, & si Madame *de Denonville* qui s'y trouvoit enfermée avec Monsieur son Epoux eut belle peur. Cependant le Gouverneur Général se contenta d'envoyer contre ces Furieux cent Soldats & cinquante Sauvages, n'osant pas affoiblir sa Garnison : mais c'étoit envoyer ces pauvres gens à la boucherie, que pou-

voient-ils en ſi petit nombre ? auſſi furent-ils preſque tous tuez ou fait priſonniers. De tout le Détachement il ne rentra dans la Place qu'un ſeul Soldat & douze Sauvages dont une partie portoit M. *de Longueil* qui avoit eu une cuiſſe caſſée en combattant à la tête de toute la troupe dont il avoit été nommé le Commandant : Les autres Officiers, ſavoir Meſſieurs *de la Raberre*, *St. Pierre Denis*, *la Plante & Ville Dené*, ſont demeurez aux *Iroquois* ; leur ſort me paroît beaucoup plus déplorable que celui des morts ; car probablement les Barbares ſe vengeront à loiſir & de gayeté de cœur ſur ces honnêtes gens. Après la défaite entiere du Détachement les *Iroquois* ne trouvant plus d'obſtacles firent tout ce qu'ils voulurent. On ne peut exprimer la terreur & la deſolation qui étoient répanduës par toute l'Iſle. Le mal ceſſa néanmoins plûtôt qu'on ne penſoit, & ces Guerriers, ſoit qu'ils aprehendaſſent un revers de fortune, ou qu'ils fuſſent las d'exterminer, ſe rembarquerent ſans la moindre oppoſition, & emporterent autant de butin que leurs voitures en pouvoient contenir. Ne me demandez point comment M. *de Denonville* ne fit pas tous les efforts qu'il pouvoit pour réſiſter à cette invaſion ; ce Gouverneur avoit aparemment ſes raiſons, & c'eſt tout ce que je ſçai là-deſſus. Au reſte dans cette expedition les *Iroquois* ne perdirent que trois hommes, encore ne les perdirent-ils que par une avanture extraordinaire. Ces trois Guerriers ayant trouvé

du

du vin dans une Habitation s'en donnerent ſi bien à cœur joye qu'en peu de tems ils ne ſe connurent plus. Un Vacher Canadien qui étoit leur eſclave depuis quelques années les voyant dans un état à ſe laiſſer tout perſuader, & qui avoit eu la prudence de ne pas boire, les conduiſit adroitement vers un de nos Forts : Si-tôt qu'on eut connu ce que c'étoit on ouvrit, & les *Iroquois* entrerent ſans ſavoir ce qu'ils faiſoient : Une cave leur tint lieu d'appartement, & on les y laiſſa paſſer leur ivreſſe. A leur réveil ils furent bien étonnez, comme vous pouvez croire : je ne puis vous dire s'ils paſſerent beaucoup de tems à bailler, & à s'étendre avant que d'appercevoir leur malheur ; je ne ſai pas non plus s'ils vomirent de grands blaſphémes contre la puiſſante & captieuſe Divinité de Bacchus ; ce qu'on m'a donné pour certain, c'eſt qu'auſſi-tôt qu'on les entendit chanter, car ils ne manquent pas de le faire dès qu'ils ſe voyent entre les mains de leurs ennemis, on courut à eux : Le deſſein étoit de les lier pour les conduire à *Monreal* ; mais quand les priſonniers virent les cordes, ils s'armerent de quelques bâtons qu'on avoit laiſſé dans le cachot, faute de prévoyance, & ſe défendirent ſi vigoureuſement qu'on fût obligé de les aſſommer ſur la place à grands coups de fuſil. On mena le Vacher à *Monreal* pour le faire voir à M. *de Denonville* qui l'interrogea beaucoup ſur les *Iroquois*, & principalement touchant la derniere affaire. Le Canadien répondit à

tout, & dit entr'autres choſes que le ma cauſé par le Rat étoit ſans reméde ; que les cinq Nations croyant de bonne foi la fourberie du *Huron*, ils avoient pris à cœur cet outrage prétendu, & qu'il ſeroit très mal aiſé de les faire revenir ; qu'ils étoient fort éloignez de ſe défier de la malice du Rat, & que bien loin d'avoir aucun reſſentiment contre lui, ils approuvoient ſon action, diſant qu'il avoit uſé du droit de la Guerre ; qu'ils avoient même beaucoup d'eſtime & de reconnoiſſance pour lui, de ce qu'il avoit deſaprouvé la conduite des François, & renvoyé leurs gens ſi généreuſement, ſur quoi ils étoient diſpoſez à conclure une Paix particuliere avec lui.

Voilà, Monſieur, le ſujet du chagrin de Mr. *de Denonville* contre le Rat. Celui-ci ne s'en étonna pas beaucoup, comme vous avez vû ; il brava le Gouverneur, & paſſa fierement par *Monreal* ſans qu'on oſât mettre la main ſur lui. Je croi qu'on fît en cela très-ſagement : Les *Hurons* n'auroient pas manqué de vanger ſa mort, & le reméde eut été pire que le mal. D'ailleurs, le Rat alléguoit pour ſa juſtification qu'on l'avoit trompé ; reproche que M. *de Denonville* avoit à ſe faire, ne pouvant s'empêcher de ſe reconnoître en cela le premier auteur de tout le deſordre ; tant il eſt vrai que la foi publique doit être inviolable, & qu'il n'y a point de raiſons, quelques apparentes & quelques ſpécieuſes qu'elles ſoient qui puiſſent en diſpenſer. Au reſte, cette irruption des *Iroquois* affligea ſenſiblement

ment M. *de Denonville*, & il reconnut bien, quoi que trop tard, qu'il avoit péché dans la précaution. Une autre circonſtance fâcheuſe, c'eſt que cette avanture entraînoit inévitablement la perte du Fort *Frontenac*. En effet, ce poſte commençoit à manquer de vivres, & nos gens n'oſant ſortir pour en aller chercher, étoient en riſque de mourir de faim. On ne pouvoit pas non plus leur envoyer du ſecours, parce qu'on jugeoit bien que l'ennemi gardoit ſoigneuſement & en bon nombre les paſſages des Cataractes ; ainſi le ſeul parti qui reſtoit à prendre, c'étoit de faire ſauter le Fort, & de retirer la Garniſon. Pour cela, il falloit en donner avis au Commandant, & comme le voyage ne pouvoit être plus périlleux, la difficulté étoit de trouver quelqu'un qui voulût ſe hazarder. Enfin, le Sieur *de St. Pierre d'Arpentigni* s'offrit d'y aller ſeul à travers les Bois : on admira ſon courage ; mais on s'en tint à l'admiration, & perſonne ne ſe preſenta pour accompagner ce brave. Il partit donc eſcorté d'une réſolution déterminée, & il eut pourtant le bonheur d'arriver à *Frontenac*. M. *de Valréne* qui commandoit au Fort, reçût le meſſage avec plaiſir, careſſa beaucoup le vaillant Meſſager, & ne perdit pas de tems pour executer l'ordre. Il mit par des mines & avec de la poudre les quatre Baſtions en état de ſauter, & après avoir brûlé trois grandes barques dont on ſe ſervoit pour intimider les *Iroquois* dans un tems de Guerre, ou pour leur porter des

Marchandiſes pendant la Paix, il s'embarqua avec ſa Garniſon, & deſcendant les Cataractes du Fleuve, il arriva heureuſement à *Monreal :* Sa venuë fut une petite conſolation pour M. *de Denonville* qui partit auſſi-tôt avec ce Commandant pour ſe rendre ici. On a auſſi abandonné le Fort de *Niagara.* C'eſt un grand malheur pour les Colonies qu'on n'ait pû conſerver ces deux poſtes : ils étoient dans une ſituation tout-à-fait propre pour faire la guerre aux *Iroquois.* Les Sauvages nos amis & nos alliez ayant ces deux Places de retraite euſſent été plus hardiment en parti, & auroient même fait des courſes juſques dans les Villages des cinq Nations. D'ailleurs les *Iroquois* ne pouvant plus ſortir de chez eux pour la Pêche ou pour la Chaſſe, ſans riſque d'être égorgez, & manquant par là de Caſtors pour trafiquer des fuſils, de la poudre, des balles & des filets, auroient péri faute d'avoir dequoi vivre & dequoi ſe défendre ; du moins ils euſſent été contraints d'abandonner le Païs. Mais d'un autre côté, il n'eſt pas poſſible de garder, ni d'entretenir les Forts de *Frontenac* & de *Niagara* pendant une rupture avec les *Iroquois* : Les Cataractes preſque inacceſſibles ſont trop favorables à ces derniers, & dix d'entr'eux bien embuſquez y peuvent arrêter mille François à coups de pierres.

M. *de Bonaventure*, Capitaine & Proprietaire d'un Vaiſſeau Marchand, vient d'arriver de France. Il nous aporte pour nouvelle que le Roi, à la ſollicitation de M.

le

le Duc de Beauvilliers a nommé Mr. *de Denonville* Sous-Gouverneur des Princes ſes petits-fils, & que Mr. de *Frontenac* eſt en chemin pour venir nous gouverner encore une fois. Tout le monde ne s'accommode pas de ce changement : Les Jeſuites, ſur tout, en paroiſſent bien mortifiez, & ils ont ſujet de l'être, ſi ce que la Gazette ſcandaleuſe leur attribuë, n'eſt point faux. On prétend que ces Révérens Peres, qui, comme vous ſçavez, ſont de dangereux Machiniſtes, noircirent, il y a ſept ou huit ans, & cela de concert avec l'Intendant *du Cheſneau*, & le Conſeil Souverain, noircirent, dis-je, ſi bien M. de *Frontenac* à la Cour, que ce fût la veritable cauſe de ſon rapel. Si cela eſt, il faut que ce Gentilhomme ait prouvé la calomnie ; mais il n'en ſera ni plus ni moins des calomniateurs. Il faut avoüer néanmoins, que ce coup imprévû les a étourdis ; quelque beau ſemblant qu'ils faſſent, leur joye paroît viſiblement affectée, & ils ne ſauroient s'empêcher de ſe montrer aſſez pour faire voir qu'ils craignent le juſte reſſentiment du nouveau Gouverneur. Il n'en va pas de même des autres Habitans : Les Nobles, les Officiers, les Marchands, les Soldats, le gros & le menu Peuple, tous enfin ont témoigné une joye incroyable du retour de M. de *Frontenac :* Ils l'attendent comme les Juifs font le Meſſie, & ils ſe préparent à célébrer ſa bien-venuë par des réjoüiſſances extraordinaires. Il n'y a pas juſqu'aux Sauvages qui ne faſſent éclater

leur joye, & vous n'en ſerez pas ſurpris, Monſieur, quand vous ſaurez que Mr. de *Frontenac* s'étoit attiré pendant ſon premier Gouvernement, l'eſtime, l'amour, la confiance non ſeulement des François, mais même de tous nos Alliez, & que les Nations circonvoiſines le regardoient comme l'Ange tutelaire du Païs. Vous ne manquerez pas de tirer de tout cela des conſéquences fâcheuſes pour M. *de Denonville* ; ce n'eſt pas ma faute, & je n'ai d'autre vûë que de vous apprendre ce qui ſe paſſe ici. Quant à l'odeur que ce Gentilhomme y laiſſe, c'eſt dequoi je ne me mêle point : que les imputations qu'on lui fait ſoient bien ou mal fondées ; qu'il ſoit aimé ou haï, ce ne ſont point mes affaires. Je ne ſaurois, au moins le taxer d'une table trop ſplendide, car je n'ai jamais eu l'honneur d'y être invité. Tout ce que je vous puis dire c'eſt qu'il ſe prépare à partir, & je croi bien qu'il a une grande impatience d'en venir là. Pour moi, j'eſpére m'embarquer pour la Rochelle dans le même Vaiſſeau qui apportera M. de *Frontenac*.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A Quebec le 28. *Septembre* 1689.

LET-

LETTRE XVIII.

Arrivée de Mr. le Comte de Frontenac.
Sa réception. Son voyage à Monreal.
Rétabliſſement du Fort de Frontenac.

MONSIEUR,

On a donc adjugé la Terre de *Lahontan*? Ne ſuis-je pas bien à plaindre ? Pendant que je fais les affaires de ma Patrie, elle me met à la beſace, & comme ſi je n'étois pas aſſez malheureux de roder dans un autre Monde & parmi des Sauvages, mes propres Compatriotes me perſécutent & me dépoüillent de mon bien. La conſolation que vous me donnez eſt admirable, & je tâche de la faire valoir en bon Philoſophe. Oüi ? je prendrai volontiers patience pendant une centaine d'années : au bout de ce terme j'aurai apparemment dequoi rembourſer le Poſſeſſeur ; je prouverai par de bons certificats que j'étois actuellement dans le ſervice de l'Amerique. Lors qu'on

fit

fit l'adjudication ; ainſi je ne manqueraï pas de rentrer dans mon Patrimoine, & j'en joüirai paiſiblement tout le reſte de mes jours. La difficulté ne conſiſte qu'à pouvoir vivre un Siécle : La courſe eſt longue, & il eſt à craindre que je ne demeure en chemin. C'eſt là, je vous aſſure, ce qui m'inquiete le moins, & je regarderois une vie de cent ans comme un plus grand malheur pour moi que ne l'eſt la perte de ma terre. Au reſte, Monſieur de *Frontenac* m'a régalé pour ſa bien-venuë d'une révocation de congé : j'ai employé toute ma réthorique pour le fléchir, mais il n'y a pas eu moyen, & comme il m'offre ſa bourſe & ſa table, j'ai été contraint d'enrager de bonne grace, & d'obéïr avec de grands remercîmens. Laiſſons là mes infortunes domeſtiques, & parlons de ce qui s'eſt paſſé depuis ma derniere.

Je ne ſçaurois mieux debuter que par l'entrée du nouveau Gouverneur en cette Ville. Il arriva le quinziéme d'Octobre, & il débarqua le même jour à huit heures du ſoir. Le Conſeil Souverain eſcorté des Habitans ſous les armes, fut le recevoir à la deſcente du Vaiſſeau, & comme le Port & la Ville étoient également illuminez de flambeaux, de lanternes & de lampes, cela formoit un jour artificiel fort agréable à voir. Monſieur de *Frontenac* marcha en pompe juſqu'à ſon Palais où il fut ſalué de trois décharges de canon & de mouſqueterie, & chacun s'empreſſa de marquer par des feux de joye, & par d'autres réjoüiſſances

ces

ces le ſenſible plaiſir que le retour de ce Seigneur cauſoit au Public. Dès le même ſoir tous les Corps du *Canada* vinrent rendre leurs devoirs, & furent admis ſucceſſivement à complimenter. Les Jeſuites ne furent pas les moins ardens à demander audience, & l'on ne douta point qu'il n'y eut dans leur Harangue beaucoup plus d'art que de ſincérité. Le lendemain, Monſieur de *Frontenac* ſe rendit à la grande Egliſe où l'on chanta le *Te Deum* : il paſſa le reſte du jour à recevoir les viſites des Dames qui avoient certaines raiſons ſecrétes pour être bien contentes, & à voir des feux d'artifice que pluſieurs perſonnes firent joüer pour embellir la fête. Ces réjoüiſſances augmenterent pendant cinq jours de ſuite, & elles ne ceſſerent que par le départ du Gouverneur pour *Monreal*. Jugez de là, Monſieur, ſi ce Gentilhomme eſt aimé ici, & ſi le Roi a fait plaiſir à ſes Sujets de *Canada* de le leur renvoyer. En effet, on ſe promet un bonheur accompli de ſon genie ſupérieur, de ſa conduite ſage & judicieuſe, & ſur tout de ſon beau naturel. Cette eſpérance eſt fondée ſur le ſouvenir des dix années de ſon premier Gouvernement : Monſieur de *Frontenac* rendit au *Canada* le repos, l'abondance, la ſûreté ; on poſſeda pendant tout le tems de ſon adminiſtration ces trois avantages eſſentiels de la Societé civile, & ce fût ce qui lui procura avec juſtice le glorieux tître de *Redemptor Patriæ*. Cet éloge lui convenoit d'autant mieux, que ſuivant le témoignage de tous

les

les honnêtes gens, lors que Mr. de *Frontenac* vint en *Canada* la premiére fois, il y trouva les Colonies dans un pitoyable état. La guerre avec les *Iroquois* avoit causé une desolation universelle : Ces Barbares avoient brûlé nos Plantations, ils avoient égorgé des milliers de François : Le Laboureur étoit assommé dans son champ, le Voyageur enlevé dans ses courses, & l'alteration du Commerce jettoit le Négociant dans la disette, & l'Artisan dans la pauvreté : La famine affligeoit le Païs, & comme les Habitans cherchoient à se tirer de cette misere, les Colonies se dépeuploient & devenoient à rien. Enfin, la *Nouvelle France* étoit perduë ; elle alloit périr infailliblement si Mr. de *Frontenac* ne l'eut sauvée en faisant la Paix avec les *Iroquois*, je croi vous avoir expliqué dans ma cinquiéme Lettre la maniere dont la chose s'executa. C'étoit le plus grand service que ce Gouverneur pouvoit rendre dans son poste à Sa Majesté : La guerre contre les *Iroquois* est affreuse & terrible : Pourquoi plus que les autres guerres, direz-vous ? C'est que ces Barbares ne prennent les armes que par un motif de ressentiment, & qu'ils n'ont point d'autre but que celui de satisfaire leur haine & de contenter leur fureur ; au lieu que dans nôtre Monde l'animosité personnelle ne domine pas dans une rupture, & nos Nations se font la guerre pour soûtenir un droit qu'elles ont, ou qu'elles disent avoir.

Pour reprendre le fil des nouvelles, le jour

jour du débarquement de M. de *Frontenac* M. de *St. Valiers* nôtre Evêque arriva par un heureux hazard au Port de cette Ville: Ce Prélat s'étoit embarqué le printems dernier dans un Bâtiment qu il fit freter tout exprès pour le tranſporter à *l'Acadie*, à *l'Iſle de Terre-Neuve*, & à pluſieurs autres endroits qui ſont du Diocéze de *Quebec*.

Nôtre Gouverneur s'étant à peine donné le tems de reſpirer des fatigues de la Mer ſe mit en Canot pour *Monreal*, & m'ordonna de l'accompagner dans ce voyage. Tous ceux qui étoient auprès de lui le ſuppliérent inſtamment d'abandonner ce deſſein, ou plûtôt d'en différer l'execution juſqu'au retour du printems : on lui remontra que la mauvaiſe ſaiſon ayant déja commencé, il commettoit trop ſa perſonne en s'expoſant au froid, aux glaces & aux autres périls d'une route longue, incertaine, & très-hazardeuſe. Vous vous ſouviendrez, s'il vous plaît, Monſieur, qu'en ce païs-ci l'hiver eſt fort diligent ; il y vient à grands pas, & nous avons en Octobre des gelées plus fortes & plus épaiſſes que vous n'en avez à Paris au mois de Janvier : demandez-en, je vous prie, la raiſon à Meſſieurs de l'Obſervatoire ; peut-être auront-ils beſoin de toutes leurs longues vûës pour la trouver, car en raiſonnant ſur le Syſtéme ordinaire, il ſemble que la choſe devroit aller tout autrement. Quoi qu'il en ſoit, on ne pût rien gagner ſur l'eſprit de Monſieur de *Frontenac*, & ſon âge avancé, car il a ſoixante-huit ans, ne l'empêcha point

point de tenir ferme dans ſa réſolution. La fortune a ſecondé le courage du Gouverneur : Nous avons fait le voyage ſans accident, & c'eſt aujourd'hui le ſeptiéme jour que nous ſommes revenus en cette Ville. Ce Seigneur avoit bonne envie que nous pouſſaſſions juſqu'au lieu où avoit été le Fort qui portoit ſon nom ; l'abandon de ce poſte lui tenoit au cœur, & il vouloit aller le rétablir lui-même à quelque prix que ce fût : mais tout *Monreal* s'y oppoſa. Les Nobles, les Prêtres, les Habitans, enfin tout le monde le pria, mais d'une maniere ſi tendre & ſi preſſante, de ne point s'expoſer au riſque des paſſages, des Sauts & des Cataractes qu'il faut inévitablement franchir qu'il ſe laiſſa toucher, & qu'il ſacrifia ſon panchant à l'affection de ſes inférieurs. Pour ſe dédommager de ce ſacrifice ; il détacha pluſieurs Gentilshommes *Canadiens*, & cent Coureurs de bois ſous le commandement de Mr. *Mantet*, pour aller reconnoître l'état du Fort de *Frontenac*. Je vous mandai dans ma derniere que Mr. *de Valrénes* en ſe retirant avoit tâché de faire ſauter les Baſtions avec de la poudre : heureuſement que ce Commandant avoit mal réüſſi ; nos gens ont trouvé le dommage beaucoup moins grand qu'on ne s'étoit imaginé ; ils ont déja relevé quelques toiſes des murailles abattuës, & ils comptent d'avoir relevé tout-à-fait le Fort avant la fin de l'hiver ; ce ſont des nouvelles toutes fraîches, Mr. de *Frontenac* les reçût hier au ſoir. Je ne veux pas ſupprimer

primer une circonſtance aſſez curieuſe qui concerne le retour de ce Gouverneur. Vous avez apris par ma treiziéme Lettre que M. de *Denonville* avoit fait preſent au Roi d'un certain nombre d'*Iroquois* pour ſervir dans les Galeres de Sa Majeſté : C'étoit adoucir la repreſaille, mais non pas de beaucoup, car la vie d'un Forçat ne vaut guére mieux que la mort. La plûpart de ces miſérables ont ſuccombé ſous le poids de la chaîne ; ils ont expiré ſous la rame, ou ſous les coups de nerf de bœuf ; mais on a fait grace aux autres, & Mr. de *Frontenac* les a ramenez avec lui. Le plus diſtingué de la troupe étoit dans ſon Païs Chef des *Goyoguans*, & ſe nomme *Oreouahé* : Ce Sauvage en conſideration de ſon grade a été diſpenſé des Galeres, & comme il marque de l'eſtime pour nôtre Nation, & un grand attachement à la perſonne de Monſieur le Gouverneur, il lui a fait l'honneur de le loger dans ſon Château. Ne croyez pas pourtant que la reconnoiſſance ſoit le ſeul motif de cette honorable hoſpitalité ; l'intérêt, qui, comme bien ſçavez ſe fourre par tout, y a ſa bonne part. On ménage l'*Iroquois* parce que l'on prétend s'en ſervir pour négocier un accommodement avec les cinq Nations. Ce ſeroit une très-bonne affaire ; mais je ſerai bien trompé ſi ce projet n'avorte pas : je bâtis ma conjecture ſur trois raiſons qui me paroiſſent ſolides : je les ai communiquées à Monſieur de *Frontenac* qui ne les écouta qu'à la hâte, & qui m'a dit qu'il vouloit, après le départ

départ des Vaiſſeaux, s'entretenir à fond avec moi ſur cette matiere. Je paſſe ſous ſilence l'entrevûë du nouveau Gouverneur avec celui qu'il eſt venu dépoſſeder : la matiere eſt trop delicate, & j'aime mieux vous la porter que de vous l'écrire ; il y a une eſpéce de nouvelles qui ne doit point entrer dans la ſphére des yeux, mais dans celle des oreilles, *ad aurem.* Monſieur & Madame de *Denonville* ménent avec eux en France quelques Officiers qui ſe flatent d'un prompt avancement par le credit de ces Patrons. Comme le vent d'Oüeſt eſt clair & modéré, & que d'ailleurs la ſaiſon de quitter le Port eſt ſur ſon déclin, on ne doute pas que les Vaiſſeaux ne mettent demain à la voile. Voilà tout ce que vous aurez de moi pour cette voiture. Adieu Monſieur,

Je ſuis vôtre &c.

A Quebec ce 15. Novembre 1689.

LETTRE XIX.

Incurſion dans la Nouvelle Angleterre, *& dans la* Nouvelle York. *Funeſte Ambaſſade des* François *chez les* Iroquois. *Entrepriſe mal concertée des* Anglois *& des* Iroquois *qui ſe joignent pour attaquer la* Colonie *par terre.*

MONSIEUR,

Vôtre Lettre a fait bon voyage : Le Maître d'un Bâtiment Rochelois, chargé de vin & d'eau de vie, & arrivé à *Quebec* depuis environ quinze jours a eu ſoin de me la faire tenir. Je voi que la curioſité vous a pris de connoître à fond nôtre Commerce du *Canada :* Je voudrois pouvoir vous ſatisfaire ; mais cela ne ſe peut point à preſent : je ne poſſéde pas encore aſſez bien la matiere, & comme d'ailleurs elle n'eſt pas de mon reſſort, je n'en ai atrapé que ce qui s'eſt offert à moi chemin faiſant.

Mais

Mais donnez vous un peu de patience vous ne perdrez rien pour attendre. Je vais me faire pour l'amour de vous un bon aprentif négociant ; je n'omettrai rien pour découvrir le fin du métier, & j'eſpére vous envoyer un jour ſur cela des Mémoires ſi amples & ſi exacts que vous ſerez en état de faire la leçon à bien des Maîtres. Cependant qu'il plaiſe à vous & à vôtre curioſité d'accepter en dédommagement de ce delai un recit de ce qui s'eſt paſſé en ce Païs-ci depuis ma derniére Lettre.

Après le départ de Mr. de *Denonville* M. de *Frontenac* prit poſſeſſion du Fort où les Gouverneurs Généraux font leur réſidence ordinaire, & il prit ſes meſures avec le meilleur Architecte du Païs pour le faire rebâtir au plûtôt. Au mois de Janvier Mr. d'*Iberville*, l'un de nos plus braves Gentilshommes demanda & obtint la permiſſion d'aller ruïner une petite Ville de la *Nouvelle York* nommée par les Iroquois *Coriar*, c'eſt ainſi que ces Sauvages appellent auſſi le Gouverneur Général de cette Colonie Angloiſe. Ce deſſein demandoit beaucoup de courage & de réſolution. La courſe étoit de cent cinquante lieuës d'allée, autant de retour, & cela ſur les glaces, ſur les néges, & au fort de l'hiver. Toutes ces difficultez ne firent que piquer la valeur de nôtre Gentilhomme Canadien : Il part donc à la tête de trois cens hommes, une partie Coureurs de bois, & l'autre Sauvages, & il fait une marche ſi ſecréte & ſi heureuſe qu'étant arrivé ſur les lieux ſans

avoir

avoir été découvert, ni sans trouver de résistance, il pilla, brûla, saccagea tout à son aise la bicoque & ses environs ; pour surcroît de bonheur, il rencontre en revenant un parti de cent *Iroquois*, & le taille en piéces. L'Exploit de Monsieur d'*Iberville* ne nous étoit avantageux qu'en ce qu'il affoiblissoit l'ennemi ; mais voici une proüesse plus utile. A peu près dans le même tems que le Détachement précédent se mit en Campagne Mr. *de Portneuf*, aussi Gentilhomme Canadien partit de *Quebec* avec cent cinquante Coureurs de bois & autant de Sauvages : Cette troupe avoit ordre d'aller assieger *Kenebeki*, Fort appartenant aux Anglois, & situé sur les Côtes maritimes de la *Nouvelle Angleterre*, vers les frontiéres de l'*Acadie*. Nos gens arrivez devant cette Place, se mirent en devoir de l'enlever par force. Mais ils trouverent à qui parler, & la Garnison fit une fort belle défense. Cependant les Assiegeans se dépitent & ne veulent pas en avoir le démenti : on fait donc voler contre le Fort quantité de Grenades, & d'autres feux d'artifice ; pendant ce tems-là les Sauvages qui naturellement n'aiment pas à aprocher l'ennemi de trop près se laissent piquer d'honneur, & s'animent assez pour saper ou pour escalader les palissades de tous côtez ; si bien que le pauvre Commandant se trouvant entre le feu & le fer, & ne pouvant fournir à tout fut obligé de se rendre à discretion. Tout le détachement fit bien dans cette occasion ; mais on dit que les

Sauvages l'emporterent ſur les Coureurs de bois leurs rivaux en bravoure, & que c'eſt aux premiers qu'on eſt principalement redevable de cette Conquête.

Pour vous mettre à preſent ſur mon chapitre, vous n'aurez pas oublié, Monſieur, que nôtre Gouverneur avoit deſſein de m'entretenir à fond touchant les *Iroquois* : il preſſa ſa vûë plus loin, & ſans m'en demander mon avis, il réſolut de m'envoyer en ce païs-là. En effet, ſi-tôt que les eaux furent ouvertes Mr. de *Frontenac* me déclara ſon deſſein, & m'aprit qu'il avoit jetté les yeux ſur moi pour aller faire des propoſitions de Paix aux cinq Nations. „ Par „ quel endroit, Monſieur, lui répondis- „ je, ai-je pû avoir le malheur de vous „ déplaire ? Vous même qui m'avez fait „ vivre ſi généreuſement cet hiver, vou- „ lez-vous me faire périr ce printems ; car „ à Dieu ne plaiſe que je croye d'un Sei- „ gneur humain & magnifique tel que vous „ êtes, que vous cherchiez à vous défaire „ d'un homme qui vous eſt à charge. Mr. de *Frontenac* pour qui ma réponſe étoit un vrai galimatias me dit de lui parler François & de m'expliquer. Je lui remontrai donc hardiment que ſans le vouloir & agiſſant tout-à-fait en cela contre ſes propres intentions, il m'envoyoit à une mort certaine & aparemment bien cruelle ; que les *Iroquois* devenus implacables par la perfidie du Rat n'aſpiroient qu'après l'occaſion pour ſe venger, & qu'ils ne manqueroient pas celle-là ; que d'aillcurs ces Barbares garderoient

roient d'autant moins de meſures qu'ils ſe ſentent appuyez par les Anglois avec qui nous ſommes en guerre depuis le détrônement de leur Roi ; que ces derniers ne s'épargneroient pas dans la conjoncture à fomenter la haine ou plûtôt l'horreur des cinq Nations pour la nôtre, & qu'ils ne manqueroient pas à leur fournir *gratis* des armes & des munitions pour les engager à nous faire tout le mal poſſible ; que je le ſuppliois de peſer mûrement ces raiſons, & qu'en cas qu'il ne les trouvât pas bonnes, il daignât au moins avoir égard à ma foibleſſe, & faire ſon épreuve & ſa tentative par quelque autre. Ayant eu le malheur de ne pouvoir perſuader Monſieur le Gouverneur, il perſiſta dans ſa réſolution ; mais il accepta mon refus, & je crois bien que j'achetai cette grace par une bonne partie du peu d'eſtime qu'il avoit pour moi. Il offrit l'Ambaſſade au Chevalier d'*O* qui plus docile & plus déterminé que moi s'en fit un grand honneur : Lors que je vis ce Gentilhomme s'embarquer dans un Canot avec un certain *Colin* Interpréte de la langue *Iroquoiſe*, & deux jeunes Canadiens, je vous avouë que je fus touché de compaſſion pour lui, & pour ſes trois Compagnons, & contre la politique, contre mon propre intérêt, je ne pûs m'empêcher de me ſouhaiter mauvais Prophéte. Ma prédiction néanmoins, ne fût que trop bien vérifiée. Dès que la Députation parût à la vûë des *Onnontagues*, ceux-ci ſortent du Village, & au lieu de complimenter Mon-

ſieur l'Ambaſſadeur ſur ſa bien venuë, ils le bâtonnent d'importance lui & les trois perſonnes de ſa ſuite. Après cette fâcheuſe cérémonie & ce douloureux ſalut on conduit nos gens au Village, mais avec la même civilité qu'un meneur de bêtes retives les chaſſe devant ſoi, c'eſt à dire à la meſure & à la cadence du bâton, maniere barbare de recevoir des gens qui viennent ſincérement & de bonne amitié offrir la Paix. Mais ce ne fût là que le prologue de la Tragédie. Quand nos quatre Infortunez furent dans l'Habitation, les Anciens du Village tinrent Conſeil & délibérerent ſur le traitement qui conviendroit le mieux aux priſonniers. Je ne puis vous dire s'il y eut grande ou petite oppoſition de ſuffrages ; mais la concluſion fût qu'on nous rendroit le *paroli*, & qu'on agiroit avec les quatre François tout de même que nous en avions agi avec les Députez des cinq Nations dans l'avanture du Chef *Huron* nommé le *Rat*. Jugez par là du mauvais effet qu'avoit produit la maligne & perfide vengeance de ce Sauvage. Suivant donc la réſolution des *Onnontagues* on devoit renvoyer les Députez avec une réponſe favorable ; mais quelques *Agniés* ou *Onnoyotes* qui les auroient guettez & attrapez immanquablement au paſſage des Cataractes, en auroient tué deux, renvoyé un à *Quebec*, & emmené le quatriéme pour le faire fuſiller par les Anglois. N'étoit-ce pas là, Monſieur, infliger bien exactement la peine du Talion ? Cet Arrêt ne

fut

fut pourtant point executé, & ce fût pour le plus grand malheur de nos déplorables Victimes. Quelques scélérats de la *Nouvelle York*, venus tout exprès pour atiser le feu, & pour animer les *Iroquois* contre nous, repreſentérent aux *Onnontagues* que ſi l'on renvoyoit ces priſonniers, ils pourroient échaper l'embuſcade, & que le plus ſûr étoit de ne point s'en deſſaiſir & de les expedier ſur le champ : Ils ajoûterent que ſi on vouloit les leur abandonner, ils en feroient bonne & rigoureuſe juſtice, & comme ils parloient à des gens paſſionnez & qui ne reſpiroient que la vengeance, les Sauvages ſe laiſſerent prendre par leur foible & livrerent nos gens aux Anglois. Ces enragez qui, par toutes ſortes de raiſons, auroient dû leur ſauver la vie, ſe firent un divertiſſement de leur ſupplice ; ils brûlerent l'Interpréte & les deux Canadiens, & quand au Chevalier d'*O* ils l'ont mené, pieds & mains liées à *Boſton* dans l'eſpérance de tirer de lui quelques éclairciſſemens utiles touchant l'état preſent de la *Nouvelle France*. Voilà l'hiſtoire de cette funeſte Ambaſſade, & on l'a ſçûë par quelques eſclaves qui ſe ſont échapez des *Iroquois*. Je vous laiſſe à penſer ſi cette nouvelle a chagriné Monſieur de *Frontenac* ; je m'imagine qu'il voudroit bien m'avoir crû ; il m'a fait la juſtice de dire tout haut qu'il avoit parlé de cette Députation à vingt Officiers, & qu'il étoit ſurprenant que moi ſeul en ait prévû le ſuccès : une loüange ſi douce accommodoit bien l'oreille d'un

Gaſcon. Le vingt-quatriéme de Juin, je partis de *Quebec* pour venir ici : Monſieur l'Intendant & Madame ſon Epouſe furent du voyage, & nous avions pour voiture un bon gros lourdaut de Brigantin que le Capitaine des Gardes du Gouverneur Général fit conſtruire l'hiver paſſé. Il n'eſt pas beſoin de vous dire que Mr. de *Frontenac* menoit la bande, cela va de ſoi-même. Nous voguions donc fort gravement dans nôtre vénérable & peſant Vaiſſeau, & nous fûmes près de douze jours en chemin ; mais comme rien ne nous preſſoit, nous allions ſans impatience, & ſur tout nous prévenions l'ennui en faiſant une chere de Roi. Il ne nous arriva rien de remarquable ſur la route, ſinon qu'en paſſant par les *Trois Riviéres*, petite Ville dont je croi vous avoir parlé, Monſieur le Gouverneur fit tracer un Fort. Environ quinze jours après nôtre débarquement ici, un certain Sauvage nommé *la Plake* vint nous donner une chaude allarme ; il aſſura Mr. de *Frontenac* qu'un Corps de Troupes compoſé de mille Anglois, & de quinze cens *Iroquois* marchoient droit à nous. On fit auſſitôt traverſer aux Troupes une prairie qu'on appelle *de la Madeleine*, & ayant été joints par trois cens Sauvages amis nous campâmes de l'autre côté de la Ville, réſolus à bien recevoir l'ennemi. Comme on n'entendoit plus de ſes nouvelles le Général envoya de petits partis Sauvages à la découverte ; mais ils revinrent ſans avoir rien vû que quelques *Iroquois* écartez & chaſſans

auprès

auprès du *Lac Champlain*, lesquels ils amenerent prisonniers. On sçût par ceux-ci que les Anglois s'étant rebutez à cause de la fatigue & ayant manqué de vivres, eux & leurs Alliez avoient rompu la partie. Cet avis étant confirmé par les Sauvages à n'en pouvoir plus douter, on renvoya les troupes à leurs postes. Pour moi, je fus commandé d'ici avec quelques Soldats pour favoriser la moisson du *Fort Rolland* situé dans cette Isle-ci. J'en revins accompagné des *Hurons* & des *Outaouas* qui venoient faire ce trafic de Pelleteries, dont je vous ai fait la description. Ces Sauvages s'en retournerent chez eux au bout de quinze jours, & moi après le même espace de tems, je retournerai à *Quebec* par le Brigantin.

Je suis Monsieur, vôtre &c.

A Monreal ce 2. Octobre 1690.

LETTRE XX.

Les Anglois *font par Mer une entrepriſe aſſez importante, mais qui échoüe par leur faute : Lettre de leur Commandant à Mr. de* Frontenac *& la réponſe verbale de ce dernier. Départ de l'Auteur pour* France.

MONSIEUR,

Vous êtes fort éloigné je m'imagine, de me croire à la *Rochelle* : j'y ſuis pourtant, & vous ſçaurez par la Relation ſuivante, quel bon vent m'a jetté dans ce Port après lequel j'aſpire depuis ſi long-tems, & dont je me croyois bien reculé. Liſez donc, c'eſt un recit de ce qui s'eſt paſſé en *Canada* depuis ma derniere Lettre.

Vers le milieu d'Octobre il arriva à *Monreal* un Canot qui, par ordre du Major de *Quebec*, rodoit du côté des Ennemis : Ces Navi-

Navigateurs rapporterent qu'ils avoient découvert proche de *Tadouſſac* une Flote Angloiſe forte de trente-quatre voiles. Imaginez-vous ſi cet avis nous mit tous allertes & principalement nôtre Gouverneur Général, qui d'ailleurs n'eſt rien moins qu'endormi. Ce Seigneur fit promptement embarquer toutes les troupes dans des Bâteaux & dans des Canots avec ordre de faire toute la diligence poſſible, car le mal étoit preſſant, & l'on ne pouvoit arriver trop tôt. Monſieur de *Frontenac* enjoignit de plus à Monſieur *de Caillères* de faire deſcendre autant d'Habitans qu'il s'en trouveroit de bonne volonté, après quoi il ſe jetta dans ſon Brigantin, dont il maudit bien la peſanteur. On n'épargna pas l'éperon à cette monture ; on preſſa fortement la manœuvre ; on alloit également nuit & jour dans la néceſſité qu'il y avoit de devancer l'ennemi ; enfin nous employâmes ſi bien le tems que nous arrivâmes à *Quebec* le troiſiéme jour de Navigation. Quand on eut mis pié à terre Monſieur de *Frontenac* oublia la fatigue du voyage, & ne penſa qu'à prendre ſes précautions : il viſita tous les poſtes & fit fortifier les plus foibles. Nôtre Artillerie n'étoit pas extrémement formidable ; douze piéces de gros Canon en faiſoient le capital, ce qui étoit bien peu de choſe pour un *Quebec* : Nous n'étions pas mieux pourvûs de munitions ; mais le Gouverneur économiſa prudemment ſa foibleſſe ; il proportionna ſes batteries, & il diſpenſa tout ſi à propos qu'il n'eut plus au-

cune inquietude, & qu'il parût dans une entiere confiance d'aneantir tous les efforts des Anglois. Cependant, il eſt certain que la Colonie avoit couru le dernier péril, & ç'en étoit fait de la *Nouvelle France* ſi les ennemis avoient ſçû profiter de l'occaſion. Figurez-vous, Monſieur, qu'avant nôtre retour de *Monreal*, *Quebec* étoit ouvert de tous côtez, & qu'il n'y avoit pas deux cens François dans la Ville. Si donc les Anglois avoient fait leur deſcente avant nôtre arrivée, voire deux jours après, ils auroient infailliblement emporté cette Capitale, même ſans coup ferir. Mais le bon Genie de la France aveugla ces Meſſieurs : au lieu de venir à toutes voiles devant *Quebec*, ils perdirent trois jours à un moüillage, à deux lieuës de la Place vers la pointe de l'*Iſle d'Orleans*. Là, le Commandant tenoit de frequens Conſeils de guerre avec les Capitaines & les autres Officiers de ſa Flote, & à meſure qu'ils ſe rompoient la tête à délibérer, & à chercher les moyens les plus abregez pour faire une ſi belle conquête, cette conquête leur échapoit ; car profitant de leur lenteur nous travaillions ſans relâche à nous mettre hors d'inſulte, & pendant qu'ils conſumoient en vaines Séances un tems qui devoit leur être ſi cher, nos Milices & nos Sauvages arrivoient de tous côtez ; ſi bien que la précaution même dont ils uſoient pour nous mieux attaquer, nous fourniſſoit les moyens de nous bien défendre.

Enfin nos Anglois ayant eu le bonheur de

de convenir sur la maniere d'executer leur grand projet, leur Commandant nommé *Sir William Phips* fait partir de son bord une Chaloupe portant Pavillon François à son Avant ; elle s'aproche de la Ville, & avertit par le son d'une Trompette qu'elle vouloit parler. Aussi tôt Mr. *de Frontenac* envoye à sa rencontre une autre Chaloupe avec un Officier François pour écouter les propositions. La Chaloupe ennemie portoit un Major Anglois qui demanda s'il ne lui seroit pas permis de rendre en main propre au Gouverneur du *Canada* une Lettre de la part du Commandant de la Flote. Nôtre Officier lui ayant répondu que la chose étoit faisable pourvû qu'il voulût souffrir qu'on lui bandât les yeux, il accepte la condition & se met dans la Chaloupe Françoise. On le conduisit en cet équipage de *Colin Maillard* jusques dans la Salle de Mr. le Comte *de Frontenac* où on lui rendit l'usage des yeux. Après avoir salué nôtre Gouverneur il lui presenta une Lettre écrite en Anglois, & dont voici la traduction.

„ Moi Chevalier *William Phips* com-
„ mandant par Mer & par Terre les For-
„ ces de la *Nouvelle Angleterre*, au Comte
„ *de Frontenac* Gouverneur Général de *Que-*
„ *bec*. Au nom de *Guillaume III.* & de
„ *Marie*, Roi & Reine d'Angleterre, &
„ par leurs Ordres, je viens pour me ren-
„ dre Maître de ce Païs. Mais comme je
„ n'ai rien tant à cœur que d'éviter l'effu-

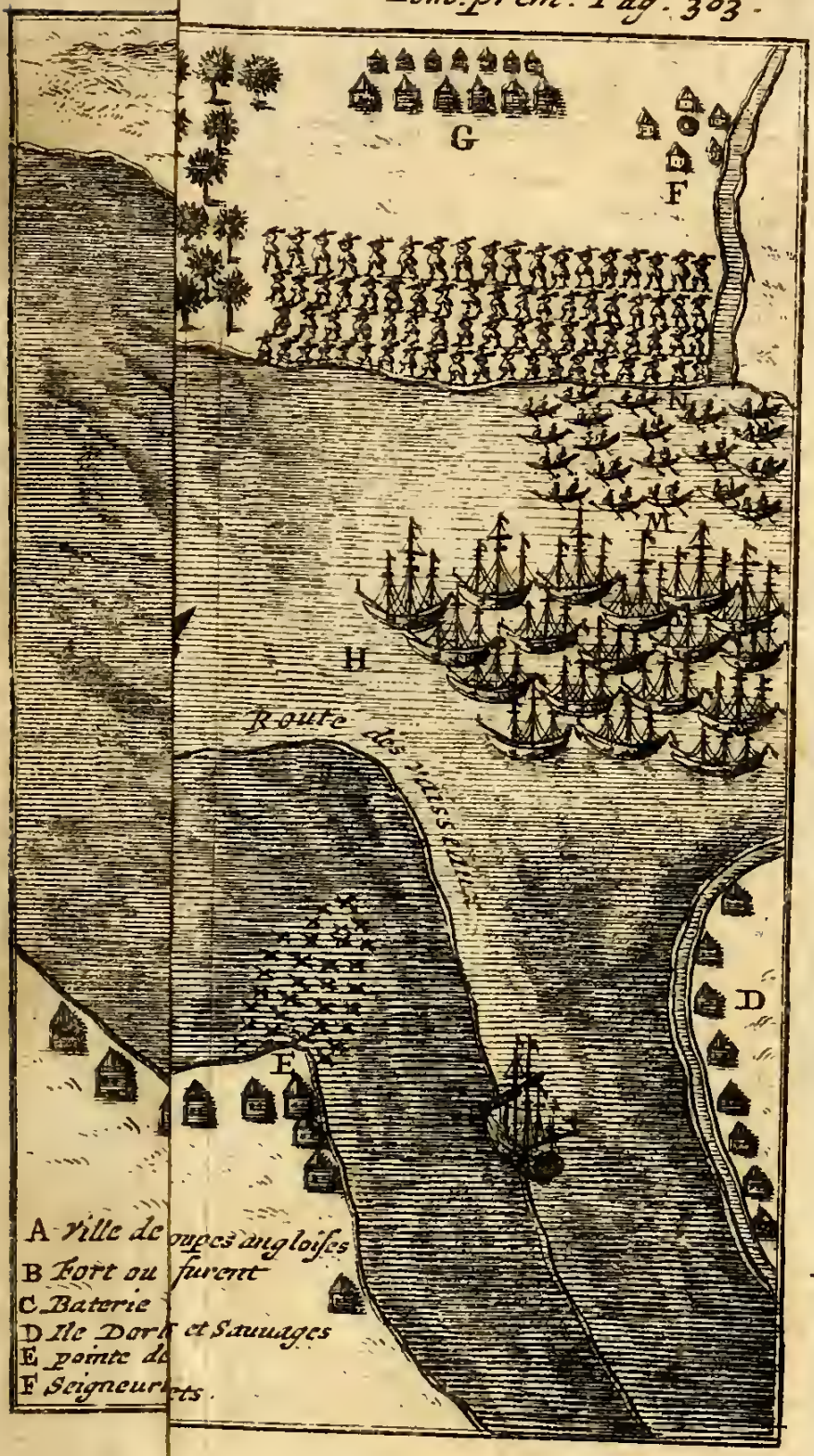
„ sion du sang, je demande que vous ayez
„ à me rendre vos Villes, Châteaux, For-
„ teresses, Bourgades, & vos personnes à
„ ma discrétion, vous assurant toute sorte
„ de bon traitement, douceur & humani-
„ té. Que si vous n'acceptez cette propo-
„ sition sans aucune restriction, je tâche-
„ rai par le secours du Ciel auquel je me
„ confie, & par la force de mes armes
„ d'en faire la conquête. J'attens une ré-
„ ponse positive par écrit dans une heure,
„ en vous avertissant que je ne serai point
„ d'humeur d'entrer en accommodement
„ dès que j'aurai commencé des hostilitez.
„ Signé *William Phips*.

Cette Lettre, qui étoit apparemment le résultat de tant de délibérations & de conseils, parut plus Turque qu'Angloise, & l'on ne reconnût point dans cette sommation les honnêtes formalitez que l'on observe en pareil cas dans nôtre Europe. Aussi Monsieur *de Frontenac* n'eut pas plûtôt entendu l'interprétation de ce compliment qu'il en fut indigné, & se tournant vers son Capitaine des Gardes il lui commanda froidement de faire planter une potence devant le Fort pour donner payement au porteur de la Lettre. Je ne sai si ce Major Anglois entendoit nôtre Langue; mais du moins sçavoit-il ce que c'est qu'un gibet; car à peine Monsieur le Gouverneur terrible par son air menaçant, & par ce grand nombre d'Officiers qui l'environnoient, à peine, dis-je, eut-il prononcé l'Ar-

l'Arrêt que le Major pâlit, & toute la Compagnie crût qu'il alloit tomber en foibleſſe. Il avoit grand raiſon de s'effrayer; Monſieur *de Frontenac* parloit fort ſérieuſement, & ſi l'Evêque & l'Intendant n'avoient intercedé puiſſamment en faveur de l'Etranger, on l'auroit effectivement pendu. Entre vous & moi, je trouve que le Gouverneur alloit un peu bien vîte en beſogne. Il prétendoit que cette Flote devoit être regardée comme un aſſemblage de Fourbans, de Corſaires, de gens ſans aveu, puis que le Roi d'Angleterre étoit en France; mais il auroit dû, ce me ſemble, avoir plus d'égard pour toute une grande Nation qui a jugé à propos de changer de Maître; d'ailleurs le Major étoit innocent; il étoit venu ſur la parole du Gouverneur, & celui-ci nous expoſoit tous à une funeſte repreſaille. Je ne doute point que les deux Interceſſeurs n'appuyaſſent beaucoup ſur ces raiſons: quoi qu'il en ſoit, Monſieur *de Frontenac* mit de l'eau dans ſon vin, & dit d'un ton ferme, mais aſſez raſſis à l'Officier Anglois, „ Allez „ rapporter de ma part au Chef de vôtre „ Piraterie que je l'attens de pié ferme, & „ que je me défendrai beaucoup mieux „ qu'il ne m'attaquera. Au reſte, je ne „ connois point d'autre Roi d'Angleterre „ que Jaques Second, & puis que vous „ êtes ſes Sujets révoltez je ne vous re„ garde que comme de miſérables Corſai„ res, dont je ne crains ni les Forces, ni „ les menaces, mais que je ſouhaiterois

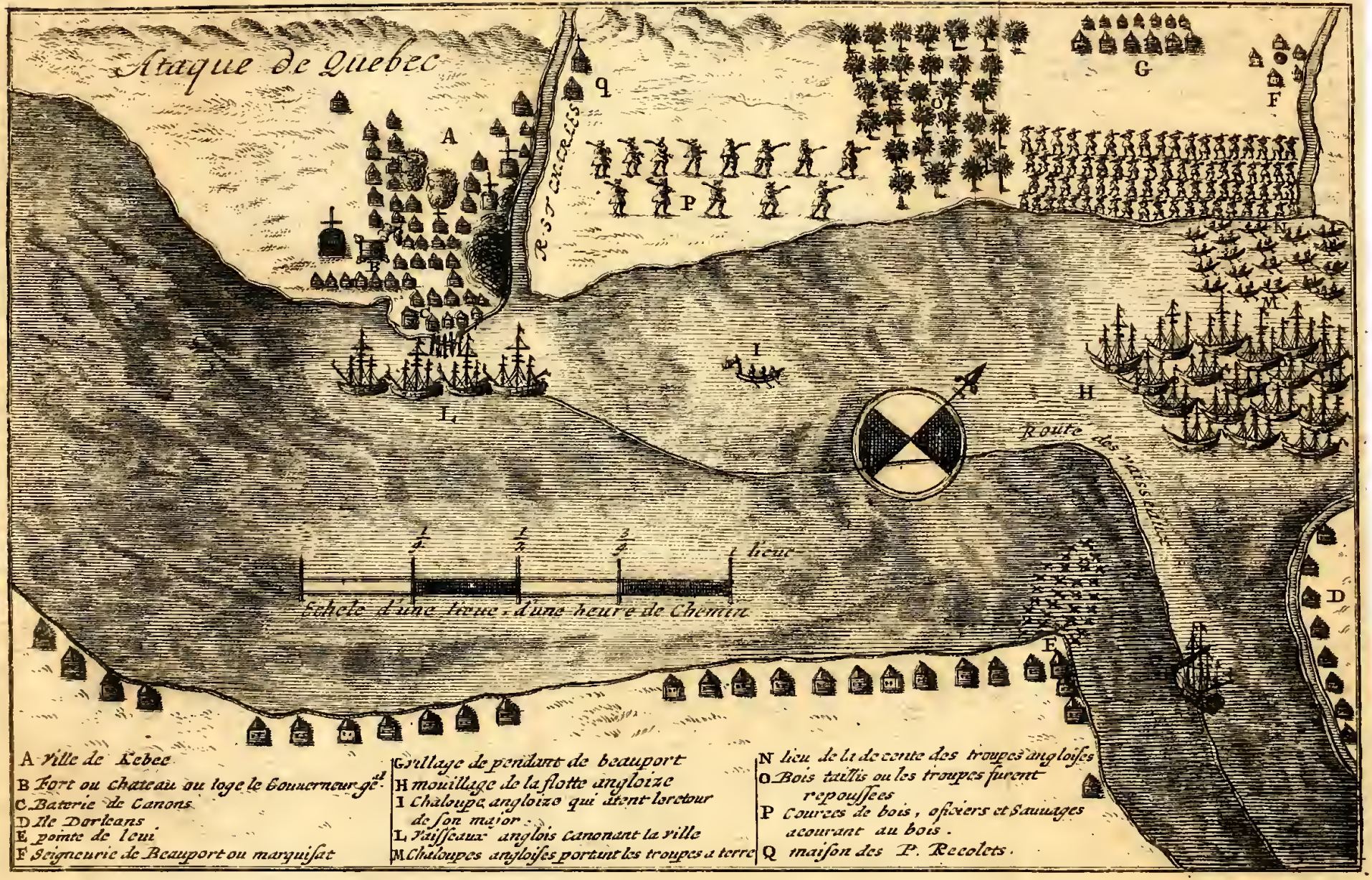
„ pouvoir châtier comme vous le méritez. N'étoit-ce pas là payer une rodomontade par une autre ? Pour comble de mépris M. *de Frontenac* finiſſant ſa réponſe jette la Lettre de l'Amiral au nez du Major & lui tourne le dos. Alors l'infortuné Meſſager qui, à ce que je croi, peſtoit bien tout bas contre la Commiſſion, & qui auroit voulu être bien loin, tira ſa Montre, & la portant à l'œil, il eut aſſez de courage pour demander à nôtre Gouverneur ſi avant que l'heure fut paſſée il ne vouloit pas le charger d'une réponſe par écrit ; mais Monſieur *de Frontenac* ſe retournant, & lançant ſur ſon homme des œillades aſſommantes, „ Vôtre Commandant, dit-il, ne mérite „ pas que je me donne tant de peine, & „ je répondrai à ſon compliment par la „ bouche du mouſquet & du canon. Le Gouverneur ayant fait ſigne en ſe retirant qu'on remenât l'Officier Anglois, il fut reconduit à ſa Chaloupe avec la même cérémonie qu'on avoit pratiquée en l'emmenant, c'eſt à dire qu'on lui banda les yeux ; mais lui trop heureux de ſe voir hors de nos mains s'en retourna à toutes rames vers ſes gens, & je ſuis ſûr que l'idée de la potence lui tint bonne compagnie pendant quelque tems.

Monſieur *William Phips*, voyant qu'on avoit pris ſon Ambaſſade en ſi mauvaiſe part, réſolut d'effectuer ſes menaces. Il commença dès le lendemain à faire débarquer ſes troupes. Sur les deux heures après midi, ſoixante Chaloupes apporterent ſur


G
F
N
M
H
Route des Vaisseaux
D
E
A Ville de troupes anglaises
B Fort ou furent
C Baterie
D Ile Dor[illegible] et Sauvages
E pointe de
F Seigneurets.

„ pouvoir châtier comme vous le méritez. N'étoit-ce pas là payer une rodomontade par une autre ? Pour comble de mépris M. *de Frontenac* finiſſant ſa réponſe jette la Lettre de l'Amiral au nez du Major & lui tourne le dos. Alors l'infortuné Meſſager qui, à ce que je croi, peſtoit bien tout bas contre la Commiſſion, & qui auroit voulu être bien loin, tira ſa Montre, & la portant à l'œil, il eut aſſez de courage pour demander à nôtre Gouverneur ſi avant que l'heure fut paſſée il ne vouloit pas le charger d'une réponſe par écrit ; mais Monſieur *de Frontenac* ſe retournant, & lançant ſur ſon homme des œillades aſſommantes, „ Vôtre Commandant, dit-il, ne mérite „ pas que je me donne tant de peine, & „ je répondrai à ſon compliment par la „ bouche du mouſquet & du canon. Le Gouverneur ayant fait ſigne en ſe retirant qu'on remenât l'Officier Anglois, il fut reconduit à ſa Chaloupe avec la même cérémonie qu'on avoit pratiquée en l'emmenant, c'eſt à dire qu'on lui banda les yeux ; mais lui trop heureux de ſe voir hors de nos mains s'en retourna à toutes rames vers ſes gens, & je ſuis ſûr que l'idée de la potence lui tint bonne compagnie pendant quelque tems.

Monſieur *William Phips*, voyant qu'on avoit pris ſon Ambaſſade en ſi mauvaiſe part, réſolut d'effectuer ſes menaces. Il commença dès le lendemain à faire débarquer ſes troupes. Sur les deux heures après midi, ſoixante Chaloupes apporterent ſur



A Ville de Kebec
B Fort ou chateau ou loge le Gouverneur gl.
C Baterie de Canons
D Ile Dorleans
E pointe de leui
F Seigneurie de Beauport ou marquisat
G Grillage de pendant de beauport
H mouillage de la flotte angloize
I Chaloupe angloize qui atent lorcteur de son major.
L Vaisseaux anglois canonant la ville
M Chaloupes angloises portant les troupes a terre
N lieu de la descente des troupes angloises
O Bois taillis ou les troupes furent repoussees
P Courees de bois, oficiers et Sauvages acourant au bois.
Q maison des P. Recolets.

le Sable mille ou douze cens hommes, à l'oppoſite de l'*Iſle d'Orleans* à une lieuë & demie au deſſous de *Quebec*. Ces premieres troupes reſterent là tranquillement juſqu'au retour des Chaloupes qui revinrent quelques heures après avec la même charge, & cela ſe fit juſqu'à trois fois ſans qu'il nous fût poſſible de traverſer ces débarquemens. Toute la précaution que le Gouverneur Général pût prendre ce fût d'envoyer au plus vîte cinquante Officiers, deux cens Coureurs de bois, & tout ce que l'on pût raſſembler de nos Sauvages : Nous marchâmes à grands pas vers l'endroit où les ennemis s'aſſembloient, & nous nous avançâmes juſqu'à demi-lieuë de ce Corps de troupes. Comme la partie étoit trop inégale pour ſe battre à découvert, on fut obligé de recourir à la méthode des Sauvages, c'eſt à dire d'attaquer vaillamment par fineſſe & par embuſcades. Le lieu où nous nous arrêtâmes ne pouvoit être plus propre pour executer cette noble maniere de combattre : c'étoit un bois taillis couvert de brouſſailles fort épaiſſes, & qui avoit un quart de lieuë de traverſe. Nous étant donc ſéparez par pelotons, nous nous cachâmes ſi bien qu'il étoit impoſſible de nous appercevoir. Les Anglois qui ne ſe défioient de rien entrerent dans le bois, & comptoient bien de le paſſer ſans obſtacl ; mais ils ne furent pas plûtôt à nôtre portée que nous levant tous à la fois nous fimes tomber ſur eux une grêle de mouſqueterie qui éclaircit leurs rangs : la ſurpriſe & l'é-

tonnement ne les empêcherent pas de faire leurs décharges à leur tour ; mais au moment que nous les voyions prêts à tirer nous mettions ventre à terre, & par là nous nous garantiſſions de leur feu. Mais enfin nous étant relevez une bonne fois, & courant çà & là par bandes & par pelotons, faiſant ſans ceſſe nos décharges, nous leur cauſâmes tant d'embarras qu'au lieu qu'ils marchoient vers la Ville en bon ordre, Tamboûr battant, & Drapeaux déployez, ils commencerent à perdre la tramontane : Ce qui les dérangea le plus, ce fut lors qu'ils apperçûrent nos Sauvages : Les Anglois oubliérent alors tout ce qui s'appelle diſcipline ; le deſordre & la confuſion ſe mettent parmi eux ; on ne voit plus aucune forme de Bataillons, de Régimens, de Compagnies : Ils courent tous pêle-mêle chacun tâchant à ſe ſauver le premier, & mettre tous ſes camarades derriére ſoi, tous criant à plein goſier, *Indians*, *Indians* ; ſi bien qu'il nous fut aiſé d'en tuer un bon nombre & à bon marché : Nous comptâmes environ trois cens des ennemis reſtez ſur la Place, ſans avoir perdu de nôtre côté que quatre Officiers, dix Coureurs de bois, & deux Sauvages.

Le lendemain ces Meſſieurs voulurent avoir leur tour, & l'apparence étoit de leur côté, car outre qu'ils ſe tenoient ſur leurs gardes contre l'embuſcade, ils faiſoient marcher avec eux quatre piéces de Canon de bronze montées ſur des affuts de Campagne. Il nous en fallut donc découdre tout

tout de bon ; mais comme nous étions beaucoup plus forts que le jour précédent, nous ne fûmes pas moins heureux. Ce n'eſt pas que les Anglois manquaſſent de courage : on peut dire même que dans cette occaſion là ils ſe battirent en fort braves gens : mais comme ce n'étoient que des hommes ramaſſez, & nullement inſtruits au métier de la guerre, ils ne ſçavoient ce que c'étoit que de voir le feu ſans branler, & que de tenir ferme dans l'action ; ainſi combattant en étourdis & ſans aucune diſcipline, ils s'enferroient eux-mêmes, & ils donnoient la plus belle du monde pour ſe faire aſſommer. D'ailleurs, ces pauvres gens avoient ſouffert dans le voyage ; les fatigues de la Mer les avoient affoiblis, & ils auroient eu bon beſoin de ſe repoſer & de ſe refaire avant que d'en venir aux priſes. Enfin, il manquoit une tête ſur les épaules de leur Commandant ; Ser *William Phips* étoit bien broüillé avec la prudence & la conduite militaires, & quand cet Amiral eût été payé pour nous rendre ſervice, & pour mener ſon monde à la boucherie, il n'auroit pû mieux s'y prendre. Les ennemis crurent donc qu'à la faveur de leur Artillerie ils traverſeroient plus aiſément le bois taillis ; mais ils ſe trompérent : il eſt vrai que le choc fut plus violent qu'à l'autre tentative ; cependant nous les repouſſâmes avec tant de vigueur qu'ils furent contraints de regagner bien vîte l'endroit de leur débarquement. Cette ſeconde attaque leur coûta environ quatre cens hommes :

mes : de nôtre côté nous n'en perdîmes pas plus de quarante tant François que Sauvages ; Monſieur de *S. Heléne* reçût à la jambe une bleſſure dont il eſt mort. Nôtre victoire nous enfla tellement le courage, & nous avions pris tant de goût à tuer ces étourneaux d'Avanturiers, qu'il nous prît envie de les avoir tous vifs ou morts. Dans ce deſſein nous les ſuivîmes ſans bruit juſques tout proche de leur Camp, ou pour mieux dire, de leur Cabanage. Le ſoir ayant favoriſé nôtre marche & nôtre arrivée, nous nous couchâmes ſur la terre dure, réſolus de paſſer la nuit à la belle étoile, afin de pouvoir fondre dès le point du jour ſur les Anglois : mais ils nous diſpenſérent de cette peine là ; car vers le milieu de la nuit, nous nous apperçûmes qu'ils ſe rembarquoient, & nous n'eûmes que le tems de leur tuer, plus par hazard que par adreſſe, une cinquantaine d'hommes qui avoient, en quelque ſorte, le pié levé pour ſauter dans les Chaloupes. Ils firent cette retraite avec tant de précipitation qu'ils laiſſerent ſur le ſable leurs Tentes & leurs Canons : Tout cela fut tranſporté dès le matin à *Quebec*, pendant que nos Sauvages ſe diſperſérent dans le bois pour viſiter exactement les morts, & s'aproprier, comme par droit d'heritage ou de conquête, toute la dépoüille de ces Cadavres.

Quant au Chevalier *Phips*, il n'eſtimoit pas aſſez peu ſa perſonne pour commander les troupes du débarquement : Il reſta ſur ſon Bord comme un bon Amiral, & ſi-tôt qu'il

qu'il eut mis ſon monde à terre, il léve l'ancre, & vient moüiller avec quatre gros Vaiſſeaux à la portée du mouſquet de la baſſe Ville. Il fit reſonner d'une grande force ſon tonnerre pendant vingt-quatre heures, & ce long & terrible feu menaçoit d'autant plus la Ville d'être foudroyée qu'on n'avoit rien à oppoſer qu'une batterie de ſix Canons à huit livres de balles : mais Mr. *Phips* ne réüſſiſſoit pas mieux ſur Mer que ſes troupes dans le bois taillis. Tout le furieux fracas de ſon Artillerie ſe réduiſit à faire voler quelques tuiles, à découvrir quelques maiſons, & le dommage fut à peu près de cinq ou ſix piſtoles. Tous les coups blanchirent contre les murailles, & cela ne doit point vous ſurprendre, Monſieur, ſi vous vous ſouvenez d'un endroit de ma premiere Lettre où je vous marquois que ces murailles ſont d'une pierre extrémement dure, & qui eſt à l'épreuve du boulet.

Le Ser Amiral bien déchû de ſes hautes eſperances, renonce à une toiſon qu'il s'étoit flaté d'emporter de haute lute ; & ce fier Argonaute prit tout doucement la réſolution de ſe retirer. Avant que de partir, il envoya demander à Monſieur *de Frontenac*, mais d'un ſtile radouci & bien different de celui de la Lettre, l'échange de quelques priſonniers Anglois avec le Sieur Joliet, ſa femme, ſa belle-mere, & quelques Matelots que la Flote ennemie avoit pris ſur le Fleuve *St. Laurent* dans une barque appartenante audit Sieur Joliet.

Nôtre

Nôtre Gouverneur Général topa volontiers à la propoſition, & le marché s'executa ſur le champ, après quoi le Commandant fit appareiller pour reprendre la route de la *Nouvelle Yorke*. Le départ des ennemis nous fut confirmé par l'arrivée de quatre Vaiſſeaux qui aſſurérent avoir vû cette Flote ſillant à pleines voiles à la faveur d'un vent d'Oüeſt. Ces quatre Bâtimens l'avoient échapée belle. Ils étoient tous Marchands; trois venoient de France, & le dernier chargé de Caſtors venoit de la Baye de *Hudſon*. Etant entrez dans la Riviére du *Saguenay* par *Tadouſſac*, & ayant eu le bonheur de découvrir les Anglois ſans en être apperçûs, ils ſe cacherent, mirent leur canon à terre; en dreſſerent de bonnes batteries, & réſolurent de demeurer là juſqu'au dénoüement de la piéce. Mais ayant eu le plaiſir de voir repaſſer la Flote ennemie au deſſous de *Tadouſſac*, ils rembarquerent leur Artillerie, & continuant leur route agréablement & ſans crainte ils moüillerent devant *Quebec* le douziéme de Novembre. Cependant par une bizarre deſtinée ces Vaiſſeaux après avoir évité d'être pris vinrent faire une eſpéce de naufrage au Port: A peine en avoit-on tiré la Cargaiſon qu'il ſurvint un froid exceſſif, & la glace endommagea tellement ces pauvres Navires qu'on fut contraint de les échoüer à l'endroit nommé le *Cul de Sac*.

Cette gelée étoit un grand contre-tems pour Monſieur *de Frontenac*: tout rempli de ſon glorieux ſuccès, il étoit dans l'impatience

patience d'en informer le Roi, & il ne doutoit pas que cette affaire ne lui fit beaucoup d'honneur à la Cour. Au lieu donc qu'il auroit souhaité de dépêcher un Courier aîlé, si la chose étoit possible, & s'il y avoit un Mercure autre part que dans le Païs des Fables, il se voyoit reculé jusqu'au Printems prochain pour mander à Versailles l'échaufourée des Anglois, grande mortification pour un homme en place, & pour un bon Courtisan. De mon côté, sans vouloir faire comparaison avec nôtre Gouverneur, je n'étois pas moins chagrin que lui, & me croyant obligé de me morfondre encore cet hiver en Canada, je donnois des benedictions à rebours au Dieu Borée, & à sa bise précoce. Nous en fûmes quittes pour la peur néanmoins : une pluye imprévûë, & qui produisit un dégel nous mit hors d'intrigue. Monsieur de *Frontenac* prenant avidement l'occasion fit aussi-tôt agréer & apareiller une Fregate desagrée, & ses ordres furent executez avec tant de diligence qu'en moins de deux ou trois heures, le lest, les voiles, les cordages, les mâtures, enfin tout le Vaisseau fût en état. Je lorgnois ce préparatif, & j'avois un pressentiment que je n'y aurois pas la moindre part. J'étois même bien résolu de presser fortement mon congé si l'on ne me l'offroit pas dès que la Fregate seroit équipée : mais Monsieur le Gouverneur Général me prévint. Il me dit qu'il avoit jetté les yeux sur moi pour porter à la Cour la nouvelle de l'entrepriſe des Anglois ;

glois ; que c'étoit une bonne occaſion pour me faire connoître, pour rétablir mes affaires domeſtiques, & pour avancer ma fortune ; mais qu'il falloit tâcher de faire un voyage qui fût court & bon, que le plûtôt que je pourrois arriver en France ce ſeroit le meilleur, & ſur tout que je devois m'armer de courage, & prendre la réſolution de périr plûtôt que de me rendre à quelque Vaiſſeau des ennemis, ou de relâcher en quelque Port que ce fût. Je vous laiſſe à examiner ſi une telle exhortation étoit conforme aux régles de la prudence ; mais elle flatoit mon humeur Gaſconne, & ç'en étoit aſſez pour me la faire prendre en très-bonne part. Pour mon adieu, Monſieur *de Frontenac* me fit preſent d'une Lettre de recommandation & de bonne encre à Mr. de *Seignelai*. Je partis donc le vingt-ſix de Novembre, choſe inoüie, & un ſi furieux vent Nord-Eſt nous ſurprit à *l'Iſle aux Coudres*, qu'après avoir moüillé nous penſâmes chanſir ſous les ancres durant la nuit. Depuis ce danger nous n'eſſuyâmes qu'une ſeule tempête : cependant, nôtre traverſée n'a pas laiſſé d'être aſſez longue, à cauſe que les vents contraires que nous avons trouvé à cent cinquante lieuës des Côtes de France nous ont obligé de louvoyer. Mais enfin, je ſuis débarqué heureuſement, c'eſt le meilleur que j'y trouve. J'aprens que vous étes en Province, & que Monſieur de *Seignelai* eſt dans l'autre monde. La Marine & les Colonies de l'Amérique perdent infiniment à ce Miniſtre ;

ſtre ; mais que dites-vous de mon ſort avec ma Lettre de recommandation ? Je parts demain pour Verſailles.

Je ſuis, Monſieur, vôtre &c.

A la Rochelle, le 12. *Janvier* 1692.

LETTRE XXI.

Description des Bureaux des Ministres d'Etat : les services mal récompensez à la Cour.

MONSIEUR,

Il y a deux mois que je reçûs à Paris une de vos Lettres. J'ai différé à vous répondre jusqu'après la conclusion de mes affaires, & en effet l'embarras où j'étois ne s'accordoit guére avec le tems, ni l'envie de faire des relations. A present que je me retrouve à la Rochelle où ma principale occupation est de regarder le vent ; il est juste que je vous paye l'intérêt d'une si longue attente, & que je vous rende compte de mes proüesses de Cour. Ma premiere démarche à Versailles fût d'aller à l'adoration de Monsieur de *Pontchartrain* successeur de feu Monsieur de *Seignelai*. Je crus devoir presenter au Ministre vivant & régnant la Lettre de Monsieur le Comte de

Fron-

Frontenac en ma faveur pour le Miniſtre défunt & oublié. Monſieur de *Pontchartrain* en parut content ; & me marqua qu'il vouloit avoir égard à mes ſervices, & aux bons témoignages que l'on rendoit de moi. Le voyant en ſi belle diſpoſition je lui étalai tous mes malheurs domeſtiques, & après lui avoir fait comprendre que j'avois beſoin de tout moi-même pour pourſuivre une main-levée de mes biens qu'on avoit ſaiſis, & pour terminer pluſieurs procès, je le ſuppliai de m'obtenir la permiſſion de me retirer de la Colonie. „ J'étois déja bien „ informé, répondit le Miniſtre, de la „ mauvaiſe ſituation de vos affaires, & je „ ſouhaiterois pouvoir contribuer à les re„ mettre ſur un meilleur pié. Il eſt rai„ ſonnable que vous y faſſiez vous-même „ tous vos efforts, & vous aurez du tems „ ſuffiſamment pour cela. On vous per„ met de reſter en France juſqu'au départ „ des derniers Vaiſſeaux pour *Quebec* : mais „ le Roi ne veut point que vous quittiez le „ ſervice de l'Amérique, & il faut vous „ tenir prêt pour y retourner. Ce fut à moi de baiſſer la tête, & après avoir fait une profonde révérence, je me retirai. Je m'acheminai de ce pas vers Paris, tout rêveur, & faiſant réfléxion que j'allois me battre contre Meſſieurs de la Chicane, Nation qui fait la guerre à coup ſûr, & conſéquemment plus redoutable que les *Iroquois*. En effet, dès que je commençai à parler d'affaire avec les principaux de ma Famille, ils convinrent tous à me renvoyer

à la consulte des meilleurs Avocats. Ceux-ci me donnerent une affluence de mots, discoururent long-tems, citerent Cujas & Barthole, me montrerent le pour & le contre ; puis la conclusion fut que j'avois affaire à forte partie, & que tout au moins je devois m'attendre à de grandes longueurs. Une si fâcheuse prophetie, jointe à ce qu'il falloit payer très-grassement ces Oracles, me découragea tout-à fait, & j'aimai autant renoncer à ma legitime que de me briser contre le pot de fer. J'avois donc bonne envie de laisser tout là. Cependant, à la sollicitation de mes amis, & par le conseil des Avocats qui me croyant peut-être bien chargé des plumes du nouveau Monde, craignoient que la proye ne leur échapât, je me laissai aller à demander une provision sur mes biens, quoi que saisis, & je demandai cela en vertu de ce que j'étois actuellement dans le service. Mais j'eus tout lieu de me repentir de cette procédure. Je m'épuisai de forces & d'argent à solliciter, & le pis est que je n'y gagnai rien. Le credit & la faveur des gens contre qui je plaidois m'arrêterent par tout, & d'ailleurs la somme qu'on auroit pû m'adjuger en bonne justice se réduisoit à si peu de chose qu'elle n'eut pas suffi pour les dépens de la poursuite. Je me trouvai donc bien-tôt à sec, & assez embarrassé où trouver des ressources. Messieurs de *Bragelone* sont de fort honnêtes gens, comme bien savez ; mais ils font incomparablement plus de cas du précieux métal que

des

des perſonnes de leur ſang : j'ai reçû de leur part des conſeils tant & plus ; mais pour aucun ſecours effectif ? point de nouvelle, & j'étois mal ſi je n'avois rencontré que des amis de leur générosité. Monſieur l'Abbé d'*Ecouttes* en a mieux agi ; ayant égard à mes preſſans beſoins, & ſçachant d'ailleurs que je n'ai contribué en rien à ma mauvaiſe fortune, il tira de ſon treſor une centaine de Loüis, & m'en fit preſent. Cette ſomme m'a ſervi à payer les frais d'une Chevalerie de St. Lazare : on m'a fait l'honneur de m'aggreger à cet Ordre, & je ne deshonore pas le bon Saint qui en eſt le Patron n'étant guére moins pauvre que lui : mon inſtallation ſe fit dans la Chambre de Monſieur de Louvois, & cette cérémonie dura bien moins de tems qu'il n'en fallut pour compter au treſor la ſomme dont le Roi gratifie le nouveau Chevalier. Outre ce petit avancement, je comptois que le généreux Abbé d'*Ecouttes* me mettroit ſur le corps quelques benefices ſimples dont il pouvoit ſe décharger aiſément ſans faire une brêche conſiderable à ſa fortune ; mais il allegua certaines raiſons de conſcience pour s'en diſpenſer, & je croi que ſon grand ſcrupule étoit la crainte de pécher contre la retention. Je fus donc obligé de prendre mon parti, & de me réſoudre à devenir Solliciteur d'emploi. Oh le malheureux métier ! je ne croi pas qu'il y en ait au monde de plus mortifiant pour un honnête homme. Figurez-vous Verſailles comme un champ royal où dans

l'eſpérance d'une ample Moiſſon qui ſouvent ſe trouve très modique, & encore plus ſouvent n'eſt rien du tout, on ſéme l'argent à poignée. Encore eſt-ce peu de choſe que cela en comparaiſon de la patience qu'il faut exercer au ſouverain degré. Vous étes-vous promené long-tems devant la porte, ou dans la Cour de Monſieur de *Pontchartrain* ? Avez-vous eu l'honneur de percer juſqu'à ſon Antichambre & d'y reſter cinq ou ſix heures, à quoi aboutit ce manége qu'il faut recommencer tous les jours ? à bien ſe preſſer, & à ſe démêler aſſez de la foule pour être apperçû du Miniſtre qui quelquefois fait ſemblant de ne vous pas voir, & qui tout au plus paye d'un petit coup de tête, ou d'un regard favorable tous les grands mouvemens que vous vous donnez pour lui témoigner vôtre vénération. Si vous avez le bonheur de lui preſenter un Mémoire hériſſé de cinquante raiſons, autant en emporte le vent : le Monſeigneur donne vôtre Placet à un Secretaire qui le ſuit : celui-ci le porte aux Sieurs de la Touche, de Begon, & de Saluberri : il vous faut courir promptement mendier à force de piſtoles la faveur des Laquais de ces Commis, ſans quoi vous vous enrumeriez à la porte de leurs Bureaux, & la deſtinée d'un Officier dépend ainſi d'un faquin de Valet. Il faut tâcher d'avoir un Patron, direz-vous ; & où le prendre ? Les Grands Seigneurs ſont des Saints qui ne guériſſent plus de rien ; leur credit eſt à bas, & quelque forte que puiſſe

être

être leur recommandation, Monſieur le Miniſtre n'en va pas moins ſon chemin. Autrefois il faiſoit bon être le Bâtard, le Laquais, le Vaſſal d'un Grand ; on pouvoit dans ces conditions-là compter ſûrement ſur la fortune ; mais ce tems-là n'eſt plus, ou du moins il ne ſe trouve encore que chez quelques Princes ou Ducs de la premiére faveur. La grande difficulté eſt d'attraper leur protection ; il faut bien des machines pour en venir à bout, & ſouvent vous vous flâtez que ces Alteſſes & ces Grandeurs prennent vos intérêts fort à cœur, lors qu'ils ſont tout de glace pour vôtre ſervice, vous êtes encore trop heureux ſi les promeſſes de ces Grands ne ſont pas une eau benite de Cour, & s'ils ne vous deſſervent pas ſous main. Il ne faut pourtant pas s'étonner que le Patronat ſoit ſi rare. Vous ſavez, Monſieur, que pour entretenir le courage & la valeur parmi la Nobleſſe de France, on l'a tirée de l'occaſion des delices en la réduiſant à une plus qu'honnête pauvreté : ainſi ce petit nombre de Princes & de Ducs, qui partagent entr'eux toutes les graces, ayant à demander du pain pour une quantité de Parens & d'Alliez, n'oſeroient s'employer pour ceux qui ne leur appartiennent point, en quoi, comme vous voyez, ils n'ont pas tout le tort. Ces Grands font d'autant mieux de ménager leur faveur, que les Miniſtres toûjours appuyez par le Prince, & fiers de n'avoir que lui ſeul au deſſus d'eux, ſe ſont mis ſur le pié de refuſer indifférem-

ment tout le monde, & n'ont égard au rang & à la qualité qu'autant qu'il leur plaît. Le Roi le veut, le Roi ne le veut pas, c'eſt avec cela qu'ils ferment la bouche aux premiers de la Cour, & qu'ils ſe débaraſſent de leurs ſollicitations. Cependant, ſous le nom du Roi Meſſieurs les Miniſtres ont carte blanche : ils diſpoſent des Charges, & font tout ce qu'ils veulent ſans être obligez de prendre compte, tant Sa Majeſté ſe repoſe ſur leur zéle, attachement à ſon ſervice. Toute leur dépendance conſiſte à ſuppoſer devant le Roi aux Officiers qu'ils veulent avancer un merite qu'ils n'ont pas, ou à exagerer celui qu'ils ont. Quant à ceux qui n'ont pas le bonheur de plaire, on reçoit leurs Mémoires, mais on a grand ſoin de les ſupprimer, & ſi l'on parle au Prince de ces malheureux, ce n'eſt que dans la vûë d'augmenter leur diſgrace & leur *reprobation*. Pour ce qui eſt du vrai merite, & des égards que la juſtice voudroit qu'on eut pour ceux qui ſe diſtinguent dans le ſervice, c'eſt ce que ces ſortes de Miniſtres ont grand ſoin d'écarter : La vertu toute nuë paſſe pour un monſtre à leurs Bureaux, & au lieu d'y recevoir ſa récompenſe, elle ne doit s'attendre qu'à des rebuffades & qu'à des mépris. J'ai dit ces ſortes de Miniſtres, car ils ne ſont pas tous de cette mauvaiſe tournure : j'en connois qui ſont fort honnêtes gens, & qui défendent à tous leurs Domeſtiques de ſe mêler aucunement des affaires, ni de rien prendre en vûë d'en avancer le ſuc-

cès,

ès, & leurs Commis, même ne ſont pas exempts de cette Loi. Mais il faut convenir que ces Miniſtres équitables ſont en très-petit nombre, & que s'ils ne ſont pas réduits à l'unité, ils en approchent de bien près. Il y en a plus de ceux dont les Suiſſes & les Laquais ont les mains toûjours ouvertes pour recevoir les piſtoles des prétendans, & qui par là ſont les Agens & les Courtiers d'un ſordide & honteux trafic que le Maître fait de ſon pouvoir & de ſa probité. Vous ne ſçauriez croire, Monſieur, combien il eſt important d'acheter la protection & l'appui de certains Laquais : Je n'outrerai rien quand je vous dirai que cette Canaille peuple par ſon credit les Armées d'Officiers. Auſſi Dieu ſçait avec quelle ſoupleſſe on leur fait la Cour : on les aborde le chapeau à la main ; on ſe courbe en les ſaluant : tant qu'on leur parle le terme honorifique de *Monſieur*, eſt fourré par tout, & pour peu qu'on crût la choſe utile on iroit juſqu'au Monſeigneur, voire juſqu'à la Grandeur. Mais on réſerve ces grands mots pour les Maîtres. Je ne ſçai où nos Miniſtres & nos Secretaires d'Etat ont pêché la prétention de ſe faire ainſi qualifier : ç'a été apparemment nos Evêques qui leur en ont indiqué la ſource. Quoi qu'il en ſoit, les Miniſtres ſe maintiennent parfaitement bien dans la poſſeſſion de ces ſuperbes tîtres, & il n'y a pas juſqu'aux Officiers Généraux, qui parlant à un Secretaire d'Etat n'ait toûjours à la bouche le Monſeigneur & la Vôtre Grandeur ;

deur ; vous verrez qu'à la fin cela ira juſqu'à l'Excellence. Enfin, Monſieur, c'eſt un deſagréable Païs que le Païs des Bureaux, & un pauvre Officier qui pour des raiſons de pain & de fortune eſt contraint d'y voyager doit faire bonne proviſion de patience : il faut être d'une attention infatiguable ſur les moyens de parvenir à ſes fins, & la ſeule moitié de ces moyens ſuffiroit pour pouſſer tout honnête homme à bout. Vous ne trouvez que des piéges ſous vos pas, que des obſtacles en vôtre chemin : Si vous n'avez pas d'autre recommandation que vos bonnes qualitez & que vos ſervices ; vous ſerez bien habile ſi vous pouvez déconcerter les ruſes, les fineſſes & les machinations qu'on oppoſe à toutes vos démarches : il faut au moins vous attendre à être traité de haut en bas, & à eſſuyer les plus indignes baſſeſſes, ce qui le plus ſouvent ſe termine au chagrin & au deſeſpoir. Somme totale : les injuſtices qui ſe commettent à ces Bureaux, & cela, comme je le veux croire, à l'inſçû du Roi ſont inconcevables, & il y auroit de la matiére pour un gros Livre. J'éprouve à mes dépens la vérité de tout ce que je viens de vous dire. Je me ſuis donné toute l'agitation poſſible pour obtenir quelque avancement ; mais parce que ma finance s'eſt trouvée trop courte, & que d'ailleurs je manquois de Patron, tout ce que j'ai pû alleguer de mes courſes, & de mes avantures du Canada n'a pas produit le moindre effet ; car je compte pour rien ce qu'on m'a donné

donné pour derniere réponſe & pour déciſion. Le Roi, m'a-t-on dit, ordonne à Mr. de *Frontenac* d'avoir ſoin de vôtre fortune, & de vous placer le plus avantageuſement qu'il lui ſera poſſible quand l'occaſion s'en preſentera. C'eſt à-dire en bon François, que me voilà renvoyé à la diſcrétion d'un Gouverneur qui a bien d'autres Créatures que moi à pourvoir, & qui, après tout, ne peut me donner qu'une miſérable Charge de Capitaine Canadien. Je ne laiſſai pas de recevoir ce bien-fait imaginaire comme ſi ç'eût été un avantage effectif, & je courbai plus d'une fois ma grande figure, en diſant que Sa Majeſté & ſa Grandeur m'honoroient beaucoup au delà de mes mérites. Avec un ſi beau preſent je me ſuis rendu ici en toute diligence pour me rembarquer : je dois le faire au premier bon vent dans l'*Honoré*, Vaiſſeau que M. l'Intendant de Rochefort nous donne, & qu'il a fait équiper depuis peu pour ce voyage. Le Chevalier de *Maupeou* doit être des nôtres, & M. l'Intendant me l'a très-expreſſément recommandé. Ce jeune Gentilhomme, qui par parenthéſe, eſt Neveu de Madame de *Pontchartrain* eſt attaqué d'une violente envie de voir la *Nouvelle France*, & tout ce qu'on a pû lui dire pour le détourner de ce deſſein n'a fait que le piquer davantage. M. le Comte d'*Aunai* nous convoye juſqu'au Nord & Sud du *Cap de Finiſterre*, & doit nous laiſſer à cette hauteur pour revenir à Rochefort.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A la Rochelle le 26. *Juillet* 1691.

LETTRE XXII.

Départ de l'Auteur de la Rochelle *pour* Quebec : *ſa Navigation juſqu'à l'entrée du Fleuve* Saint Laurent. *Rencontre d'un Vaiſſeau* Anglois *qu'il combattit. Son Vaiſſeau échoué. Navigation du Fleuve* Saint Laurent. *Nouvelle qu'un Parti d'*Anglois *&* d'Iroquois *a défait un Corps de Troupes Françoiſes.*

MONSIEUR,

Deux jours après que je vous eus écrit, nous appareillâmes de la Rade de la *Rochelle*, pour faire la grande traverſe de *Canada*. Le 5. Août nous apperçûmes un grand Vaiſſeau à qui Mr. le Comte d'Aunai donna chaſſe, & comme le ſien étoit meilleur voilier, au bout de trois heures il ſe trouva bord à bord de ce Navire, lequel arbora ſur le champ ſon Pavillon *Génois*. On tira quelques coups de Canon à ſon

ſon Avant pour l'obliger d'amener, mais l'obſtination du Capitaine fut cauſe que M. d'Aunai fit tirer ſur le Corps du Vaiſſeau : Cette bordée ayant couché quatre ou cinq Matelots ſur le tillac, la frayeur ſaiſit l'équipage, ce qui obligea le Capitaine de ſe mettre dans la Chaloupe & de porter ſes Paſſeports & ſes Connoiſſemens à bord de Monſieur d'Aunai. Le 10. après avoir pris hauteur, & les Pilotes s'eſtimant être Nord & Sud du Cap *Finiſterre*, M. d'Aunai m'envoya ſon Canot pour me dire qu'il s'en retournoit. Je lui écrivis une Lettre de remerciment. Le Pere *Bechefer* Jeſuite, qui avoit été pluſieurs années Supérieur du Collége de *Quebec*, où il alloit encore en la même qualité, fut obligé de prendre cette occaſion pour retourner en France, s'étant trouvé toûjours incommodé depuis le premier jour que nous mîmes en mer. Le 23. d'Août nous eſſuyâmes un gros coup de vent de Nord-Oüeſt, qui dura vingt-quatre heures, à cent lieuës du Banc de *Terre-Neuve*. La tempête étant finie, il ſurvint un vent de Nord-Eſt, qui nous pouſſa en dix ou douze jours à l'entrée du Fleuve *Saint Laurent*. Le 6. Septembre nous découvrîmes un Vaiſſeau qui de la Côte de *Gaſpé* portoit ſur nous à pleine voile. Nous crûmes d'abord qu'il étoit François, & qu'il venoit de *Quebec*, mais ſa manœuvre nous l'ayant fait connoître une heure après pour ennemi, nous nous mîmes en état de combattre, & comme il n'étoit pas plus d'une lieuë au vent lors que nous le connûmes

pour tel, il ne tarda pas en arrivant à pleines voiles, de se trouver bien-tôt à la portée du mousquet. Il arbora d'abord Pavillon *Anglois* & nous lâcha sa bordée. Nous arborâmes aussi le nôtre, & le payâmes de la même monnoye. Le Combat dura deux heures, & le feu qui, pendant tout ce tems-là ne discontinua point de part & d'autre, fut assez violent ; mais comme la mer étoit agitée, nous fûmes obligez de nous quitter à l'entrée de la nuit sans nous être fait grand mal. Deux Matelots estropiez, vingt huit ou trente coups de boulet dans nos Mâts, dans nos Vergues & dans les œuvres mortes firent tout nôtre dommage. Deux jours après nous rencontrâmes Mr. *Duta*, qui montoit le *Hazardeux*, & s'en retournoit en France, convoyant dix ou douze Vaisseaux Marchands. Il me donna des rafraîchissemens, & il m'apprit quelques nouvelles du *Canada* qui me firent plaisir. Nous poursuivîmes nôtre route malgré le vent de Sud-Oüest, qui nous obligea de courir bord sur bord jusqu'à *Portneuf* près de *Tadoussac*. Nous échoüâmes en ce lieu-là par la faute du Pilote Côtier, qui pour s'être obstiné à donner fonds trop près de terre, pensa nous faire périr. A minuit le Vaisseau donna de si fortes culées que je le croyois entre-ouvert ; mais la marée se retirant peu à peu, il demeura couché sur le côté sans paroître endommagé. Je fis porter aussi-tôt un ancre de toüée au largue, amarré à plusieurs grêlins épices bout à bout, & le lendemain la marée ayant remonté

Combat entre

pour tel, il ne tarda pas en arrivant à pleines voiles, de se trouver bien-tôt à la portée du mousquet. Il arbora d'abord Pavillon *Anglois* & nous lâcha sa bordée. Nous arborâmes aussi le nôtre, & le payâmes de la même monnoye. Le Combat dura deux heures, & le feu qui, pendant tout ce tems-là ne discontinua point de part & d'autre, fut assez violent ; mais comme la mer étoit agitée, nous fûmes obligez de nous quitter à l'entrée de la nuit sans nous être fait grand mal. Deux Matelots estropiez, vingt huit ou trente coups de boulet dans nos Mâts, dans nos Vergues & dans les œuvres mortes firent tout nôtre dommage. Deux jours après nous rencontrâmes Mr. *Duta*, qui montoit le *Hazardeux*, & s'en retournoit en France, convoyant dix ou douze Vaisseaux Marchands. Il me donna des rafraîchissemens, & il m'apprit quelques nouvelles du *Canada* qui me firent plaisir. Nous poursuivîmes nôtre route malgré le vent de Sud-Oüest, qui nous obligea de courir bord sur bord jusqu'à *Portneuf* près de *Tadoussac*. Nous échoüâmes en ce lieu-là par la faute du Pilote Côtier, qui pour s'être obstiné à donner fonds trop près de terre, pensa nous faire périr. A minuit le Vaisseau donna de si fortes culées que je le croyois entre-ouvert ; mais la marée se retirant peu à peu, il demeura couché sur le côté sans paroître endommagé. Je fis porter aussi-tôt un ancre de toüée au largue, amarré à plusieurs grêlins épices bout à bout, & le lendemain la marée ayant remonté

Combat entre deux vaisseaux Anglois et François

monté & remis le Vaiſſeau à flot, je fis haller deſſus avec le Cabeſtan. Le 13. nous moüillâmes près de *l'Iſle Rouge*, & le lendemain 14. nous franchîmes ce paſſage ſans danger, à la faveur d'un beau frais de Nord-Eſt.

Le 15. nous moüillâmes à *l'Iſle aux Liévres*. Le 16. nous paſſâmes *l'Iſle aux Coudres*, le 17. nous arrivâmes à la traverſe du *Cap Tourmente*, & le jour ſuivant nous ancrâmes dans ce Port. Au reſte, de l'embouchure du Fleuve juſques ici, nous naviguâmes avec le plus beau Soleil qu'on puiſſe ſouhaiter. Comme nous ne pouvions avancer qu'en louvoyant, cette allure me donna moyen de reconnoître en même tems les deux bords, & de conſidérer les Côtes oppoſées. Je demandai aux Pilotes, voyant tant de Riviéres à la Bande du Sud, pourquoi les Vaiſſeaux avoient accoûtumé de ranger la Bande du Nord, où il ne ſe trouve que le moüillage des *Papinachois*, les *Sept Iſles* & *Portneuf*. Ils me répondirent que la trahiſon ordinaire du fougueux vent de Nord-Oüeſt, qui régne les trois quarts de l'année ſur ce Fleuve, étoit cauſe qu'on n'oſoit s'éloigner de la Côte du Nord, & qu'il n'y a que les mois de Juin, Juillet & Août qui puiſſent être les aſſurateurs d'un Vaiſſeau qui rangeroit celle du Sud. Sur ce pied-là, je juge que cette Navigation du Sud ſeroit ſans cela plus belle, plus facile & moins dangereuſe que l'autre, parce qu'on pourroit moüiller tous les ſoirs à l'entrée des Riviéres qui ſe déchar-

gent le long de cette Côte, & qu'ainſi l'on ne ſeroit pas expoſé à louvoyer nuit & jour, en virant ſans ceſſe de bord, comme on eſt obligé de faire lors qu'on range celle du Nord. Telle eſt la Navigation du Fleuve S Laurens : un jour viendra peut-être que je vous en parlerai plus amplement.

Cependant nôtre Vaiſſeau ne fût pas plûtôt afourché devant *Quebec* que nous débarquâmes. J'allai droit chez Monſieur de *Frontenac*, & je lui preſentai Monſieur de *Maupeou* qui fût reçû en Neveu de Madame de *Pontchartrain*. Le Gouverneur lui dit obligeamment qu'il n'y avoit point dans la Ville d'autre Ordinaire que ſa table, ni d'autre Auberge que ſa Maiſon, puis ſe tournant vers moi il m'invita civilement à ne me point ſéparer de mon Compagnon de voyage. Voici la principale des nouvelles que j'ai appriſes à nôtre arrivée. Il y a environ deux mois qu'un petit Corps de Troupes compoſé de trois cens Anglois, & deux cens Iroquois parurent à la vûë de l'*Iſle de Monreal*. Sur cette découverte le Gouverneur de l'Iſle fit paſſer au plûtôt le Fleuve à quinze Compagnies, & leur ordonna de camper dans la Prairie de la *Madelaine* pour arrêter & pour repouſſer l'ennemi. Celui-ci fit voir à nos gens qu'il étoit plus fin qu'eux ; car il les ſurprit pendant la nuit, & s'étant ſaiſi des ſentinelles avancées, il donna ſi à propos ſur le Corps de Garde & ſur tout nôtre Camp, qu'il le mit en déroute : Je ne puis vous dire le nombre ni des priſonniers, ni de ceux qui échapérent ;

pérent ; mais on assure qu'il resta sur la place deux Capitaines, six Lieutenans, cinq Enseignes, & plus de trois cens Soldats. Comme il étoit à craindre que ces Vainqueurs, pour fruit de leur proüesse, n'allassent s'emparer du Fort de *Chambli*, M. de *Valrénes*, Capitaine de Marine, partit incessamment de *Monreal* avec un détachement de François & de Sauvages pour prévenir le coup, & pour garantir le poste ménacé. Cette précaution donna lieu de réparer la triste & précédente avanture; car M. de *Valrénes* ayant rencontré dans sa route un autre Parti d'Anglois & d'Iroquois, il l'attaqua vigourcusement & le battit.

Tous ces Iroquois en Campagne, & qui profitent avec tant d'ardeur de la guerre que nous avons avec les Anglois me confirment dans le sentiment où je suis qu'une bonne Paix avec les Cinq Nations, est d'une négociation beaucoup plus épineuse qu'on ne s'imagine. Cependant, Monsieur de *Frontenac* veille à la sûreté de *Quebec*, & à mettre cette Capitale hors d'insulte, & c'est apparemment pour cela qu'il a ordonné à toutes les Habitations circonvoisines d'apporter une grande quantité de pieux & de chaux durant l'Hiver aux environs d'ici, d'où les derniers Vaisseaux pour France partiront dans trois ou quatre jours, s'il plaît au Vent. Adieu Monsieur,

Je suis vôtre &c.

A Quebec, le 10. *Novembre* 1691.

LET-

LETTRE XXIII.

Quelques Vaisseaux pris sur les Anglois. *Une troupe d'*Iroquois *est défaite, & l'un de ces Sauvages est brûlé vif à* Quebec. *Un autre parti de la même Nation après avoir surpris des Coureurs de bois est surpris lui même. Monsieur de* Frontenac *propose une entreprise à l'Auteur. Ce dernier s'embarque dans une Fregate pour France, & il est contraint de relâcher à Plaisance. Une Flote Angloise vient pour tâcher de prendre cette Place; mais elle manque son coup: L'Auteur achéve heureusement son voyage.*

MONSIEUR,

Vous me croyez peut-être bien enfoncé dans les avantures du Canada, & c'est de Nantes que je vous écris. Je m'embarquai inopinément pour France, environ deux mois

mois après avoir reçû vôtre Lettre, & je n'ai pû y répondre plûtôt manque d'occasion. Vous me dites que vous étes content de la description que je vous ai envoyée du Fleuve *Saint Laurent*, & que vous seriez bien-aise d'en avoir une aussi exacte de tous les Païs du *Canada*. J'aurois de la peine à vous satisfaire pour le present, parce qu'il me faut du tems pour mettre tous mes Mémoires en ordre, c'est pourquoi vous ne trouverez pas mauvais que je vous prie de suspendre vôtre curiosité pour quelque tems. En attendant, voici la relation de ce qui est arrivé en *Canada*, ce qui pourra vous faire plaisir. Dès que les Vaisseaux furent partis de *Quebec* l'année derniére, M. de *Frontenac* fit tracer le Plan de l'enceinte de la Ville, & tous les matériaux propres pour la construction de quelques redoutes de pierres y ayant été transportez, il la fit fortifier durant l'Eté. Lors que je partis il y avoit quelques jours qu'on avoit amené prisonnier à *Quebec* un Gentilhomme de la *Nouvelle Angleterre* nommé Mr. *de Nelson*, qui fut pris dans la Riviére de *Kenébeki* sur les Côtes de *l'Acadie* avec trois Bâtimens qui lui appartenoient, & comme il est fort galant homme, M. de *Frontenac* le logea chez lui, & le traita avec toute sorte d'honnêteté. Vers le commencement de cette année, ce Gouverneur donna le commandement d'un Parti de cent cinquante Soldats au Chevalier de *Beaucour*, pour aller sur les glaces du côté du Fort de *Frontenac*, & cinquante Sauvages amis.

vou-

voulurent être de la partie. Ils rencontrérent à trente ou quarante lieuës du *Monreal* une troupe de ſoixante *Iroquois*. Ceux-ci furent découverts par les piſtes de quelques-uns de leurs Chaſſeurs qui s'étoient écartez du Cabanage, & le jour ſuivant ils furent tous ſurpris, égorgez, ou faits priſonniers. Le Sieur de la Plante qui avoit eu le malheur d'être pris avec trois autres Officiers lors de cette funeſte incurſion que les Iroquois, comme vous pouvez vous en ſouvenir, firent dans l'Iſle de Mõnreal, & qui depuis ce tems-là avoit toûjours vécu chez eux dans l'eſclavage, le Sieur de la Plante, dis-je, eut le bonheur de ſe trouver envelopé dans cette déroute, & on ne lui auroit pas fait plus de quartier qu'on en faiſoit à ſes Maîtres, s'il n'eut crié de toute ſa force, *miſéricorde, ſauvez-moi, je ſuis François*. Le Chevalier de Beaucour s'en revint à la Colonie avec ſon Parti, il emmena douze Iroquois qu'il avoit fait priſonniers qui furent auſſi-tôt conduits à *Quebec*. Dès qu'ils y furent arrivez Mr. de *Frontenac* condamna fort judicieuſement les deux plus méchans de la Bande à être brûlez tous vifs, & à petit feu. Cette Sentence effraya extrêmement Madame l'Intendante & les Jeſuites. Il n'y eût point de ſupplication que cette Dame ne fit pour tâcher de faire modérer ce terrible ſupplice ; mais le Juge fut inexorable, & les Jeſuites employerent en vain toute leur éloquence pour le fléchir. Ce Gouverneur leur répondit, qu'il falloit de

toute

toute néceſſité faire un exemple rigoureux pour intimider les Iroquois ; que comme ces Barbares brûlent preſque tous les François qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, il falloit les traiter de la même maniére, puis que l'indulgence qu'on avoit eu pour eux juſqu'à preſent ſembloit les autoriſer de s'approcher de nos Plantations, d'autant plus qu'ils ne courroient point d'autre riſque, que celui d'être pris & gardez en faiſant bonne chere chez leurs Maîtres ; mais que dès qu'ils aprendroient que les François les font brûler, ils ſe garderoient bien de s'avancer à l'avenir avec tant de hardieſſe juſqu'aux portes de nos Villes, & qu'enfin l'arrêt de mort étant prononcé, il falloit que ces deux miſérables en ſubiſſent toute la rigueur. La fermeté de Mr. de Frontenac parut ſurprenante, lui qui peu de tems auparavant, avoit aux inſtantes priéres de Madame l'Intendante, favoriſé trois ou quatre perſonnes coupables de mort. Cette Dame, ne ſe rebutoit pas néanmoins, & la conſtance de Monſieur ſon Epoux à refuſer lui faiſoit redoubler ſes ſollicitations ; mais il n'y eut pas moyen d'entamer la réſolution de Monſieur de Frontenac, & ſon prétendu devoir l'emporta ſur l'eſtime & ſur la tendreſſe qu'il a pour Madame ſa Femme. Dès qu'on fût donc bien perſuadé qu'il n'y avoit plus d'eſpérance pour les deux Iroquois, on penſa du moins à les mettre en état de gagner Paradis. Les Jeſuites furent chargez de cette bonne œuvre, mais à

condition qu'ils ſe hâteroient de l'accomplir. En effet, cette Converſion ſe fit en poſte, & en moins de dix heures les Catechuménes furent inſtruits & baptiſez. On murmuroit un peu contre cette précipitation : c'eſt traiter nos ſaints myſtéres un peu trop cavaliérement, diſions-nous : ces Sauvages nez & élevez dans la groſſiereté la plus barbare ont-ils crû d'abord l'Incarnation, la Trinité, les récompenſes ou les peines éternelles, & tous ces autres dogmes auſquels une raiſon éclairée par une culture a tant de peine à ſe ſoûmettre? On répondoit à l'ordinaire que le Saint Eſprit étoit un grand Maître, & qu'il pouvoit enſeigner tout en un inſtant : Nous étions obligez d'en convenir ; mais nous nous apperçûmes bien-tôt que le Chriſtianiſme des Iroquois n'étoit pas un ouvrage divin, & qu'on les avoit initiez trop legerement à nos ſacrez myſtéres ; car ſi-tôt qu'on leur eût fait connoître qu'ils devoient mourir, ils ne voulurent plus rien écouter ; les Jeſuites traitez par eux comme des diſeurs de contes & de chanſons furent contraints de ſe retirer, après quoi ces miſérables commencerent leur chant funébre & de mort ſuivant la coûtume de leur Nation. Quelque perſonne charitable leur ayant fait jetter un coûteau dans la priſon, le moins courageux s'en ſervit ſi habilement qu'il tomba mort ſur la place. Quelques jeunes *Hurons* de *Lorete* âgez de quatorze à quinze ans, vinrent prendre l'autre, & l'amenérent ſur le *Cap au Diamant* où ils avoient

avoient eu la précaution de faire un grand amas de bois. Il courut à la mort avec plus d'indifférence que Socrate n'auroit fait, s'il se fut trouvé en pareil cas. Pendant le supplice, il ne cessa de chanter, „ qu'il „ étoit Guerrier, brave & intrépide, que „ le genre de mort le plus cruel ne pour- „ roit jamais ébranler son courage, qu'il „ n'y auroit point de tourmens capables „ de lui arracher un cri, que son camara- „ de avoit été un poltron de s'être tué lui- „ même par la crainte des tourmens, & „ qu'enfin s'il étoit brûlé, il avoit la con- „ solation d'avoir fait le même traitement „ à plusieurs *François* & *Hurons*. Tout ce qu'il disoit étoit vrai, sur tout à l'égard de son courage & de sa fermeté, car je puis vous jurer avec toute vérité qu'il ne jetta ni larmes, ni soûpirs ; au contraire, pendant qu'il souffroit les plus horrribles tourmens qu'on puisse inventer, & qui durerent environ l'espace de trois heures, il ne cessa pas un moment de chanter. On lui tint plus d'un quart la plante des pieds devant deux grosses pierres toutes rouges ; on lui fuma le bout des doigts avec des pipes allumées, & on lui tenoit ces pipes contre la main sans qu'il la retirât ; on lui coupa les jointures les unes après les autres ; on lui tordit les nerfs des jambes & des bras avec une petite verge de fer, & cela d'une maniere inexprimable, & qui devoit lui causer les plus affreuses douleurs. Enfin, après lui avoir fait souffrir tout ce qu'on peut s'imaginer de plus horrible, pour comble de cruauté, ces bourreaux

lui

lui découvrirent le crane, & ils auroient fait tomber peu à peu deſſus du ſable brûlant ſi un eſclave des Hurons de Lorette n'étoit ſurvenu fort à propos pour lui décharger ſur la tête un grand coup de maſſuë dont il expira : Cela ſe faiſoit par ordre de Madame l'Intendante, qui eut la compaſſion d'abreger par là les tourmens de ce malheureux. Au reſte, toutes ces vives & âpres douleurs ne furent point capables d'interrompre la muſique de nôtre homme, & l'on m'a aſſûré qu'il chanta juſqu'au dernier moment. Je dis que l'on m'a aſſûré, car je n'aſſiſtai qu'au commencement de la piéce, & les ſeuls préludes de cette tragédie me firent tant d'horreur que je n'en pûs ſoûtenir la vûë juſqu'au dénoüement. J'en ai vû brûler pluſieurs chez les Peuples où je me ſuis trouvé dans le cours de mes Voyages, & j'en ai l'imagination ſi frapée que je ne puis y penſer ſans peine ; mais c'étoit bien malgré moi que j'étois témoin d'un ſpectacle ſi hideux, car on eſt obligé d'y aſſiſter lors qu'on ſe trouve malheureuſement chez les Nations Sauvages qui font ſouffrir ce cruel genre de mort à leurs priſonniers : Toutes ne le font pas, comme je croi vous l'avoir dit dans une de mes Lettres ; mais quand nous nous trouvons dans les endroits où l'on exerce cette barbarie, il faut, à moins que de vouloir bien s'attirer le mépris de ces Peuples, qui croiroient qu'on n'a ni courage, ni réſolution, il faut, dis-je, que nous ſoyons ſpectateurs de l'execration toute

te entiere ſans même en paroître tant ſoit peu touché, ce qui, vous me l'avoüerez, eſt bien gênant & bien deſagréable pour un honnête homme.

Dès que la Navigation fut libre, le Sieur de *Saint Michel, Canadien*, partit du *Monreal* pour aller dans les Lacs des Caſtors à la tête d'un Parti de Coureurs de bois, qui conduiſoient pluſieurs Canots chargez de Marchandiſes propres aux Sauvages. Ils rencontrerent en faiſant le portage du *Long Saut* dans la Riviére des *Outaouas* ſoixante *Iroquois*, qui les ayant ſurpris les égorgérent, à la réſerve de quatre, qui furent aſſez heureux d'échaper, & d'en apporter la nouvelle à *Monreal*. Auſſi-tôt qu'on eût appris ce funeſte accident, Mr. le Chevalier de *Vaudreuil* ſe mit en Canot avec un détachement pour aller à la pourſuite de ce Parti *Iroquois*, il fut ſuivi par cent *Canadiens* & par quelques Sauvages Alliez. Je ne ſçai par quel hazard il eut le bonheur de les atteindre ; il les ſurprit & les attaqua avec vigueur, ils ſe battirent en deſeſpérez, mais à la fin ils furent défaits. Il en coûta la vie à pluſieurs de nos Sauvages, & à trois de nos Officiers. Les *Iroquois* qu'on prit furent amenez à la Ville de *Monreal*, auprès de laquelle on les régala d'une ſalve de coups de bâtons.

Vers le commencement du mois de Juillet, Mr. de *Frontenac* ayant reçû quelques nouvelles du Commandant des Lacs, il me parla d'un certain projet d'entrepriſe, dont je lui avois fait voir l'importance depuis

puis long-tems ; & comme il n'avoit pas d'abord conſidéré avec aſſez d'attention tous les avantages que l'on en pourroit tirer, & qu'il avoit trouvé au contraire beaucoup de difficultez pour l'executer, c'eſt ce qui lui avoit fait négliger cette affaire ; voici en quoi elle conſiſte.

Je vous ai marqué dans ma dix-ſeptiéme Lettre la conſéquence & l'utilité des Forts de Frontenac & de Niagara, & que dans la conjoncture où ſe trouvoit alors Mr. de Denonville, il lui étoit impoſſible de les pouvoir conſerver. Vous aurez auſſi remarqué les avantages que les Sauvages ont ſur les Européens dans la maniére de faire la guerre dans les Forêts de ce vaſte Continent. Comme nous ne pouvons détruire les Iroquois avec nos ſeules Forces, nous ſommes obligez de toute néceſſité d'avoir recours à nos Sauvages Alliez. Il eſt certain que comme ceux-ci prévoyent que ſi ces Barbares peuvent venir à bout de détruire nos Colonies, tôt ou tard ils en ſeront ſubjuguez, comme il eſt arrivé à pluſieurs autres Nations, il eſt de leur intérêt de s'unir avec nous pour détruire ces Bandits. Or puis qu'ils ont cette bonne volonté, il faut leur faciliter les moyens de l'executer, car vous pouvez bien croire que tous Sauvages qu'ils ſont, ils ne ſeront pas aſſez dépourvûs de bon ſens pour s'écarter deux ou trois cens lieuës de leurs Païs, & aller faire la guerre à leurs ennemis, ſans être ſûrs de trouver une retraite, pour pouvoir s'y repoſer & y prendre des

des munitions. Il n'eſt donc queſtion que de conſtruire des Forts ſur les Terres des *Iroquois*, & de les conſerver malgré eux. C'eſt, Monſieur, ce que j'ai propoſé il y a plus d'un an à Mr. de *Frontenac*, & c'eſt ce qu'il veut que j'entreprenne aujourd'hui. Je prétens donc faire ſubſiſter trois Forts par la voye des Lacs, avec des Bâtimens, qui vogueront à la rame, que je ferai conſtruire à ma fantaiſie, leſquels étant legers & de grand port, caleront & navigueront également bien à la rame & à la voile, & ſeront même de bonne défenſe contre l'impétuoſité des flots. Je demande cinquante Matelots *Baſques*, car ils ſont connus pour les plus adroits & les plus habiles Mariniers qui ſoient au monde. Il me faut encore deux cens Soldats choiſis dans les Troupes de *Canada*. Je ferai trois petits Fortins en différens endroits, l'un à la décharge du Lac Errié, que vous verrez ſur ma Carte de Canada, auſſi bien que les deux autres, ſous le nom de Fort ſuppoſé. Je conſtruirai le ſecond au même lieu où étoit celui que j'ai maintenu les années 1687. & 1688. & dont je vous ai parlé dans ma quatorziéme & quinziéme Lettre, & le troiſiéme à la pointe de l'embouchure de la Baye de *Toronto* ſur le même Lac : quatre-vingt-dix hommes ſuffiront pour garder ces trois Redoutes, & moins encore, car les Iroquois qui n'ont jamais vû de Canon qu'en peinture, & auſquels une once de poudre eſt plus précieuſe, qu'un Loüis d'or, ne ſe ſont jamais ingérez d'attaquer aucune ſorte

de Fortification. Je demande au Roi pour l'execution de cette entrepriſe quinze mille écus par an, pour nourriture, entretien, ſubſiſtance & ſalaire de ces deux cens cinquante hommes. Il me ſera très-facile de tranſporter quand je voudrai avec mes Bâtimens quatre cens Sauvages dans le Païs des Iroquois. J'en puis convoyer deux mille, & porter autant de ſacs de bled d'Inde qu'il en faudra pour l'entretien de ces Forts durant l'Hiver & l'Eté. Il ſera aiſé de faire des Chaſſes abondantes dans toutes les Iſles, d'entreprendre des traverſes dans les Lacs, de pourſuivre les Iroquois dans leurs Canots, & les couler à fond avec d'autant plus de facilité, que mes Bâtimens ſeront legers, & mes gens s'y battront à couvert. Enfin, ſi vous voyiez le Mémoire que je dois preſenter à Mr. *de Pontchartrain*, vous trouveriez que cette entrepriſe eſt la plus belle & la plus utile qu'on puiſſe faire pour chagriner les Iroquois en tems de guerre, & les contenir dans leur devoir en tems de paix. Monſieur de *Frontenac* y joignit une Lettre particuliére pour Mr. *de Pontchartrain*, dans laquelle il lui marque que ce projet étant bien executé, ces redoutables ennemis ſeront obligez dès la ſeconde année d'abandonner leur Païs. Il ajoûte à cela qu'il me juge aſſez capable de conduire cette entrepriſe, & qu'il croit que je réüſſirai, mais peut-être qu'il auroit pû trouver d'autres perſonnes qui connoiſſent mieux le Païs & les maniéres des Sauvages : d'un autre côté par un hazard peu avan-

avantageux pour moi, je me ſuis aquis leur eſtime & leur amitié, & c'eſt à mon avis la ſeule raiſon qui a engagé Mr. de *Frontenac* à me choiſir préférablement à tout autre. Le 27. Juillet ce Gouverneur m'ayant donné ſes paquets pour la Cour, & la petite Fregate la *Sainte Anne* étant agréée & appareillée ſelon les ordres qu'il en avoit donné, je m'embarquai dans le Port de Quebec, & ayant fait voile, au bout de cinq jours de Navigation nous rencontrâmes par le travers des Monts Nôtre-Dame dans le Fleuve de Saint Laurent, douze Vaiſſeaux Marchands qui venoient de France ſous l'eſcorte de Mr. d'Iberville, qui montoit le Vaiſſeau nommé le Poli. Le 8. d'Août, nous ſortîmes de la Baye Saint Laurent, à la faveur d'un vent d'Oüeſt & d'un jour ſi clair & ſi ſerain, que nous découvrîmes l'Iſle du Cap Breton, & celle de Terre-Neuve, auſſi diſtinctement que ſi nous en euſſions été à la portée du mouſquet. Les neuf ou dix jours qui ſuivirent furent bien différens ; à peine pouvoit-on ſe voir de la prouë à la poupe de l'artimon, car il ſurvint tout à coup des brumes les plus obſcures & les plus épaiſſes que j'aye jamais vû. Au bout de ce tems-là, l'horiſon s'étant nettoyé nous portâmes ſur l'Iſle de Terre-Neuve, nous découvrîmes le Cap Sainte Marie, enſuite naviguant à pleine voile, nous entrâmes le jour même au Port de Plaiſance. J'y trouvai environ cinquante Vaiſſeaux de Pêcheurs, la plûpart *Baſques*, en compagnie deſquels je

croyois passer en France quelques jours après ; mais comme on ne disposé pas toûjours du tems, il leur en fallut plus que je n'avois crû pour se préparer, & lors que nous fûmes prêts d'en sortir, nous apprîmes par quelques Pêcheurs que cinq gros Vaisseaux Anglois avoient moüillé vers le Cap Sainte Marie. Cet avis se trouva véritable, car le 15. de Septembre ils moüillérent à la vûë de Plaisance. Le 16. ils levérent l'ancre pour entrer dans la Rade, où ils donnérent fond hors de la portée du Canon. Le Gouverneur ne se trouva pas peu embarrassé, n'ayant que cinquante Soldats dans son Fort, & très peu de munitions. Outre cela, ce poste étant commandé par une Montagne d'où il pouvoit être incommodé à coups de frondes, il étoit fort à craindre que les Anglois ne s'emparassent de cette hauteur. Je pris soixante Matelots *Basques* pour les empêcher de mettre pied à terre, en cas qu'ils vouluſſent tenter une descente dans un certain endroit nommé la Fontaine, à quoi je réüssis effectivement sans tirer un coup de mousquet. Il arriva que sept ou huit cens Anglois embarquez dans vingt Chaloupes, ayant voulu aborder à cet endroit-là, ces vigoureux Cantabres pleins de feu, se jettérent à découvert malgré moi, un peu trop tôt sur le rivage, ce qui ne laissa pas de tourner heureusement ; car les Anglois voyant que nous les attendions en si bonne posture changerent de route, & voguérent à force de bras jusques derriére un petit

croyois passer en France quelques jours après ; mais comme on ne dispose pas toûjours du tems, il leur en fallut plus que je n'avois crû pour se préparer, & lors que nous fûmes prêts d'en sortir, nous apprîmes par quelques Pêcheurs que cinq gros Vaisseaux Anglois avoient moüillé vers le Cap Sainte Marie. Cet avis se trouva véritable, car le 15. de Septembre ils moüillérent à la vûë de Plaisance. Le 16. ils levérent l'ancre pour entrer dans la Rade, où ils donnérent fond hors de la portée du Canon. Le Gouverneur ne se trouva pas peu embarrassé, n'ayant que cinquante Soldats dans son Fort, & très peu de munitions. Outre cela, ce poste étant commandé par une Montagne d'où il pouvoit être incommodé à coups de frondes, il étoit fort à craindre que les Anglois ne s'emparassent de cette hauteur. Je pris soixante Matelots *Basques* pour les empêcher de mettre pied à terre, en cas qu'ils voulussent tenter une descente dans un certain endroit nommé la Fontaine, à quoi je réüssis effectivement sans tirer un coup de mousquet. Il arriva que sept ou huit cens Anglois embarquez dans vingt Chaloupes, ayant voulu aborder à cet endroit-là, ces vigoureux Cantabres pleins de feu, se jettérent à découvert malgré moi, un peu trop tôt sur le rivage, ce qui ne laissa pas de tourner heureusement ; car les Anglois voyant que nous les attendions en si bonne posture changerent de route, & voguérent à force de bras jusques derriére un petit

1/4
1/2
1 Lieue
Echelle d'une petite Lieue
A fort de plaisance
B redoute tracée et proposée
C habitations
D graue sur quoy on seche les morues
E montagne couuerte de bois
F vieux fort du temps iadis
G port de plaisance
H rade de plaisance
I lieu ou les morues sopechent
L Bassin depeu deau
M riuiere ou les Saumons se pechent
N lieu appelé la fontaine aupied dumont
O premier mouillage de la flotte angloize
P lieu ou la flotte canone le fort
Q chaloupe angloize portant deux officiers
RRRR ruisseaux françois mouillés dans le port

tit Cap, où ils jettérent un baril de goudron, qui brûla deux arpents de brouſſailles. Le 18. à midi ayant apperçû qu'une Chaloupe avoit débordé de l'Amiral portant Pavillon blanc à ſon Avant, & qu'elle s'avançoit vers le Fort, j'y accourus inceſſamment. Le Gouverneur, qui avoit eu le ſoin d'envoyer une de ſes Chaloupes au devant d'elle portant même Pavillon, fut très ſurpris de voir qu'elle revenoit avec deux Officiers Anglois qui s'y étoient embarquez. Ils dirent au Gouverneur que leur Amiral ſouhaitoit qu'on lui envoyât un Officier à ſon bord, ce qui fut executé. L'on détacha Mr. de Coſte-belle, avec lequel je m'embarquai. Dès que nous fûmes à bord de l'Amiral, il nous vint recevoir & nous fit toutes ſortes d'honnêtetez. Il nous régala de confitures & de pluſieurs ſortes de vins, dont nous bûmes à la ſanté des Amiraux de France & d'Angleterre. Il nous fit voir tout ſon Vaiſſeau juſques aux Batteries mêmes : enſuite il dit au Sieur de Coſte belle qu'il ſeroit bien fâché d'être obligé de ſe rendre maître de Plaiſance à force d'armes, tant il prévoyoit que l'entrepriſe ſeroit funeſte au Gouverneur, à la Garniſon, & aux Habitans, parce qu'il lui ſeroit fort difficile d'empêcher le pillage & le deſordre ; que pour éviter ce malheur là, il ſeroit de la prudence du Gouverneur de ſe rendre à compoſition. L'Officier bien inſtruit des intentions du même Gouverneur, répondit de ſa part, qu'il étoit diſpoſé à ſe défendre

vigoureuſement & à faire ſauter la Place, plûtôt que de la céder aux ennemis du Roi ſon Maître. Les complimens finis de part & d'autre nous prîmes congé de lui, & comme nous étions prêts à nous rembarquer dans la Chaloupe, il nous dit en nous embraſſant qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir pas nous ſaluer de ſon Canon, en récompenſe il fit crier cinq ou ſix fois, *Vive le Roi*; en débordant du Vaiſſeau, nous lui rendîmes le même nombre de cris; enſuite il nous remercia d'un ſeptiéme qui mit fin à la cérémonie. Dès que nous fûmes arrivez au Fort, Mr. de Coſte-belle informa le Gouverneur des Forces de cet armement. Le Saint Albans, ce Vaiſſeau Amiral d'où nous venions, avoit ſoixante-ſix piéces montées & pour le moins ſix cens hommes d'équipage, mais les autres nous parurent plus petits. Le lendemain 19. l'ennemi s'approcha juſques à la portée du Canon du Fort où il moüilla en croupiere pendant qu'une de ſes Chaloupes vint à toute rame vers nos Batteries. Le Gouverneur y en envoya une pour ſçavoir ce qu'elle demandoit. L'Anglois qui la commandoit répondit, que ſon Amiral envoyoit avertir qu'en cas qu'on voulut parlementer durant le combat, l'on arboreroit le Pavillon rouge pour ſignal. J'étois alors à la Fontaine, dont je vous ai parlé, pour m'oppoſer à leur deſcente; car c'étoit l'unique parti que ces Anglois pouvoient prendre pour s'emparer de Plaiſance. Ils devoient bien faire réfléxion que

leur Canon ſeroit abſolument inutile contre un rampart impénétrable ; & que c'étoit, pour parler proverbialement, tirer ſa poudre aux Moineaux que de tirer contre des cailloux & des gazons. Cependant, c'étoit une expédition de commande pour eux, il falloit obéïr aux Ordres de Mr. le Prince d'Orange, & s'expoſer en même tems à ſe faire couler à fond, ce qui n'eût pas manqué d'arriver ſi nous euſſions eu aſſez de poudre & de boulets, car ce canonnement dura près de cinq heures.

Le jour ſuivant 20. du mois, un Pilote François priſonnier ſe ſauva du bord de l'Amiral s'étant jetté à la Mer durant la nuit. Il aborda au lieu où j'étois embuſqué, & après m'avoir rendu compte de tout ce qui s'étoit paſſé ſur la Flote, je le fis conduire chez le Gouverneur. Il me dit que la deſcente qu'ils avoient voulu tenter étoit de ſept ou huit cens hommes, mais qu'ayant crû trouver quatorze ou quinze cens Matelots prêts à s'y oppoſer, ils avoient jugé à propos de changer de réſolution ; qu'ils s'étoient imaginez que mes ſoixante Baſques, qui malgré moi, parurent au rivage de la Fontaine, n'avoient autre deſſein que de les attirer dans un piége qu'on leur tendoit, en les obligeant de s'approcher plus librement. Le 21. ils appareillérent à la faveur d'un vent de Nord-Eſt, après avoir brûlé toutes les Habitations de la Pointe verte, où le Gouverneur avoit eu la précaution d'envoyer le jour même un détachement, qui par la

difficulté des chemins impratiquables, n'y pût arriver à tems pour s'y oppoſer. Ce qu'on peut dire, c'eſt que ſans les Capitaines Baſques qui ſe trouvérent à Plaiſance, les Anglois s'en fuſſent indubitablement rendus les maîtres. Je vous en ferai quelque jour tomber d'accord. On peut donc aſſurer que c'eſt principalement à eux que l'on doit la conſervation de cette Place. Les Anglois ont perdu ſix hommes dans cette ſanglante & meurtriére expédition ; & de nôtre côté, le Sieur Boat, Lieutenant d'un Vaiſſeau Nantois, eût un bras emporté. Au reſte, ces Anglois firent tout ce qu'on pouvoit faire au monde, de ſorte qu'on n'a rien à leur reprocher. Le 6. Octobre, je me rembarquai pour achever mon Voyage, & je fis la traverſe en compagnie de pluſieurs autres Vaiſſeaux. Les vents d'Oüeſt nous favoriſérent ſi agréablement, que le 23. nous moüillâmes l'ancre à la Ville de Saint Nazere, ſituée à huit ou neuf lieuës d'ici, d'où je parts inceſſamment pour Verſailles. Cependant, je ſuis, Monſieur,

Vôtre &c.

A Nantes, le 25. Octobre 1692.

LET-

LETTRE XXIV.

Le projet de M. de Frontenac *eſt rejetté à la Cour, & la raiſon de ce refus. Le Roi donne à l'Auteur la Lieutenance de Roi de* l'Iſle de Terre-Neuve, *&c. avec une Compagnie franche.*

MONSIEUR,

Je ſuis encore une fois à Nantes, d'où je vous écrivis le mois d'Octobre paſſé. Je reviens de la Cour, où j'ai preſenté à Mr. de Pontchartrain les lettres de Mr. de Frontenac, & le mémoire dont je vous ai parlé dans ma derniére Lettre. On m'a répondu qu'il n'étoit pas à propos que j'executaſſe le projet d'entrepriſe que je propoſois, parce qu'on ne pouvoit pas me donner les quarante Matelots qui m'étoient néceſſaires, & que d'ailleurs le Roi donnoit ordre au Gouverneur Général du Canada de faire

la Paix avec les Iroquois à quelques conditions que ce fut. On a même trouvé cet inconvenient, que dès que les Forts que je prétendois faire élever dans les Lacs seroient entiérement parachevez, nos Sauvages amis & confederez s'attacheroient plûtôt à la gloire de faire la guerre aux Iroquois, qu'au plaisir de faire la chasse des Castors, ce qui causeroit un dommage considérable aux Colonies, lesquelles ne subsistent, pour ainsi dire, que par le Commerce de Pelleteries, comme je vous l'expliquerai en tems & lieu. Les Anglois ne seront point fâchez qu'on neglige de faire ces Forts; car ils ont trop d'intérêt à la conservation des Iroquois, & de plus cela leur conservera la commodité de fournir, comme ils ont déja fait, des marchandises aux Nations Sauvages qui nous sont alliées. Au reste les Anglois, qui l'année passée tenterent vainement la prise de Plaisance, me font beaucoup plus d'honneur que je ne merite; à leur retour en Angleterre ils ont publié, à ce qu'on m'a dit, qu'ils auroient infailliblement emporté cette Place sans l'opposition que je fis à leur descente. Je vous ai déja mandé que je ne les avois point empêché de débarquer à l'endroit où j'étois posté avec soixante Basques. Ils me disent donc l'auteur d'une action que je n'ai point faite, & dont l'attribution m'a pourtant été si avantageuse qu'en consideration de cette prouëesse imaginaire Sa Majesté m'a donné la Lieutenance de Roi de l'Isle de Terre-Neuve

&

& de l'Acadie, avec une Compagnie franche de cent hommes. Vous voyez, Monsieur, qu'on récompense très-souvent des personnes qui n'ont d'autre protecteur au monde que le pur hazard ; cet exemple vous le persuadera sans peine. Quoi qu'il en soit, j'aurois mieux aimé pouvoir executer le projet dont je vous ai parlé, car la vie Solitaire me charme, & les maniéres des Sauvages sont tout-à-fait de mon goût. Nôtre siecle est si corrompu qu'il semble que les Européens se soient fait une loi de s'acharner les uns sur les autres. Il ne faut donc pas trouver étrange si je leur préfére les pauvres Amériquains qui m'ont fait tant de plaisir. Je dois partir après demain d'ici pour m'aller embarquer à S. Nazere. Messieurs d'Augni Marchands de Nantes se sont chargez d'entretenir la garnison de Plaisance, moyennant certaines permissions de la Cour, qui leur prête le Vaisseau dans lequel je dois faire la traverse. Je vous prie de me donner de vos nouvelles par la voye de quelques Vaisseaux de S. Jean de Luz qui doivent partir de ce lieu là dans deux mois, pour aller faire la troque avec les Habitans de Plaisance.

Au reste je ne puis me résoudre à finir cette lettre sans vous apprendre une dispute que j'eus derniérement à l'Auberge avec un Médecin Portugais qui avoit fait plusieurs voyages à Angola, au Bresil, & à Goa. Il soûtenoit que les Peuples des Continens de l'Amerique, de l'Asie & de l'A-

frique étoient issus de trois Peres differens, & voici comment il le prouvoit. Les Américains different des Asiatiques, car ils n'ont ni poil ni barbe ; les traits du visage, leur couleur & leurs coûtumes sont differentes ; outre que n'ayant ni tien ni mien, ils vivent en commun sans proprieté de biens, en quoi ils sont directement opposez aux Asiatiques. Il ajoûtoit à cela que l'Amerique étoit trop éloignée des autres parties du monde pour s'imaginer que personne eût pû passer en ce nouveau Continent avant qu'on eût trouvé l'usage de l'aiman ; que les Afriquains étant noirs & camards, avec la levre monstrueuse, le visage plat, la tête cotonée, le naturel, les mœurs & le temperament different des Amériquains, il croyoit impossible que ces deux sortes de Peuples tirassent leur origine d'Adam, à qui ce Médecin donnoit à peu près la figure & l'air d'un Turc ou d'un Persan. Je lui répondis que quand la foi ne m'obligeroit pas à croire que tous les hommes sont généralement descendus de ce premier Pere, son raisonnement ne seroit pas assez fort pour me prouver le contraire, puisque la difference qui se trouve entre les Peuples de l'Amérique & ceux de l'Afrique ne provient d'aucune autre cause, que de la differente qualité de l'air & du climat des uns & des autres. Que cela est si vrai qu'un homme & une femme Négres, un Sauvage & une Sauvagesse * transplantez en Europe produiroient des enfans qui dans quatre ou cinq générations

* *Sauvagesse. Ce mot paroît un peu rude, mais l'usage le fait trouver plus doux, sans cela il faudroit dire une femme Sauvage.*

tions ſeroient infailliblement auſſi blancs que les plus anciens Européens. Le Médecin nia le fait, & ſoûtint que les deſcendans de ce Négre & de cette Négreſſe naîtroient auſſi noirs en Europe qu'en Guinée, mais d'ailleurs que les rayons du Soleil en Europe étant plus obliques & moins brûlants qu'en Afrique, ces enfans n'aquéréroient pas ce luſtre noir, ou ce hâle qu'on diſtingue aiſément ſur la peau des Négres qui ſont élevez dans leur propre Païs. Pour mieux appuyer ſon hypotheze il aſſuroit avoir vû quantité de Négres à Lisbonne auſſi noirs qu'en Afrique, quoi qu'ils fuſſent d'une troiſiéme génération en Europe, & que leurs tris-ayeuls euſſent été tranſplantez en Portugal. Il ajoûta que les deſcendants des premiers Portugais qui habiterent Angola, le Cap verd, &c. il y a plus de cent ans, ſont ſi peu bazanez qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer d'entre les naturels de Portugal. Il continua de prouver ſon raiſonnement par un fait inconteſtable, qui eſt que ſi les rayons du Soleil étoient la cauſe de la noirceur des Négres, il s'enſuivroit que les Braziliens ſituez ſous le même degré de l'Equateur que les Afriquains, devroient être auſſi noirs qu'eux, ce qui n'eſt pas; car il eſt conſtant que leur teint paroît auſſi clair que celui des Portugais. Il n'en demeura pas là, il ſoûtint encore que les deſcendans des premiers Sauvages du Brezil qu'on a tranſportez en Portugal depuis plus d'un ſiécle, ont auſſi peu de poil & de barbe

que leurs Ancêtres, & qu'au contraire les deſcendans des premiers Portugais qui peuplérent les Colonies du Brezil ſont auſſi velus & barbus que s'ils étoient nez en Portugal : cependant (continua-t-il) quoique tout ce que j'avance ſoit abſolument vrai ; il ſe trouvera des gens qui ſoûtiendront aveuglément que les enfans des Afriquains & des Amériquains dégénérent peu à peu en Europe. Cela peut arriver envers ceux de qui les meres ſe laiſſent careſſer par les Européens, ce qui fait qu'on voit tant de mulatres aux Iles de l'Amérique, en Eſpagne & en Portugal ; Au lieu que ſi elles étoient auſſi bien gardées, en Europe que les Portugaiſes le ſont en Afrique & en Amerique, les enfans des Braziliennes ne dégénéreroient non plus que les enfans des Portugaiſes. Voilà, Monſieur, le raiſonnement de ce Docteur qui rencontre aſſez bien ſur la fin. Cependant ſon principe eſt très faux & très abſurde, puis qu'il n'eſt pas permis de douter, ſans être dépourvû de foi, de bon ſens & de jugement, qu'Adam eſt le ſeul Pere de tous les hommes. Il eſt ſûr que les Sauvages de *Canada* & tous les autres Peuples de l'Amérique n'ont naturellement ni poil ni barbe, que les traits de leur viſage & leur couleur un peu olivatre marquent une grande difference entr'eux & les Européens. J'en ignore la cauſe, cependant ce n'eſt point l'effet de l'air & des aliments. Car ſur ce pied là les deſcendants des premiers François qui s'établirent en *Canada* il y a

près

près de cent ans, & qui pour la plusparт courent les bois, vivant comme les Sauvages, devroient être sans barbe, sans poil, & dégénérer aussi peu à peu en Sauvages, ce qui n'arrive pourtant pas. Dès que ce Médecin eût allegué toutes ces raisons il changea de propos, & pour mieux étaler ses extravagances, il me demanda ce que je pensois du salut de tant d'Amériquains auſquels vrai-semblablement l'Evangile n'avoit jamais été annoncé. Vous devez bien croire, Monsieur, que je ne hésitai pas à les condamner de plein vol au feu éternel ; ce qui le fâcha si fort qu'il pensa me déviſager. „ Comment (dit-il) peut-on damner ces pauvres gens avec tant d'assurance : il est probable que leur premier „ Pere, bien loin de pécher comme nôtre „ Adam, doit avoir eu l'ame bonne & le „ cœur droit, puis que ses décendants suivent exactement la loi de l'équité naturelle, exprimée en Latin par ces paroles si connuës, *Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis* ; & que n'admettant point „ de propriété, de biens, de distinction ni de „ subordination entr'eux, ils vivent comme fréres, sans dispute, sans procès, sans „ loix & sans malice ; mais supposons, „ ajoûta t-il, qu'ils sont originaires d'Adam, „ on ne doit pas croire qu'ils sont damnez „ pour ignorer les véritez du Christianisme ; car enfin Dieu peut leur imputer le „ sang de Jesus-Christ par des voyes sécretes & incomprehensibles ; & d'ailleurs „ (le libre arbitre supposé) sa divine

„ Majeſté ſans doute a plus d'égard aux „ mœurs qu'au culte & qu'à la créance ; „ le défaut de connoiſſance, pourſuivit-il, „ eſt un malheur, mais non pas un crime, „ & qui ſçait ſi Dieu ne veut pas être hono- „ ré par une infinité d'hommages & de reſ- „ pects differens, comme par les Sacrifi- „ ces, les danſes, les chanſons & autres „ cérémonies des Amériquains. A peine eût-il ceſſé de parler que je le relançai vigoureuſement ſur les points précédents, mais après lui avoir fait entendre que ſi parmi les *multi vocati* qui font une poignée de gens de la bonne Religion, il ne s'en trouve que *pauci vero electi*, tous les Amériquains ſont bien à plaindre. Il me répondit éfrontément que j'étois aveugle de déterminer en dernier reſſort qu'ils étoient au nombre des réprouvez, & de les damner ſans quartier, parce que c'étoit inſulter à la Sageſſe de Dieu de la faire agir auſſi capricieuſement envers ſes Créatures que le potier de Saint Paul envers ſes deux vaſes. Cependant comme il vit que je le traitai d'impie & d'homme ſans foi, il me paya de ces ſottes paroles en me quittant, *fidem ego hic quæ adhibetur miſteriis ſacris interpello ; ſed fidem illam quæ bonæ mentis ſoror eſt, quæque rectam rationem amat.* Jugez de là, Monſieur, ſi ce brave Médecin eût pû tranſporter les montagnes.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A Nantes, ce 10. *Mai* 1693.

LET-

LETTRE XXV.

Départ de l'Auteur pour Plaiſance. Une Flote de 30. *Vaiſſeaux* Anglois, *vient pour ſe ſaiſir de cette Place. Elle s'en retourne après avoir manqué ſon coup. Raiſons du mauvais ſuccès des* Anglois *en toutes leurs entrepriſes d'Outre-Mer. Avanture de l'Auteur avec le Gouverneur de* Plaiſance. *Son départ pour le* Portugal. *Combat contre un Corſaire de* Fleſſingue, *&c.*

MONSIEUR,

Je ne doute point que vous ne ſoyez ſenſiblement touché de la triſte & fatale avanture qui m'eſt arrivée, & dont je vais vous faire le recit. Vous ſçaurez d'abord qu'après avoir attendu le vent favorable quinze ou vingt jours à *Saint Nazere*, nous appareillâmes le 12. de Mai. Nôtre traverſe ne fut ni longue ni courte, puis que nous

nous arrivâmes au Port de Plaiſance le 20. de Juin, après avoir fait une priſe Angloiſe, chargée de Tabac, ſur les écores du Banc de Terre-Neuve. Dès que j'eus mis pied à terre, j'allai ſaluer Mr. de Brouillon, Gouverneur de la Place, pour lui témoigner la joye que j'avois de ſervir ſous les ordres d'un ſi ſage Commandant. Il me répondit qu'il étoit bien ſurpris que j'euſſe ſollicité mes Emplois, ſans lui en avoir communiqué le deſſein l'année précédente ; & qu'il voyoit bien que le projet d'entrepriſe pour les Lacs de Canada, (dont je lui avois parlé) étoit fauſſement inventé. J'eus beau vouloir lui perſuader le contraire, il ne me fut jamais poſſible de le deſabuſer. Cependant, je fis deſcendre mes meubles à terre, & je pris la Maiſon d'un particulier, en attendant que j'en euſſe fait bâtir une. J'y fis travailler avec tant de diligence qu'elle fut achevée en Septembre par le ſecours des Charpentiers des Vaiſſeaux, que tous les Capitaines Baſques me prêtérent ſans intérêt. Le 18. Juillet le Sieur Beray de Saint Jean de Luz, arriva à Plaiſance dans un de ſes Vaiſſeaux : ce fut lui qui m'apporta la lettre, où vous me marquez, que comme vôtre Neveu ſouhaite aller en Canada l'année prochaine, vous ſeriez bien-aiſe que je vous envoyaſſe un Dictionnaire de la langue des Sauvages, avec les Mémoires que je vous ai promis. Le 16. Septembre on apperçût une Flote Angloiſe de 24 Vaiſſeaux, qui moüilla à la Rade preſque dans le même tems

tems qu'elle fut découverte. Elle étoit commandée par le Chevalier Franceſco Wetlher, qui revenant de la Martinique, où il étoit allé pour s'emparer de cette Iſle, avoit paſſé à la Nouvelle Angleterre, à deſſein d'y prendre des Troupes & des munitions pour ſe rendre maître de Plaiſance, mais lors qu'il eût découvert une Redoute de pierre nouvellement conſtruite ſur le haut de la Montagne, dont je vous ai parlé dans ma penultiéme Lettre, il jugea plus à propos de s'en retourner doucement en Europe, que de faire une tentative inutile. Nous avions mis quatre Canons ſur ce poſte élevé, qui incommodérent tellement les Vaiſſeaux de la Flote, qu'ils furent obligez de lever l'ancre, & d'appareiller plûtôt qu'ils n'euſſent voulu. La faute des *Anglois* en cette occaſion, c'eſt de n'être pas entrez dans le Port le jour même qu'ils parurent devant la Place. J'ai déja remarqué pluſieurs fois que les entrepriſes n'échoüent ordinairement que pour vouloir un peu temporiſer ; j'en pourrois citer pour le moins quinze ou ſeize exemples de ma connoiſſance. Je reviens preſentement à l'animoſité que le Gouverneur eût contre moi. S'étant imaginé, comme je vous ai dit, que j'avois ſollicité mes emplois ſans ſa participation, il n'y eût point d'injures ni d'outrages qu'il ne me fit, depuis le jour de mon arrivée juſqu'à celui de mon départ, il ne ſe contenta pas de s'aproprier les profits & les émolumens de ma Compagnie franche, il crût ne pas devoir ſe

faire

faire un ſcrupule de retenir la paye des Soldats employez à la Pêche des Moruës par les Habitans, & de faire travailler les autres ſans ſalaire. Je ne vous parle point des concuſſions qu'il fait ouvertement. Car quoi qu'il ait contrevenu formellement à dix articles contenus dans les Ordonnances de Loüis XIV. il a trop d'amis dans les Bureaux pour en être repris. Il y a du plaiſir de faire des preſens à ce prix-là, ce qui fait qu'il a gagné *per fas & nefas*, cinquante mille écus en trois ou quatre ans. Je n'aurois jamais fini ſi j'entreprenois à vous mander tous les chagrins qu'il m'a faits. En voici trois qui couronnérent tous les autres ; le 20. Novembre, c'eſt à dire, un mois après le départ de nos Vaiſſeaux Pêcheurs, m'étant aviſé de donner à ſoûper à quelques Habitans, il entra maſqué dans ma Maiſon avec ſes Valets, caſſant vîtres, bouteilles, verres, & renverſant tables, chaiſes, armoires, & tout ce qu'il trouva ſous ſa main. Avant que j'euſſe le tems d'entrer dans mon Cabinet pour prendre mes piſtolets, cette troupe inſolente diſparut fort à propos ; car je l'aurois chargée & même pourſuivie, ſi les Conviez ne m'euſſent retenu. Le lendemain ſes Valets firent main baſſe ſur les miens, qui ne s'attendoient à rien moins qu'à être roüez de coups de bâton. Cette ſeconde inſulte ayant pouſſé ma patience à bout ; je méditois les moyens de rendre la pareille à ces Aſſaſſins, lors que les Recolets me remontrérent que pour ne pas

pas altéter le ſervice du Roi, il falloit que je diſſimulaſſe mon reſſentiment. Je pris donc le parti de me renfermer, & de m'attacher à la lecture, pour tâcher de diſſiper le chagrin que je reſſentois de ne pouvoir pas lever le maſque. Voici la troiſiéme piéce qu'il me joüa trois jours après : ce fut de faire arrêter deux Soldats que j'avois envoyé faucher du foin dans les prairies à une demi-lieuë de la Place : Tellement qu'ayant été ſurpris dans leur travail, on les lia & on les amena priſonniers ſur le pied de Deſerteurs, ſous prétexte qu'ils avoient couché deux nuits hors de la Place ſans ſa permiſſion, & ce qui auroit été de plus funeſte pour ces deux pauvres innocens, c'eſt que ſans les inſtantes priéres des Recolets & de ſes Maîtreſſes, il leur auroit fait caſſer la tête, en vûë de me chagriner. Après cet incident, les Recolets me conſeillérent de l'aller voir & de le prier de vouloir bien ceſſer toutes ſes perſécutions, en l'aſſûrant que j'étois entiérement ſon Serviteur & ſon ami. *Durus eſt, hic ſermo.* Cependant, quelque répugnance que j'euſſe à me rendre à un avis ſi contraire à la Nature, laquelle, je vous avouë, pâtiſſoit furieuſement chez moi, je ne laiſſai pas de me vaincre après m'être fait beaucoup de violence. Je fus chez lui, j'entrai dans ſa Chambre & nous trouvant tous les deux tête à tête, je lui parlai plus d'un quart d'heure en termes plus ſoûmis que n'auroit fait un eſclave. J'ai honte de vous en faire l'aveu, car je rougis moi-même toutes les

fois

fois que je penſe à cette baſſeſſe. Quoi qu'il en ſoit, au lieu d'écouter mes raiſons & de s'expliquer amiablement avec moi, il entra dans une ſi grande fureur qu'il me chargea d'un torrent d'injures les plus choquantes du monde. C'eſt ici, Monſieur, où le ſervice du Roi l'emporta ſur les devoirs de l'honneur, car je me contentai de me retirer chez moi, fort heureux de n'avoir pas été aſſaſſiné par ſes Domeſtiques ; le deſordre que cette affaire cauſa ſeroit de trop longue diſcuſſion. Il vaut mieux en venir au fait & vous aſſûrer qu'il m'auroit fait arrêter ſi les Habitans avoient parû être dans ſes intérêts. Il prétendoit avoir été inſulté, & par conſéquent être en droit de ſe venger à quelque prix que ce fût : maïs le ſort tragique d'un Gouverneur qu'on égorgea il y a trente ou quarante ans en ce Païs-là, lui fournit une ample matiére à réfléxion. Il jugea donc que le parti de feindre étoit le plus ſûr, tant il étoit perſuadé que ſi je l'euſſe percé de mon épée, les Soldats & les Habitans auroient favoriſé ma retraite chez les Anglois du voiſinage de Plaiſance. Cependant, les Recolets qui vouloient appaiſer ces troubles naiſſants n'eurent point de peine à nous raccommoder, lui remontrant de quelle conſéquence il étoit de vivre en bonne intelligence enſemble, pour éviter les ſuites fâcheuſes qui réſulteroient à la fin de toutes nos querelles. Cette propoſition d'accommodement lui fut très-agréable en apparence, d'autant plus qu'il

étoit ravi de diſſimuler ſon reſſentiment par des marques extérieures d'amitié. Ainſi nous nous vîmes & nous nous embraſſâmes avec proteſtation réciproque d'oublier tout ce qui s'étoit pû paſſer entre nous. Après cette réconciliation, j'avois lieu de me perſuader que ſon cœur ne démentiroit pas ſa bouche, parce que je ne croyois pas qu'il fut aſſez imprudent pour informer la Cour de quelques bagatelles, où ſon honneur paroiſſoit un peu proſtitué. Mais je me trompai, car il prit la peine d'ajoûter enſuite aux Procès verbaux qu'il avoit fait avant nôtre accommodement, des fauſſetez qu'il auroit dû taire. Il eſt inutile de vous mander la voye dont le hazard ſe ſervit pour faire tomber ſes papiers entre mes mains, cette indiſcrétion pourroit être deſavantageuſe à quelques perſonnes, que le Ciel doit benir. Je me contenterai de vous dire, que dès que les Recolets eurent vû & lû les ſuppoſitions contenuës dans ſes écrits, ils n'héſitérent point à me conſeiller de prendre mes précautions, me déclarant ingénûment qu'ils ne prétendoient plus ſe mêler de cette affaire, d'autant qu'ils reconnoiſſoient avoir innocemment concouru à ma perte, en rétabliſſant la paix entre lui & moi. Cet avis ſalutaire me fit appercevoir le riſque où j'étois expoſé, ſi je demeurois plus longtems à Plaiſance, de ſorte que la crainte d'aller à la Baſtille après l'arrivée des Vaiſſeaux de France, me fit réſoudre à renoncer aux eſpérances de ma fortune en quittant

tant mes Emplois. Dès que les Habitans aprirent cette nouvelle ils accoururent tous chez moi (à la réserve de trois ou quatre) pour m'assurer qu'ils étoient prêts de signer mes procès verbaux en cas que je vouluſſe changer de résolution. Mais au lieu d'accepter cette offre je leur fis entendre en les remerciant de bonne grace, qu'ils s'attireroient de méchantes affaires, & qu'on les regarderoit à la Cour comme des séditieux & des perturbateurs du repos public, puis que par un déteſtable principe de Politique, l'inferieur a toûjours tort, quelque bonne raiſon qu'il puiſſe avoir. Cependant j'aurois bien voulu n'être pas réduit à ce point fatal de quitter des emplois qui ſembloient me conduire inſenſiblement à quelque groſſe fortune, mais enfin le ſéjour de la Baſtille occupoit ſi fort mon eſprit que je ne balançai plus, après avoir bien réfléchi ſur la ſituation fâcheuſe où je me trouvois, à m'embarquer ſur un petit Vaiſſeau qui étoit le ſeul & le dernier qui devoit paſſer en France. La propoſition que je fis au Capitaine de lui faire un preſent de mille écus fut ſi bien reçûë, qu'il s'engagea de me jetter ſur les Côtes de Portugal, moyennant cette ſomme, à condition que je garderois le ſecret. Le meilleur de l'affaire eſt que mon ennemi avoit eu la précaution d'écrire aux Gouverneurs de Belliſle, de l'Iſle de Ré & de la Rochelle, de m'arrêter auſſi-tôt que je ſerois débarqué. Il croyoit avec raiſon que nôtre Vaiſſeau devoit aborder à l'un de ces trois

trois Ports, mais trois cens piſtoles remiſes fort à propos dans les mains de certaines gens qui ne ſont guére accoûtumez à manier de l'or, font un effet merveilleux, car cette ſomme dont je ne me défaiſois pas ſans peine me ſauva la liberté & peut-être la vie.

Je m'embarquai donc le 14. du mois dernier malgré tous les riſques qu'on eſt obligé de courir, quand on eſt aſſez malheureux de naviguer durant l'hiver dans l'eſpace de Mer qui s'étend depuis l'Iſle de Terre Neuve juſqu'en France. Il eſt inutile de vous dire que je laiſſai quantité de meubles à Plaiſance, que je ne pûs ni vendre ni emporter. Il vaut mieux ſuivre la route & vous dire que nous eſſuyâmes trois coups de vent effroyables, ſans recevoir aucun coup de Mer, & que nous ſinglâmes à mats & à cordes 150. lieuës, pendant la derniere de ces tempêtes qui dura trois fois vingt-quatre heures, ſouflant du Nord-Oüeſt. Celle-ci fut ſi violente que les Matelots s'embraſſoient & ſe diſoient le dernier adieu, ne faiſant plus qu'attendre le moment qu'un coup de Mer enfonçant l'arcaſſe de nôtre Vaiſſeau nous abîmât ſans reſſource. Si cette bourraſque nous fit peur, les vents contraires de l'Eſt & du Nord-Eſt que nous rencontrâmes à cent lieuës vers l'Oüeſt du Cap de *Finiſterre*, nous cauſerent bien autant de frayeur, car nous fûmes obligez de louvoyer pendant 23. ou 24. jours, enſuite dequoi nous découvrîmes le Cap à force de bordées, où par un hazard extraordinaire nous fû-

mes attaquez par un Armateur de Flessingue, qui ne pouvant nous aborder à cause de l'agitation des flots, se contenta de nous canonner avec si peu de succès, qu'il n'en coûta la vie qu'à un seul homme. Il est vrai que les œuvres mortes, & les Cordages de nôtre Navire furent tellement endommagez, qu'après nous être séparez de ce Capre à la faveur de la nuit & d'un broüillard de Commande, nous ne pûmes presque point nous servir de nos voiles, tant nos manœuvres étoient en desordre. Cependant nous y remédiâmes avec toute la diligence possible, & le Capitaine du Vaisseau trouvant alors un beau prétexte de relâcher, sans être obligé de suivre le plan que nous avions projetté, fit porter au Sud-Est pendant la nuit. Cette fausse route ne nous mettoit pas pourtant si fort à couvert de ce Capre, qu'il n'eut pû nous garder pendant la nuit en faisant aussi la même manœuvre, ce qui nous obligea chemin faisant de nous mettre en état de recommencer le Combat dès qu'il seroit jour. Il est vrai qu'il ne nous suivit pas comme nous l'avions crû, mais nous l'échapâmes encore plus belle à l'heure de midi, car après avoir été poursuivis quatre heures par un Saletin, à la vûë de la Côte, il ne s'en falut presque rien qu'il ne nous enlevât avant que nous pussions gagner le moüillage de la rade sous le Canon de la Fortereſſe de cette Ville. Si ce malheur nous fut arrivé le Gouverneur de Plaisance auroit peut-être eu raison de s'écrier joyeusement

incidit

incidit in Scillam &c. mais graces à Dieu nous en fûmes quittes pour la peur. Dès que nous eûmes donné fond, je comptai les milles écus à ce Capitaine qui doit mettre cette bonne œuvre à la tête des meilleures qu'il ait fait de ſa vie. La Chaloupe ne fut pas plûtôt à l'eau que je deſcendis à terre avec toutes mes hardes & dès que je fus en cette Ville ; je tâchai de lui procurer des munitions de guerre & de bouche avec tant de diligence que le lendemain, il leva l'ancre pour continuer ſon voyage en France. Au reſte j'adreſſe au Marchand de la Rochelle qui m'a toûjours fait tenir nos Lettres en Canada, les Mémoires de ce Païs-là que vous m'avez demandé tant de fois. J'y joins un petit recueil des mots les plus néceſſaires de la langue Algonkine, qui comme je vous ai dit tant de fois eſt la plus belle langue & la plus étenduë de ce Continent. Si vôtre Neveu perſiſte dans le deſſein de faire un voyage en ce Païs-là, je lui conſeille d'apprendre ces mots durant le cours de la traverſe, afin de pouvoir enſuite demeurer cinq ou ſix mois avec les Algonkins pour les entendre comme il faut. Outre cela je vous envoye l'explication des termes de Marine qui ſont contenus dans les Lettres que je vous écris depuis onze ans. Cette petite peine m'a ſervi de divertiſſement pendant le voyage que je viens de faire, car en reliſant les copies de ces Lettres, j'ai tiré quelques remarques dont je vous ferai part lorſque j'aprendrai que vous étes content des Mémoires

qui accompagnent celle-ci. Vous reconnoiſſez facilement que j'ai renoncé à toute ſorte d'attachement de Patrie, pour dire la vérité, depuis l'année 1683. juſqu'à preſent. Les curieuſes Anecdotes que j'écris de ce tems-là divertiront ſans doute vos amis, pourvû qu'ils ne ſoient pas de ces inſupportables dévots qui ſe feroient crucifier plûtôt que de ſouffrir qu'on fronde un Eccleſiaſtique. Je vous prie de m'écrire à Lisbonne & de me mander ce que vous aurez apris touchant mon affaire. Vous avez d'aſſez bonnes correſpondances à Paris pour en être informé. Je ne doute pas que mon ennemi, s'attendant que la voye ordinaire de ſes preſens, lui réüſſiroit au point de me faire arrêter en arrivant en France, où il s'imaginoit que j'aurois la folie d'aborder, ne peſte de tout ſon cœur de n'avoir pas trouvé le contrechifre de mes intentions. Quoi qu'il en ſoit, il eſt autant de ſon intérêt de me faire donner la mort, (ſelon les faits dont il m'accuſe fauſſement) qu'il eſt de ma gloire de lui procurer une longue vie. Sur ce pied-là, plus il vivra plus je ſerai vangé, & par conſéquent j'aurai lieu de me conſoler aiſément de la perte de mes Emplois & de la diſgrace du Roi.

Je ſuis, Monſieur, vôtre &c.

A Vianne en Portugal, le 31. *Janvier* 1694.

EXPLICATION DE QUELQUES TERMES QUI SE TROUVENT DANS LE PREMIER TOME.

A.

A *Fourcher*, c'eſt jetter deux ancres l'un à droit & l'autre à gauche du Vaiſſeau, pour le tenir ferme & l'aſſurer contre le flux & le reflux, en l'empêchant de tourner ſur ſon Cable.

Allege, c'eſt à dire, vuide, ſans charge.

A mats & à corde, c'eſt être à ſec, c'eſt à dire, ſans voiles.

Amener les Voiles ou *le Pavillon*, c'eſt les abaiſſer, à cauſe de l'excès du vent, ou pour ſe rendre à l'ennemi.

Appareiller, c'eſt faire les travaux néceſſaires pour mettre un Vaiſſeau en état de partir de l'endroit où il étoit ancré.

Arbre de la Paix. Metaphore ſimbolique, qui ſignifie la Paix elle même.

Arriver, c'eſt aller droit ſur un Vaiſſeau, ou ſur une terre à la faveur d'un vent largue, ou d'un vent en poupe.

Atterrage, c'eſt l'abord de quelque terre lors qu'on vient de la pleine Mer chercher les Côtes pour la ſureté du Vaiſſeau & le repos des Pilotes.

Aſtrolabe, eſt un Inſtrument de Mathématique dont il eſt preſque impoſſible de ſe ſervir en pleine Mer, à cauſe de l'agitation des flots. Il y en a de deux ſortes. Les premiéres dont les Pilotes ſe ſervent quelquefois dans le Voyage des Indes, lors que la Mer eſt unie, comme la glace d'un Miroir. Celles-ci ne ſont propres qu'à prendre hauteur au Soleil, par le moyen de deux pinules percées de deux petits trous dioptres, qui ſervent à conduire le rayon viſuel juſqu'à cet Aſtre. Les derniéres dont les Mathématiciens ont accoûtumé de ſe ſervir pour des Obſervations Aſtronomiques, ſont garnies des Azimuts, des Almucantaras, des Tables Soxodromiques, & des autres Cercles Concentriques & Excentriques de la Sphere.

B.

B*Anc de Terre-Neuve*, ou *Banc* en général, eſt une élevation de terre dans la Mer, comme la forme d'un Chapeau eſt élevée au deſſus des bords. Ce Banc eſt couvert de trente ou quarante braſſes d'eau, & pavé de Moruës.

Bande. Je n'ai point vû de gens qui ayent bien expliqué ce terme juſqu'à préſent.

Voici

Voici l'explication que je lui donne. Par la *Bande* du *Nord*, on entend l'eſpace du Ciel contenu depuis le *Nord-Oüeſt* juſqu'au *Nord-Eſt* : par la *Bande* de *l'Eſt* on entend la partie du Ciel contenuë depuis le *Nord-Eſt* juſqu'au *Sud-Eſt* ; par la *Bande* du *Sud* on entend la partie du Ciel contenuë depuis le *Sud Eſt* juſqu'au *Sud-Oüeſt*, & par la *Bande* de *l'Oüeſt* on entend la partie du Ciel contenuë depuis le *Sud Oüeſt* juſqu'au *Nord-Oüeſt*.

Baſſin. C'eſt une petite eſpace d'eau dormante, à peu près comme un étang.

Batures, ſont des baſſes ou des chaînes de rochers qui s'étendent ſous l'eau d'un endroit à l'autre, & s'élevent juſqu'à cinq ou ſix pieds plus ou moins de la ſurface de cet élement, ce qui empêche que les Vaiſſeaux, les Barques &c. ne puiſſent flotter au deſſus.

Boüillons. Ce ſont de petites montagnes d'eau qui s'élevent au pied des Sauts ou des Cataractes, par la même cauſe des jets d'eau que nous voyons en Europe.

Bouteux. Sont de petits filets amarrez au bout d'un bâton. Les Pêcheurs s'en ſervent à prendre du Poiſſon ſur les fonds ſablonneux, & ſur tout des Anguilles, ſur les bords du Fleuve de *St. Laurent*.

Bouts de Quiévres. Sont des filets, à peu près ſemblables aux Bouteux, qui ſervent au même uſage.

Braſſe. Eſt une meſure de cinq pieds parmi les Navigateurs François.

Brigantin, eſt un petit Bâtiment de rame

& de voile leger de bois à voile latine; n'ayant qu'un faux pont. Il eſt aigu à poupe comme à prouë, & il eſt pincé pour bien aller.

C.

C*Alumet* en général, eſt une pipe. C'eſt un mot Normand, qui vient de Chalumeau. Les Sauvages n'entendent pas ce mot de Calumet, car il a été introduit par les Normands en *Canada* dans les premiers établiſſemens que les gens de cette Nation firent en ce Païslà, & il s'eſt conſervé juſqu'à preſent parmi les François qui y ſont. Les *Iroquois* appellent en leur langage ce Calumet ou pipe, *Ganondaoé*, & les autres Nations Sauvages *Poagan*.

Canadiens, ſont des naturels de *Canada* nez de pere & de mere François. On appelle ceux des Iſles de l'Amérique Méridionale *Creoles*.

Capa y d'eſpada. C'eſt un tître de Gaſcogne que les gens de cette Province donnerent autrefois par ironie aux Conſeillers du Conſeil Souverain de *Canada*, parce que les premiers Membres de ce Tribunal ne portoient ni robe, ni épée, ſe contentant de marcher la canne à la main dans la Ville de *Quebec*, & d'aller au Palais en cet équipage Bourgeois.

Cargue. Carguer les voiles, c'eſt les pliſſer ou les raſſembler en un tas vers le haut des mats; au contraire des rideaux d'un lit ou des fenêtres qu'on raſſemble en long. Cette manœuvre ſe fait par le moyen

moyen de deux cordages, qui font le même effet que les cordons d'une bourse.

Casse tête. Ce mot signifie massuë. Les Sauvages l'appellent *Assan Oustik*, c'est à dire, que *Assan* signifie *Casse* & *Oustik* signifie *tête.* Ainsi ces deux mots signifient *Casse tête.*

Chenail. C'est une étenduë d'eau assez profonde entre deux Bancs ou deux terres. Ordinairement les chenails ou chenaux sont bordez de fonds plats, ce qui fait qu'on a la précaution d'y mettre des boüées ou des balizes pour montrer le chemin aux Pilotes, qui se conduisent par le moyen de ces marques ou même par la sonde ; car ils risqueroient de perdre leur Vaisseau s'ils n'enfiloient pas bien le *Chenail.*

Clisses. Ce sont de petites feüilles de bois de Cedre de l'épaisseur d'un écu, de la largeur de trois pouces, & aussi longues qu'on peut les faire. Elles font le même effet au Canot qu'une bonne doubleure à un habit.

Compas de variation. Il est plus grand que les Compas ou Boussoles ordinaires. On s'en sert pour remarquer les mouvemens inégaux de l'aiguille aimantée, laquelle Nord-Este incessamment dans l'autre Hemisphere, au lieu qu'elle Nord-Oüeste toûjours en celui-ci ; c'est à dire au deçà de la Ligne Equinoctiale. De sorte que cette aiguille s'écarte à droit & à gauche du vrai Nord du Monde d'une certaine quantité de degrez, dont les Pilotes s'ap-

perçoivent par le moyen d'une alidade & d'un fil qui coupant le verre dudit Compas en deux parties égales, leur démontre la variation de l'aimant, lors que le Soleil se couche, qui est le vrai tems propre à faire cette observation ; car au lever de cet Astre & à son midi, on peut se tromper, à cause des réfractions, ou &c.

Coureurs de Bois. Sont des *François* ou des *Canadiens* auxquels on donne ce nom, parce qu'ils employent tout le tems de leur vie au rude exercice de transporter des Marchandises dans les Lacs de *Canada*, & dans tous les autres Païs de ce Continent, pour les trafiquer avec les *Sauvages*. Et comme ils entreprennent des voyages de mille lieuës en Canot, malgré les dangers de l'eau & des *Iroquois*, on devroit, ce me semble, les appeller plûtôt Coureurs de risques, que Coureurs de Bois.

Courir bord sur bord. C'est la même chose que louvoyer, dont j'ai donné l'explication.

D.

Donner des Culées. C'est lors qu'un Vaisseau touche à terre de la poupe seulement. Il faut que l'extrêmité de la quille soit bien forte pour résister à quelques culées, lors que le fonds est un peu dur & l'eau un peu agitée.

Donner la Chasse. C'est à dire, poursuivre un Bâtiment, courir sur lui, le forcer à prendre la fuite, & à s'esquiver s'il peut.

Don-

Donner fond. Donner fond, c'eſt la même choſe que mouiller l'ancre, ou la jetter au fond de la Mer ou d'une Riviére.

E.

Cores. Sont les bords d'un Banc, leſquels ſont eſcarpez comme une muraille.

F.

Eſtin d'Union. Terme dont les *Iroquois* ſe ſervent pour ſignifier le renouvellement d'Alliance entre les cinq Cabanes, c'eſt à dire, entre les cinq Nations *Iroquoiſes.*

Flot. Bâtiment à flot, c'eſt lors qu'il flotte ſur l'eau ſans toucher au fond.

Fret. Ce mot a deux ſens. Celui de ma Lettre eſt le chargement ou la voiture qu'on met dans un Bâtiment pour être tranſporté d'un lieu à un autre, un fret de perſonnes, de bled, de liége ou de plume, eſt plus mauvais qu'aucun autre, parce que ces choſes rempliſſent un Bâtiment ſans le charger ; au contraire des Marchandiſes peſantes, à ſçavoir le Vin, le Fer, le Plomb, le Sucre, &c.

G.

Gouverner. C'eſt conduire un Vaiſſeau par le moyen du Gouvernail (comme on fait un cheval par le ſecours de la bride) lors qu'il fait aſſez de vent pour le faire mouvoir, car ſans cela tout Navire eſt plus immobile qu'un Gouteux dans ſon fauteüil.

Grelins épiſſés. Sont des cordages amarrez bout à bout, entrelaſſez & joints les uns

au

au bout des autres, par le moyen des chevilles de fer, qu'on appelle des Cornets d'épisse.

H.

Huniers. Sont deux Voiles convenables aux deux mats de Hune d'un Vaisseau, lesquels sont directement situez ou posez sur les deux plus grands mats.

K.

Kitchi Okima. C'est ainsi que tous les Sauvages, dont les langages se rapportent à celui des *Algonkins*, nomment les Gouverneurs Généraux de *Canada*, du mot de *Kitchi*, qui signifie *Grand* & de *Okima*, qui veut dire *Capitaine*. Les *Iroquois* & les *Hurons* les appellent *Onnontio*.

L.

Latitude. Il n'y a personne qui ne sçache que ce n'est autre chose que la hauteur du Pôle ou l'éloignement compris depuis un lieu fixe jusqu'à l'Equateur.

Louvoyer. C'est aller en zigue zague, comme un ivrogne, lors que le vent est contraire, car alors on est obligé de faire des bordées, tantôt à droit tantôt à gauche, en rangeant le vent le plus qu'il est possible, pour se soûtenir ou pour gagner du chemin en louvoyant. Un Navire bien pincé & de façons bien évidées, gagne sans dériver, portant toutes ses voiles, pourvû que la Mer soit belle près de quatre lieuës à droite route, de dix qu'il a fait en louvoyant.

Mal-

M.

Maîtres ou *Précintes.* Sont deux lates ou perches rondes de bois dur d'une ſeule piéce, leſquelles régnent d'un bout du Canot à l'autre, à ſçavoir une de chaque côté. C'eſt ce qui ſoûtient ce petit Bâtiment, parce que les barres & les Varangues y ſont liées ou enchaſſées.

Molir. C'eſt ſe rallentir, diminuer ou ceſſer peu à peu. On dit le vent molit pour dire que le vent tombe, qu'il eſt aux abois.

P.

Parages. Ce ſont de certains eſpaces ou portions de Mer, entre deux Caps, deux Iſles, deux Terres ou deux degrez de latitude.

Perroquets. Ce ſont deux petits mats ſituez ou poſez ſur les mats de Hune. Ce ſont auſſi les voiles convenables à ces deux petits mats.

Portage. Faire portage, c'eſt tranſporter les Canots par terre d'un lieu à un autre ; c'eſt à dire, du pied d'un Cataracte juſqu'au deſſus, ou d'une Riviére à un autre.

Porter. Porter ſur une terre, c'eſt aller droit à elle pour la reconnoître.

Poupe. C'eſt l'extrêmité ou la queuë d'un Vaiſſeau. Le Gouvernail y eſt placé & ſoûtenu par les gons de l'Eſtambord où les vis du Gouvernail ſont enchaſſez.

Prouë. C'eſt la tête ou l'avant d'un Vaiſſeau qui coupe les flots, c'eſt à dire, le bout ou l'extrêmité d'un Vaiſſeau qui ſe pre-

preſente le premier à la Mer.

Q.

Quille. C'eſt l'ame d'un Bâtiment, c'eſt à dire une longue piéce du meilleur bois qu'on puiſſe trouver ou pluſieurs jointes enſemble, pour ſuporter le grand faix de toutes les piéces de charpente qu'on employe à ſa conſtruction.

R.

Radouber. C'eſt à dire raccommoder, reparer, & mettre en état de naviguer, par le moyen des planches, du bray, des ferrures, &c. qu'on met aux Barques dont il eſt parlé.

Ranger. Ranger une Terre, une Iſle, une Côte, &c. c'eſt les côtoyer à bonne & raiſonnable diſtance.

Refouler. C'eſt forcer la marée ou refouler les courants d'une Riviére, c'eſt à dire, naviguer contre le courant, aller du côté d'où viennent les courans ou les marées.

Régner. Vents qui régnent, ſont ceux qui parmi les trente-deux ſoufflent plus ſouvent ou plus conſtamment que les autres en certaines parties de la terre. Comme par exemple, les vents alizez régnent depuis les *Canaries* juſqu'aux Iles de l'Amérique, ſoufflant de la bande de l'Eſt depuis que le Monde eſt Monde ſans jamais s'écarter de cette partie du Ciel.

Ruche. Eſt un inſtrument pour la Pêche ſemblable à des Ruches d'Abeilles.

Sancir

S.

Sancir ou *chanſir*, c'eſt à dire couler bas, couler à fond, périr, ſe perdre. *Sancir* ſous les ancres, c'eſt être briſé & fracaſſé par les coups de Mer, ce qui arrive aux vieux Vaiſſeaux en de mauvaiſes Rades foraines.

Sauter. Sauter une Caſcade, un Saut, un Cataracte, c'eſt à dire deſcendre en bateau ces dangereux précipices, en ſuivant le fil de l'eau & manœuvrant avec beaucoup d'adreſſe.

Scier. C'eſt nager à rebours, tant pour aider le Timonier à gouverner ſon Bateau, que pour le retenir dans un courant, ou pour lui faire preſenter la prouë au fil de l'eau quand le Gouvernail eſt endormi.

Scorbut. Eſt une corruption dans la maſſe du ſang. Il y en a de deux ſortes: Le Scorbut terreſtre & le Scorbut aquatique, appellé vulgairement le mal de terre. Le premier ſe contente d'accabler ſon homme d'infirmitez incurables qui le ménent peu à peu au tombeau; & le ſecond conduit infailliblement à la mort en ſept ou huit jours, à moins qu'on ne mette le pied ſur la terre, ce qui eſt le ſeul remède.

Siller ou *ſingler*, c'eſt à dire, pouſſer en avant, fendre l'eau de bonne grace, avancer chemin, &c.

T.

Toulet. Eſt une cheville de bois dur qu'on enchaſſe en certains trous ménagez de deux en deux pieds dans le platbord d'une Chaloupe.

Traîneaux. C'eſt une voiture ou machine conſtruite en figure de quarré long ſur deux petites piéces de bois de quatre pieds de longueur & de ſix pouces de largeur, où ſont cloüez pluſieurs cercceaux couverts de drap ou de peaux pour être à l'abri du vent. Ces deux piéces ſont d'un bois dur très-bien poli, afin de mieux gliſſer ſur la nége & ſur la glace. Ceux-ci ſont les traîneaux à cheval ; car ceux dont on ſe ſert avec deux ou quatre Dogues, ſont découverts & faits de petites planches d'un bois dur, coulant & luiſant, leſquelles ont un demi pouce d'épaiſſeur, cinq pieds de longueur, & un & demi de largeur.

V.

Varangues. Celles-ci ſont à peu près de la figure des Varangues plattes des Flûtes, avec cette différence qu'elles embraſſent le Canot en dedans d'une précinte à l'autre, où elles ſont enchaſſées. Leur épaiſſeur eſt de trois écus, & leur largeur eſt de quatre pouces.

Vent frais. Eſt un vent modéré, qui ſouffle également ſans ravaller.

Voguer. C'eſt faire avancer un Bâtiment de rame par le ſecours de ſes Avirons.

Fin du Premier Tome.

2 v a